

PIERRE KLOSSOWSKI

Les *LOIS* **de**
l'hospitalité

L'IMAGINAIRE

GALLIMARD

Pierre Klossowski

Les lois
de l'hospitalité

La Révocation
de l'Édit de Nantes

Roberte, ce soir

Le Souffleur

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1965.*

Pierre Klossowski est né à Paris en 1905, dans une famille de lointaine origine polonaise. Frère aîné du peintre Balthus. Leur père, Eric Klossowski, était peintre et historien d'art. Leur mère, une élève de Pierre Bonnard.

L'enfance et l'adolescence des deux frères se passent dans un milieu d'artistes et d'écrivains. Dans leur entourage immédiat, les rapports d'intimité avec Rilke ainsi qu'avec Gide deviennent déterminants pour les orientations respectives des deux garçons : notamment pour Pierre l'amitié de Gide qui le prendra en tutelle, le temps de lui faire poursuivre ses études secondaires à Janson-de-Sailly.

Le contact quotidien avec l'auteur de *L'immoraliste* fera surgir en Pierre Klossowski un ensemble de dilemmes moraux qui l'absorberont durant de longues années avant de pouvoir être résolus dans la création d'une œuvre.

En 1928, il collabore avec Pierre Jean Jouve à la traduction des *Poèmes de la folie* de Hölderlin.

A partir de 1935, après avoir fréquenté les milieux de la Société de psychanalyse parisienne, dont la revue a publié son premier texte sur Sade, il rencontre Georges Bataille avec lequel il se lie d'une amitié profonde qui durera par-delà les événements jusqu'à la mort de ce dernier. C'est à l'instigation de Bataille que Klossowski prendra contact avec Breton et Maurice Heine, dans le groupe de *Contre-Attaque*, et que, plus tard, il participera à la revue *Acéphale* et se liera avec André Masson.

Durant l'Occupation, il entreprend des études de scolastique et de théologie à la faculté dominicaine de Saint-Maximin, puis à Lyon au séminaire de Fourvière, et enfin à Paris, à l'institut catholique. Il se trouve en contact avec des réseaux de la Résistance. Au lendemain de la Libération, il collabore à la revue œcuménique *Dieu vivant*. Mais, revenu à la vie laïque, il se marie en 1947, et publie un ouvrage retentissant : *Sade mon prochain*.

En 1950, son premier roman, *La vocation suspendue*, est une des transpositions des vicissitudes de sa crise religieuse. Mais le plus important de son œuvre romanesque est contenu d'une part dans la trilogie des *Lois de l'hospitalité* (réunissant *La Révocation de l'Edit de Nantes*, 1959, *Roberte, ce soir*, 1954, et *Le Souffleur*, 1960) et d'autre part dans *Le Baphomet*, 1965 (prix des Critiques).

Pierre Klossowski s'est par ailleurs exprimé dans les essais *Le bain de Diane* (1957), *Un si funeste désir* (1963) et principalement dans un ouvrage exégétique : *Nietzsche et le cercle vicieux* (1969).

En outre, au cinéma, il a collaboré au film de Pierre Zucca, *Roberte, ce soir*, et à ceux de Raul Ruiz, *L'hypothèse du tableau volé* et *La vocation suspendue*.

Cependant, depuis une vingtaine d'années, il se consacre presque exclusivement à la peinture. Des expositions en France et à l'étranger montrent que sa réputation, dans ce domaine, n'a fait que grandir.

AD D. M. R
...ŪT EADEM COLLIGANT TAM FORMOSAE
MANUS
SERVENTQUE SEMPER
QUAE
SEMINAVERUNT

Depuis dix ans que je vis ou crois vivre sous le signe de Roberte, je puis dire que si je n'ai pas été capable de m'astreindre humainement à pareille dimension de la pensée, la part de moi-même qui en a fait les frais ne s'est pas autrement comportée à l'égard de la vie courante. Toute saugrenue que peut paraître la projection de la pensée, réduite à sa dimension propre – saugrenue, dis-je, puisque j'ai ici tenté de retrancher la mémoire, le souvenir, le capital du cœur et des sens, à défaut desquels je n'eusse pu jamais voir Roberte dans les diverses situations où elle s'est déployée, quand une loi obscure m'interdisait de jamais les voir pour seulement arriver à les décrire – cependant, une telle préoccupation demeurerait insoutenable sans une substitution des signes aux souvenirs et aux sens, soit par un outillage de sémaphores particuliers dont les feux, quoiqu'ils jalonnent une voie d'événements, de faits, de paroles, de sons, de gestes, ont fini par surplomber, combler et aveugler totalement les vides, les précipices, les ténèbres qui forment toujours les paysages crépusculaires du passé et d'expériences vécues. Grâce à ce système, l'univers de Roberte a pu traverser maintes dépressions, maintes déceptions et maintes fatigues, quand aussi semblables états seraient la rançon de pareil système.

Je me suis borné à déduire du sacrement de mariage la réaction par chaîne à partir de l'anneau conjugal. Si on prenait à la lettre le couple nucléaire que j'ai représenté – le mari ne se figurant sa femme autrement que se surprenant elle-même à se laisser surprendre, elle-même se jetant dans des initiatives qui doivent la convaincre de sa liberté, quand celles-ci

ne feraient que confirmer la vision de l'époux – on serait encore dans l'invraisemblable. La vie n'est point telle. Les pensées peuvent s'insinuer de la sorte dans les silences et dans le fond de propos qui roulent sur n'importe quoi d'autre, sauf sur ce genre d'attrape concerté. Mais « nous » avons vécu de la sorte à nous reprocher mutuellement de ne nous écouter point quand « nous » nous parlions l'un à l'autre.

Un couple peut-il ainsi se multiplier autrement que par des enfants, se déployer, se projeter, s'approfondir, s'exalter, se caricaturer – peut-il chaque fois se recréer, se ré-épouser, sous une-autre dimension – et toutefois demeurer le même sans jamais épuiser ses ressources ? Peut-être s'agit-il là d'un défi de la pensée aux lois de la procréation, d'une revanche du couple sur sa nécessité animale, encore que l'animalité ait sa part dans ce défi. Et telle est la force de cette part que, détachée de sa fonction même, l'animalité à son tour cherche son propre signe et prête tel un idiome une élasticité à la pensée, une souplesse, une viscosité monstrueuses. Et pendant que le couple (d'Octave et de Roberte, de Théodore et de Valentine K., de K. et de Roberte, etc.) renaissait ainsi de lui-même, les enfants fortuits qu'il lui arrivait de mettre au monde, tel un tribut payé aux désignations quotidiennes, et qui grandissent, tel Jérôme, à l'ombre de ce nœud de vipères, supportent dans leur innocence tout ce que la pensée, érigée en couple, tout ce que le couple avait éliminé de la pensée pour se constituer hors du temps, hors du jour, hors de la nuit – supportant à eux seuls la mémoire, l'espérance, le chagrin – et figurent ainsi le rachat d'une pensée, morte dans le signe unique, le reflet aussi du monde céleste sur la terre, l'ultime appel des béatitudes, pures victimes du code des signes quotidiens, immolées au moloch conjugal. Bref, si je parle ici des enfants qui, selon le code quotidien, sont le corollaire du couple, si je parle du fils qui, sous le nom de Jérôme, évoque la responsabilité de parents indignes (soit d'une jeune mère qui lui donne des frères naturels à longueur de journée, et d'un père qui recherche dans son fils un droit de paternité propre à le convaincre de l'identité d'une mère qu'il a rendue douteuse) – si je parle en passant de l'apparition de l'enfance dans une pensée qui rejette toute filiation – c'est que là encore j'ai été frôlé par l'absence de signe, de la réalité vécue qui ne me parvenait que telle une ombre portée sur une pensée escamotant la mémoire pour rester dans sa seule dimension.

De la sorte, dès que je quittais la scène de cette comédie mentale, aussitôt m'envahissait la mémoire avec autant de sensations que de

fantômes de corps, de spectres que d'appréhensions. J'ai du mal à soutenir ce brusque retour des sollicitations de la vie, de ses problèmes qui se veulent résoudre sans le signe unique, interposé entre elle et moi, qui assurait mon étroite autonomie. Les problèmes ne sont ici que synonymes des affaires et du désordre extérieurs (la rue) et supposent qu'on parle un langage pratique, efficace, qui disparaît dès qu'un résultat est obtenu. Le résultat obtenu ramène le silence, l'insatisfaction le rompt. En revanche, dans le monde du signe, l'insatisfaction règne là où le monde des affaires considère le résultat obtenu. Ce ne sont pas mes problèmes, puisque je ne pourrais les résoudre en dehors de la comédie ou de la maison de santé qui lui servirait de décor, ou de la maison close qui, sous le nom de l'Hôtel de Longchamp, se décalque sur la configuration du Palais-Royal et des Tuileries et, un peu plus au nord, entre l'Opéra et Saint-Lazare. Mais, là encore, le signe unique empiète sur le langage des affaires, lesquelles, là encore, lui opposent la conspiration du silence. Cette conspiration connaît parfaitement les problèmes que j'ai effleurés – les conséquences, dans le code des signes quotidiens, d'un certain comportement de la femme, et là on me tient rigueur de ne les avoir traités autrement que selon les ressorts propres à la comédie mentale. En admettant que cette conspiration forme l'axe même sur lequel s'effectue la rotation du corps de Roberte – même si cette conspiration n'existe autrement que lorsque j'écris et que je veuille montrer la part que je prends aux problèmes, d'une comptabilité toujours flottante (et qui naissent presque à la lueur des devantures et dans les ascenseurs de certains immeubles) – cette conspiration se trame sous l'épiderme de Roberte autant que dans ma syntaxe. Elle le dispute donc à mon écriture, elle lui refuse le droit d'en parler, alors que l'épiderme de Roberte ne pourrait seulement pas frissonner sans ma syntaxe qui n'en est que l'envers, quand la conspiration du silence prétend en être l'endroit, soit son caractère exposable, sa promotion au rang d'article, son avènement mercantile... Et ainsi, pour n'avoir point voulu se prêter à un traitement de cosmétique, ni en exalter les bienfaits éphémères, ni sacrifier aux solécismes des voluptés commerciales, les subjonctifs de Jansénius, ma syntaxe se trouvait dans une situation analogue à la pensée sans mémoire, n'opérant que par le signe unique, dans sa vaine exploration d'un nom arbitraire. L'élimination de la mémoire par le signe unique, ce gel du capital des sens et du cœur, exige pareille autarcie de la syntaxe. Si Roberte est l'enjeu de cette conspiration du silence, il est juste aux yeux de celle-ci

que ma syntaxe soit punie. Mais il ne lui en coûte rien de purger sa peine, et ce qui semblera une expiation de sa faute ne sera jamais que l'accomplissement de la pensée : celle-ci ne demande pas mieux que de se vouloir au gré de son intensité, tantôt l'envers, tantôt l'endroit, que Roberte se gante ou se dégante, que l'épiderme de sa paume paraisse ou disparaisse – pas plus qu'il n'en coûte à son instrument, la syntaxe, d'abuser d'une métaphore. L'épiderme de Roberte, dès lors que ma syntaxe en constitue le tissu, fera subir à sa texture un sort identique : les instituts de beauté, la haute couture, les magazines répondent d'un lieu où le clin d'œil même se paie, s'il est vrai que la pensée ne vaut jamais son pesant d'or autrement que comme le signe de l'impayable...

La Révocation de l'Édit de Nantes

« ... Prenez donc garde à la manière dont vous écoutez : car on donnera à celui qui a, mais à celui qui n'a pas on ôtera même ce qu'il croit avoir. »

LUC, VIII, 18.

JOURNAL DE ROBERTE

Février 1954.

Me voici revenir à la chère, vieille habitude, contractée depuis l'enfance, de rédiger un cahier de « libre examen » : trop fortes sont ces images d'il y a dix ans ; il semble que, loin de les atténuer, ma vie conjugale avec Octave les ravive à nouveau. Lui se réfugie dans la guérite du confesseur ; moi, je sais que tu m'entends sans nul intermédiaire, ô Maître, qui ne voulais pas même qu'on t'appelât « Bon Maître ». Que nous disais-tu que Dieu seul est bon ? Était-ce nous apprendre à nous méfier de la bonté, de la justice et de la vérité, quitte à vivre... idolâtres ? N'était-ce pas plutôt nous exhorter à nous passer de tout dieu pour vivre bon, juste et véridique ? O toi, contempteur de toute idole, jusqu'à me libérer de celle qu'on voulut faire de toi-même, serait-ce que tu nous mettais en garde contre une bonté, une justice, une vérité immuables, la pire des idolâtries ? Et dès lors qu'aucune des trois ne saurait plus s'abstraire d'un dieu, ne convient-il pas de trouver sans cesse en nous-mêmes ce qui est bon, juste et véridique ? Toi dont la mort autorise enfin chacun à dire : *Je suis la vérité*, toi dont le supplice servit à sanctionner l'holocauste de nouvelles victimes, toi dont la croix assure la bonne conscience de tous les repus et l'extraordinaire patience des affamés – reçois ici le fruit de ton enseignement. Puissé-je mettre en pratique ta sublime parole : *Laissez les morts ensevelir les morts* – selon l'exégèse que je tente ici d'en tirer : Laissons le remords ensevelir le remords.

JOURNAL D'OCTAVE

*In gestu nonnulli putant idem vitium
inesse, quum aliud voce, aliud nutu vel
manu demonstratur.*

QUINTILIEN,
Institution oratoire (I, v, 10).

Janvier 1954.

« Certains pensent qu'il y a solécisme dans le geste également, toutes les fois que par un mouvement de la tête ou de la main on fait entendre le contraire de ce que l'on dit. » A quoi fait allusion cette phrase de Quintilien, en épigraphe du catalogue raisonné de ma collection de tableaux ? Je présume au motif de plus d'une des peintures du maître inconnu qui figurent dans ma collection.

De prime abord, on ne voit pas très bien le rapport établi entre le geste et la parole, alors qu'il ne s'agit tout au plus que de certains gestes que nous voyons effectivement faire par diverses figures représentées. Quant à la parole ? Sans doute à celle que le peintre suppose dite par ses personnages, non moins qu'à celle du spectateur en train de contempler la scène. Mais s'il y a solécisme, si c'est quelque chose de *contraire* que les figures *font entendre* par un geste quelconque, il faut qu'elles disent quelque chose pour que ce contraire soit sensible ; mais peintes, elles se taisent ; le spectateur parlerait-il donc pour elles, de façon à sentir le contraire du geste qu'il les voit faire ? Reste toujours à savoir si, pour avoir peint pareils gestes, l'artiste voulait éviter le solécisme ; ou si, à peindre le genre de scènes

choisies, il cherchait en revanche à démontrer la positivité du solécisme qui ne s'exprimerait que par l'image.

Le type de femme que semble affectionner particulièrement notre artiste est celui de la seconde moitié du siècle dernier. Quoi d'étonnant : il avait un peu plus de trente ans au moment de la Commune. « Affectionner » désignerait ici la propension de son unique amateur, moi-même – pourtant sexagénaire – ému de voir survivre grâce à son indiscret pinceau le genre de beautés du Second Empire dont le prototype fut incarné par notre impératrice Eugénie (cf. Winterhalter) ou représenté par la grande *Dame* du premier Monet, ou mieux encore par les *Demoiselles de la Seine*, de Courbet que Tonnerre avait rejoint à Genève. Ce genre de beautés aujourd'hui semble totalement supplanté par celui, industrialisé, de la pin-up, de la vamp-vedette, mais çà et là on le voit réapparaître émergeant de certaines couches sociales – ô bienfaitrice H. S. P. ! – et déjà il exerce à nouveau son attrait sur la toute récente génération. Il n'est que de voir ce qui se passe dans ma propre maison : Roberte, ma jeune parpaillote d'épouse, qui fait battre la campagne au petit Antoine, notre neveu... On se lassera bientôt, si je ne m'abuse, de l'idéal de la femme « exotisée » – au diable leurs plages, leurs îles « paradisiaques », affreux Gauguin, au diable leurs *Nourritures terrestres* ! –, on reviendra à un sens pour des physionomies plus sobres, plus décentes, plus classiques enfin, car l'attrait chez nous autres Occidentaux, héritiers incurables du « manichéisme » augustinien, réside justement dans l'apparence austère du visage, dissimulant – voilà qui importe – des charmes d'autant plus exubérants. (Le chanoine V., mon cousin, a parfaitement raison : il refuse la communion à ces dames aux bras nus, qu'elles ne soient gantées jusqu'au coude.) Et notre artiste lui-même semble préconiser, on le verra, cet emblème de la dissimulation ; la rouerie de cette créature va de pair avec l'imposture de l'art, et de l'art de Tonnerre en particulier. Dans les motifs que représentent les quelques tableaux que j'ai pu sauver, on reconnaît une propension pour des scènes dont la violence est due à un savant dévoilement – non au dévoilé, non à la nudité, mais à l'instant en soi le moins pictural : l'œil aime à se reposer sur un motif sans histoire, et notre artiste au contraire semble contrarier ce repos du regard en suggérant à l'esprit ce que la peinture dérobe. Mais comme il n'en est pas moins un connaisseur accompli de l'espace dans lequel se situe en tant que volume l'objet de son émotion, cette vision suggestive tient à son art du geste en suspens – au point que

l'on pourrait croire qu'il a peint ses toiles d'après des « tableaux vivants ». En effet, si le genre du tableau vivant n'est qu'une manière de comprendre le spectacle que la vie se donne à elle-même, que nous montre ce spectacle sinon la vie se réitérant pour se ressaisir dans sa chute, comme retenant son souffle dans une appréhension instantanée de son origine ; mais la réitération de la vie par elle-même resterait désespérée sans le simulacre de l'artiste qui, à reproduire ce spectacle, arrive à se délivrer lui-même de la réitération : tel fut, moralement, l'effort de Flaubert dans *L'Éducation sentimentale*...

Parler de « tableau vivant » à propos de tableau, voilà qui semble tautologique ! N'y a-t-il pas toujours « tableau vivant » au préalable, là où il y a tableau ? Oui et non ! Mentalement chez l'artiste, le motif passe par le « tableau vivant » avant de passer sur la toile. Moi, j'entends ici, dans le cas de Tonnerre, la fascination qu'a pu exercer sur lui ce genre faux en soi, fort à la mode à son époque. C'était le processus inverse qui s'effectuait alors ; on s'inspirait généralement d'un tableau célèbre présent à l'esprit de tout le monde pour le reconstituer, le plus souvent dans un salon, avec le concours de personnes, acteurs improvisés, et on s'amusait à rendre, avec la plus grande fidélité des gestes, des poses, de l'éclairage, l'effet que l'on supposait produit par le chef-d'œuvre de tel ou tel maître. Mais il n'y a pas là simplement imitation de l'art par la vie – ce n'était qu'un prétexte. L'émotion recherchée était celle de la vie se donnant en spectacle à elle-même ; de la vie demeurant en suspens...

JOURNAL DE ROBERT (*suite*)

Février 1954.

... Comment reconstituer la scène de « la grave offense » ? En vain je relis ce que j'avais pu noter en automne 44 à Rome même, une fois remise de mon émotion. Sans doute en ai-je perdu des fragments au lendemain de la libération de la ville ; de retour à Paris, je n'ai plus eu la force de rien relater. Ces images trop brûlantes, j'espérais les voir se consumer dans l'oubli ; elles ont couvé sous leurs cendres... Il faudra bien que je rassemble un jour ou l'autre ces « impressions romaines », que je prenne mon courage à deux mains pour les revivre encore une fois et m'en guérir à toujours...

(IMPRESSIONS ROMAINES, PREMIER FRAGMENT)

Rome, automne 1944.

... J'avoue qu'à pénétrer ainsi, le visage masqué d'un loup, les mains gantées, mais pour le reste accoutrée on ne peut plus légèrement, dans ce lieu haut voûté et obscur où seule la veilleuse répandait une pâle lueur, j'eus un premier frisson – oh, celui-là fort agréable, et comme un avant-goût de ce que me réservait Vittorio – nue dans cette obscurité spacieuse ou plutôt prête à jeter la cape qui m'enveloppait encore pour me baigner dans les ténèbres à la rencontre d'une main. On savait que j'étais ici à cette heure, dans cette tenue, et je n'étais point sûre qu'on ne surveillât mes gestes ;

mais si celui qui en était chargé se trouvait là effectivement, partageait-il à l'instant même mes émotions et n'était-il pas lui aussi sur le point de perdre son contrôle ? J'en étais là, le cœur battant à la pensée du geste que j'avais à exécuter, oubliant déjà tout ce que ce geste gardait de signification en dehors de la réussite ou de l'échec de mon coup de main. Pour tout dire, je n'étais point faite pour songer à une seule présence ni même à la réalité d'une offense, quand soudain il me sembla distinguer quelqu'un assis dans les rangées désertes et de plus en plus me rendre compte qu'il s'agissait d'une petite vieille. Elle n'était pas devant mais derrière moi, elle pouvait m'observer et j'eus honte. Allais-je me retirer, attendrais-je ? Au bout d'un moment, elle se leva et glissa lentement vers l'autel, où elle alluma un cierge. Sur le coup, je m'étais effacée et jetée dans un confessionnal, le seul dans cette petite chapelle. A peine y étais-je installée – mais qui eût pu s'y attendre à pareille heure, en plein couvre-feu ? – qu'au travers de la grille un chuchotement me parvint : « Roberte, ne bougez pas. » Observant le mot d'ordre comme on me l'avait recommandé de faire le cas échéant, j'osai demander : « Mon père, puis-je me confesser ? » Un soupir dégénéra bientôt en un fou rire étouffé : « Vous êtes trop belle : avez-vous oublié ce qu'il vous reste à faire ? – C'est pourquoi je suis là, mon père. – A quoi bon vous être mise dans ce costume en pareil lieu ? » Je me taisais, consternée. De toute évidence, j'avais affaire à un mouchard ; mais il pouvait aussi bien être des nôtres que des leurs. « Rassurez-vous, dit la voix, et n'oubliez pas votre rôle. – Mon rôle ? – ...est de vous produire, avec ou sans témoin. Il nous faut ces documents dès cette nuit. – Quels documents ? dis-je, feignant toujours une totale ignorance. – Allons, la vieille ici présente ne nous gêne point. – Pourquoi nous gênerait-elle ? – Elle-même n'a pas craint la ronde de nuit pour accomplir son vœu... Du cran, Roberte, agissez et profitez du cierge qu'elle vient d'allumer. La voici qui gagne la sortie. – Je m'en vais, mon père, donnez-moi votre bénédiction. » Puis, me relevant, je mettais un pied sur les dalles du sanctuaire lorsque ma cape me fut arrachée de l'intérieur du confessionnal. En vain l'y cherchais-je, que je pensais s'y être accrochée ; l'interrogatoire que je venais de subir avait brisé mon premier élan ; la sensation délicieuse des premiers instants s'était changée dans l'appréhension glaçante d'être prise dans un engrenage pour m'y être prêtée en étourdie.

Les ténèbres en ce lieu me semblèrent aussitôt habitées de mille regards ; au pied de l'autel, le cierge que venait d'allumer la vieille femme jetait un

trop vif éclat sur le tabernacle. Rasant les murs, je m'approchai du candélabre et soufflai. Et tout le sanctuaire fut à nouveau plongé dans cette première obscurité que la veilleuse teintait de mauve, lorsque cette obscurité diffuse parut soudain se condenser et vivre pour elle-même dans un scintillement assourdi. Près d'un pilier se discernaient les contours d'un personnage trop gigantesque pour ne pas être le simulacre d'un autre monde : appuyé sur la hampe de sa hallebarde, en costume de lansquenet, ses yeux étincelant sous le heaulme, tout irréel, comme brusquement sorti de quelque tableau de vieux maître pour épier ici ma propre irréalité. A peine eus-je reconnu en lui un suisse pontifical que tout sentiment de sérieux m'abandonna ; et reprise par cette sorte d'ivresse qui m'avait guidée au début – ou toute l'affaire est compromise ou tout cela n'est qu'une répétition générale, me disais-je ; celui-là n'est-il pas aussi déguisé ? – certaine de ne pas être identifiée sous mon masque, je m'arrêtai pour le dévisager. Presque énervée à le voir demeurer inébranlable, les jambes écartées, son pourpoint se prolongeant en une étrange bourse entre les cuisses, je me mis à gravir les marches de l'autel ; sans le quitter du regard, j'introduisis la clé dans la serrure du tabernacle, j'ouvris ; mais là-bas dans la pénombre, il restait figé dans sa position. J'avançai mon bras nu vers l'intérieur capitonné de soie du tabernacle et de ma main gantée je touchai le pied du vase sacré : soulevant le calice d'une main, je le sortis de son retrait, et tâtonnant de l'autre, je découvris sous mes doigts le ressort secret indiqué par von A. Je fis jouer ce ressort et un rouleau de papier émergea ; d'un doigt, je le délogeai de son repaire, le pliai et le glissai dans l'échancrure de mon gant. J'attendis encore et, une nouvelle fois, je scrutai les ténèbres derrière moi. Alors, ne souffrant pas davantage l'indifférence lapidaire qu'on m'opposait ni que ce beau garçon me voulût échapper, je renversai le calice et toutes les hosties se répandirent. A l'instant même, la hallebarde frappait le sol de trois coups ; devant moi, le fond du tabernacle s'ouvrit et, à la lumière qui pénétrait de l'autre côté, deux mains de femme d'une blancheur éclatante, deux longues mains tellement semblables aux miennes que j'en fus effrayée, s'avancèrent, me saisirent aux poignets et m'immobilisèrent sur-le-champ comme si elles eussent été de fer. Derrière moi, le personnage s'était mis en mouvement, et ses pas lents, presque processionnels, se confondaient avec les palpitations de mon sang. Malgré mon masque, je n'osai me retourner. « Ça y est, me dis-je, voilà ce que je cherchais réellement ici » – car ce qui se passerait désormais devait se

produire derrière moi. Je fis un effort pour me dégager et, lorsque j'eus compris que toute tentative serait vaine, ma frousse redevint chose agréable : je me revoyais moi-même gravissant les marches de l'autel, masquée, gantée, à demi-nue, avec la folle envie de subir les conséquences de mon effronterie. Et en effet, ces mains de jeune fille qui m'enfermaient dans leur étau par je ne sais quel pouvoir – celui que je leur attribuais – se mirent à déganter mes propres mains longues et parfaites et les ayant retournées, elles répandirent un onguent sur mes paumes et jusqu'aux pulpes de mes doigts. Mais, voulant me soustraire à leurs brûlantes caresses, je me reculai ; déjà, me dominant de sa haute taille, il se collait contre mon dos et me coinçait entre ses chausses et la table sainte. Et, ayant approché le missel ouvert, il appliqua mes deux paumes tout onctueuses sur une page de l'Évangile ; puis, sans me lâcher une seconde, il sema une poudre de charbon sur le parchemin et souffla dessus. Alors mes empreintes digitales apparurent et les lignes de mes mains se trouvèrent à jamais imprimées sur la Parole de Dieu...

– Vous qui avez souffleté le Verbe, qui êtes-vous ?

Ayant braqué sur moi une lampe de poche, il me vit telle que j'étais là : serrée dans ma gaine, les épaules, les bras et les cuisses nus. « Triste époque, dit-il, triste époque », et il arracha mon masque : « Ciel ! s'écria-t-il, voilà bien la corruption de Paris-New York ! » Et, me saisissant derechef au poignet, il me fit virevolter sur mes talons : « De dos, vous faites encore mieux que de face... »

JOURNAL D'OCTAVE (suite)

Mars 1954.

N'ai pu m'empêcher de revoir au Louvre, ce matin, Ingres, Chassériau, puis Courbet, estimant nécessaire de raviver certaines impressions pour me rendre compte du contexte dans lequel Tonnerre a travaillé. Il s'agit de ne pas être dupe...

La *Grande Odalisque* d'Ingres se situe dans une région de paix qui provoque les ressentiments des misérables que nous sommes. La mise en scène d'« atelier » qui l'entoure – nous ne voulons pas penser plus loin – et qui n'en suggère pas moins la somptuosité, blessante pour nous, du potentat absent, cette mise en scène est encore la seule chose propre à nous rassurer contre cette « irréalité » qui insulte à nos quotidiennes misères. « Ce n'est qu'un moment d'atelier... » Pauvres que nous sommes ! C'est bien le luxe du potentat absent qui enveloppe jalousement cette merveilleuse créature ; nous la voyons ici en « vacance », souveraine dans son repos, le front pur, nous offrant pour quelques instants la splendeur dorsale de sa taille interminable, de ses flancs prodigieux, de ses fesses et de ses jambes qui nous laissent hébétés ; son regard nous scrute tandis que nous devinons le volume de son sein dans la pénombre de l'aisselle, que nous suivons l'élégance du bras allongé contre la cuisse importante présentée par « en dessous », cependant que la main désœuvrée, un éventail entre les doigts, est comme en attente sur le genou, les jambes superposées, l'œil, les lèvres, les phalanges des doigts, comme sur la défensive suscitée par le bruit insolite de nos regards, de nous qui sommes à l'extérieur ; de nous autres qui, pourtant, ne nous faisons que l'écho d'une rumeur toute en elle :

rumeur jaillie de la nuque, qui va le long du dos, en s'amplifiant aux flancs jusqu'à la gloire de la croupe. Mais nous ne le supportons pas et déjà, ce corps, nous en décomposons les prestiges pour le voir mieux s'animer. Nous pensons à l'absent, au potentat, à sa subite irruption, nous voyons la souveraineté de la belle se compromettre dans les gestes qui, de souveraine qu'elle paraît et du haut de son mépris pour nous, la feront passer à l'état d'esclave. Nous la voyons naturellement résister avant que de reprendre peu à peu ses gestes dociles, et même cette résistance fait sans doute partie de la série des « gestes convenus ». Nous la voyons, inaccessible à nous autres, subir les outrageantes caresses du potentat – toutes choses qui, pour peu qu'on s'abandonne à une émotion anti-artistique, se font voir du fait même de cette attitude de détente, la seule que nous montre l'artiste par une savante structuration du buste et de la hanche en saillie ; toutes choses dont nous sommes exclus par son art, complice de cette splendeur qui nous écarte, qui nous rejette loin du spectacle explosif dont la belle va faire les frais, de ce spectacle que le froid et volontaire génie d'Ingres se devait de mépriser. Ce qu'il excluait ainsi n'en cernait pas moins ses visions : à l'opposé, dans le *Sardanapale* de Delacroix, cet élément parvient, grâce au pathos de ce maître, à une expression par trop déclamatoire. Davantage m'émeut de voir cet élément vibrer dans les nudités de Chassériau chez qui l'on sent comme une lutte avec des remords à l'égard tantôt de l'un, tantôt de l'autre de ces deux maîtres. Et j'imagine que Tonnerre, dont j'incline à préférer les représentations dénuées de « goût », a dû, lui aussi, longuement hésiter ; qu'effrayé par le destin de Chassériau, mais libéré de la notion du « sublime » par sa fréquentation de Courbet, qui lui montra tout l'avantage à tirer du genre illustratif et des stéréotypes de l'imagerie populaire, il se rua délibérément dans le « mauvais genre » propre à m'apporter tant de divertissements. D'une hésitation entre le sublime héroïque et le genre vulgairement illustratif semble témoigner sa *Lucrèce*.

A contempler la scène de *Lucrèce*, sommes-nous témoins du dilemme où se débat l'héroïne romaine ? Si elle cède, elle trahit évidemment ; si elle ne cède, elle passera pour avoir trahi, puisque, tuée par son agresseur, elle sera de surcroît calomniée. La voyons-nous céder pour s'être résolue à se supprimer, dès qu'elle aurait ébruité sa défaite ? Ou bien s'est-elle d'abord résolue à céder, quitte à disparaître ensuite, ayant parlé ? Sans doute ne cède-t-elle que parce qu'elle réfléchit ; si elle ne réfléchissait, elle se tuerait ou se ferait tuer tout de suite. Or, à se réfléchir dans son projet de mort, elle

se jette dans les bras de Tarquin et – comme l’insinue saint Augustin – poussée peut-être par sa propre convoitise, se punit ensuite de cette confusion, de ce solécisme ; ce qui revient à succomber à la crainte du déshonneur, comme dit Ovide. Elle succombe, dirai-je, à sa propre convoitise qui se scinde en deux : la convoitise de sa propre pudeur quitte la pudeur pour se retrouver charnelle. Mais, trêve de ratiocinations : car tout se passe en un clin d’œil, et c’est le clin d’œil des peintres. Qu’a donc fait le nôtre ? Que l’on considère avec quelle discrétion adorable le Titien a représenté la scène : Tarquin menace d’un poignard et la saisit par le bras. Lucrèce, déjà inclinée, supplie encore. Mais quelle réserve dans l’attitude de tous deux ! Qu’on me pardonne d’évoquer le Titien à propos de Tonnerre... mais enfin : ce dernier nous montre Lucrèce étalée de tout son long sur un lit, s’appuyant d’un coude, la tête, en profil, redressée, une jambe allongée, l’autre levant la cuisse de façon inquiétante, comme repoussant l’agresseur peut-être, mais lui frayant la voie – pensera le spectateur ; déjà affalé sur elle, Tarquin approche son visage des joues de la dame, la saisissant à plein bras sous la taille, une main empoignant le sein, tandis qu’elle-même d’un bras, coude levé, de la main ouverte, essaye de repousser les lèvres du jeune homme, cependant qu’elle a laissé retomber l’autre bras le long de sa taille, vers le bas de son ventre où sa main, tous doigts allongés, semble moins couvrir sa vergogne trop visible que d’attendre...

Pareille composition resterait incompréhensible à quiconque ignore l’histoire de Lucrèce, et c’est ce que devrait se dire tout peintre qui a encore le courage de traiter un *sujet*. Il ne suffit pas que la légende lui apporte au préalable le concours de son prestige, il lui faut le retrouver en réinventant la scène, voilà ce qu’on dirait aujourd’hui. Rien de plus trivial qu’une femme surprise qui se défend pendant qu’elle cède ou feint de se défendre en consentant. Voilà de ces pauvretés de notre monde ignare qui se targue de bon goût : « Avant tout, un tableau c’est un ensemble de taches », etc. Lucrèce ? Ovide ? Saint Augustin ? De quoi parlez-vous ? Tarquin, qu’est-ce que c’est ? Vraiment, elle n’avait pas besoin de se tuer pour s : peu. Non, je ne leur montrerai pas cet étrange enchevêtrement de reptiles qu’évoque la toile de Tonnerre ; c’est peut-être ce qu’il a réussi de mieux dans cette composition, pour s’être précisément laissé guider par la légende dont il a tracé au pinceau la version d’Ennius : *Mirabile dictu, duo fuerunt, et adulterium unus admisit*. Mais je reviens au détail du visage affolé de

Lucrèce, à cette main qui, sous prétexte de parer la bouche gloutonne de Tarquin, lui offre de façon flagrante la paume, à cette autre main, plus bas, qui, loin d'interdire l'accès du trésor, le dirai-je maintenant, dresse, allonge les doigts... Ce que Tonnerre voulait exprimer, c'était cette simultanéité de la répugnance morale et de l'irruption du plaisir dans la même âme, dans le même corps, et il l'a rendu par cette attitude des mains dont l'une ment et l'autre avoue un crime qui lui vient dans les doigts.

L'avantage que Tonnerre tire de la mimique des mains, à la fois plastique et moral, m'avait déjà frappé lorsque je considérai sa *Lecture interrompue*. Il a dû longuement étudier les mille façons dont le revers et le creux de la main révèlent soit l'indifférence, soit la satisfaction autant que la surprise, l'irritation, l'effroi : il n'est que de dresser ou replier quelques doigts sur le creux de la main ou d'en écarter le pouce, et reproduire par les saillies de la paume tout le commentaire réflexif de ce qui a lieu sur une autre partie du corps, l'inflexion du torse, le volume des cuisses, le prolongement et le galbe des jambes, la position d'un pied sur le sol ou qui demeure suspendu dans l'air.

L'artiste agrandit souvent les mains de ses femmes pour mieux mettre en évidence ce qu'elles ressentent ; par là il intrigue le spectateur beaucoup plus qu'en exagérant les jambes et leur galbe. Car, en plaçant le revers d'une main devant une toison dévoilée, en imprimant telle expression aux doigts, en moulant la paume des mains, en articulant bien l'index et le pouce, il met une agitation spirituelle auprès de telle ou telle partie du corps, d'un tangible volume. Là, on voit précisément jusqu'à quel degré la femme s'appartient encore ou voit ses appas échapper à sa volonté ; nous assistons à d'indéterminables expropriations du corps sous le regard d'autrui, comme aussi à une complicité naissante de la femme avec une image de soi-même qu'elle a passé des années peut-être à combattre : ce qui explique le particulier attrait de la « femme de trente ans »...

JOURNAL DE ROBERT (*suite*)

Il serait temps d'en finir avec les impressions romaines, maintenant que mon activité publique m'importe moins que la tâche tout intime de former Antoine, notre neveu. Ma belle-sœur étant morte au lendemain de la guerre, et mon beau-frère, commissaire de la marine, ayant succombé aux stupéfians en Indochine, il a fallu assumer d'urgence la prise en charge de ce presque orphelin ; puisque je n'ai pas eu d'enfant d'Octave, ni ne saurais raisonnablement en attendre de lui, Antoine sera mon frère et mon fils. Ménager en lui la plus grande pureté d'intention, mais aussi lui montrer que l'équilibre intérieur ne s'acquiert que par l'acquittement de notre dette envers les défavorisés du sort, lui éviter le faux pas que j'ai commis avec toute ma génération : cette confusion d'un élan aventureux avec un fallacieux besoin de justice. Mais je recule encore le moment de le recevoir entièrement à la maison. Tant que les impressions romaines subsisteront, Octave aura le dessus dans cette compétition dès maintenant ouverte entre nous et dont Antoine est l'enjeu. Peut-être mon mariage avec Octave était-il le dernier de mes faux pas, imputable à la « grave offense » ; et ce que j'avais entrepris et manqué à Rome – sauver un coupable dans l'imprévisible de la guerre – je le recommençais à Paris sous d'autres prétextes : en apportant le prestige de ma position – médaillée de la Résistance, commandeur de la Légion d'honneur, membre de la commission de l'Intérieur – en apportant tout cela à ce frais vieillard inquiet au lendemain de la libération, à ce professeur limogé d'une science anachronique, le droit canon, à ce survivant des caprices bourgeois d'une époque révolue que le désarroi de la nôtre a remise à la mode – j'ai cru épouser Octave par *devoir*...

JOURNAL D'OCTAVE (*suite*)

Qu'est-ce qui se satisfait en moi à considérer pareilles scènes peintes ? Le plaisir qui s'adresse à tous, mais que nul ne saurait prendre à les regarder devant témoin ? (Car tous aussitôt de se désagréger en mille « pour soi seul »...) Or, ces tableaux, pour vous l'avouer sans détour, réalisent précisément, sous le prétexte de l'art, ce que je ne puis pratiquement pas dans la vie, avec Roberte, quoique je ne recule pas à pratiquer la chose sans du tout la réaliser. Ces peintures font renaître à la faveur de mille regards l'émotion que suscite telle physionomie de femme, elles font revivre de façon toujours inédite cette physionomie, tandis que le besoin que j'ai de mettre en commun Roberte se heurte à mille difficultés : les lois de l'hospitalité chez nous ne peuvent toujours s'observer à souhait. Mais il suffit parfois du simple regard anonyme porté sur Roberte, de cette sorte d'inventaire auquel ce regard procède sur-le-champ, de la supputation sourde de ses charmes voilés pour que ce goût soit déjà non pas satisfait mais assez intense, assez près de la perdition, irrémédiable dans son intensité. Voilà pour l'origine des lois de l'hospitalité chez nous. Je vous l'ai dit l'autre jour : le besoin de pareilles lois n'est pas bien compréhensible et la triste référence au voyeur n'en découvre point les mystérieux ressorts. On ne prête un objet précieux et rare qu'avec les plus grandes réticences. Mais comment prêter son épouse à d'autres hommes ? On ne peut s'y déterminer sans une démangeaison particulière. Ce terme vous choque ? Celle-là aussi se partage entre le mari, l'épouse et les amis. L'amitié même risque d'y faire obstacle ; l'étranger, l'inconnu, l'individu le moins recevable semblerait s'y prêter beaucoup mieux à l'occasion. Pardonnez-moi cet

emploi du verbe prêter dans deux sens différents. Mais voici qui peut vous éclairer :

Récemment, un jeune employé de banque me vient trouver pour une quelconque affaire. Roberte, d'ordinaire absente à cette heure-là, s'attardait dans mon cabinet. Silencieuse à écouter les explications qu'on me donnait, elle se met à parcourir distraitemment les papiers ; pose l'index sur un chiffre et frôle la main de ce monsieur ; elle met une insistance parfaitement absurde à désigner ce chiffre. Le jeune homme la regarde sans comprendre. Je me détourne une seconde pour consulter quelque dossier dans l'armoire. Je lève les yeux et je remarque bien que, tandis qu'il feint de se pencher sur la colonne des chiffres, elle, assise sur le bord de la table, appuie le menton sur son épaule, non sans glisser son doigt sous la main étalée du jeune homme. Alors je referme l'armoire et, d'un air détaché, je lui demande de rester à déjeuner ; on causera au sujet de cette vente et de ces achats d'actions pendant le repas. Attablés tous les trois quelques instants plus tard dans la grande salle à manger où, ce jour-là, se trouvait suspendue la *Belle Versaillaise* de Tonnerre – Roberte, à ma surprise, avait décidé de déjeuner avec nous, mais, pour se donner l'air d'être pressée, elle avait gardé un ravissant chapeau – je demande à ce garçon où il en est dans sa carrière, il m'avoue qu'il n'est que stagiaire dans cette banque, qu'il voudrait mettre à profit son diplôme des Sciences politiques, qu'il ne s'est pas présenté au concours d'État, mais préférerait trouver un secrétariat auprès de quelque parlementaire. Je prévois tout de suite la tournure que va prendre la conversation et, comme son regard erre sur le tableau, je lui demande ce qu'il en pense. Il s'essuie la bouche et, avalant une laitue dont le vert contraste avec sa face de rouquin, il répond que « ce n'est pas si mal ». A cet individu qui de toute évidence n'est pas de mon bord – voilà qu'il écrase de la mie de pain de ses longs doigts moites – Roberte propose de l'engager pour qu'il l'assiste dans sa volumineuse correspondance. Essayerait-il, pour commencer, une ou deux semaines ? Il hésite et remercie avec beaucoup de timidité. On ne saurait dire qu'il accepte ; sans doute la couleur progressiste de Roberte et sa propre dépendance à l'égard de quelques personnalités plus au centre sont-elles pour quelque chose dans ce manque d'enthousiasme. Pour moi, j'ai compris que l'offre est poliment écartée, ou presque. Mais, soit que selon mon habitude j'intervertisse les propos, soit que tous deux s'entendent d'ores et déjà dans un langage qui n'est pas le mien, il se trouve qu'au sortir de table, Roberte l'achemine vers un réduit, communiquant

avec la salle à manger, où elle a classé provisoirement une partie de sa correspondance électorale, par arrondissements et communes. Il jette un nom, sans doute celui de quelque bailleur de fonds. Comment fait-elle pour protester aussitôt avec vivacité, comme s'il y avait eu la moindre insinuation de la part de ce garçon apparemment inoffensif ? Adossée contre le chambranle de la porte, elle croise les bras, un pied relevé en arrière sous sa jupe, le talon accroché à la cimaise. Il parle de paniers à crabes. Mais elle, tout en gardant une main sous l'aisselle, avance l'autre, les doigts d'abord repliés dans le creux de la main, puis dressés, les porte sur la cravate du jeune homme. Confondu, il se laisse faire, puis comme elle retire la main, il la saisit au poignet ; et en effet elle tenait du bout des doigts une épingle de cravate : « Se peut-il que vous sortiez avec pareille horreur ! » remarque-t-elle, faisant tourner entre ses doigts la tête de l'épingle. Il louche, hébété, sur les ongles brillants de Roberte serrant la perle, il voit cette épingle étalée sur l'épiderme de sa paume ; c'est cet ensemble qu'il fixe à présent de plus près ; et elle de refermer sa main sur l'épingle et de la lui repiquer dans la cravate, de tirer sur le nœud et d'allonger les doigts sur le col. Il me jette un coup d'œil inquiet. Mais, posant moi-même la main sur son épaule, je lui demande à quelle heure il doit être de retour à la banque. Il me répond que si j'ai quelques vérifications à lui soumettre encore, il pourra attendre. Je lui dis qu'il est on ne peut mieux placé pour me renseigner, et lentement je tire le rideau. Reste à détourner le regard de l'aspect de ce pantalon bleu contre la jambe gainée de Roberte, de cette chaussure d'homme calant le haut talon de mon épouse. Aussi, gagner la pénombre du couloir est encore le plus digne de mes gestes. D'ici, mon regard explore de biais la salle à manger jusqu'à ce rideau qui ondule sur le seuil du réduit. Cette ondulation me veut-elle consoler ? Une sonnerie du côté de l'antichambre retentit, si timide qu'elle ne risque pas d'avoir été entendue à l'office. Le couloir ne s'en fait pas moins inquiétant et, lestement, je rentre dans la salle à manger, quand de nouveau la sonnerie m'attaque, cette fois à revers, venant indubitablement du réduit. La pointe du soulier de Roberte glisse sous la frange du rideau. Voici que son pied se lève, se prend dans les plis, l'arrache. Effectivement, la voilà à califourchon sur ses genoux et il la faisait chevaucher avec flegme, se bornant à la cahoter non sans une sorte d'incantation silencieuse pendant laquelle le chemisier de Roberte avait glissé bas. N'est-il pas singulier qu'elle, si réservée d'abord et même distante dans l'offre de

secrétariat qu'elle lui faisait, si supérieure avec ce geste d'autorité de sa main sur la cravate du quidam, la voici par lui ballottée, souffrant le genou de l'indésirable entre ses cuisses, les jambes ballantes, à peine effleurant de la pointe du pied, n'effleurant plus le sol, les épaules déjà dénudées, dépouillées des bretelles du soutien-gorge qui bientôt se détache comme l'écorce d'un fruit, les bonnets à dentelles démasquant la féconde et hâtive gorge. A la voir ainsi chercher encore de la main un appui, je songe à tout le temps qu'elle donnait à ses soins de beauté, ce matin, polissant et limant ses ongles nacrés pendant qu'elle préparait son interpellation à l'Assemblée, alors qu'à présent, de l'une de ses mains étincelantes, la paume largement appliquée sur la face du ténia, elle repousse encore mais provoque ses tentatives de succion, à lui offrir un avant-goût de son épiderme satiné ; tandis que, s'accoudant sur le bras du fauteuil, elle laisse pendre dans le vide la main droite, oisive. Dire qu'il a fallu cette sonnerie du téléphone, installé dans ce réduit, pour que cette main illusoirement désinvolte s'affolât et se portât sur l'écouteur, que Roberte le voulût décrocher, qu'elle osât répondre à l'appareil que *j'étais là*. A la minute même, ce mollusque, d'un insidieux soubresaut de sa flasque personne, avait réussi à rabaisser au niveau de son orifice buccal la gorge de Roberte, tandis que voyant la pointe de son sein s'engloutir dans cette bouche sans lèvres, elle-même se cabrait, piaffant de son haut talon, le mollet de la jambe droite nerveusement en saillie, l'autre jambe esquissant un écart, arrachant au passage le rideau, le genou haut levé de telle sorte que ce pourceau d'employé, oubliant qu'il était totalement inconnu chez nous deux heures auparavant, s'avisât enfin de flatter l'en-dessous de cette superbe cuisse avec une fatuité incroyable de petit-maître blasé. Se peut-il qu'elle éprouvât alors si voluptueusement l'aiguillon de la déliquescence pour qu'elle ouvrît la main et laissât choir l'écouteur glapissant sur le tapis ? Parcourir la distance de quelques pas qui me séparaient du réduit n'était pas une affaire. Mais profaner ce morne sanctuaire ; intervenir dans cette absence de rite, apporter des retouches à pareil gâchis ? Ou plutôt : briser, à la russe, ce beau vase sur la cheminée ? arracher à leur rayon ces in-folio ? Ni l'éclat de la Chine, ni le tonnerre sec de la pensée ne sauraient les atteindre – quand déjà cette sonnerie, loin de les interrompre, leur faisait brûler les étapes et précipitait mon rêve dans la ruine. Peu m'importait de laisser la voix du chanoine emprunter les méandres du fil au ras du sol, sortir de l'écouteur et se perdre dans le vide de notre abomination. Mais répondre au téléphone

comme si de rien n'était et du même coup rappeler à l'ordre l'indésirable, voilà qui me détermine à retraverser d'un pas rapide et ferme cette salle à manger, résolu que je suis de crever la toile. Ai-je mal calculé mon élan qui me jette auprès de l'enchevêtrement de leurs corps ? L'écouteur gît sous le fauteuil qui les supporte, la voix canoniale nasillant son infatigable : « Roberte, c'est urgent ! » Qu'est-ce à dire ? Irai-je donc jusqu'à m'agenouiller devant eux ? Un froid courage me fait courber l'échine, allonger le bras vers l'écouteur sous les ressorts du fauteuil. Déjà les premières rafales nivelaient Roberte totalement sur les genoux du stagiaire, lui-même feignant une sieste absolue, comme repu des trésors que je suis censé seul connaître. Mais enfin, lorsque je prononce : « Allô », il sursaute, se dresse et, jetant bas Roberte pâmée sur toute sa longueur, il me déclare que je lui ai fait perdre son temps... Encore ne tient-il du tout compte que je me bouche l'oreille pour mieux entendre à l'écouteur la voix du chanoine me confirmer que je suis définitivement exclu de la Faculté, qu'on m'avait suffisamment prévenu. Et en effet : debout à son tour, Roberte s'arrange les cheveux, coudes levés, les aisselles dégageant sa meilleure odeur naturelle ; lui, se mouchant, nettoyant et rajustant ses lunettes et – mais n'est-ce pas le comble ? – insistant pour que je téléphone sur-le-champ à la banque, et prévienne son chef que c'est uniquement par ma faute qu'il s'est mis en retard, que je n'ai pu me décider à faire ces achats d'actions et que je le mets absolument hors de cause ! Je m'y refuse avec la dernière énergie et l'invite à repasser par la salle à manger ; c'est là que je compte prendre ma revanche. L'arrêtant devant la *Belle Versaillaise* : « Vous ne m'avez toujours pas dit ce que vous en pensez » – et je suis prêt à bondir sur l'inculte. Comme il hausse les épaules, disant : « Elle ressemble trop à votre femme », je lui donne une raclée à faire tomber ses lunettes. Il titube, les veut ramasser ; je les écrase à coups de talon : « Des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre », dis-je en dansant autour de lui. Mais il hurle : « Vieux dégueulasse, digne d'une salope ! » et me donne un croc-en-jambe à me précipiter contre la vitrine contenant nos magnifiques verres de Venise. J'en suis tout couvert, et des débris scintillent jusque dans mes moustaches. Alerté à l'office par nos cris, Justin accourt, soulève comme un édredon mon agresseur et déjà s'apprête à le jeter dans l'escalier de service quand, surgissant comme une furie du fond de ses appartements, à grand fracas, Madame, dans le plus léger appareil, gifle le brave Justin, lui arrache le vandale et le protégeant de tous ses intouchables appas, susurre

des excuses : « ... Je suis toute désolée, je suis confuse », pendant qu'il pleurniche sur ses épaules nues – et, l'entraînant dans son cabinet, elle nous claque la porte au nez. Qu'ensuite Justin se frotte la joue, me donne un coup de brosse, élimine les éclats de verre sur mon col, que, rassuré de voir que je n'ai point de coupure à la nuque, il se frotte de nouveau la joue ; qu'il murmure : « Quelle garce ! », que je sursaute pour la forme : « Justin, de qui parles-tu ? », qu'il réponde : « De Madame, bien entendu ! De Madame ! », autant de bavures sur lesquelles il ne reste qu'à passer l'éponge. Et maintenant, dites-moi, je vous prie, comment éviter pareille chute d'une vision trop hâtivement poursuivie ? Est-ce à dire que je ne sais jamais assez me défendre contre les mauvais accessoires de la journée ? Mais comment aussi la passer autrement sinon dans cette cascade d'incidents à laquelle notre nostalgie a la faiblesse de confier son fragile esquif ? N'est-il pas légitime de vouloir ménager un espace à ce que nous apprécions ? Mais, ce que nous apprécions, où donc le situer si nous ne savons créer un espace respirable pour tous, nous autres qui sommes condamnés à vivre au milieu des fausses appréciations de nos semblables ? Encore une fois : l'expérience que me réserve chaque jour ma collection des œuvres inexposables du maître inconnu n'est-elle pas un dérivatif trompeur de cela même à quoi j'aspire : la mise en commun d'un bien d'autant plus immuable qu'il demeure incompréhensible ? Moi qui ai pour compagne de mes vieux jours cette créature sur les charmes de laquelle tout le monde s'accorde, faut-il donc que ce soit elle que je sacrifie à la distraction de ce bas monde ? Gagnerai-je quoi que ce soit à la voir traitée en valeur ? Serai-je donc puni pour la proposer comme l'ombre des biens à venir ? Cette ombre ne devra-t-elle pas aussi s'évanouir pour que ces biens adviennent ? Et pourtant, pareille mise en commun d'un être cher mais vivant n'est pas sans analogie avec le regard consacré d'un artiste ; la mort confère au prestige de son simulacre l'autorité d'un éternel bienfait. La vie même, la vie physique de mon épouse peut démentir la sincérité de mon acte généreux : le prestige d'une jouissance gratuitement accordée, le vulgaire le nomme « faveur » d'une femme qui s'ennuie ; mais nul ne voit mon émotion ; elle n'a pas de référence pour cette race mercantile ; elle n'a pas d'absolution à espérer ; elle se dégrade donc... Il convient d'être jaloux comme ils le sont.

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

2 avril 1954.

Une femme qui n'aime pas furieusement son propre corps et qui veut tout de même posséder un homme en cherchant à le conquérir par tous les ressorts de l'âme ne le satisfait pas réellement comme femme : elle le frustre même de ce qu'elle a de moins échangeable par nature, et bientôt elle se fera détester de lui à juste titre ; il ne cherche pas du tout un ange. Que de femmes ne commettent pas pareille erreur, pourtant si évidente ! L'homme ne veut pas de ces manifestations de délicatesse parfaitement décourageantes. Ne vois-tu pas, malheureuse, que dans ta propre complaisance à te montrer généreuse, plus tu redoubles d'effusion, plus tu agaces ton incompréhensible compagnon. Nous ne pouvons concourir avec le désintéressement viril – à moins de connaître une sainteté où nous n'avons plus rien d'attirant. Étrange confusion – la belle âme ne s'en doute pas – lorsque chez ces femmes la coquetterie demeure assez vive pour alterner avec des élans de sacrifice, de dépouillement consenti et regretté. Nous n'évitons pas alors de recourir à un chantage revendicateur et n'en usons que lorsqu'il est trop tard : Octave en cela a été d'une probité parfaite, bien que chez lui ce ne soit que l'« endroit » de sa perversité ; j'ai dû longuement lutter contre ce goût pour ma propre chair que j'avais perdu depuis l'enfance...

Une femme est totalement inséparable de son propre corps – notre amour-propre souffre de la moindre égratignure – rien ne nous est plus étranger par essence que la distinction du physique et du moral. Nous abondons dans le sens des hommes quand ils nous refusent une « âme »

alors qu'ils font frauduleusement appel à nos sentiments d'honneur ou de fidélité. Mais le malentendu infranchissable débute avec l'idée que nous ne serions qu'animales. Naturellement hostile à se définir selon l'esprit, la femme ne se voit autrement que dans sa passibilité corporelle, mais voilà, son corps est bien son âme, et peu importe qu'elle soit une femme laide : outre le fait qu'une femme disgraciée physiquement mais intelligente exerce d'autant plus d'attraction sur les hommes qui du même coup la traitent comme leur semblable, une laide malgré cette dissimulation ou cette compensation est toujours assez femme pour cacher les moyens dont dispose une jolie fille ; ces moyens sont les mêmes et tous les hommes peuvent y succomber. Ce qui ne permet aucune de ces simplifications dont les hommes se rendent coupables envers nous ; pour eux, nous ne sommes toujours que « consommables », couchables et méprisables parce que nous ne les dominons qu'aux dépens de l'esprit. Oui, mon Octave, nous sommes naturellement athées ; et peut-être la progression de l'athéisme dans le monde contemporain trouve-t-elle ici sa véritable source : l'importance accrue de notre intervention, de notre expansion dans la vie de nos jours. Et cependant notre refus primitif de *croire* est aussi différent de celui de l'homme sciemment et résolument athée que l'esprit prévenu de ce dernier l'est de la foi d'une bonne sœur. J'irai plus loin : ma propre cousine, convertie à la religion romaine, aujourd'hui religieuse ursuline, est plus proche de moi par son attitude que mon amie Sarah, matérialiste acharnée. Le sentiment de son corps, auquel la femme est plus intimement inhérente que l'homme, fait aussi qu'elle atteint plus sûrement à la mort des sens que l'ascète ; plus de corps, plus d'âme ; la mort parfaite ; néant avec lequel nous avons cependant un rapport presque doux, et tendre ; notre néant est aussi *chaud* que notre corps ; le « sang-froid » n'est que vanité virile.

JOURNAL D'OCTAVE (*suite*)

Mi-avril 1954.

Que de fois Roberte ne m'est-elle pas apparue dans tout le désintéressement, toute la générosité, toute la sainteté de sa propre nature ! Que de fois n'ai-je pas dû combattre son image dès qu'elle s'imposait à moi sous ce jour-là ! Que de fois n'ai-je pas aussitôt enténébré, occulté ce rayonnement par lequel elle commençait à échapper aux filets de mes sales rêveries, alors que je ne pouvais me défendre moi-même d'envisager la nécessité d'un total changement de conduite à son égard ! Une autre existence eût donc été possible pour nous, où je ne me fusse appliqué à rien de mieux qu'à ne ternir jamais la limpidité de cette âme, jusqu'à ce qu'elle-même, restée sauve au sein même de son incroyance, se reconnût enfin comme le champ même de la grâce ? Mais quant à faire naître le soupçon seulement du dispensateur de la grâce, comment l'eussé-je pu dès qu'à tout moment je m'empressais d'en mettre la lumière sous le boisseau, comme lorsque ayant fait au soir mes prières en catimini dans notre chambre à coucher, à peine avais-je fini et m'étais-je signé, à peine avait-elle seulement enfilé sa longue et soyeuse chemise que déjà je l'entreprenais, à l'interroger sur telle rencontre qui n'avait pas eu lieu ? Que de fois étais-je sur le point de me désolidariser d'un si grand désordre, d'une si frauduleuse impunité ! Alors, il suffisait parfois d'un éclat de rire des plus enfantins de sa part, et qui d'ailleurs, à se prolonger, était rien moins qu'enfantin, il suffisait d'un geste de sa trop belle main pour que tout ceci s'éteignît avec un épouvantable soulagement en moi-même, et que l'ancien éclairage baignât à nouveau en la modifiant toute sa physionomie ; comme si l'âme,

un instant entrevue, mais redevenue opaque pour ne donner que plus de relief à ce corps et ne le précipiter que mieux dans tous les risques de sa palpabilité, se fût confondue avec l'épiderme de cette chair tant sollicitée, n'étant dès lors plus autrement présente que dans le frisson de la honte qu'une telle âme n'eût pu seulement appréhender à demeurer en son lieu, ce frisson par lequel il lui était arrivé de régner sur mes sens, et par lequel aussi je la fais régner sur autrui...

Mais tout cela, elle-même ne le peut qu'ignorer, elle ne saurait délimiter ces différentes régions, sinon elle ne serait pas vraiment ce qu'elle est pour moi qui la destine aux autres : en effet, la pureté dont elle rayonne – sans doute le fond de sa nature, qui la porterait à une vie des plus simples et des plus éloignées de celle que je lui ai faite – elle ne la découvre jamais ni ne la possède autrement que compromise, pour peu qu'il lui arrive d'y mettre de la réflexion. Car elle est tout entière dans cet incessant passage de la franche pureté des sens aux impures secousses de l'esprit que j'éveille en elle et, par là, son nom à lui seul prend, aussitôt, ce fascinant coloris à mes yeux. Mais, quant à elle, c'est dans la défaite qu'elle aperçoit seulement sa dignité, pour lors déchuée. Encore cette image de soi, reflétée par le regard d'autrui, ne lui vient-elle que dans l'irrésistible montée du besoin de vivre qu'elle pense se devoir de refréner, besoin de se libérer de sa dignité, de cette dignité comme inscrite dans la régularité de ses traits. Mais pour peu qu'elle se prête à la quitter et que, plus belle encore, son austère visage subsiste comme le masque vide de cette dignité, elle-même, relâchant ses sens, acquiert ma tournure d'esprit ; tandis qu'autrui, par ce regard même qui la flatte vulgairement, à errer sur son corps, ses mains, ses jambes, lui ôte jusqu'à ce masque même qu'elle voudrait encore maintenir, et ne le lui rend à l'instant que jugé ; ce masque qu'elle ne saurait plus maintenir désormais sans le secours, indigne d'elle, de ce regard tout à l'heure étranger, dès lors le sien.

C'est là que je suis intervenu de coupable façon, à mesure que je développais en elle et ce sentiment d'elle-même et la sorte d'usage auquel je l'inclinais ; car la conscience de tout ce va-et-vient, cette façon de se dessaisir de son corps, par trop attentive, en un ressaisissement insolite pour elle, il fallait d'abord qu'elle l'exerçât obscurément et que je fusse longtemps à ne faire autrement qu'à lui supposer cette conscience, lui prêtant la mienne sans du tout exiger trop hâtivement qu'elle précédât chez elle ses moindres gestes.

Est-il mouvement de la tête, battement des cils, plissement des lèvres, jeu des doigts qui ne fussent chez elle inséparables de ce sentiment de soi ? Mais l'amener à se prévoir, quand elle était vue, et qu'un étranger la fixait ? Mais l'inciter à détacher ses gestes de ce sentiment de soi sans jamais se perdre de vue ? Mais les lui faire attribuer à son reflet jusqu'à se mimer en quelque sorte elle-même sous la dictée de l'autre sans jamais se douter pour autant qu'elle obéissait à une volonté étrangère ? Mais entretenir l'illusion qu'elle agissait de sa propre initiative pour qu'ensuite elle ne connût que mieux la honte d'être prise à son propre piège ? Mais enfin lui donner la saveur de cette honte pour que désormais elle prît l'habitude d'en satisfaire le goût ? Sans doute le sourd besoin de se livrer qui habite toute femme offrait-il de quoi amorcer ici mon expérience. Mais ce qui en rendait proprement désespérée la réussite, c'était que ce besoin même, étant trop naturel, risquait de rester dans le cercle vicieux de la nature, dans lequel non seulement l'habitude de la vie domestique, mais la simple bienséance, avec toutes les commodités qui l'accompagnent, ont toujours pour effet d'enfermer les sens, et les empêchent de la sorte d'accéder à l'esprit. Il fallait que Roberte prît goût à elle-même, qu'elle fût curieuse de se retrouver dans celle que j'élaborais avec ses propres éléments et que peu à peu elle voulût, par une sorte d'émulation avec son propre double, surpasser même les aspects qui s'ébauchaient dans mon esprit ; il importait donc qu'elle fût constamment entourée de jeunes gens en quête de facilités, d'hommes désœuvrés. Or, dans toutes les circonstances où ce jeu fut ou sembla mené jusqu'au bout, longtemps j'ai douté qu'elle en ait rempli toutes les règles ; bien plutôt serais-je porté à croire qu'elle ne se livra jamais sans la certitude de faire son devoir, jamais en tout cas sans penser me donner la preuve de son attachement. Mais qui donc se trompait ici ? Tant qu'elle n'agissait que par dévouement, l'expérience n'était-elle pas manquée ? Si au contraire elle était dépassée déjà, où irions-nous ? Roberte allait-elle briser la sorte de chaînes que je lui avais forgées ? Le résultat fut tout autre. Elle ne cessa pas d'agir par devoir, et cependant à le vouloir satisfaire elle trouva en elle-même des ressources qu'elle eût jugées répugnantes auparavant.

Le fait que nous n'avions pas eu d'enfants ne pouvait manquer de retentir dans l'organisation intime de Roberte, quoiqu'elle eût accepté de renoncer à la satisfaction de ses aspirations maternelles. On est convenu de les donner pour insurmontables, ces aspirations. J'en doute. Non seulement il est

permis d'admettre une transmutation, mais une réelle et supérieure compensation par quelque chose d'autre qui semble communément disparaître quand la maternité s'installe. A moins que toute nature féminine subsiste toujours maternelle, ce qui, pour moi, n'est que façon de parler. Ce quelque chose d'autre que j'entends ici, est une aspiration sororale, sans doute virile à l'intérieur de la féminité ; et qui, pour n'être point maternelle au sens empirique du terme, n'en est que davantage une qualité tutélaire, en même temps qu'une aptitude à s'associer pour le mal autant que pour le bien ; et peu importe. Chez Roberte, cette qualité tutélaire était intimement liée à son besoin de dominer ; cette aptitude à s'associer en revanche appartenait à quelque chose de plus trouble. On y voyait le besoin de prendre forme qui porte toute femme à rechercher un joug, quel qu'il soit. Somme toute, ce qu'alors la propension sororale revendique, c'est d'exercer un pouvoir sur un autre être, sous prétexte de le protéger. Mais ce pouvoir, par quoi s'exerce-t-il, si ce n'est par l'image de soi que la femme aura acquise, ce qu'elle ne saurait jamais qu'après s'être livrée, avec tout ce qu'elle a de malléable, à un maître encore inconnu. A quel point les deux tendances se peuvent contrarier, à quel point s'enchevêtrer, l'une cherchant toujours à se dégager de l'autre, on le voyait bien chez Roberte dans l'étrange constellation de notre vie domestique.

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

Mai 1954.

... Je laisse Octave à ses ratiocinations et à ses prières : qu'il ait l'inconcevable orgueil de se croire l'auteur de mes écarts, tant mieux – mais quant à se croire à l'origine de mon tempérament... Le pauvre vieux ignore ce dont je suis capable sans lui, et s'il se donne du mal à supposer ce qui m'arrive et qu'il aimerait me voir subir, je ne lui dirai jamais les choses qui me sont arrivées effectivement et le pourraient encore, vraisemblablement : du coup, notre Antoine le saurait et ne dormirait plus.

Autrefois je n'aurais jamais songé à revenir sur pareilles choses. J'entends celles dues à Octave. Mais à présent je ne puis me retenir de me raconter à moi-même tel ou tel incident (survenu à son insu) : rien de plus vulgaire, mais puisque *cela* m'arrive et me revient sans cesse, je chercherai à me mettre à l'abri des mots pour ne pas avoir à y réfléchir dans la journée. Ce matin, à la Commission, j'étais distraite à cause de *cela*, nul ne s'en est aperçu, mais enfin... même un bain n'y suffit plus, comme la dernière fois. Un violent sentiment de honte ressenti par une femme, se peut-il qu'elle le recherche dès lors qu'elle est honnête ? C'est une représentation : Octave en fait depuis longtemps sa pâture. Pour moi-même, c'est sans doute une irréalité que cette recherche ; ou bien serait-ce mon honnêteté qui m'y pousse ? Je me souviens que j'avais honte : en ai-je moins joui pour cela ? Et maintenant ma propre honte me répugne moins dans mon souvenir, d'autant moins que je me vois telle que j'ai pu plaire à ces individus... Est-ce à dire qu'ils auraient de ce fait quelque importance ?... Quand pareille situation se reproduirait, si je suis encore honnête, je dois avouer que je ne

résisterais pas ; et j'en arrive (comme tout à l'heure) à jouir autant de mon déshonneur que ceux qui me le donnaient...

... Au sortir de mon manucure, rue Scribe, Justin qui m'attendait au volant de notre Buick ne parvenait pas à démarrer. Cette panne ne m'indisposait guère, j'avais du temps à tuer avant de regagner le Palais-Bourbon, et, n'ayant fixé aucun rendez-vous dans l'intervalle, je voulus profiter de cette après-midi tiède et merveilleusement ensoleillée. Je sautai sur la plateforme d'un autobus, à tout hasard, et me penchai au-dehors, rêveuse à voir défiler les magasins, lorsqu'un attouchement insolite m'obligea d'aller m'asseoir à l'intérieur de la voiture... Comme il ne cessait de me dévisager, je me levai et descendis au Théâtre-Français. Passant par le portique du Palais-Royal, je m'engageai dans la galerie de Montpensier. Sous les arcades à peu près désertes à cette heure-là, des pas répondaient aux miens, se rapprochaient ; chose banale pour une parlementaire, on me suivait. L'individu, sorte de colosse gras, glabre, type du parfait indicateur à la petite semaine, s'arrête à un intervalle de deux ou trois vitrines chaque fois que je jette un coup d'œil dans l'une ou l'autre devanture. Où donc se situe la nouvelle chemiserie que m'avait suggérée Gilberte ? Je passe enfin sous la voûte de la galerie de Beaujolais : c'est bien là, à droite. Mais à présent l'individu m'a doublée. Je pousse une porte vitrée, me trompe de boutique – celle-ci n'est qu'en transformation – l'individu y pénètre à son tour. Bien qu'au-dehors les personnes qui circulent ou stationnent devant l'étalage du bouquiniste d'en face puissent apercevoir par les vitres à demi dépolies ce qui se produirait d'anormal dans cette boutique vide, nul n'y songe un instant. Le dos contre la porte vitrée, le colosse m'interdit le passage dès que je veux ressortir, la main sur la poignée. Alors, par une porte du fond, apparaît un autre homme, de taille moyenne, trapu, en manches de chemise. Tous deux se dévisagent d'un regard convenu. Le second se retire et laisse la porte intérieure entrebâillée...

... Moins d'une heure plus tard je vais m'asseoir à la terrasse de la Régence, les tempes battantes. Mes mains tremblent sans doute et le garçon me demande tout de suite si ça ne va pas. Je souris, me lève pour aller aux lavabos, me considère dans la glace : inutile de me repeindre le visage, j'ai excellente mine. Somme toute, que leur reprocher au juste ? S'ils ont goûté un lamentable plaisir... Pour moi, c'est à présent que le plaisir commence. Je regagne la terrasse et je récapitule. Alors que sur la plate-forme de

l'autobus je me tenais le dos contre le bastingage, le bras levé, la main égarée sur la barre, le colosse, qui causait d'abord avec le receveur, m'avait pris les doigts. J'étais allée à l'intérieur choisir une banquette vide ; mais lui, venu s'asseoir en face de moi, me scrutait alors d'insolente façon. J'étais assise, chaque main allongée sur le cuir, les jambes peut-être écartées, et un sourire errait sur mes lèvres tandis que je recevais la brise tiède par la fenêtre baissée. Ai-je gardé ce sourire, les lèvres entrouvertes, pendant que son regard devenait plus insistant ? Du moins je croisai aussitôt les jambes, je joignis les mains. Tout de même, j'avais ma rosette au revers de mon tailleur. A ce moment j'ai décidé de descendre et, je m'en souviens, j'arrachai la rosette et la fis disparaître dans mon sac à main. Je traversai nonchalamment la place du Théâtre-Français, j'entrai dans le Palais-Royal et ainsi de suite jusqu'à la voûte de la galerie de Beaujolais... Et puis, j'essaie de me représenter par étapes l'itinéraire de l'individu. Je lui plaisais. Il fallait qu'il me touche les doigts et, dès lors, plus moyen pour lui de s'arrêter jusqu'à la descente dans le sous-sol. A partir de cet attouchement furtif mais irréprensible, quel scénario à la fois rapide et minutieux a dû se dérouler sous son crâne ? Ou bien n'y a-t-il eu tout au long du chemin que la vision de ces barres parallèles et l'appréhension qu'elles ne demeuraient jusqu'à la fin du jour dans une vaine fixité ? Quand ensuite il s'est trouvé à genoux devant moi livrée, réduite à l'impuissance, les deux images : celle de la belle inconnue à la rosette et celle de la même femme, enfin suspendue et ligotée, se sont-elles substituées l'une à l'autre au point de coïncider, ou se sont-elles contrariées assez pour lui donner cette émotion qui enflait son triste visage ? Une fois descendu de l'autobus, après m'avoir filée d'assez près pour me voir ensuite déambuler devant lui sous les arcades du Palais, ayant déjà « contacté » l'épiderme de mes doigts, il devait en être à élaborer cette sensation première, l'étendre à tout mon corps qu'il devinait, étudier le mouvement de mes hanches, mes possibles poses dans la situation imminente qu'il savait insolite pour moi, inconcevable et donc d'autant plus impérieuse pour lui... jusqu'à la minute où il ne put faire autrement que de me coincer dans cette boutique vide. Comme il considérait, presque ahuri, ma main sur la poignée de la porte qu'il m'empêchait de rouvrir, pendant que le trapu surgissait par la porte du fond, cette fatale porte entrouverte sur le ténébreux escalier ! Avisant une sortie au palier supérieur qui prend jour sans doute sur la rue de Beaujolais, j'ai voulu m'élancer. Mais le trapu, qui

m'attendait sur les marches, abat sa main sur mes doigts agrippés à la rampe ; et moi qui crois encore possible de fuir, je les retire d'un geste brusque, redescends et – à deux pas de l'arrière-boutique, ce moment où, encore résolue à me défendre, de mon sac frappant le colosse au visage, je l'ai vu s'accroupir, mais crouler presque... quand, déjà sous ma jupe, sa main s'insinue entre la jarretelle et la chair, saisit en plein le gras de ma cuisse, son bras enlace mes jambes, me soulève, me fait basculer sur son épaule, mouvement inattendu et si précipité que j'ai dû me retenir des deux mains à sa nuque – et alors sa folle descente avec moi, par l'escalier en limaçon au sous-sol. L'autre, qui l'avait précédé, poussait déjà cette lourde porte d'acier s'ouvrant sur la salle éclairée au néon, aux murs éblouissants. Le plancher reluisait de linoléum et, tandis que d'énormes hélices de ventilation se mettaient à ronfler au plafond, au milieu de tout un attirail de culture physique, l'aspect des barres parallèles, garnies de lanières... Dire que tout à l'heure je flânais désœuvrée entre l'Opéra et le Théâtre-Français, pendant qu'ici-même ces barres m'attendaient ! Pour lors, attachée par les poignets, mes mains moites fleurant le parfum de leur crème dans l'air étouffant malgré les ventilateurs, mes ongles parfaits et inutiles... Sans du tout se soucier de mon buste ni de m'enlever la veste de mon tailleur gris, on dégrafe ma jupe et me retire tout le reste. Je trépigne encore ; on fixe mes chevilles écartées aux extrémités des barres verticales – et tout cela en silence, un silence fait de mon propre mutisme presque concerté avec les deux hommes, comme si nos halètements remplaçaient les mots que nous pourrions échanger ici. Le colosse approche sa bouche de l'une de mes mains liées et, comme je serre le poing, il me déplie et me redresse les doigts, les passe entre ses lèvres et déguste mes ongles avec minutie. Puis, ayant repris haleine, chancelant et suant, appuyé sur la barre, il avance la langue qui se retourne dans un effort misérable et n'arrive à effleurer que lentement ma paume largement ouverte. Enfin sa langue s'y fixe et commence ses titillations de plus en plus rapides. Je détourne encore la tête... Bientôt, je ne me contains pas davantage, en vain j'essaie de lever mon genou, de cacher de ma cuisse les irrésistibles effets. « Éteignez donc ! » dis-je d'une voix qui n'est plus la mienne, tandis que le trapu face à moi exhibe une carte avec ostentation et la glisse dans mon sac. Mais la lumière demeure et, les yeux clos, sous le ronflement des hélices au plafond, je m'abandonne devant ces deux inconnus... Le soulagement que j'éprouve alors à m'ouvrir enfin, à sortir de moi sous leurs regards dans

cette impossible position... Un bruit sourd et mat à mes pieds. Je rouvre les yeux. Le colosse s'est affalé. Le trapu le prend sous les épaules et l'emmène, titubant. Durant plus d'une minute, je reste là, attachée, seule, sans doute le moins agréable instant de ce que je ne puis pas même nommer cauchemar. Et c'est presque rassurée que je vois réapparaître le second, lentement, les mains dans les poches – garçon blond, les cheveux en brosse, les yeux à fleur de peau, le regard intelligent. Sa chemise était d'une blancheur impeccable et ses mains, qu'il sort de ses poches à présent pour me détacher, fort soignées, un bracelet au poignet gauche. Il se détourne pendant que je rajuste ma jupe, va chercher mon sac à main et revient me le rendre en m'offrant un verre de cognac. Mais je l'ai giflé. Alors, d'un geste, il m'arrache à nouveau la jupe, pose un pied dessus, rentre les mains dans les poches et, sans broncher, reçoit une nouvelle gifle ; et voici que je ne puis plus m'arrêter jusqu'à perdre connaissance... Que pourrait bien faire une femme dans pareille situation ?... Hurler, évidemment, amener l'immeuble – dans un quartier si fréquenté – mais nous autres femmes qui étions sur le « front de la charité », nous autres femmes qui sommes maintenant aux leviers de commande de la nation, nous autres femmes qui *a* en avons trop vu » – pour peu que nous soyons belles, pour peu que nous le soyons demeurées – nous ne saurions que nous taire. Faire une enquête ? A cause de cette carte qui reproduit... mes empreintes digitales ? Remonter à la « source » ? Tout juste de quoi donner du travail rue des Saussaies à cet incapable de C. ? Allons donc ! Mais revenir, un de ces jours, sur les lieux, caresser de mes mains ces barres parallèles où elles furent si bien attachées..., voilà une autre histoire. Cette occasion particulière de me sentir moi-même depuis l'instant où j'étais montée à l'aventure dans cet autobus jusqu'à celui où, dans ce sous-sol, je me retrouvais suspendue et secouée, cette occasion-là n'est dès lors ni plus ni moins que l'arc tendu de ma réflexion au-dessus de cette après-midi oisive. Que ce croissant est délicieux ! Que la chute des fontaines sous les platanes est apaisante ! Que cette ville est exquise dans son glissement !...

JOURNAL D'OCTAVE (*suite*)

Mai 1954.

Les heures que je perds à imaginer ses moindres poses, en son absence, voilà qui est inconcevable. Dire que dans ce moment-là elle-même agit, arrête des décisions, développe une activité qui non seulement répond aux exigences de la vie sociale, mais encore sait se perdre et se retrouver parmi toutes ces mesquineries des couloirs parlementaires – et tout cela sans le moindre souci de ma propre moisissure ! Si moi j'eusse poursuivi ma carrière, au faîte des honneurs, et que j'eusse eu, de mon côté, suffisamment de vigueur et un peu moins de répugnance à satisfaire les épuisantes obligations d'une existence officielle, qu'eût-elle fait ? La même chose que maintenant : avec des idées plus ou moins identiques, il n'y eût pas eu couple politique plus solide que celui que nous aurions formé. Quelle insipidité, grand Dieu ! Mieux vaut la situation actuelle : Madame fait tout elle-même, siège au Parlement, à l'information, donne des soirées et s'absente enfin assez longtemps pour me fournir à moi, resté au fond de mon cabinet de travail, avec toute la sécurité requise en cette inimaginable « Quatrième », matière à interpréter à ma guise les vraies raisons de ses rentrées tardives. Madame mène l'honnête combat pour la fraternité, pour la démocratie universelle ; moi je vis et je crève pour la beauté et donc pour la cause des salopards.

O temps bénis où Daguerre, de son incommode et hasardeux instrument, fixait l'image de cette vie, fixait la vie quotidienne d'alors sur le point d'être atteinte par l'austérité enlaidissante des premières industries, mais n'ayant rien perdu encore de son allure somnambulique. Ce qui nous

fascine à la vue de ces images entre le noir et le blanc, c'est qu'elles nous semblent ouvrir des fenêtres intérieures sur la journée d'alors : à l'instant que telle façade projette telle ombre sur la chaussée, peut-être Balzac ou Baudelaire ou Delacroix viennent-ils de la franchir. La hâte des affaires n'excédait point la cadence des chevaux, cadence animale, ni la respiration des hommes. L'heure dans son écoulement même n'était pas plus inexorable que la lente croissance de l'ombre sur les objets. Les personnes et les choses savaient encore prendre une attitude recueillie sous le regard de ce photographe soucieux de discerner leurs structures éternelles à la faveur des accidents atténués de la lumière. Mais, par cette fatale conspiration de la ruse bancaire et de l'inventeur, une énergie déchaînée, décuplant, centuplant les intentions agressives de la pensée, interférant les facteurs de temps et d'espace, volatilisant la pesanteur, désarticulant les structures, convertissant le solide en fluidité, rendit improbable la présence des figures et des objets dans l'espace de plus en plus fugitif. Même leur perception naïve se perturba : dans cette période, les Impressionnistes firent écho au chant du cygne de l'ancienne journée et de l'ancienne nuit de la vie, déjà moderne : ce fut un suprême éblouissement... et tout se dispersa en une poussière lumineuse – cependant qu'en Provence un vieux démon, amoureux des montagnes dénudées et du frémissement des Pins et des Eucalyptus aspirait à reconstruire encore une fois l'aspect solennel du monde. Il fut traité de fou, mais ceux qui s'attachaient à suivre sa main divine voulurent se refaire ses yeux sans en avoir l'âme. Dans l'atmosphère secouée d'étranges trépidations, de vibrations furieuses, tes forces centrifuges firent éclater l'œil et ce qu'il regardait : l'explosion même était devenue un besoin, et le regard ne put dès lors se satisfaire qu'à des objets mutilés, à des images qui se détraquent ; ce fut alors que le diable s'en mêla et que, par la voix d'un docteur hérétique s'il en fût, il proclama : « La photographie a libéré la peinture du besoin d'imiter la nature. »

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

Octobre 1954.

... A moins de laisser Antoine languir dans une institution dont il ne supportait point le régime, était-ce une gageure que de le recueillir chez nous, tandis qu'Octave y faisait régner le sabbat ? Je suis en droit d'espérer que la présence de ce jeune garçon assainira l'atmosphère, tiendra Octave en respect. D'ores et déjà, il y a un sensible changement. Octave trouve dans Antoine un élève malléable autant que réceptif : de quoi assouvir les besoins pédagogiques du vieux, frustré de son audience universitaire ; il entrevoit le moyen de former un disciple. Cependant que je suis appelée à siéger à l'Assemblée nationale, mes éloignements se font plus fréquents ; je cesse d'être la femme au foyer. Cela n'est pas sans impressionner gravement Antoine. Si je gagne en autorité à ses yeux, Octave peu à peu...

JOURNAL D'OCTAVE (*suite*)

Voyons la *Lecture interrompus* de Tonnerre. Assise dans un fauteuil, une jeune femme vêtue d'une robe sombre, la gorge serrée d'une guimpe boutonnée jusqu'au menton, un bras accoudé, tenant entre ses doigts un petit livre ouvert, l'autre bras haut levé en un geste de défense, l'avant-bras passant sous le menton, la main entrouverte : les jambes croisées, l'une légèrement levée, la jupe retroussée au delà du genou jusqu'à la naissance de la cuisse où la robe froissée à cet endroit retombe à grands plis. Accroupi contre la jeune femme, à sa droite (mais à gauche du tableau) un enfant prépubère, à grosse tête, une frange de cheveux sur le front, au regard et au sourire parfaitement imbéciles, vêtu d'une petite veste, a passé une main dans la lingerie intime de la demoiselle ; geste que le genou levé de la jeune femme devait parer, ce qui donne à la jambe peinte dans cette position un caractère de réflexe tandis que de l'autre main, l'enfant est parvenu à déboutonner le bas de la blouse jusqu'au sein qui n'a pas tardé à jaillir, épanoui dans l'échancrure, le mousseux désordre de la chemise contrastant avec la chaste moulure de l'autre sein sous l'autre moitié de la blouse.

Remarquons ici la façon quelque peu accessoire dont le peintre a situé et exécuté l'enfant. Sa curiosité subversive ne nous intéresse que dans la mesure où elle motive le trouble de la jeune femme : responsable de sa bonne tenue, loin de l'intimider, elle provoque par sa capiteuse présence ce qu'elle était chargée de prévenir. Le geste de son pupille la met aux prises avec elle-même et la rejette en elle-même, si bien que *vue* autrement qu'elle ne devrait l'être, la voici se montrant malgré elle ; une intention animale mais adulte jaillit vers elle sous la forme de la petite main effrontée qui lui effleure le sein, un sein dont la rondeur n'est point faite pour ces doigts de

potache. Elle lisait peut-être quelque conte trop puéril ou faisait répéter quelque leçon tandis que l'imagination du jeune garçon l'épiait, caché derrière une attention feinte. Tout cela s'exprime par les yeux étincelants de la gouvernante, par ce frémissement qui commence à ourler ses lèvres. Mais, qui plus est, elle-même par le mouvement de son bras se retrouve femme, soudain objet d'un appétit dont elle était loin de soupçonner la monstrueuse présence. C'est là ce que déclare sa main à la renverse, à hauteur du menton, le creux de cette main avec cette voluptueuse naissance du pouce, ces longs doigts qui semblent habiles à beaucoup mieux qu'à corriger, qu'à secouer un enfant difficile ; main qui s'agite dans une réminiscence de possible aventure, tandis que l'autre main, que l'on voit de dos, les doigts tendus soutenant le bouquin, appartient encore à un état responsable, si adorablement démenti par la main grande et longue dans l'affolement que suscite le vilain lutin. Son genou levé révèle une jambe bien moulée, gainée, découverte jusqu'aux jarretelles sur la chair dont les teintes chaudes tranchent avec les reflets moirés des bas.

Cette toile n'est pas des meilleures quant à la composition : la preuve en est que trop de mots nous viennent à l'esprit que le pinceau devrait réduire au silence.

Retenons le mouvement du geste de défense à hauteur du visage que contredit celui du genou levé. Assise d'abord en train de lire, la voici comme projetée dans le fauteuil, comme coincée dans un retranchement où le réveil des sens met de la rouerie dans ses yeux. Mais dans la perspective qui s'offre au jeune garçon, perspective rétablie par le peintre au bénéfice du spectateur, le genou levé porte la jambe gainée en avant au premier plan ; dans l'angle sous le creux des genoux, se produit le volume des cuisses à la naissance des fesses, prétexte à peindre la chair lumineuse entre ce pli secret du linge et les reflets sombres de la soie sur le mollet.

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

Qui donc Octave vient-il de choisir pour précepteur d'Antoine ?... Vittorio ! Comment, où l'a-t-il pu seulement rencontrer ? Chez Dior, où j'avais réussi à l'éviter de justesse. Salomon, le photographe, le lui avait présenté comme correspondant de modes de certains magazines italiens. Vittorio au cours de la conversation lui parla de Z., le collectionneur de Lausanne, par lequel Octave s'était procuré les tableaux de Frédéric Tonnerre. De fil en aiguille, Vittorio avait fait allusion à son passé « vaticaniste » et tout de suite mon brave Octave de décider que ce garçon, réunissant si parfaitement les insanités contemporaines, était on ne peut mieux indiqué pour y initier Antoine ! C'est dire que le vieux ne se doute pas une seconde de ce qui me lie à ce revenant : la « grave offense » ! De même que Vittorio ignorait bien entendu que je fusse devenue la femme la plus en vue du parti radical, et de surcroît l'épouse d'Octave. On imagine l'inévitable moment de la présentation : Vittorio, d'une élégance remarquable, non moins maître de lui-même, sans le moindre sursaut – quand j'ai moi-même dû me retenir au dossier d'un siège. Ma froideur aurait pu me trahir, et Octave en a tout de suite conclu à de l'antipathie ; tant mieux. A son habitude, il nous a laissés en tête à tête. Alors Vittorio s'est jeté à mes pieds : « Faites de moi ce que vous voudrez. » Je lui dis que nous ne nous connaissions que depuis l'instant qu'il était entré dans ma maison ; que je considérais comme irrévocable sa présente identité, bien que M. de Santa-Sede n'existât plus. S'il s'en tenait à cette consigne, il n'aurait à s'attendre de ma part qu'à de l'indifférence et de l'oubli pour tout le reste. Que c'était certainement folie pure que de lui confier Antoine – mais que je comptais sur son bon sens, qui ne pouvait lui dicter que le strict

silence. Que je ne cherchais pas même à savoir comment il avait échappé aux Allemands à Rome, aux Alliés ensuite. Il y vit une menace de ma part et rétorqua sur un ton sourdement agressif que lui non plus n'était pas curieux de connaître le sort que j'avais réservé à von A. et à ses victimes. Au même instant, il me tendait des cigarettes dans un étui. J'eus le temps d'y apercevoir le fac-similé de mes empreintes digitales. Je me tus pendant qu'il pouvait se repaître de ma pâleur, mais sa goujaterie m'avait donné la force de me ressaisir aussitôt : je répliquai qu'il n'avait, qu'à choisir entre je ne sais quelle vengeance qui lui coûterait cher et le comportement que lui prescriraient ses fonctions de précepteur auprès d'Antoine. Il insinua que, bien entendu, jamais il n'aurait eu l'audace d'accepter l'offre d'Octave s'il avait pu se douter le moins du monde qu'il me retrouverait dans cette maison ; que fort heureusement il s'y était décidé en toute ignorance et que, telle quelle, la situation le ravissait au contraire ; que sa bonne fortune ne cessait pas de le surprendre. Mais que, me connaissant telle que le sort l'avait voulu, il ne pouvait absolument pas renoncer à tenter sa chance. Il devint plus hardi et alla jusqu'à exprimer l'espoir que tôt ou tard les sensations que je lui avais procurées à Rome et que réciproquement j'avais éprouvées voici dix ans dans des circonstances belliqueuses se renouvelleraient dans le cadre si paisible et si accueillant de ma maison. Je me levai et lui dis de la quitter sur-le-champ : et en effet, son charme avait encore gagné à son insolence. « Vous avez fait du chemin, dis-je en me détournant : poursuivez », ajoutai-je en lui montrant la porte. Mais déjà il m'avait enlacée : « Je n'ai plus rien à perdre, dit-il, si ce n'est vous. » Et il passa la main sur mes hanches, et résolument sur mes fesses. « Ceci est à moi ! » fit-il. Au même instant Antoine entra pour se présenter à Vittorio. Pour lors je n'en pouvais plus. « Antoine, dis-je sans savoir au juste ce que je faisais, voici M. de Santa-Sede qui s'occupera de... toi, pour te faire repêcher au bachot. – Quel supplice, quelle injustice que le bachot ! dit Vittorio. A quand la réforme scolaire ? Madame, quand la voterez-vous ? – Pas avant qu'Antoine ne soit admis en philo. – Mais c'est de la pure cruauté, n'est-ce pas, monsieur Antoine ? » A peine mon neveu s'était-il retiré : « Pourquoi donc lui avoir dit que je serai son précepteur ? J'étais prêt à m'en aller pour de bon et disparaître à jamais... » Et ce disant, il me prenait par la taille. Mais alors, l'entraînant dans une chambre reculée où j'eus soudain l'idée de le loger : « Je devine ton jeu, lui dis-je. Puisque tu es là maintenant, tu resteras ! J'occupe l'autre extrémité de l'appartement,

mais je n'y suis jamais que vers les deux heures du matin. – A vos ordres, Signora. » Je lui mis le doigt sur la bouche : « Prends garde ! Tu ne bougeras pas d'ici sans que je le sache. Tu ne viendras chez moi que lorsque je t'appellerai. »

JOURNAL D'OCTAVE (*suite*)

Il est certain que c'est l'aspect des femmes en public, leur façon de se montrer au-dehors et non pas chez elles qui constituent justement ce par quoi elles peuvent m'intriguer. C'est aussi dans ces moments où elles veulent en quelque sorte apparaître et neutraliser leur contact avec l'extérieur, avec l'inconnu, l'étranger, l'anonyme en quoi cependant elles se recherchent parfois – trouvant ce qu'elles ne cherchaient point – que je me représente ce qu'elles ont de plus charmant, que je devine avec le plus de netteté leur mouvement de surprise, leurs gestes dans d'imprévisibles situations qui font tache d'huile sur leur soi-disant emploi du temps. Et comme ces situations abondent à tout bout de champ, comme tout conspire chaque fois à menacer leur honnêteté, leur résistance ! J'entends l'honnêteté, la résistance qu'elles mettent à maintenir l'emploi du temps ! O les mille petites circonstances dont quelque individu désœuvré n'aurait qu'à profiter avec un peu de suite dans les idées ! Ah ! si tout le monde était comme moi... Voilà qui explique cette inconcevable nervosité qui s'empare de ma vieille carcasse chaque fois que Roberte sort dans Paris. Sortir dans Paris ! Dans ces trois mots l'espace et le temps interfèrent... Et le hasard, si ce n'est autre chose, veut que Roberte prenne les itinéraires les plus semés d'imprévus dans la capitale. Sans doute, aujourd'hui les gens ont trop d'affairement, trop de soucis, trop de hâte angoissée pour s'attarder à la brusque incarnation d'une sourde rêverie. En revanche, il n'est pas moins vrai que la vie parisienne – son grand attrait pour l'étranger – a toujours su ménager dans toutes les branches d'activité, et dans les plus mercantiles, l'image du plaisir, sinon sa palpable pratique. C'est là ce qui forme du même coup le caractère commercial du plaisir et qui exclut, par sa vulgarité

même, les situations auxquelles je fais allusion, jusqu'à réduire à presque rien le nombre des individus aptes à les exploiter ; car, plus que jamais, en marge de la grise discipline du gagne-pain s'entassent çà et là d'immenses provisions d'ennui dont ces individus sont comme les insolites gardiens ! Comment dès lors s'étonner que ce soient les enfants de nos écoles, de nos lycées, qui leur servent de truchement, depuis que tout potache sait se procurer de l'argent pour aller faire sa partie d'automate au Tabac – disait Roberte avec qui, pour une fois, j'étais d'accord sur ce point sans me douter encore qu'elle-même était d'accord avec *cela* pour en avoir fait l'expérience d'étrange et religieuse façon de la part d'une laïcisante. Comment s'étonner en effet, ajouterai-je, du moment qu'au Tabac comme à l'étalage du kiosque, où s'épanouissent lèvres, seins et belles jambes en technicolor autant que sur l'épidermoscope des salles obscures, il se forme une image du plaisir qui réponde si bien à la loi du prêt-à-porter automatique ; mais d'un plaisir qui, pour que plaisir il y ait, doit se produire sur-le-champ – ni vu, ni connu ! Il n'est que d'introduire un jeton pour que tout se mette à bouger et bouge à souhait ! Ce qu'illustre l'anecdote suivante qui concerne l'entourage scolaire de notre neveu et, bien entendu, mon épouse.

J'ai pu déterminer par divers recoupements que Roberte depuis peu, au cours de ses différents déplacements dans le centre, fréquentait un salon pour dames, installé dans un passage qui se trouve comme par hasard à proximité du lycée Condorcet, non loin de la gare Saint-Lazare. Cette installation tient à la fois de l'établissement de bains et du tea-room et en je ne sais quoi d'une maison de rendez-vous pour dames seules. Au sous-sol, non loin des cabinets de toilette, confortables et luxueux, se rassemble un groupe de petits cireurs espagnols, italiens ou algérois. Somme toute, leur présence y serait déplacée ; aussi n'y seraient-ils tolérés qu'en raison de leur très jeune âge et parce qu'ils se tiennent sur le palier de ce sous-sol, commun à d'autres établissements de l'immeuble, d'un caractère commercial. Ce palier communique par une porte battante à fermeture pneumatique avec un promenoir orné de glaces, au fond duquel une seconde porte semblable s'ouvre sur le sous-sol proprement dit où sont installés des salles de bains et un salon de coiffure. De là, un escalier remonte au tea-room. Les dames peuvent donc à leur gré entrer par le sous-sol pour leurs soins de beauté, avant de monter par l'intérieur au salon de thé, ou bien descendre, pour quitter l'établissement. Il ne reste aux petits

cireurs ou frotteurs qu'à intercepter entre les deux portes battantes quelque cliente venant de l'extérieur, avancer un escabeau pour son pied et, tandis que la dame jette un premier coup d'œil dans la glace, donner un coup de chiffon ou de brosse à l'un ou l'autre soulier. Ainsi il arriva que Roberte, lors d'un arrêt qu'elle y fit une fin d'après-midi, se trouva dans ce promenoir. Venant du salon de coiffure – détail important – elle portait un manteau de fourrure, passait un fichu de soie sur ses cheveux, puis enfilait des gants de peau. Sur les marches menant au sous-sol se bouscullaient quelques lycéens de Condorcet dont le fils de notre avoué, F., beau gaillard de seize ans. A la vue de Roberte, il dit à son camarade, X., un peu plus jeune : « Oh, chouette, aujourd'hui elle est même gantée¹ ! »

Que se passa-t-il alors ? F. et X. avaient offert un billet aux petits cireurs pour prendre leur place au moment voulu, à la faveur d'une occultation soudaine que le fils du concierge de l'immeuble s'était chargé de minuter.

Roberte allait déjà franchir la porte de sortie, lorsqu'un groom, venant en sens inverse, portant je ne sais quoi de gras et de tachant dans un récipient en aurait versé au passage sur les souliers de Roberte ; et aussitôt les deux petits cireurs qui attendaient, de se précipiter, d'avancer l'escabeau, etc., etc. Mais je n'en crois rien – ce détail semble avoir été inventé après coup pour expliquer l'incompréhensible geste de Roberte... Reprenons : Roberte allait déjà franchir cette dernière porte quand les deux petits cireurs de commande la virent s'arrêter devant la glace. Sans doute le moment était-il mal choisi par nos conspirateurs, car Roberte, si elle avait eu les souliers maculés en entrant, les aurait fait nettoyer une heure auparavant ; or, elle s'apprêtait à sortir de l'établissement – voilà pourquoi l'incident du groom aurait quelque vraisemblance – mais les deux petits cireurs ou frotteurs la virent s'arrêter devant la glace. Et ce fut en se penchant vers la glace, amoureuxment sans doute, que machinalement, c'est le moins qu'on puisse dire, elle posa un pied sur l'escabeau qu'on lui avançait. Les deux petits frotteurs s'empressaient et elle, laissant faire, en était à se mettre du rouge aux lèvres, lorsque la lumière s'éteignit. En un tournemain, la substitution était faite. X. avait saisi le pied de Roberte, posé sur l'escabeau, tandis que F., placé derrière elle, passant ses bras par devant, relevait les pans du manteau par le revers de la jupe et, les faisant glisser sur le genou levé de Roberte, les remontait jusqu'à la ceinture ; X., d'une main, avait immobilisé à la cheville la jambe avancée de Roberte et, de l'autre main, recevait une lampe de poche que F. faisait clignoter sous la cuisse de Roberte. Il

commençait à éclairer le galbe soyeux de la jambe jusqu'au creux du genou et à illuminer entre les jarretelles la chair nue jusqu'à la saillie des fesses moulant la culotte, lorsque les longs doigts gantés de Roberte vinrent s'allonger sur l'ampoule de la lampe. A ce moment, Roberte, dans un premier effort pour retirer son pied de l'escabeau, avait dû le sentir, puisqu'elle se retourna vivement tout de suite, dans l'intention de gifler, lançant un bras en arrière. F., lui troussant le bord du manteau avec la jupe jusque dans le dos, s'était mis d'abord à la caresser jusqu'à glisser les doigts sur l'empiècement de la culotte tendue par l'écartement des cuisses, puisqu'elle avait un pied au sol et l'autre posé sur l'escabeau. Sans doute allait-elle l'en retirer par un mouvement de volte-face dans le but, sinon d'arrêter la main de F. déjà aventurée dans les replis les plus reculés, du moins de repousser sa tête qu'il appuyait fortement contre le flanc de Roberte, mais devant elle X., à présent, avait saisi à pleines mains son mollet et donc annulait ce mouvement, d'autant mieux que F., par derrière, coinçait son autre jambe, nerveusement tendue, par une parade de son propre pied. Car, lorsque la main gantée de Roberte s'était refermée sur l'ampoule de la lampe, d'un coup X. la lui dérobait pour la repasser à F., qui maintenant éclairait par en dessous l'écartement des cuisses, offrant à X. le rare spectacle de l'empiècement où se moulait de façon plus accusée la nature de Roberte. Le temps de voir cet empiècement se formaliser et, derechef, la main gantée de Roberte cherchait et recouvrait la lampe, lorsque, l'ayant repoussée et détournée, cette main remonta brusquement, Roberte recevant alors le jet de lumière en plein visage. Pendant qu'elle était demeurée ainsi à ne s'agiter que du buste, impuissante sous le coup de l'émotion, moins de la surprise que de la gêne, haletante à ne pouvoir émettre un cri, cherchant au moins à porter sa main gantée sur tout ce que F. illuminait, X. apercevait le contour de son front incliné, les sourcils froncés, l'éclair de ses yeux. Gardant toujours la gravité de ses traits réguliers, les ailes du nez palpitantes, le menton ferme, elle luttait des deux mains sur le col de son manteau que les poignes juvéniles de F. échancraient, lacérant le chemisier, faisant émerger le soutien-gorge bombé. Presque aussitôt, frôlant la fourrure, surgissaient les seins, comme étonnés de se mesurer dans l'espace sans limite sous l'éclat concentré du jet de lumière ; les mamelons vermeils à peine éveillés et déjà effrontés redisparaissaient sous les doigts gantés de Roberte, se retrouvant enfin dans les doigts nus du collégien – et comme X., pris d'une jalousie soudaine, éteignait la lampe de poche pour la

rallumer dans la zone à lui impartie, une fois de plus la main de Roberte s'abaissa, les doigts dressés, et X. sentit sous ses narines l'épiderme parfumé de la paume dans l'échancrure du gant. Quelle heure était-il lorsque Roberte porta ainsi sa main encore gantée sur son trésor gonflant l'empiècement de sa culotte ? L'heure à laquelle on l'attendait à la Chambre pour une résolution importante concernant les écoles laïques. Mais toute notion de temps et de lieu s'était évanouie, à éprouver les doigts juvéniles glisser avec décision sous son chemisier défait, dans le creux de ses aisselles, sur le gras de ses épaules, vers les bretelles de son soutien-gorge, cependant que plus bas elle avait, de sa paume, effleuré un visage presque enfantin, dans le noir. Cherchant un point de repère, une dernière réalité d'elle-même à retenir, elle plaça sa main gantée au creux de ses cuisses. Effectivement, le jeune agresseur la tarabustait avec une irrésistible gaucherie, propre à un garçon de famille bourgeoise à peine sorti de l'enfance, mais tout ce que la pétulance de cette inexpérience même suggérait de la vision que l'on se faisait d'elle à l'instant, scinda son dernier sursaut en deux sollicitations contradictoires : une curiosité mêlée d'une attention presque émue qu'elle était loin de soupçonner Tins-tant d'avant, et une incertitude de plus en plus vertigineuse quant à elle-même. La gaucherie de pareils doigts vierges se ressentait certes plus crûment que les plus noueuses articulations auxquelles il lui était arrivé de se plier après un semblant de résistance, et cette crudité-là, éprouvée jusqu'à la pointe des seins échappés à ses propres doigts gantés, excédait toutes les coutures qui l'enfermaient encore depuis les épaules jusqu'à l'échancrure des cuisses ; soulevée, lourde d'elle-même, elle avait fait ce geste dans un état d'esprit qu'elle ne comprenait déjà plus. Que faisait là sa main encore gantée, alors que le jeune garçon qu'elle devinait devant elle, serrant le mollet de sa jambe, plaquait sa joue contre le genou soyeux de Roberte si bien qu'elle recevait la chaude haleine sur la chair de sa cuisse ? X. en effet respirait de plus en plus fortement à épier, stupide, à épier le revers de cette main gantée de Roberte dont le pouce se redressait, l'index et le médius dans les plis de l'empiècement, l'annulaire et l'auriculaire peu à peu s'écartant à mesure que le médius, dont l'ongle se moulait sous le cuir du gant, s'enfonçait dans le linge, faisant saillir la chair ocre de dessous les dentelles – lorsque soudain le tissu se fendit, les coutures craquèrent, laissant les doigts gantés au contact de la toison apparente, cependant que l'index et le médius se repliaient dans la tiède pénombre, le revers de la main gantée cachant le

reste. Et X., dont le cœur battait à se rompre, n'osait encore toucher ce gant lorsque, toujours agrippé au galbe parfait de la longue jambe de Roberte, il éprouva le fléchissement subit du genou contre son épaule. Le pied de Roberte sur l'escabeau avait glissé et jeté bas la lampe de poche. Une plage de lumière se formait aussitôt sur la cimaise, dont le reflet diffus se répandit sur les bandeaux lustrés de Roberte. Les yeux clos, les lèvres serrées mais arquées par un rire contenu qui déjà lui mettait des fossettes dans les joues, de son autre main gantée elle repoussait encore celles nues et nerveuses de F. lutinant sous le manteau de fourrure les mamelons de Roberte. Sur ces doigts naïfs, nus et courts, les siens gantés, longs et souples se révélaient trop glissants – quand enfin F., l'ayant saisie au poignet, tira par le bout le fourreau des doigts. Dénudée, la longue main se pâma, la paume lumineuse. Si X. s'avouait perdant, comment eût-il songé à prendre sa revanche, alors qu'une chaude et parfumée exhalaison de la pénombre de Roberte venait aussitôt l'étourdir ? Là s'allongeait l'autre main, toujours gantée de ce gant qui eût dû revenir à X., cette main qui s'allongeait tous doigts réunis sur le fourré. Mais F., brandissant le gant vide, fouettait légèrement de ce gant les seins de la dégantée, si bien que telle fut la première secousse, tel fut le tressaillement prolongé que X. pensa voir se répandre sur ce que la main encore gantée retenait. Le revers du cuir reluisait encore à l'éclairage, que déjà Roberte sentait sa nature hâtivement déborder sa paume. Alors, cette main de Roberte qu'il n'avait osé déganter lui-même ni seulement toucher, se renversa, allongeant ses longs doigts vers X. Lui-même, debout d'un mouvement qu'il ne prévoyait plus, s'était à peine avancé ; cette main gantée le dégageait lentement et sûrement, lui frayait la voie si lentement et sûrement que X. put retrousser le gant sur la paume de Roberte et tirer à son tour : la naissance du pouce apparut et tout l'épiderme satiné de la paume, et enfin les longs doigts souples qui pour lors se repliaient sur l'audace étonnée du jeune garçon, la recouvrant de leurs ongles étincelants. Et quand le gras du pouce de Roberte l'effleura – était-ce l'éclair des ongles nacrés ? – X. ne distinguait plus la raison de son plaisir, tandis que Roberte, les cuisses et les fesses ruisselantes de l'impertinence de nos deux néophytes, s'abandonnait à ses ultimes secousses, ahanant et vouant à tous les diables ses obligations à la Chambre, et de députée devenant pute entre Condorcet et Saint-Lazare...

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

« Pourquoi ne pas permettre aux jeunes garçons le plaisir qu'une femme de ma condition leur procurerait avec une sympathie désintéressée et même avec tendresse ? Je ne serais pas loin d'envisager positivement pareille initiation fortuite, malgré ma première répugnance : toute femme bien faite s'en pourrait faire une réelle obligation – façon la plus pure et la plus franche d'éviter à nos enfants les pires catastrophes. Ce n'est pas tellement les malheureuses petites ouvrières que je songe du même coup sauver de la sorte ; mais aussi, grâce à mon corps, je puis développer chez beaucoup de jeunes étudiants un fond de virilité, une assurance dont le défaut les précipite dans d'affreuses perplexités. Leur épargner celles-ci à mes dépens, voilà sans doute un « mérite » dont je me garderai de me vanter. Mais quand on songe à la déformation des uns par ces tristes expédients de Sodome ; à la débilité des autres contraints de se satisfaire eux-mêmes : quelle détresse ! mais quelle détresse attirante pour nous autres ! et comment hésiter à les en préserver par les moyens dont j'ai la chance d'être comblée. » Voilà ce que je me disais sottement naguère ; je pensais faire des heureux, comme si j'eusse pu m'abstraire d'un don par trop voluptueux de ma personne. Sans prévoir cette griserie pour moi nouvelle : le fait d'accepter avec délices qu'on me paye pour cela. Qu'est-ce que ce besoin de me vendre ? Ainsi le veut la règle. Le fait est que tel jeune homme eût cruellement souffert dans son amour-propre si je n'acceptais pas son argent ! Il a vu que je n'étais pas de la profession et jugeait indiscret peut-être mon genre de charité. L'argent confirme ici l'anonymat. Quelle fausse ingénuité ; et quel égoïsme ! Déjà, sinon plus que jamais à cet âge tendre, les hommes se doivent de nous humilier. Et je pense que ma condition de

femme mûre et bientôt sur le retour n'est pas sans ajouter au plaisir de nos adolescents. Depuis que je me prête à ce jeu, ce qui m'y attire à nouveau, malgré mon vague propos d'espacer ces rencontres, c'est la diversité de leur comportement ; mais surtout, chez les quatre ou cinq jeunes gens auxquels j'avais affaire la semaine dernière, l'extrême complication avec laquelle ils acheminaient le plaisir ; à croire que nos enfants sont plus ou moins atteints d'impuissance sous les effets combinés du cinéma et de la « doctrine » en honneur à Saint-Germain-des-Prés. L'un de mes fortuits cavaliers, comme inspiré par la forme de la pièce de mon ancien pied-à-terre où j'avais pu le mener, me demande de rester tranquillement assise dans un fauteuil. Nous sommes, dit-il, dans le salon d'un dentiste, nous attendons une longue demi-heure et parcourons des illustrés, assis chacun à une certaine distance l'un de l'autre. Il suppose alors que pendant que je suis prise d'ennui, lui s'approche de moi, sa pièce d'identité d'abord dissimulée sous son béret, puis peu à peu apparente à tel point que je dois me troubler. Moi-même censée feindre de poursuivre la lecture d'un illustré, j'essaie diverses positions, croise les jambes jusqu'à ce qu'enfin, cachant encore ma main sous la page du périodique, je ne me retienne plus de remonter lentement de mes doigts le bord de ma jupe, etc. Ce garçon qui reconstituait de la sorte l'une de ses hantises pour l'assouvir avec moi avait seize ans à peine, à la veille de sa philo.

JOURNAL DE D'OCTAVE (*suite*)

Quel que soit le degré de vraisemblance de cet incident – et je serais ravi de pouvoir lui en accorder le plus possible – ce qui me contrarie cependant, c'est qu'il fut rapporté tel quel à notre pauvre Antoine ; de quoi le torturer pour des semaines, à la veille du second bachot ! Il croyait l'avoir provoqué et avait tiré la mauvaise paille ! Et F. et X. se complurent à l'entretenir dans ce cruel doute. Mais il n'y avait que deux coupables dans l'affaire : Vittorio et enfin Roberte. Elle ne fit rien pour détromper Antoine : ce n'est pas là ce que je lui reproche, mais que, laissant croire à son soupirant de neveu que cela n'avait pas été impossible, elle ne lui donnât pas la moindre occasion de sortir du cauchemar pour connaître la certitude... dans un instant de rêve : un seul instant ! Obstinement, elle tenait à son rôle de tutrice irréprochable, et du même coup faisait de l'éducation d'Antoine le ressort même de sa conduite dans le monde. (Je n'ai su que plus tard qu'ayant dû se racheter devant plus puissant qu'elle, ceci lui servait de test pour sauvegarder sa situation officielle.) Obstinement, elle acceptait que le petit pût la soupçonner de mettre en pratique ce qu'elle désavouait devant nous ; qu'elle fût prête à tout donner à ses camarades, quitte à demeurer d'une pureté accablante avec lui, son pupille. Que moi-même, par mes propres exigences à l'égard de Roberte, je contribuasse à faire vivre Antoine dans ce genre de perplexité, je le reconnais volontiers. Mais du même coup je ne demandais pas mieux que de réparer mes torts. Ai-je besoin de dire comment ? Roberte savait trop bien de quelle façon j'eusse pris la chose, à plus forte raison ne voulait-elle du tout que ma façon de voir reçut d'elle pareille confirmation. Elle savait pertinemment qu'Antoine ne doutait pas qu'elle concédât à d'autres ce qu'elle eût pu lui donner. Et il ne pouvait

comprendre que, pour elle, ça ne tirait pas à conséquence, de s'attarder entre Condorcet et Saint-Lazare ; qu'en revanche accueillir Antoine dans son lit, à la Cité du Retiro un jeudi après-midi, ou simplement chez elle, à l'extrémité de nos appartements, risquait de bouleverser son existence et sa carrière. Cet esprit d'avarice et ce refus d'un sacrifice qui n'en était pas même un, voilà qui m'horripilait, voilà ce qui faisait de moi le plus chaleureux complice d'Antoine. Comment n'aurais-je pas partagé avec lui ses désirs, quand à travers lui je me sentais rajeunir et pensais revivre une seconde adolescence au soir de la vie ! Il reste que le côté sentimental de la situation m'ennuyait. Evidemment Roberte ne pouvait beaucoup s'émouvoir au spectacle de cet enfant alangui, quand elle-même en était à subir le sortilège d'une présence autrement violente ; et si je donnais quelques raisons d'espérer à mon neveu, je négligeais du même coup de lui montrer à quel point la nature des choses où j'avais voulu précipiter Roberte contrariait son attente juvénile. Rien n'était moins idyllique que ce que maintenant je devinais chez mon épouse. C'était dans le fond un cœur simple et je lui en avais fait honte ; dès lors elle avait contracté avec la simplicité la plus grande ce qui chez d'autres n'est que le fruit d'une âme monstrueuse.

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

Octave se plaît à me décrire dans sa *Roberte, ce soir* comme une infailible mécanique dont ma volonté de résistance serait prisonnière : mes seins et mes trois autres organes, tout fonctionne comme autant de pièces que l'on soustrait l'une après l'autre à ma volonté, pour les retourner comme mes propres armes contre moi-même et me désintégrer, quitte à me reconstruire comme une sorte d'automate tout entier bâti de honte et de boue... Le point de départ, c'est que mon honnêteté conjugale et mon incroyance feraient de moi un monstre d'inconséquence. Il m'a crue chaste. Il pense qu'à commettre quelque adultère ou à me prostituer, j'en viendrais à souffrir dans mon âme, jusqu'à la croire enfin immortelle et qu'une honte salutaire naîtrait de l'assouvissement de mes sens ; que je serais enfin divisée, ouverte à la grâce pour m'être ouverte à ce qu'il nomme le péché. Cette contradiction où il me veut avec moi-même, cette « mise hors de moi », qu'il attend en cherchant à me livrer à X. et à Y. dans l'espoir que je ne saurais plus me passer d'un « Sauveur », d'un « monde éternel et spirituel », tout cela n'est qu'une vision purement « virile » de l'existence, à partir de la notion du « caractère » – autre invention de l'espèce « mâle ». Evidemment, nous n'avons pas de « caractère », nous ne sommes pas « égales à nous-mêmes ». En revanche, nous avons du cran : nous acceptons de paraître avoir du « caractère » pour vous rendre la vie supportable, vous rassurer – alors qu'à n'en pas avoir nous serions dans notre véritable état : un amant le sait fort bien. Et encore un coup, mon vieil Octave : Vittorio, que je n'aime point, a Je mérite à mes yeux de me permettre d'être telle que j'aime à me voir, et voilà pourquoi tout ce qu'il pourrait te rapporter à mon propos te décevrait : je suis faite comme toutes les femmes, et n'ai besoin ni

de Dieu ni du Diable pour me refuser à toute malhonnêteté que tu voudrais me voir commettre... *envers moi-même*.

Le lieu choisi : ma salle de bains et la scène qui s'y déroule – nuitamment (quelle erreur !) – s'inspirent de cette idée bien virile qu'une femme qui consent à s'abandonner à une rêverie libidineuse doit infailliblement se livrer à un agresseur fortuit, parce qu'elle n'aura plus le discernement nécessaire pour le chasser comme un intrus. Inutile de dire ici que jamais femme vraiment femme n'a connu ce genre d'alternative : si elle rêve de cette façon-là, elle ne désire personne de l'extérieur et de toute évidence mettra n'importe qui à la porte, fût-ce un dieu. Si elle se livre, c'est alors seulement qu'elle commence à rêver. Mais mon Octave veut rendre l'alternative d'autant plus vraisemblable qu'il la présente sous un jour aguichant (l'homme croit toujours réel ce qui est excitant), car bien entendu la femme en question, c'est moi, membre maintenant de la Commission de l'Éducation nationale, moi, l'inspectrice de la Censure. Dès lors que c'est moi qui m'abandonne aux images « malhonnêtes », l'agresseur fortuit paraissant au moment voulu, je serai prise au piège : car je n'aurais pas plus la force de résister que je n'en avais pour me soustraire à ma propre pensée. Voici le traquenard dans lequel il veut que je me sois enfermée, lors de ce fameux soir. Chargée de sauvegarder l'innocence de nos garçons et de nos filles, responsable de la salubrité publique, je n'avais aucune raison de fermer les yeux sur ce livre infect, parce qu'il était de mon propre époux ; donc, je le fais interdire. Mais, à peine rentrée chez moi, après ce geste méritoire, je me retire dans la salle de bains et alors – tandis que, devant la glace, je serais fascinée par mon propre corps – voici Vittorio, que ma rêverie aurait grossi jusqu'à en faire ce colosse de garde pontifical, ce colosse qui me surprend sur mon bidet puis disparaît, laissant choir une cravache comme pour signaler son invisible présence et son prompt retour, parce qu'il vient de me troubler par son membre superbe ; le geste de ma main qui le somme de se retirer, bien que je sois déjà chancelante ; la soudaine irruption de l'affreux C. qui m'épiait pour me prendre en flagrant délit de contradiction avec moi-même. Ce qui plaît ici à Octave – empruntant à un incident réel ce détail – c'est que j'en vienne à saisir la cravache, donc que je révèle à C. le passage de Vittorio, admettant de la sorte sa réalité physique, tangible, et que renonçant à ma rêverie – en d'autres termes : allant jusqu'au bout – j'acquiesce à son retour immédiat, et par conséquent accepte de me livrer à lui ; donc désavouant déjà mon

acte justicier par lequel je condamnais publiquement l'obscénité, prête à en faire tout de suite les frais. Le geste naturel d'une femme qui se défend par tous les moyens, comme de frapper son agresseur – la cravache n'est ici qu'un accessoire sciemment vulgaire – est déjà présenté par Octave, avec une perfidie inouïe, comme un geste équivoque de ma part. C'est pourquoi, lorsqu'il me fait ici brandir la cravache pour en frapper C. une, deux fois – que C. parvient à se dissimuler sous ma jupe, me nargue et me dévisage à nouveau – Octave suppose que les coups de cravache en annoncent d'autres, réservés à moi-même pour la fin, et que, dans cette appréhension même, je vais frapper pour la troisième fois. Aussitôt – et, pour le lecteur d'Octave, c'est le moment voulu, puisqu'on me suppose ici au comble de l'exaspération – le colosse, plus colosse que jamais, surgissant derrière moi, me saisit au poignet, m'immobilise ; bien mieux – autre détail réel de cet incident où je me fis brutaliser en effet – le colosse m'arrache mon chemisier, met mes seins à nu et me mord si parfaitement dans le gras de l'épaule que je lâche la badine. Alors le jeu commence, minuté comme l'horlogerie d'une machine infernale : progressivement C. m'explore par le bas et le devant, tandis que le garde pontifical, à me palper les seins, se charge de m'étourdir par des paroles empruntées à l'obscurantisme d'Octave.

L'idée que le « colosse » et le « nain » ne seraient autres que les produits d'abord inconsistants de ma propre rêverie, qu'ils gagneraient en consistance à mesure que se prolonge mon silence, devient le rouage des scènes immondes qui se suivent par étapes de plus en plus révoltantes : le colosse me somme de parler, de dire ce qu'il me fait ; et comme je persiste à me taire, ma complicité augmente, ma résistance s'évanouit, mes sens flambent et la trop belle inspectrice de la Censure que je suis en vient à suer à la fois de honte et de plaisir ; jusqu'à ce qu'enfin...

Sans parler de leurs immondices, l'intention mise dans pareilles élucubrations est on ne peut plus blessante pour nous autres femmes, parce qu'elle suggère au lecteur, à nos jeunes gens surtout, les représentations les plus fallacieuses, dans le seul but de les stimuler à d'éventuelles entreprises qui leur vaudront la cruelle expérience du vide – ce vide que nos partenaires s'obstinent à poursuivre comme « notre secret »... Tout cela, Octave l'échafaude sur quelques données en soi beaucoup plus brèves et autrement subtiles. Pour tout dire en un mot : lors de ce fameux soir, c'était moi, évidemment, qui avais pris l'initiative ! Octave veut à tout prix que dans

mon cabinet de toilette je demeure la même que je suis à la Chambre, ou à la place Beauvau, que j' « incarne » la Censure, etc., d'où il tire les effets certains de son infâme guignol. Il ne se doute pas un instant que dès que je suis chez moi, dans mon domaine (la salle de bains), rien ne saurait me prendre au dépourvu ; et que quelqu'un même d'aussi « redoutable », mais familièrement redoutable que Vittorio vienne à faire irruption, je n'en reste pas moins capable de l'accueillir avec décence, la décence même appartenant à la promesse d'un plaisir, imminent certes, mais différé, et cela d'autant mieux que la décence est de bonne guerre vis-à-vis d'un agresseur que l'on désire d'autant plus peut-être qu'on le déteste royalement au-dehors pour d'autres raisons. Et quand il s'agirait d'un agresseur anonyme, la tentation n'en serait-elle pas plus grande ? Mais, bien sûr, si Vittorio était effectivement entré chez moi avec le geste incongru de me montrer ce qu'il me montre dans la scène imaginée par mon époux... Pauvre Octave ! Pourquoi me vouloir si bégueule quand tu me sais si belle ? me refuser le geste si naturel de chercher de mes doigts l'oiseau de Vittorio.

Ce que Vittorio m'apprit ce soir-là est une forme de plaisir dont on ne saurait faire étalage, si une femme le veut goûter et qu'un homme veuille en convaincre une femme. Dès lors que c'est là un plaisir rare – *favete linguis* ! Voilà bien la juste raison, la seule de mon hostilité à tes livres, mon cher Octave, et nullement la moralité des mœurs. Ou, si tu y tiens absolument : la vraie moralité ne sert qu'à préserver le prix de ces instants-là ! L'ordre se justifie, comme la sévérité, par cet « intérieur » qu'il abrite, non point celui de la place Beauvau – et, puisque nous sommes, nous autres femmes, les gardiennes éternelles de ces précieux mystères, auxquels vous autres, impatients mais si vieux néophytes, voulez être reçus, souviens-toi de cette maxime du divin Auguste : « Trop vite s'accomplit, ce qui s'accomplit à souhait ! »

Vittorio vint me confier ses adversités. Je le consolais, je lui promettais mon appui et – comme il paraissait, à ce moment, parfaitement irrésistible dans son extrême pâleur (oh, cette olivâtre frousse des hommes est adorable !), sa crainte de perdre la liberté, voire la vie, lui qui naguère m'avait menacée – je l'acheminai à ce qu'il pensait ne pas trouver ce soir-là. Du coup, il ressuscita. Peut-être jouait-il quelque peu l'apathie, d'abord. Mais qu'importe ? Si sa démarche devait lui sembler un tant soit peu humiliante, il eut sa revanche. La surprise qu'il me donna fut alors ce qu'Octave a noté dans sa *Roberte, ce soir*, non sans quelque vraisemblance,

comme un châtiment de la femme, indispensable au plaisir de l'homme ; et comment passer sous silence que je le ressentis comme une vexation. Le plus drôle était que Vittorio pensait se venger ainsi de moi, pour lui avoir soustrait le petit F. lors de mes dernières sorties. C'est peut-être ce qui m'empêcha de m'évanouir pendant que l'offense tournait au délice. Vittorio m'infligea ce qu'il a coutume de faire aux garçons, qui lui vaudrait le bain. M'ayant enlevé la très ample robe de chambre que j'avais mise à son arrivée, il me trouva dans mon chemisier que j'avais gardé, mais déjà sans jupe, et serrée dans ma nouvelle gaine qui, fort bien coupée, épousait à merveille mon ventre et mes flancs. Il ne fit jaillir mes seins qu'à moitié en même temps qu'il découvrait mon postérieur et, négligeant le reste, le sut flatter avec beaucoup de sagacité – hommage qui n'était rien que des plus habituels pour moi... lorsque je fus traversée de bas en haut – mais comment le noter ? – d'un cuisant étonnement. Je me courbai en avant, me cambrai mais il me ceinturait ferme. Son premier assaut m'avait valu une forte contraction, mais lorsqu'il se fut aussi brusquement retiré, je m'ouvris par là avec une onctuosité à ce point folle qu'à le sentir s'enfourner derechef je me resserrai, avec tant d'aisance et de délices que mon attribut se développa jusqu'à atteindre l'épaisseur de mon pouce. Je mourais d'envie qu'il me prit entre ses doigts, je mourais de peur qu'il n'en fût rebuté...

L'intérêt que, dans pareils moments, les hommes portent à cet attribut apparemment « masqué » de notre personne, prouve combien ils tiennent à nous prendre pour des créatures « effrontées ». Ils veulent que nous ne soyons que leur double en qui s'exagère ce qu'ils ne peuvent avoir eux-mêmes, et que se réduise ce qu'ils ont eux-mêmes d'excessif. Ce n'est pas parce que nous serions plus faibles qu'ils font de nous l'image de leur propre langueur. Une femme qui traînasse au lit la moitié du jour n'est pas du tout un scandale à leurs yeux, mais au contraire un signe rassurant que l'existence s'affirme non moins triomphalement dans le refus de l'effort que dans l'affairement. Il leur est plutôt désagréable de nous voir, nous aussi, faire preuve d'énergie, de patience, de discernement. Ils craignent à juste titre de ne pas retrouver au-dehors des créatures qui assument naturellement ce qu'eux-mêmes doivent résigner pour demeurer des hommes, c'est-à-dire penser, travailler, commander, construire, enfin diriger le genre humain. Tout cela, ils ne le peuvent qu'à condition de ressentir cette tiédeur permanente qui émane par vagues successives de la zone que nous formons

autour d'eux. Pour peu que l'une d'entre nous – par milliers à présent – s'avise de sortir de cette zone et de se mêler à leur labeur, ils ne nous y admettent qu'à condition d'obtenir à l'improviste cette sensation de veulerie qu'ils goûtent auprès de nous inactives. Si nous oublions cela, nous risquons de devenir saumâtres. Une femme qui entreprend quoi que ce soit dans le domaine de l'activité virile n'intéresse l'homme que dans la mesure où elle court toujours le risque d'échouer sur le terrain de l'homme, donc de rater un but qu'elle s'est arrogé de façon illégitime. Or, dès qu'une femme se propose de réussir, qu'il s'agisse d'un plat, d'une robe, de l'éducation d'un enfant, de plaider en justice ou de prendre un amant, elle va droit au but et parfois même jusqu'à sacrifier ses premiers avantages. Voilà qui est inscrit en nous par notre sens inné de la loi, d'une loi qui nous rend à jamais insaisissables aux hommes. Car c'est la même loi qui fait de nous des créatures attirantes dans leur passivité et d'autant plus délectables que cette passivité est encore jugée « trompeuse » par nos incorrigibles partenaires, et donc toujours passible de punition ; la même loi qui nous rend impardonnables et décevantes à leurs yeux, dès que nous lui obéissons et sommes capables grâce à cette obéissance d'avoir la tête ailleurs qu'entre leurs mains, de serrer les lèvres sous leurs avides baisers ; loi détestable pour eux qui ne désirent rien autant que de nous la voir transgresser. Nous nous arrêtons, secondées régulièrement par une bienfaisante « fatigue ». Mais là où nous nous résignons sans effort, malgré notre petit bavard qui ne sait se taire ni se reposer – et ils comptent sur son indiscrétion ! – nous gagnons. Le temps travaille pour nous, et nous nous faisons à une apparente froideur qui nous apporte la détente. Nous osons tricoter – il y a tant de naissances ! tant de frileuses grand-mères ! – nous tapons à la machine, nous jouons du piano, nous lisons – pour une fois que nous avons le temps de lire ! – nous changeons de coiffure autant de fois que nous avons d'obligations en divers lieux à prévoir et, place Vendôme, goûtons la douceur vespérale des salons pour dames à l'ombre des Fermiers généraux ; nous sommes on ne peut mieux peintes et tout de même nous ne recevons personne. Pourtant, nous paraissions à l'heure voulue, qui au siège de l'entreprise qu'elle dirige, qui au magasin de modes ou à la galerie de tableaux qu'elle vient d'ouvrir, qui à son comptoir de tabac – mais parfaitement, j'eusse aimé cette divertissante profession – qui à son étude, à son laboratoire, qui enfin à la tribune de la Chambre. Nul homme ne nous approche au saut du lit, ni au déjeuner. Mais, au souper, votre amant vous

regarde avec stupeur, vous affirme que vous êtes vexée pour on ne sait trop quelle bagatelle, insoucieuse d'un monde à feu et à sang, imperméable, taillée dans le roc, et vous l'écoutez, la cigarette aux doigts pour ne répondre que par quelques bouffées. Voilà nos partenaires déconcertés : la paix, la paix entière qui règne en nous, ils la prennent pour un laborieux stratagème. Le petit saute-ruisseau chôme ? c'est la dernière des astuces. Mais quelle femme la moins routinière n'a su, n'a succombé, dirai-je, à l'avantage qu'elle pouvait tirer de cette erreur opiniâtre de l'espèce mâle ? Si besoin est, et que votre néophyte familier vous surprenne à une heure indue, au point qu'il vous trouve en trop léger appareil pour qu'un dernier recul ne risque de vous faire paraître à jamais coriace, ne craignez point alors de faire sortir de la forêt le petit Poucet : il y fait toujours assez humide pour qu'il se montre bien détrempé à la lisière. Rentrez-le aussitôt, et le laissez s'évader derechef. Si d'aventure il s'enfle jusqu'à la taille du gros orteil, cachez voire visage : la fable de la grenouille et du bœuf ne vous concerne pas ; pareilles fanfaronnades en disent long, et c'est là un conte que votre partenaire ne saurait oublier pendant quinze jours. Si le petit fanfaron reste sec tout de même, couvrez-le tout de suite, faites l'orage, la tornade, comme aux heures des sérieuses tempêtes ; votre explorateur s'en retournera tout plein de lui-même, rassuré : sa météorologie est infailible. Et alors dormez tranquilles ou passez à vos saines besognes : vous lui aurez une fois de plus donné ce qu'il cherchait – la plus vile idée de vous-même.

Sans doute suis-je on ne peut plus mal placée pour distribuer semblables préceptes : trop généreusement pourvue par la nature, tant s'en faut qu'un homme au sortir de chez moi ne s'en retournât plus convaincu encore de notre impudeur innée qu'il ne l'était déjà. Tout ce que je puis dire, c'est que pareil attribut va dans l'esprit de nos frères mélancoliques bien au delà de notre propre présence. Il semble qu'aux yeux de Vittorio ce surcroît de grâce renseignerait mieux mon songe-creux d'Octave que tout ce que je pourrais jamais lui avouer, à quel point je serais sans cesse à la merci de... oh, naïfs obstinés, éternels collégiens ! Et en effet, pour peu qu'une femme exerce une fonction virile, s'avise de commander, apparaisse avec les attributs de la force et de la violence du droit, de la justice, et de la charité, reine, avocate, infirmière, hôtesse de l'air ou gangster-girl en collant, le revolver dans la main gantée, tout cet appareil faste ou néfaste suggère à l'homme l'agrément d'une puissance toujours démasquable, donc d'une voluptueuse imposture qui se réfère à cet inoubliable détail de notre

organisation physique propre à nous mériter le fouet que, « dompteuses », nous brandissons. Jamais l'homme ne consentira à fraterniser avec pareil adversaire qui attaque, empiète sur son terrain et s'y fait vaincre... pour enfermer le vainqueur dans son aberration.

JOURNAL DE D'OCTAVE (*suite*)

A quoi répond le fait de collectionner pour soi seul des tableaux qui feraient la joie légitime de plusieurs, sinon d'une foule de gens aussi sensibles que moi ? Mais c'est un tel hasard... A quoi bon cet entassement ? Ce n'est pas chez moi histoire de placer mon argent ; mais le refus de contribuer à la déchéance certaine de l'art éternel à quoi nécessairement aboutit déjà la sinistre « haute fidélité » des frauduleux moyens de reproduction ; mais surtout je me flatte de soustraire l'œuvre aux regards... de qui n'y a pas droit ? non, mais de qui ne peut s'en trouver que malheureux, dès lors qu'il n'a pas les loisirs requis ; mais surtout de savourer la jouissance souveraine de l'œuvre qui dans l'espace rayonne et reprend en elle son propre rayonnement – oh, respiration inaltérée, pure de l'offense même du plus compréhensif regard ! Mais que serait un tableau si ne s'y posait le regard ? N'est-ce pas alors qu'il prend vie, ne meurt-il pas dès qu'on s'en détourne pour renaître dans le regard prochain ? Taisez-vous, je connais votre argument ; rien de plus vivant – et maintenant, cessez de confondre « vivant » avec votre lamentable agitation – rien de plus vivant, vous dis-je, que le Louvre abandonné nuitamment à lui-même ; c'est bien la sensation la plus singulière qu'il m'ait encore été donné d'éprouver : ce face à face des toiles, ce chuchotement, oh, purement spatial, des statues – quelle gloire comparable à rien, si ce n'est à l'assemblée nocturne des astres, si ce n'est au saint-sacrement... Voilà cette « présence réelle » qui se passe de vous... Et puisque regard il y a, il suffit d'un seul connaisseur pour trois millions de ces imbéciles assujettis à leur sécurité sociale. Paris pourrait crever de faim et de froid – ô satané abbé Pierre – que le plaisir que me procure la vision de la *Belle Versaillaise* ne s'en trouverait pas plus

atteint. Le point de vue qui rallie aujourd'hui tous les suffrages, que mieux vaudrait sacrifier le musée du Vatican, mettre le feu au Louvre, si cela pouvait sauver la vie à des millions d'enfants en bas âge, voilà de ces arithmétiques insolubles telles qu'en produit cette frénésie de se reproduire ; mouchez-vous donc, tas de salauds ! Voué d'avance au mal incurable, je ne me sens seulement pas « racheté à l'avance » comme vous l'insinuez, mon chanoine de cousin, mais j'ai acquis en naissant le droit à l'inaliénable méchanceté ; c'est là mon orthodoxie... – Bast, vous entendriez gémir un enfant pris de méningite, un troufion qu'on opère sans anesthésie, vous verriez un être jeune défiguré par une atroce maladie, que vous brûleriez tout pour les sauver, s'il se pouvait. – Mais parfaitement, ce n'est que trop vrai ! Cette épouvantable faiblesse qui nous vient de la plaie béante dans notre âme intacte à l'origine, par ce chancre autrement redoutable que vous nommez la responsabilité, cette brèche par où s'engouffrent en nous les hurlements de ces myriades de victimes, cet ouragan qui nous jette hors de l'être, qui nous bascule et nous fait perdre pied sur cette si étroite plate-forme que l'être ménageait à notre hasardée personne – car nous ne sommes que « hasardés » avant de devenir « hasardeux » – qui donc, s'il le pouvait, ne colmaterait cette brèche, quitte à vivre monstre serein, mort-né à la pitié ? Si cela n'est pas vrai, alors la félicité n'est qu'une horreur, et c'est bien là ce que vous entendez, sinistres magisters du cafard que vous êtes, qui avez assis votre réputation effrontée sur les lancements de cette plaie, sur les habiles irritations que vous lui procurez. Horreur de la félicité ? Horreur de la vie que vous avez pris l'inqualifiable réflexe de piétiner tant elle est devenue pour vous synonyme d'injustice, de scandale, d'atrocité. Vous ne dormiriez pas tranquille le jour où il n'y aurait plus de tortures, de bourreaux, d'extermination à dénoncer – et le jour où cela se passerait dans nos rues, dans nos maisons, dans nos chambres, j'en connais plus d'un qui prendrait l'avion pour le Venezuela. Et moi ? Que ferais-tu ? Ah ! sale crétin, un bon mouvement, avoue-le, tu livrerais lâchement ta femme à l'Asiatique et, assis dans ton fauteuil roulant, tu jouirais de sa honte au point d'en crever, avant qu'on te fusille. Mais d'ici là... – Tant que d'« ici là » il y a, foutez-moi le camp, et prenez l'avion tout de suite. La félicité est cécité ou n'est pas. – Cécité, ma félicité ! Et vous, chanoine, votre béatitude finale n'est point, dès lors qu'elle n'est pas cécité. Sinon, elle n'échapperait point à l'écho des grincements de dents qui montent des peines éternelles, à tel point que votre Jean XXII a

nié que la vision béatifique pût commencer avant la disparition de ce monde. Mais, installer les bienheureux en amphithéâtre pendant que dans l'arène fumante et sans fond gesticulent, gigotent et se tordent pécheurs et pécheresses, tel que le propose le docteur Angélique – vraiment, comment ne pas préférer mon Louvre, puisque à l'insu de toutes les misères, il n'y a plus de raison pour que la vision béatifique ainsi conçue ne commence là ! Quant à vous autres, ébroueurs de mauvaises nouvelles, empoisonneurs à gages de nos instants de chance, faites donc quelque chose d'utile pour une fois, comme de revendiquer un arrêt des naissances pour dix ans. Mon âme est claquemurée, si bien que pas plus tard qu'hier je me suis payé, exceptionnellement, un tableau *vivant* – cela pour une coquette somme que du coup j'ai refusée à des familles de réfugiés... Oh ! ils étaient, ces réfugiés... non, mais à quoi bon le D. D. T. ? Et dire, mon vieux Philippe, que ces trublions ont eu raison de toi ! Ah, l'étrange beauté de cette époque où le Teuton nous rendait si sottement service : on pouvait se promener tranquille sur les quais peuplés des plus beaux souvenirs, on redécouvrait Paris, et les arbres retrouvaient leur force et leur grâce natives comme réveillés d'un long sommeil, de ce long hiver de l'infâme Troisième, se berçant de l'illusion de la Restauration revenue... Mes larmes se mêlent à la morve qui détrempe mes longues moustaches, et ma crasse n'est que vêtement de deuil porté en l'honneur de cette chance évanouie. T'en souviens-tu, Philippe, nous étions d'accord pour ramener par étapes, sinon la France entière, du moins la région parisienne à son royal aspect d'antan. Pour cela, plus d'usines et, du même coup, plus de ceinture rouge. Laisser les Fridolins tout emporter, non sans leur expédier en outre le plus de monde possible, vider la France de ses agités, ne garder que les femmes et les enfants, voir l'Allemagne s'engorger de main-d'œuvre et à longue échéance étouffer dans ses crises industrielles, ses émeutes et finalement se faire pourrir par Moscou. Plus la guerre eût duré, plus nous eussions eu le temps de tout assainir à tête reposée. On marchanderait l'Afrique du Nord et l'Indochine au plus offrant et, riches de devises, on s'enfermerait dans notre royaume de Syagrius ressuscité. C'était le bon sens même : avec une densité de population savamment dosée, on reviendrait à une civilisation artisanale, une civilisation manuelle – hé ! hé ! « manuelle » à plus d'un titre. Paris deviendrait inaccessible, d'abord pour mettre un terme à l'exode des campagnes vers la capitale : fixer les familles paysannes à leur glèbe, au terroir et décupler la race auvergnate, des Auvergnats dans toutes les

provinces. Impossibilité de trouver du travail à Paris, où ne seraient autorisées à résider que les familles qui y seraient fixées depuis soixante-quinze ans au minimum ! Une jeunesse masculine rare, mais des filles et des femmes en abondance et beaucoup de vieillards ! Pas de haute fonction publique au-dessous de quarante-cinq ans. Donc, pas de retraite ! Des familles nombreuses tout au plus chez les sans-ressources. Une pauvreté bien organisée, sustentée, propre, bénéficiant d'une vie médiocre, un prolétariat clairsemé, destiné à disparaître avec les dernières usines. Quant à Paris, redevenu cité bourgeoise, de Parisiens sédentaires de vieille souche, il ne serait que bibliothèques, musées et spectacles... Enfin, rien qu'un Sénat nommé par les chefs de famille d'au moins soixante ans. Le Vieillard, depuis au moins un siècle, le Vieillard a toujours sauvé le pays, la pétulante jeunesse l'a ruiné. En France, elle n'a cessé de semer le vent, de produire du vent. Au Teuton, au Slave il appartient de s'identifier à la tempête ; encore le Teuton en semble-t-il las, pour une bonne fois. Quant à nous autres, il faut d'abord nous aigrir pour devenir coriaces, plus taciturnes, mais avant tout avares plus que nous ne le sommes. Chez nous autres, ce n'est pas la générosité qui s'affirme créatrice dans la vie sociale : au contraire elle ne fut jamais que du gaspillage, et nulle œuvre d'initiative généreuse n'en a subsisté. Mais la méfiance, la médisance, la délation, la méchanceté de sang-froid qui tient de l'esprit impassible, voilà qui nous a grandis naguère dans le plus parfait mépris du prochain ! Toutes vertus qui ne fleurissent qu'avec les glaces de l'âge, car chez plus d'un d'entre nous, sous ces glaces, le feu couve. Apprendre aux jeunes gens qu'il n'y a rien de plus important que de préparer leur vieillesse, la plus belle tranche de vie si l'on y parvient – demeurer sobre, continent – c'est dans ce sens que les curés sont utiles, jusqu'à la cinquantaine. Mais alors, avec toute la vitalité contenue, tout le foutre thésaurisé autant que l'argent, porté par le retour d'âge, jouir du couchant doré de la vie, c'est là, me semble-t-il, tout ce que nous pouvons espérer en ce coin de terre, l'un des plus lourds de trésors. Tel est le sens de nos derniers grands peintres : ils ont fixé à jamais l'image d'une vie condamnée à disparaître.

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

« Si je me laissais aller tout à fait, je regarderais avec plus d'appétence la naissante virilité de mon neveu. Mais il m'en coûterait de lui retirer aussitôt ma tendresse. Je n'en ai aucune pour le petit F. ou le petit X. dont il a peut-être quelque raison d'être jaloux. J'ai supporté leurs insolences non sans un chatouillement évident, et j'ai eu du mal à n'en point laisser quelques traces sur leurs doigts sales et ingénus. Mais pour Antoine qui n'en sait trop rien, c'est autant de gagné : d'ici deux ans, il ne songera plus qu'avec sourire, avec gêne, aux petits chagrins que je lui cause pour le plus grand avantage de son équilibre – et une belle jeune fille fera le reste. »

Voilà ce que j'avais toujours pensé... jusqu'à tout récemment, quand s'est produit le guet-apens où m'a prise le vieux. Que va-t-il advenir désormais ? Il est impossible qu'Antoine ait pu comprendre, qu'il ne lui vienne des nausées au souvenir de mon jardin où l'a fait trébucher ce frappart... Roberte, pour lui, plus rien qu'un puits infect... On n'offense pas impunément l'odorat de trop jeunes gens... Moi-même, qu'ai-je fait ? qu'ai-je voulu ? Le guérir de la haute image qu'il se faisait de ma personne ? Et pourquoi cette brusque décision, cette soudaine impatience de ma part ? Cette destruction en un clin d'œil de tout ce que j'avais soigné, élaboré avec autant de joie que d'efforts ? Pourquoi m'être ainsi brûlée à ses yeux quand il n'y avait personne qui pût me remplacer sur-le-champ ? A quoi ai-je donc obéi ? Octave m'a-t-il tout de même rendue à ce point docile à ses infâmes visions pour que j'entrasse d'emblée dans le tableau qu'il se plaît maintenant à peindre ? assujettie jusqu'à m'amener à sacrifier de mes propres mains l'innocence de mon neveu sur laquelle reposait ma liberté ? Mais n'est-il pas vrai que cet immonde voyeur d'époux me fait

horreur ? Ou bien en suis-je à ne vivre dans les vérités de la veille que parce qu'elles sont les mensonges du lendemain ? Serait-il vrai que tu en aies besoin, Roberte, de ce barbon suant le vice, que tu l'aimes pour ses flatteuses ignominies ?

Je prends ma tête dans mes mains. Mes pensées s'arrêtent et le parfum de mes paumes m'enivre. Hélas, je m'adore ; oui, mes mains ont davantage de réalité pour moi, dès lors qu'elles ne savent plus protéger l'innocence d'un être vulnérable, mes mains qui ne savent plus me défendre moi-même, mes trop belles mains qui ne se destinent qu'aux occasions de mes défaites. Antoine les a vues à l'œuvre : puissent-elles au moins lui avoir donné mieux que le plaisir qu'il s'en promettait, le désir de le renouveler – car quant à la preuve de ce plaisir, tu en avais les mains pleines, Roberte... Comment dès lors lui montrer le chemin ? J'invoque je ne sais quelle religion disparue qui me donnerait la certitude d'avoir en cela observé quelque grande loi éternelle qui me dépasse et me sanctifie. Sanctifie ? Je divague... Quoi donc ?... Déjà, me nommer garce, comme le faisait Vittorio en présence de mon neveu, m'apporte un énorme réconfort. Donc me voilà épouse fidèle du plus détestable des époux ; indigne parente du plus charmant des neveux. Et voici que je ne puis écrire « charmant » sans que s'impose à moi la juvénile pétulance de son corps épanoui... Un bon mouvement, Roberte, comme dit l'impayable Octave, et ressassons la scène... J'ai pleuré, terriblement pleuré, après cela, mais ainsi j'en suis quitte pour la piété familiale. Une femme s'abaisser à ce point devant son neveu. Vais-je recommencer à chialer ? C'est fait. « Le mieux, hélas, serait de s'y remettre une seconde fois », voilà tout ce que m'a dit ce matin G., mon parrain, que je suis venue arroser de larmes à cause de ça. S'y remettre une seconde fois – avec plus de décence, moins d'apprêt, mais s'y remettre encore une fois. Mes cuisses se sont entrouvertes... pendant que j'écris avec application, comme la jeune diaconesse que j'étais il y a quinze ans. Il est quatre heures, on m'attend à la Chambre, cette nausée aussi a de quoi me distraire de l'autre.

JOURNAL D'OCTAVE (*suite*)

(SUITE DU CATALOGUE RAISONNÉ
DE MA COLLECTION)

La Belle Versaillaise.

Sous les hautes arcades de la rue de Rivoli dont l'échappée forme le fond du tableau – au loin flambe le palais des Tuileries – trois grandes figures en pied au premier plan : une dame entre deux hommes. La dame, jeune, élégante, coiffée d'un chapeau à large bord, bousculée par l'un des deux individus – des « communards » – entraînée par l'autre, presque un adolescent. L'homme de droite, de forte corpulence, coiffé d'un képi, brandit l'ombrelle arrachée à la jeune femme dont il va la frapper, passant un bras sous le corsage déjà en lambeaux et lui saisissant à pleine main la gorge dénudée. En effet, vraisemblablement déjuponnée au préalable lors d'un premier passage à tabac, car elle est en pantalon à dentelles, la jeune femme esquisse un pas de galop dans sa fuite en suspens, de ses longues jambes gainées de bas soyeux gris sombre ; la jambe de gauche fléchissant légèrement, le pied martelant le sol du haut talon de son soulier, la jambe de droite, genou haut levé, formant angle droit, la cuisse en profil entièrement dénudée contrastant avec le mollet gainé de soie. Le buste s'offre aux trois quarts, le col haut, le visage tourné vers l'agresseur de droite, et fronçant les sourcils sous le bord légèrement baissé du chapeau jaune jonquille. Le regard de ses beaux yeux gris, indigné et interrogateur, le nez droit, les joues pleines, les lèvres arquées avec autant de dédain que de grâce, le teint

pâle, légèrement empourpré aux joues, le menton arrondi achevant l'ovale parfait de ce visage dont la base effleure l'épaule du bras nu allongé horizontalement, qui découvre ainsi le creux mordoré de l'aisselle et entièrement le sein qui pointe hors du corsage dénoué. L'avant-bras gauche levé mais fortement dévié – le jeune homme la prenant vigoureusement aux poignets – le bras de droite également allongé mais plié au coude, l'avant-bras dressé, mais la main gantée offrant la paume dont la chair apparaît dans l'échancrure du gant, les doigts repliés sur le creux de la main, le pouce appuyé sur la phalange de l'index, exprimant de la vaine résistance, tandis que la main gauche, que l'on voit à revers, tous doigts dressés, forme un geste d'effroi où le pathétique le cède à la provocation. L'adolescent en chemise, à la nuque taurine, le buste rejeté en arrière, mais la tête inclinée en avant, échevelé, l'œil fou, la bouche moqueuse, pleine de jactance, de ses bras noueux tire la dame à lui, appuyant un pied contre le bas du mur, l'autre jambe portée en avant, prêt à recevoir sur lui la dame dans sa chute, laquelle de son genou levé tente une dernière défense. Tandis que l'agresseur de droite, malgré le geste de la main portée au corsage, semble moins poussé par la convoitise que par la vulgaire satisfaction de fesser une dame de condition, une impatience extrême, une brutale avidité du plaisir que lui assure la circonstance animent l'adolescent dont les fortes poignes de garçon boucher, contrastant par leur ton rougeâtre avec les mains gantées de la belle, s'attachent si ferme à ses poignets. Et en effet, pareilles mains magnifiques aux longs doigts dressés, et là repliés sur le creux de la main, il importait de les peindre revêtues de gants de peau ; ici le raffinement de l'artiste était de montrer cette nudité des bras d'albâtre, cette teinte ocre des cuisses, particulièrement de la cuisse levée, ces tons mauves et bleus de la culotte froissée déjà, tandis qu'il ne laissait que deviner l'épiderme de ces belles mains, leur souplesse et leur nervosité sous pareils gants de peau gris sombre. Déjà le sein, le ventre, avant des charmes plus secrets, sont livrés, cependant que l'émotion de la *Belle Versaillaise* n'a pour se dissimuler que ses gants : symbole de la distance qu'elle voulait mettre entre elle-même et les regards d'autrui, cette précaution pour prévenir l'injure des contacts ne contribue qu'à rehausser sa défaite sociale en même temps que celle d'une pudeur convenue. Si les doigts dressés expriment l'affolement, la main aux doigts repliés sur la paume dont l'épiderme émerge dans l'échancrure du gant témoigne de sensations honteuses. Et quoique les effets physiologiques de pareilles émotions ne se prêtent que malaisément à la description

picturale, il reste que la façon dont l'artiste a traité ce détail n'est pas sans une force de suggestion qu'il me déplairait de taire, parce qu'elle serait malsaine et, après tout, inintéressante quant au métier. Tout de même, est-ce donc par autre chose que par son métier que l'artiste s'emploie à me faire penser que ces mains superbes, le jeune homme dans sa hâte ne se souciera seulement pas de les déganter ; que sur de sa proie, il songera d'autant moins à venger les camarades qu'il sera plus empressé à lui faire subir la violente volupté qu'elle inspire. Peu importe que, coupable ou non d'atrocités féminines envers des prisonniers communards, la *Belle Versaillaise* éprouve alors comme un châtement ou comme un outrage la jouissance que le garçon lui arrachera à coup sûr. Me dira-t-on que je fais ici de la petite histoire, que je rêve à haute voix, j'attirerai l'attention de l'amateur désabusé sur le rapport remarquable ici entre la mimique des mains et la facture du visage de la dame. Il n'est que d'observer l'exécution finie de ce morceau, le ton ivoirin de la paume dans l'échancrure du gant, les doigts repliés, le dessin des ongles sous le cuir, jusqu'aux points de couture sur le revers du gant, pour comprendre la fonction de ces détails dans cette partie supérieure du tableau où, à hauteur du large chapeau dont le bord tiré sur les yeux ajoute à la coquetterie du regard indigné, ces mains gantées ont autant d'importance par rapport à l'ensemble. L'impression qui s'en dégage est celle du corps féminin vêtu, attifé, dissimulé mais révélé dans ses extrémités – coiffure, fards, gants à partir du haut, souliers, bas de soie à partir du sol – tandis que le dévoilement des parties médianes anticipe le moment de la possession violente. Car le chapeau enrubanné, les gants en peau de chamois, le linge fin des dessous à dentelles, une fois perdue la robe à vertugadin, s'accordaient à l'architecture altière des arcades de la rue de Rivoli ; mais les Tuileries croulant dans les flammes, mais le piaffement affolé des hauts talons, mais le soyeux énervement des jambes gainées, mais cet écart apeuré des cuisses dans l'espace fumant de colère, mais ces tons chauds dont miroite l'épiderme de ce ventre offert à la populace, témoignent des brûlures d'un feu plus subtil : autant d'aspects que ni les agresseurs, ni un témoin fortuit de l'incident n'eussent seulement vécus, n'eussent pas même eu le temps de vivre, si ce n'est la jeune femme elle-même. Faut-il croire qu'à peindre la ruine de sa vanité sociale l'artiste lui ait prêté autant de préméditation dans les gestes qu'il en a mis lui-même sur ce tableau, ou bien s'est-il vengé à la montrer dans le déchaînement animal de ses propres réflexes ? Aurait-il composé une rouerie

décomposée ? Est-ce là nous offrir un objet de contemplation qui assure la tranquillité de l'âme ? Et la fonction la plus noble du peintre n'est-elle pas de nous procurer une quiétude sans remords ? Ne serait-ce pas déjà un risque suffisant pour ma propre description, si elle ne s'appuyait sur la réalité matérielle du tableau, qu'elle laissât transpirer une rêverie morbide ? Tonnerre rêvait peut-être de façon analogue, mais il a soumis ses larves aux rigueurs de son métier. Le voilà justifié et libéré, quoiqu'il ait recommencé plus d'une fois. Lui mort, à peu près inconnu, son inexposable tableau m'a valu plus d'un répréhensible quart d'heure. Si je l'expose, je lui fais une douteuse célébrité. Si je le garde par devers moi, les mots que sa toile me suggèrent ne cesseront de vouloir faire de moi le témoin hébété de cet éventuel et horrible incident. Mais à chaque fois je tombe en marge, dans l'impalpable région que créent moins qu'ils ne la creusent dans mon esprit ces mots brûlants, fouettés, arrachés à cette fin de mes jours : la *Belle Versaillaise*... Au demeurant, j'applaudis de tout cœur à la sage rigueur des responsables de l'ordre, au souci qu'ils ont de soustraire pareille exhibition plastique aux regards des jeunes gens, surtout à la foule ! quitte aux amateurs avisés de s'en réserver la jouissance exclusive.

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

Cette journée se termine pour moi aux confins du délire et de la honte : je ne puis vivre avec la conscience d'un pareil échec, étourdie par des sensations physiques qui me rendent méconnaissable à moi-même. Je ne puis non plus me séparer brusquement d'Octave, que tout le monde sait égroter, sous peine d'ameuter les deux familles. Resterait donc le dernier, inconcevable recours... précipiter sa fin. Considérons au moins bien en face cette issue, toute folle qu'elle paraisse (quitte à déchirer cette page une fois écrite, car, pour n'y plus penser, il faut le dire) : achever Octave lentement, sourdement, sûrement – son état déjà s'y prête on ne peut plus facilement pour ne susciter aucun soupçon : le rendre encore plus gâteux qu'il ne l'est. La trop grande facilité de tomber moi-même dans pareil trou explique sans doute pourquoi je n'y avais jamais songé, quand je le pouvais si légitimement ! Mais... ne serait-ce pas tout à fait dans son style ? Ah, ma honte m'est encore trop savoureuse pour m'en sortir par ce geste naïf. Si je lui souhaite la mort à présent, c'est qu'il survit bien inutilement à son œuvre et m'empêche de vivre enfin telle qu'il a toujours voulu que je fusse. Et après ? Je resterai encore capable de reprendre Antoine en mains : je me servirai de sa passion, je l'assouvirai avec plus de certitude, désormais ; je le lancerai mieux dans l'existence. Et je serai plus forte moi-même d'avoir converti en triomphe ce qui jusqu'alors ne fut pour lui que nuisible chimère...

JOURNAL DE D'OCTAVE (*fin*)

(DERNIÈRES NOTES DICTÉES
DE SON LIT DE MORT A VITTORIO)

Étrange tableau vivant que celui qui me fut offert pour fêter mes soixante-dix ans : *la belle se fait surprendre pendant qu'elle empoisonne son vieil époux assoupi*. Un « prétendant » dont elle repoussait les assiduités en faveur d'un autre surgit à l'instant où elle vient de faire absorber la coupe empoisonnée, qu'elle tient encore à la main, au chevet du lit de sa victime. Stupéfiée, elle demeure immobile, suante d'opprobre, tandis que le redoutable témoin, sous la menace de la dénoncer illico, lui dénude la croupe et, tout à son aise, prépare sous les fesses admirables les voies de la double vengeance. Sur son ordre, elle garde la coupe dans la main, l'index et le pouce réunis sur le pied de la coupe, la paume à la merci des lèvres de l'« empoisonné » (moi-même). Ce dernier, les yeux mi-clos, épie les tressaillements de la main criminelle et voluptueuse à mesure que se communique à ses doigts et à ses ongles étincelants de friponnerie le frisson de la peine qu'elle va subir. En effet, le « prétendant » (Vittorio), lui relevant d'une main la robe et les dessous, fait approcher un jeune personnage vêtu d'écarlate et masqué, le bourreau. Roberte, dans le rôle de l'empoisonneuse adultère, malgré sa complaisance à se prêter au jeu du tableau, ne se doute guère de l'identité du jeune travesti. Voilà qui confirme mes soupçons *in extremis* : elle pense m'avoir d'ores et déjà trop « enténébré » pour que je me rende compte ici de la présence de Vittorio, et qu'aussi j'ignore tout à fait ses rapports fortuits avec le petit F. Elle croit

avoir affaire à lui sous ce travesti, quand ce n'est nul autre que son propre neveu. C'est en effet à la revanche d'Antoine que j'assiste, et le pathétique de son personnage convient à merveille au ressentiment qui l'agite et dont il effleure déjà les parties châtiées de l'« empoisonneuse ». Dans sa lucide agonie, l'époux « empoisonné » voit, d'un œil, la belle main lâcher la coupe vidée ; soudain prise de fou rire dans son propre rôle, Roberte a dressé les doigts, les allonge sur mes paupières et, s'appuyant de sa paume sur mes lèvres, par le furieux hurlement qu'elle pousse en pleine pantomime, m'apprend que justice est faite... Ah, entre ses longs doigts écartés, j'ai pu voir tout de même, je vois encore, je verrai toujours...

Quoi ? On a sonné ? Le Chanoine ?... Sous aucun prétexte... Déjà tout est pardonné... Qu'on lui dise : « *Tous les deux se réjouissent...* »

JOURNAL DE ROBERTE (*suite*)

Enfin la paix. Mais, est-ce croyable ? Octave a été rappelé par son Dieu. Oh, quel soulageant miracle m'arracherait actions de grâces plus sincères, plus allègres ? Mon Dieu, si vous existez contre toute évidence, vous m'avez évité une dernière bavure ; et mon père le pasteur citerait aussitôt : « Vous ne serez pas tenté au delà de vos forces... » Mais si je n'arrive pas à croire pour autant au souverain juge, il m'est encore plus difficile de croire à la mort d'Octave : par delà la tombe il m'épie. Resterai-je donc éternellement sa figurante ? Vais-je me prêter à des mises en scène posthumes, tendre l'oreille à ses applaudissements ? Ou bien serait-ce la disparition de son regard qui brusquement me prend au dépourvu ? Me voici seule, rendue à moi-même, et il n'y aura plus ce perpétuel commentaire de mes gestes, de mes pas. Ce coup d'œil dans ma vie à redouter – voilà qui désormais est encore plus redoutable. Antoine librement n'attend qu'une chose, que librement je suis appelée à satisfaire – et dès lors que la vie n'est pas un spectacle, la vie recommence, mais sérieuse, et plus gravement encore dès qu'il s'agit de former un amant.

Mais puisque la vie doit reprendre, que je retrouve encore une fois le tournant où je m'étais quittée moi-même, telle que j'étais alors, voici dix ans...

JOURNAL DE ROBERTE (*fin*)

(SUITE ET FIN DES IMPRESSIONS ROMAINES)

Nec dolent prava, sed frustra voluisse.

SÉNÈQUE

Me trouvant à Rome à la veille de l'entrée des Alliés, en ma qualité de volontaire à la Croix-Rouge suédoise, je passais là-bas les heures les plus singulières qu'il ait été donné de vivre à une jeune fille de vieille souche parpaillote, qui voit mis à l'épreuve les principes de sa sainte religion. Mon père, le pasteur J., avait applaudi à mon propos d'interrompre mes-études de Droit pour me joindre au convoi des médecins et des infirmières qui se formait à Genève, où j'avais passé le mois d'août 1943. Et grâce à mon oncle, le professeur B., de la Faculté de médecine de Genève, j'eus toute facilité, bien que moi-même Française, de débarquer au milieu de la Ville éternelle encore aux mains de Kesselring. La chute de Mussolini, la mise en place du gouvernement Badoglio, la lutte entre l'administration italienne et les reliquats camouflés de la Gestapo et de la police fasciste, le coup de théâtre de l'enlèvement de Mussolini par le parachutiste hongrois Z. – autant d'incidents qui, dans les milieux des ambassades neutres, alimentaient les entretiens au cours de maints cocktails, sous les derniers bombardements. Beaucoup de personnes, non seulement italiennes ou allemandes, mais aussi d'origine balkanique, et naturellement aussi quelques Anglais et quelques Français égarés, cherchaient à s'insinuer dans

nos conciliabules, empressés de faire oublier les fonctions indéfinissables qu'ils avaient exercées sous le régime d'oppression, et qu'étaient quelques tâches à remplir dont ils eussent pu ensuite faire état si jamais ils étaient recherchés par les services de la sûreté anglo-saxonne. Seuls avec les diplomates neutres, nous avions accès au Vatican et les plus charmants Monsignori s'offraient à faciliter notre mission. Deux couvents célèbres ouvrirent leurs dépendances en attendant que des locaux convenables fussent aménagés dans les hôpitaux déjà bondés de prisonniers et de blessés graves. Or, parallèlement à cette activité, il m'arriva de m'occuper d'une affaire autrement délicate : il s'agissait de récupérer des enfants israélites qui avaient été dispersés dans différentes congrégations religieuses par les soins du clergé romain ; cela avait dû se faire en toute hâte, et je compris seulement plus tard que ce n'était pas uniquement pour les soustraire à la persécution qu'on avait changé leur état civil...

Mais avant de vous dire comment je vins à bout de ma tâche, il me plaît d'évoquer dans quel état je me trouvais moi-même durant ces semaines inoubliables... Au milieu de tant d'agitations et d'angoisses, dans le cadre superbe de cette cité qui en a tant vu depuis ses origines, dans l'appréhension des heures dramatiques où se ferait sa délivrance, et avec ce sentiment de bien-être propre aux anges gardiens dont nous jouissions au sein de l'insécurité générale, en dépit de mille détails pénibles à supporter, je prenais étrangement goût au spectacle, je me sentais vivre avec impétuosité : le contact avec les soldats blessés, les soins que je leur prodiguais, l'attention infailible que mes charmes suscitaient chez les blessés légers, et, malgré une première répugnance trop vite surmontée, les caresses que je ne me retenais pas de faire tantôt à l'un tantôt à l'autre, un mélange de coquetterie et de naissante affection maternelle, dans le plaisir flatteur que me causaient à moi-même les soulagements trop brefs que je leur procurais – à tel fort joli parachutiste allemand, grand adolescent d'à peine dix-huit ans, qui jouait à l'harmonica des chansons cafardeuses, ou encore à tel petit Sicilien noiraud et croustillant qui, nonobstant son atroce blessure, me souriait avec grâce de ses lèvres bien fendues... Quelle jeune femme ne trouverait prétexte dans pareille ambiance à se précipiter d'une folie dans une autre, quelle jeune femme libre y résisterait ?

L'hôpital militaire que j'avais à visiter tous les jours était installé dans un ancien palais des princes de V., environné de jardins. Une fois franchi le cordon des sentinelles, on passait sous le porche d'un somptueux portail

dans un haut vestibule à colonnades. De là s'élevait un vaste escalier à rampes de marbre, flanqué de statues et de bustes ; je le gravissais chaque jour entre une double haie mouvante de prisonniers, d'infirmiers, d'estafettes, de gendarmes militaires formant des groupes sur les marches, dans un pêle-mêle indescriptible qui trahissait la nervosité générale à la veille de l'entrée des Alliés. Au premier étage, par une haute porte à deux battants, merveilleusement sculptée mais dont on avait enfoncé les entablements pour les remplacer par des vitres, on pénétrait dans une salle de parade, cloisonnée pour la circonstance en différentes sections de malades et de blessés suivant la gravité des cas. C'est là que je passais une partie de mes après-midi, que je retrouvais le petit Sicilien et bien d'autres garçons qui m'étaient devenus familiers. Le major italien de garde ce jour-là – les troupes alliées devaient entrer dans Rome d'une heure à l'autre – me recommanda de surveiller le comportement d'un blessé allemand qui venait de subir une consultation épuisante. Je l'avais déjà remarqué lors de mes précédentes visites, mais comme j'étais accompagnée, je ne lui avais adressé qu'un léger sourire tout de convenance. Louise, notre surveillante, en était suffisamment offusquée. Officier de haut grade, S. S., disait-on, il avait fort bonne allure ; ma foi, un beau garçon de trente à quarante ans au plus. Seule, sans risque d'être observée par des compagnes importunes et bavardes, j'allai m'asseoir à son chevet. Il paraissait somnoler, enroulé dans sa couverture. De mon mouchoir, j'épongeai son front perlé de sueur et spontanément j'y allongeai mes doigts. Je regardais mes ongles étinceler dans les cheveux bouclés de cet homme au visage bien fait et me sentais toute Armide caressant Renaud – quand je fus tirée de ce début de rêverie par une vive dispute qui s'élevait entre deux majors et le surveillant de la salle. L'un des deux médecins, allemand, se plaignait à son collègue italien de ne plus retrouver trace d'un blessé opéré par lui depuis une huitaine. « Le règlement a été changé depuis le départ des vôtres, déclarait l'italien. – Quelle paye, quelle incorrigible paye ! » ripostait l'Allemand. Pendant ce temps, von A. – mais je ne sus son nom que plus tard, la fiche médicale à la cloison ne mentionnait que l'indicatif des blessés graves – von A. s'était réveillé. Sans doute avait-il entendu les cris d'indignation proférés dans sa langue maternelle – mais, comme je le considérais de nouveau, il me dit, les yeux mi-clos, dans le meilleur français : « Encore, encore, cela fait du bien, votre main pure et fraîche... » A ce moment, le major allemand passa, jetant des regards désespérés à droite et à gauche, s'arrêta devant le lit de

von A. et, le voyant assoupi, il me dévisagea moi-même et me salua avec courtoisie. « Pardon, Schwester, est-il là depuis quelques jours seulement ? – Non, répondis-je, depuis un mois. » Il fit demi-tour et déjà je me levais pour lui offrir de l'aider dans sa recherche, lorsque des bras me serrèrent à la taille. Je me retournai et tombai sur le lit du bel officier : « Schwester, souffla-t-il en se soulevant avec peine, Schwester, je ne veux pas m'en aller ainsi... On nous a menti, j'ai menti aux autres, nous sommes pires que des cannibales... Je veux me régénérer... Vous pouvez faire de moi un autre homme... Je ne reverrai pas Malwyda... Vous ressemblez oh, tellement à Malwyda ! » et, de plus en plus haletant : « Oh, les enfants que m'aurait donnés Malwyda ! ... Pourquoi ne pas me donner des enfants comme l'aurait fait Malwyda ! » Ce flot d'auto-accusation, ce réveil de sentimentalité chez ce blessé grave m'effrayaient. Vraiment, cela dépassait mes expériences antérieures.

Dominant quelque peu ma gêne : « Malwyda, c'est votre... fiancée ? » lui demandais-je assez sottement et, pour ne rien perdre de mon apparente désinvolture, j'arrangeais ses oreillers. Alors, me fixant de ses yeux d'un bleu intense : « Malwyda !... moi, me fiancer quand j'avais Malwyda ?... C'est ma sœur ! Comment vouloir des enfants d'une autre que de sa propre sœur ! Élançée, belle... grave comme vous... – Vous n'êtes pas tout à fait réveillée... Faites encore votre dodo... » C'était là une de ces échappatoires de Louise qui me revenait et dont j'usai pour me mettre à l'abri de cet afflux de confidences. « Je ne suis pas Malwyda ! Voulez-vous que je lui fasse parvenir un message ? » Il était devenu rêveur. « Je ne sais plus où elle est à présent... Elle a dû quitter Hambourg », et il fit un geste fatigué de la main. Puis, me fixant : « Mais vous êtes là... Vous êtes là et ne venez jamais me voir. C'est... très digne... Je comprends, je comprends... – Vous voyez, dis-je non sans une forfanterie bien pardonnable pour l'idiote que j'étais alors, tout arrive : aujourd'hui je suis là ! » Et ce disant, les mains jointes sur mon genou, je croisai les jambes, un mollet par-dessus l'autre, bien en évidence. Il me considéra en souriant avec un rien d'amertume ; bientôt il fronça les sourcils et, sur un ton plus grave : « Vous pourriez me rendre un service », et il se mit à fouiller dans sa vareuse accrochée au-dessus du lit. De l'intérieur il dégrafa une petite croix. Quand il l'eut entre ses doigts, je m'aperçus qu'elle faisait corps avec une clé fort ouvragée, apparemment ancienne, qu'elle surmontait. « Vous pourriez me rendre un service », reprit-il, et puis, s'interrompant avec une expression quelque peu

effarée : « Non, ce n'est pas possible », et il se laissa retomber sur sa couche. « Quelle est cette clé ? et pourquoi serait-ce impossible ? – Cette clé ouvre un... tabernacle. – Comment ? – Oui, Schwester, elle ouvre le tabernacle d'une petite chapelle. C'est là qu'avant de partir pour Anzio j'avais déposé les lettres de Malwyda. – Quelle idée... Comment avez-vous pu... » Il déclara qu'à les porter sur lui, au cas où il serait tué, ces lettres risquaient d'être retournées à la famille et qu'il en fût résulté un épouvantable scandale. Que dans ce lieu inviolable, elles étaient mieux qu'en sûreté. Voilà qui me déconcertait, car, ou bien il continuait de délirer comme il me l'avait semblé tout à l'heure, ou bien, s'il disait vrai à présent, à moi qu'il ne connaissait pas pour ainsi dire, à quoi donc rimait tant de mystérieuses précautions ? Discernant mal la part de l'affabulation de celle de la sincérité, je crus devoir le prendre au mot et je hasardai : « Pourquoi précisément dans un tabernacle ? » car rien ne m'était plus odieux que cet accessoire du rite romain. Il me donna tout de suite une réponse encore plus déroutante : le contact de ces lettres avec le saint-sacrement pouvait influencer sur ses rapports avec sa sœur. Il s'informa aussitôt si je n'étais pas moi-même catholique et, comme je repoussais des deux mains cette supposition, me disant tille et arrière-petite-fille de pasteurs calvinistes, il remarqua que je ne pouvais sans doute rien comprendre à son geste, puisque la « présence réelle » n'existait pas pour nous autres. Je me gardai bien de l'éclairer sur l'inexistence de pareil dogme chez moi et, me refusant d'entrer dans un débat de ce genre, je me bornai à dire qu'un tabernacle n'était nullement inviolable – que, du reste, le fait qu'il possédât la clé de pareil meuble prétendument sacré le prouvait bien. De qui la tenait-il ? Il prétendit qu'elle lui avait été passée par l'aumônier italien de son quartier général à Rome, et comme je n'en paraissais du tout convaincue, il me donna pour seule explication que les Allemands avaient fusillé ce prêtre comme espion. Je crus devoir me taire et j'affectai quelque réserve ; mais il ne tarda pas à m'en tirer et, me prenant la main, me demanda si je voyais quelque inconvénient d'aller retirer pour lui ces lettres de l'endroit où elles se trouvaient. « Moi ? » dis-je en jouant l'étonnée, bien que je doutasse encore du fait. Mais il voulut me persuader qu'étant seule à savoir maintenant ce qu'il venait de me dire, seule je pouvais également agir à pareil endroit, puisque aussi bien en mon for intérieur je pensais n'avoir rien à craindre de la présence réelle. Sans doute avait-il deviné juste, mais, pour éprouver la véracité de son histoire, je lui recommandai de remettre cette clé à

l'aumônier de l'hôpital qui passerait tout à l'heure. « En aucun cas, fit-il, je n'ai plus confiance dans les prêtres d'ici : rien que des espions ! » Et il dissimula la clé sous son oreiller.

Alors je devins perplexe. Je ne sais quoi d'irréductible et de ténébreux figeait maintenant le visage de ce beau garçon qui m'avait semblé si facile à prendre en charge, dans son assoupissement. Est-il besoin de noter ici que je n'ai jamais eu de sens aucun pour ce qui distinguerait un ennemi d'un autre homme ; ma propre famille trop ramifiée en divers pays de l'Europe n'avait depuis des siècles connu d'autre ennemie que la Papauté, d'autre patrie que le Libre Examen. Depuis la révocation de l'Édit de Nantes, c'était pour moi affaire entendue que la vie ne souffrait pas la liberté évangélique ; sous maints aspects Rome avait vaincu, non qu'elle fût du tout l'Eglise, mais parce que la vie défiait la condamnation portée contre elle par l'Évangile. Et, poussant à l'absurde la faculté du libre examen, j'avais opté pour ce défi, moins par amour de la vie que pour affirmer ce que je prenais alors pour la liberté. Dès lors, tout le reste, à savoir pourquoi maintenant l'on se battait, pour quelles façons de vivre et de penser humaines et agréables contre d'autres délibérément atroces, se ramenait à cette liberté d'option pour ou contre la vie. De quel droit pouvait-on l'interdire à d'autres, quand même leur option eût été celle du pire, voilà ce que je ne comprenais pas. Cherchai-je seulement à comprendre ? La charité vint à mon secours : Pas de problèmes ! Va t'engager à la Croix-Rouge : tu soigneras indifféremment comme de malheureux aveugles les « coupables » autant que les « innocents » ! La guerre pour moi ? un aspect tumultueux de la vie : un rassemblement de garçons dont c'était le destin de cogner, de saccager, de brûler, peu importe au nom de quoi ; nous autres femmes étions là pour les soigner, les calmer, les distraire ; il en avait été, il en serait toujours ainsi ! Et voilà que la guerre, qu'en tant que femme je pensais pouvoir déjouer par les incidents fortuits qui la composaient, telle cette rencontre avec von A., la guerre m'accablait par son plus horripilant aspect : la conscience du devoir ! Et en effet si cette clé était réellement celle d'un tabernacle et que celui-ci contînt quelques documents secrets, la plus élémentaire loyauté exigeait que je révélasse moi-même cette affaire à l'aumônier de l'hôpital. Mais voilà qui me répugnait outre mesure. Qu'avais-je besoin de mêler le monde extérieur à cet ensemble de coïncidences qui appartenaient si naturellement à ma propre initiative ? J'en étais là lorsque, pour comble de malchance je vis surgir l'insupportable Louise. Sèche, les yeux creusés par

les veilles, c'était le type accompli de la vieille fille endurcie, aguerrie, fière de l'holocauste de ses quatre neveux tués sur divers fronts. L'austérité, le deuil, le courage et la résignation s'étaient incarnés en elle en une seule personne, la négation vivante de toutes les joies permises autant que défendues, en un mot, l'argument massue qui me réduisait au silence. Aussi la détestais-je royalement. Dès qu'elle m'eut aperçue au chevet de von A., elle me fit de grands signes impératifs. Lentement, le plus lentement possible, je me levai, jetant un regard vers von A. Mais lui-même, l'ayant reconnue – pour lui l'irréconciliable même – s'était aussitôt retourné contre le mur, ce qui acheva de me mettre en mauvaise humeur. Quand je fus devant Louise, elle avait le poing sur la hanche : « Je vous interdis de vous occuper de cette catégorie-là, ma petite, ce n'est pas de votre ressort. – Vous n'avez rien à m'interdire, répliquai-je, le regard sur les multiples décorations qui émaillaient sa plate poitrine, je ne suis pas professionnelle, mais volontaire... – Votre impertinence mise à part, et nous en reparlerons, je vous demande de vous conformer à la discipline. – Demandez au major italien s'il ne m'a pas priée de faire la permanence de ce côté-ci. – Eh bien, Roberte, vous ne ferez plus de permanence. Rentrez au centre, c'est l'heure ! » Sur quoi je me glissai hors de la salle, bien décidée d'y rentrer dès que Louise en aurait fini de sa propre inspection ; celle-là se limitait ce jour à se pencher sur son chou chou préféré : un affreux grassouillet de petit commis voyageur bordelais, engagé dans la L. V. F., revenu blessé légèrement dans un bombardement sur les routes avant d'avoir pu gagner l'Autriche et rejoindre le front russe. J'eus le temps de descendre le grand escalier et de me repaître de la vue de deux superbes adolescents en chemise noire, estafettes, je pense, et non sans me reprocher ma vivacité envers la pauvre Louise. Comme elle eût triomphé à me retrouver en arrêt devant ces jeunes gens ! La voyant enfin sortir accompagnée du major, je me dissimulai derrière une statue de la rampe, réplique du jeune David de Donatello et, admirant ses fines attaches, je m'oubliai à passer le doigt sur le galbe de ses jambes. Devant moi, deux Bersaglieri qui m'observaient, sans doute étonnés de voir une infirmière pareillement désœuvrée, échangèrent quelques œillades et l'un d'eux se pencha vers moi : « Vous cherchez quelqu'un, Signorina ? – Non, non, dis-je, je pensais m'être trompée d'escalier », et gravissant les marches en toute hâte, je regagnai la salle. Rayonnante, je vins me rasseoir auprès de mon Renaud. « Vous m'avez si vite laissé tomber... A cause du dragon sans doute ? », et, comme

je restais sans donner d'explication : « Malwyda, vous êtes méchante comme Malwyda, en cela aussi vous lui ressemblez. – Bon, si vous voulez... Cette chapelle, où donc est-elle située ? – Ici même, fit-il en pointant de l'index vers le sol, dans une crypte, quelques marches à descendre... Mais non, Schwester, vous ne le ferez pas... – Vous me la donnez, cette clé ? », dis-je en tendant la paume. Il y mit la clé, la retira, prétexte à me saisir les doigts. Derrière la porte vitrée, j'aperçus l'aumônier en train de causer avec le major ; il allait entrer. Je crus devoir dégager ma main ; mon bracelet-montre indiquait six heures, d'autres blessés m'attendaient. Pensant que j'allais partir : « Restez », dit-il, en se dressant sur ses coudes, et il parlait avec la même précipitation qu'au début, « il y a là en bas quelque chose de très important, d'épouvantable même, je ne le dirai certainement pas à ce jésuite », et il désignait l'aumônier qui, parlant toujours au major, tenait la porte entrebâillée. « Mais à vous, à vous, mon ange... » Et alors, après m'avoir considérée quelques secondes, tenant la clé sur ses lèvres, sa voix se fit presque zézayante comme celle d'un enfant qui formule une demande qu'il sait trop bien répréhensible : « Vous pourriez m'accorder quelque chose... oh, sans risques », et tandis que je m'attendais à tirer de lui je ne sais quel renseignement qui dépasserait ma compétence : « ... Vous savez tout le prix qu'un homme attache à contempler ce qu'il ne saurait plus posséder autrement », et passant le doigt légèrement sur ma blouse et effleurant le contour de mes seins : « Voilà qui était splendide chez Malwyda. » Je m'étais reculée sans pouvoir retenir un léger tressaillement : « Quel tort cela pourrait-il vous faire ? », ajouta-t-il avec une certaine lourdeur tudesque. Sur le coup, je n'avais réagi en aucune façon comme l'eût fait n'importe quelle autre jeune fille dans mon cas. J'affectai même l'air de réfléchir, la tête penchée sur le côté, les yeux mi-clos, le regardant du coin de l'œil. En effet cela ne pouvait me faire aucun tort, sinon de me valoir un renvoi pur et simple, si jamais il lui arrivait ensuite de s'ouvrir de façon aussi brusque à d'autres qu'à moi. Cependant je n'y croyais guère, et il m'eût paru quant à moi parfaitement imbécile de me refuser à une fantaisie aussi naïve, venant de la part d'un être meurtri. Mais telle était alors l'intimidation que me faisait subir Louise que cette faveur pourtant si simple qu'il sollicitait, je pensais ne pas devoir l'accorder sans qu'elle tournât au bénéfice de ma mission. « Soit ! dis-je, les joues empourprées, mais d'abord donnez-moi cette clé. » Il ne put réprimer les transports d'une reconnaissance pleine d'étonnement, et, dans sa joie, il me

prit les deux mains et voulut encore mettre à l'épreuve la sincérité de mon acquiescement ; il pensait ne pas devoir le mériter sans s'être acquitté d'un aveu plus pénible : « Vous ne savez pas tout ce que j'ai fait ! » Mais moi, prétextant de ne point chercher à savoir ce qui n'appartenait qu'à la fatalité des événements, je me bornai à demander quel genre de chose importante, voire épouvantable, il m'avait dit se trouver dans la crypte. Il fit une diversion en avalant d'un trait un petit verre de cognac ; sans doute avait-il besoin de s'émoustiller pour lâcher enfin des choses moins élégiaques que les précédentes. Inspiré de toute évidence par ce que je venais de lui promettre, il préluda par un compliment qu'il me fit, disant que j'étais fille à ne pas avoir froid aux yeux ; et, m'interrogeant une fois de plus du regard, il fit quelques gestes comme dessinant une enceinte. Pendant quelques semaines, commença-t-il, on l'avait chargé de la surveillance d'un camp d'otages. Pour lui non plus, ça n'avait pas été drôle ; et, en effet, bientôt il avait reçu l'ordre d'expédier quelques familles juives en Allemagne. Ce disant, il guettait le moindre soupçon d'indignation que je laisserais paraître et il la voulait prévenir en ajoutant que c'était sous peine de graves sanctions qu'il avait dû exécuter cet ordre. Cependant que je me composais un visage impassible pour ne pas l'accabler plus que je ne le sentais être, il en vint à un détail que sans doute il intercalait comme une circonstance atténuante ; il disait n'avoir pas eu la force d'embarquer les enfants, et que, persuadant son collègue de l'avantage qu'il y avait à les garder, il leur aurait ainsi évité la déportation ; et peu après, il avait pu les confier à cet aumônier italien sous la condition expresse de les tenir à sa disposition, le cas échéant. Ici, je ne pus maîtriser des réflexes héréditaires depuis la Révocation, et, sur un ton de diaconesse : « Ainsi, dis-je, vous n'auriez pas hésité à les expédier à leur tour au cas où vous auriez été menacé ? – Que voulez-vous, dit-il, j'étais décidé à survivre. » Là encore la réplique me vint : « Est-ce là l'honneur du soldat ? », comme si Louise me l'eût souillée, et j'ajoutai avec emphase : « Toujours de nouvelles victimes, toujours de nouveaux innocents, malgré la présence réelle ! » Mais, par devers moi, je le haïssais davantage pour son agréable mine que pour ces malheureux enfants ; et peu s'en fallût que dans un élan irrésistible de ma propre chair, ignorante des détresses dont il s'était fait l'instrument, je n'en vinsse à détester les victimes pour n'applaudir qu'à sa propre franchise. Il s'était interrompu et, comme je m'informai du sort de cet aumônier, il parut ne plus y être, marmonnant je ne sais quoi en allemand, retroussant ses

manches et se débraillant. Il tendit le bras vers un flacon d'alcool, mais par je ne sais quelle inspiration, j'avais porté la main sur ce flacon et de nouveau nos doigts se rencontrèrent. « Une petite friction », dit-il en souriant de toutes ses dents, et, d'un tampon d'ouate, je le frottai dans la nuque et sur les tempes tandis qu'il aspirait avec force les effluves ; ce qui me permit d'insister à nouveau. Rafrâichi, il parut avoir moins de mal à récapituler ce passé récent, car à me faire entendre la suite peut-être pensait-il s'absoudre à mes yeux. Il allait en revanche me rappeler à l'ordre sans qu'il s'en doutât le moins du monde. En effet, ayant appris que cet aumônier s'était empressé de mettre les enfants juifs à l'abri des poursuites dans différents couvents, j'eus moi-même un sursaut, littéralement soulagée de trouver ici comme une raison sérieuse de prêter à von A. plus d'attention que je ne lui devais. Il continuait, sur un ton de récrimination presque. Les S. S. lui avaient réclamé ces enfants, une enquête sévère avait été menée. Par mesure disciplinaire, on l'avait envoyé sur le front, à Anzio, tandis qu'on fusillait le prêtre. Il s'arrêta, le menton dans le creux de la main. Allais-je suivre cette piste ? rentrer dans l'ornière des jeunes filles qui se voulaient rendre utiles ? Sans doute von A., s'il consentait à parler davantage, me donnerait-il des précisions. « Un vrai martyr, ce prêtre », insinuai-je. Il répéta encore une fois que c'était un espion et qu'il n'avait du prêtre que la soutane. Je ne paraisais pas comprendre encore qu'il s'agissait de l'activité clandestine non d'un résistant ni d'un héros, mais d'un parfait escroc : que sous le couvert d'un acte charitable il s'était fait verser une véritable rançon par les familles menacées, pour chacun de leurs enfants. Enfin, il sembla vouloir tout brouiller dans mon esprit lorsqu'il se mit à parler des rapports antérieurs qu'il avait eus avec ce Vittorio, comme il le nommait, et qu'il disait de vieille noblesse romaine, avec lequel il s'était lié à l'université de Bologne. Très amoureux de Malwyda, Vittorio espérait la partager avec lui, qui s'y était opposé, naturellement ; que Vittorio lui en avait gardé rancune, et qu'au moment où avait éclaté le conflit entre Ribbentrop et Ciano, il travaillait contre le Duce et le Führer, louvoyant entre Ciano et le Vatican ; qu'en un mot c'était un faux jeton. Il interrompit soudain cette manière d'oraison funèbre que j'avais eu peine à suivre. Incommodé par une forte odeur d'éther qui montait d'un lit voisin, derrière la cloison, il manifesta le besoin de prendre l'air un instant et me pria de le soutenir. Tandis que je lui passais le bras autour du torse, il lança ses longues jambes hors de sa couche et enfila une paire de bottes. Du fond

de la salle, le surveillant lui fit un geste de dénégation : l'heure de la sortie était passée et celle de l'appel était proche. Von A. désigna la haute fenêtre en face et, quand il fut debout de toute sa haute taille, j'eus un léger tremblement à sentir son bras sur le mien. Nous nous dirigeâmes vers la croisée qui donnait sur un balcon. Une fois dehors, dans l'air quelque peu rafraîchi par l'orage, sous un ciel tourmenté et s'ouvrant très bas sur un horizon turquoise, nous apercevions par une échappée entre deux hautes maisons les dômes et les toitures des édifices colorés par les feux du couchant. Dans le jardin, le jet d'une fontaine retombait dans sa vasque entre les frondaisons de magnolias, et les pas réguliers d'un couple de sentinelles sur le gravier, le murmure de l'eau, la rumeur de la cité se mêlaient aux grondements de la canonnade. Un mur séparait le jardin de l'hôpital de celui, mitoyen, d'un cloître. La cloche y sonnait justement les vêpres au moment où von A. vint s'appuyer sur la balustrade du balcon. Sa belle physionomie se détachait sur le fond du ciel, et je restais un instant à garder ma main sous son bras. De l'intérieur on ne pouvait pas nous voir à travers les vitres occultées des battants de fenêtre que nous avions tirés derrière nous. Ici, face à la Ville éternelle, la guerre, les événements s'estompaient dans le sentiment vif mais bref de la vie délicieuse. Il hochait la tête en silence, le regard sur les monuments du monde disparu, et il semblait avoir oublié son dernier propos, quand tout à coup, montrant la coupole de Saint-Pierre : « Et dire que je devais l'enlever, celui-là ! déclara-t-il. – Celui-là ? demandai-je, qui donc, celui-là ? – Pie XII, Donnerwetter ! L'emmener comme otage à Nuremberg ! », et il se mit à rire aux éclats, comme un enfant taquin. Et me serrant quelque peu l'épaule : « Ce fou de Heidi m'avait proposé ce genre de mission. Ici, à Rome, il pensait rétablir Jupiter Capitolinus ! » Et il hurlait si fort que les sentinelles s'arrêtèrent et levèrent le regard vers le balcon : « Prego, silenzio, signore commandante ! » dit l'un d'eux, mais ils étaient hilares. « Cette opération se nomme « Apostata » et il n'est pas dit qu'elle ne s'accomplisse un jour... continua-t-il en riant. Vous comprenez, je m'en étais chargé avec quelques autres pour éviter d'aller au front russe, et puis je comptais retrouver Vittorio... Cette canaille de garçon me faisait croire que Ciano nous appuyait dans cette affaire et que lui-même n'était entré dans les ordres que pour mieux surveiller Monsignor T. au Vatican... Pensez-vous que j'aie jamais cru à la réussite de pareille bouffonnerie... Mais lui, pour me mettre en confiance, la prenait au sérieux, quitte à se renseigner sur des choses

autrement importantes... » Il avait cessé de rire, et il s'accoudait, penché sur le jardin : « Pauvres cons que nous sommes ! » Il fit quelques gestes dans le vide, puis : « Quand je l'ai vu à la veille de son exécution, il m'a passé la clé du tabernacle... Le saint-sacrement en avait été retiré et la chapelle désaffectée... Je pouvais donc avoir accès au secret qui y est pratiqué, sans avoir recours à un prêtre... » Cette dernière phrase sonnait étrangement. « Ne me parliez-vous pas tout à l'heure d'une influence de la présence réelle sur vos rapports avec Malwyda ? – Je vous ai dit cela... dit-il d'un air rêveur, et l'on n'eût su dire s'il affirmait ou s'interrogeait. – Est-ce avant ou après l'arrestation de Vittorio que vous y avez déposé ces lettres ?... » Il porta la main à son front, comme s'il ne saisissait plus lui-même le fil de ce qu'il m'avait rapporté au début. « ... Avant, naturellement... Avant, bien entendu... – Donc, c'était lui seul qui avait pu les y déposer, puisqu'il y disait la messe ? – Oui, en effet... Mais, depuis mon retour du front, on y dit la messe à nouveau... La présence réelle m'interdit l'accès du tabernacle... C'était là le piège... » Et, toujours accoudé sur la balustrade, il cachait son front dans ses bras. « Un piège ? dis-je, la présence réelle serait donc un piège ? » et je ne m'étais pas retenue d'effleurer ses cheveux de mes doigts. Il se redressa aussitôt : « Schwester, dit-il, vous seriez prête à témoigner en ma faveur si jamais on retrouvait ces pièces ? – Quelles pièces ? – Schwester, il n'y a jamais eu de lettres de Malwyda... – Mais..., dis-je cette fois, prise d'une anxiété grandissante. – Il n'y a rien d'autre, là, en bas, rien d'autre... que la liste des enfants juifs... » Je me taisais, ahurie. Intérieurement, je jubilais. « Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? C'est merveilleux, les parents retrouveront les enfants ! – Les parents ? Les parents ?... Vous êtes folle, Schwester ! – Pourquoi cette extravagante histoire de lettres confiées au saint-sacrement, vous vous accusiez du pire... – ... Cette liste, c'est pour moi la pendaison, illico ! » Et il enfouit son visage dans ses mains. « Ne désespérez pas maintenant, dis-je, je ferai tout pour enlever ces pièces. – Vous sauriez garder le silence, Schwester ? – Je vous le jure sur l'Évangile ! – Non, oh non, ne faites pas un serment pareil, Schwester !... », et soudain, m'enlaçant avec force et me serrant contre lui : « Tout à l'heure... vous m'avez promis quelque chose, Schwester ! – Je vous l'ai promis, en effet..., balbutiai-je, subitement étourdie de le voir encore penser à ce détail. – Eh bien, mon ange, tenez d'abord votre promesse, et vous jurerez ensuite sur l'Évangile... – Vous avez raison, dis-je en cherchant à me dégager de son

étreinte, il est vrai que je ne jure jamais... – Votre promesse, mon ange, votre promesse accomplie sera le gage de votre parole ! – Le gage de ma parole, dis-je, suffoquée, ne vous ai-je pas cru, moi, sans exiger de preuves... – Vous exigiez la clé... – Rien que pour vous aider !... – Rien que pour me faire pendre ! se mit-il à crier. – Vous ne savez plus ce que vous dites et vous n’avez pas cessé de mentir. – De mentir !?... » dit-il, et brusquement il m’avait relâchée ; mais ce fut pour me saisir la tête des deux mains et, me regardant les yeux dans les yeux : « Vous croyez que je continue de mentir ? – Eh oui, autant qu’il vous plaira ! – Vous ne me croyez pas capable d’avoir séparé les enfants de leurs pères et mères ? – Taisez-vous ! – D’avoir envoyé les parents au four crématoire ? – Allons donc !... – Vous voulez qu’on me pendre, vous le voulez absolument ? », et des deux bras il m’avait soulevée par-dessus la balustrade. « Lâchez-moi ou j’appelle ! – Un cri, et je vous précipite sur le gravier », et il portait la main au col de ma blouse et le faisait sauter. « Pas ici, dis-je, pas ici, on nous observe ! » Mais ma blouse avait craqué et sa large main se glissait dans mon corsage : « Petite espionne », chuchota-t-il, en plongeant les doigts au creux de mes aisselles, « fausse petite infirmière, parfumée et fardée pour exciter les blessés, cuisiner les prisonniers de guerre, procureuse de gibet ! » Naturellement, je me débattais et je giflais cet écervelé : « Encore et encore un coup, ricanait-il. Malwyda savait mieux se défendre », cependant que mes mains s’agitaient et que mes ongles étincelaient sur ses joues et cherchaient à le griffer. Pour la première fois, un homme osait cela sur moi et je maudissais non pas le sort affreux de ces juifs arrachés à leurs enfants, mais ce prétendu châtement du ciel qui ne l’avait frappé lui, à Anzio, que pour exacerber son besoin de vivre. Bientôt mes mains s’étaient apaisées et, tandis que mes paumes cherchaient ses lèvres, il m’arriva de choir hors de ce monde où l’on m’avait appris à faire des gestes de dévouement, de sacrifice, de charité. Quand il eut réussi à me dénuder les seins, je compris vite combien m’indifféraient les blessés et les tués, les déportés et les persécutés, les suppliciés et les bourreaux, les atrocités et la punition de ces atrocités. A la minute même, je voyais mes seins se dresser et s’épanouir malgré moi, dociles sous ces mains étrangères. C’étaient les mains d’un ennemi, criminel et mutilé ; et il eût fallu que moi, l’« infirmière parfumée et fardée », je lui fusse livrée totalement pour que j’éprouvasse la gravité de l’heure. Mais tout ceci ne devait pas même tirer à conséquence.

A peine von A. avait-il baisé la pointe de mes seins, qu'il se releva, l'air presque effaré, et me prenant les mains : « Pardon, dit-il, oh pardon, je n'ai pas voulu cela ! – Comment, dis-je en revenant peu à peu de mon émoi, vous n'avez pas voulu cela ? Pour une fois que vous n'auriez rien à regretter... – Schwester, que vous importe ? C'est vous, je le crains, qui n'aurez que trop la force de ne jamais regretter quelque chose... » Alors, les battants de la fenêtre furent ouverts largement. Dans l'embrasure se tenait le major italien, mais derrière lui apparaissaient les casques blancs de deux grands gaillards de la M. P. américaine. L'avant-garde alliée venait de pénétrer dans Rome et déjà perquisitionnait en tout lieu à la recherche des débris de l'armée de Kesselring. « Une pure formalité, dit le major avec courtoisie. – Que lui voulez-vous ? » m'écriai-je en m'adressant dans leur langue aux deux garçons qui n'avaient pas l'air commode. Mais leurs faces rouge brique à lunettes noires restaient impénétrables. « Il est à peine convalescent... », et je considérai le major. « Ils le savent, Signorina, tenez-vous tranquille, au nom du ciel ! » Von A. s'était retourné et, penché vers eux, haussant les sourcils avec l'air de dire : déjà ? il souriait de ses belles dents. Alors, une sorte de vertige me gagna : car il s'était éloigné et venait de rentrer seul dans la salle. Se plaçant entre les deux M. P., il me fit un signe de la main : « Nous qui ne regrettons rien, nous aussi nous aurons notre heure ! » Je ne le voyais plus que de dos, soutenu par les deux soldats sveltes et souples. Lui-même marchait un peu voûté, la tête enfoncée dans les épaules, lançant ses longues jambes de façon quelque peu saccadée. J'étais demeurée sur le balcon, tournant le dos à la ville, les mains appuyées sur la balustrade. A l'intérieur, le même pêle-mêle avait repris autour des différents lits et je ne pouvais me décider à retraverser la salle. Un insurmontable dégoût me serrait à la gorge. Je me penchai sur le jardin : de Rome montait un formidable tumulte. Ma vue se brouilla et je m'aperçus que je pleurais. J'arrangeai mes cheveux, je boutonnai ma blouse lentement, je tréignai même de rage, lorsque mes doigts tâtèrent un objet plat et métallique dans mon corsage : c'était la clé du tabernacle. Et voici que je me mis à la baiser avec ferveur. Ce petit objet auquel je ne songeais plus, je le serrais dans ma main. N'était-ce pas comme le gage d'un pacte que je venais de conclure avec des puissances inconnues...

Roberte, ce soir

...cujus abditis adhuc vitiis congruebat.

TACITE

Mon oncle Octave, l'éminent professeur de scolastique à la Faculté de..., souffrait de son bonheur conjugal comme d'une maladie, certain qu'il était de s'en guérir dès qu'il l'aurait rendue contagieuse. Ma tante Roberte avait ce genre de beauté grave propre à dissimuler de singulières propensions à la légèreté ; on s'estime lésé sitôt qu'on les découvre, et l'on croit devoir regretter de n'avoir su montrer plus de décision. Il est étrange que mon oncle lui-même ait pu se croire la première victime de cette équivoque ; ma tante qui s'en rendait compte, s'était raidie dans une attitude d'autant plus hostile à toutes ses idées. Plus elle prenait cette attitude, plus mon oncle la jugeait énigmatique ; pour sortir de sa perplexité, il n'avait su trouver mieux que d'introduire dans leur train de vie une loi de l'hospitalité qui est considérée comme honteuse dans nos traditions. Ma tante passait pour une femme « émancipée », mais là encore mon oncle se trompait ; il est évident qu'elle n'avait pu que désapprouver cette innovation ; mais ce qui est certain aussi, c'est qu'elle avait dû se soumettre plus d'une fois à cette coutume. C'est ainsi que je m'explique aujourd'hui l'atmosphère de la maison où je passai une adolescence si agitée. Ma tante me traitait comme un frère et le professeur avait fait de moi son disciple préféré. Le plus

extraordinaire, c'est que je servis de prétexte à la pratique de cette hospitalité dont ma tante faisait les frais.

J'avais treize ans lorsque je fus adopté par les Octave. Mon oncle jugea nécessaire de me donner un précepteur. Ainsi j'en eus successivement trois qui tous furent choisis dans l'entourage des Octave. Ils recevaient beaucoup de monde dans leur résidence d'été. Brusquement, tel invité était, déclaré responsable de mon éducation, puis au bout de quelques mois, parfois au bout de quelques semaines, il disparaissait.

Il est vrai que ma tante Roberte m'avait inspiré une passion violente. Mais mon oncle, ayant deviné mon trouble, en profita de façon perfide pour contempler en mon individu sa propre perversité. Comme chez tous les jeunes gens de mon âge, la passion que j'éprouvais se voulait des plus platoniques. Mon oncle sut la changer en un nœud de vipères, car comment nommer autrement le monstrueux ramas de désirs charnels et spirituels qui se forma bientôt dans mon cœur à la suite de la torture mentale qu'il m'infligea ? Comme tout ceci, quant à moi, n'offre qu'un intérêt limité, qu'en revanche le comportement du professeur révèle dans quel genre de pièges le langage peut faire tomber la pensée la plus lucide, j'ai cru utile de noter certaines de ses digressions et de les reproduire dans le contexte de cette singulière expérience de mes années d'études.

DIFFICULTÉS

Quand mon oncle Octave prenait ma tante Roberte dans ses bras, il ne fallait pas croire qu'il fût seul à la prendre. Un invité entraît, alors que Roberte toute à la présence de mon oncle, ne l'attendait pas, et pendant qu'elle craignait que l'invité ne vînt, parce que Roberte s'attendait à quelque invité d'une résolution irrésistible, déjà l'invité surgissait derrière elle, alors que c'était mon oncle qui entraît, juste à temps pour surprendre l'effroi satisfait de ma tante, surprise par l'invité. Mais dans l'esprit de mon oncle, cela ne durait qu'un instant et de nouveau mon oncle était sur le point de prendre ma tante dans ses bras. Cela ne durait qu'un instant... car enfin, on ne peut pas à la fois prendre et ne pas prendre, être là et n'y pas être, entrer quand on est à l'intérieur. Mon oncle Octave en demandait trop s'il voulait prolonger l'instant de la porte ouverte, c'était déjà beaucoup qu'il pût obtenir que l'invité apparût à la porte et qu'à l'instant même l'invité surgît derrière Roberte pour permettre à Octave de se sentir lui-même l'invité quand, empruntant à l'invité le geste d'ouvrir la porte, venant du dehors, il pouvait de là, les apercevoir avec le sentiment que c'était lui, Octave, qui surprenait ma tante.

Rien ne saurait mieux donner une idée de la mentalité de mon oncle que ces pages manuscrites qu'il avait fait mettre sous verre et encadrer pour les suspendre au mur de la chambre réservée aux visiteurs, juste au-dessus du lit, quelques fleurs des champs se fanant sur le cadre de style ancien :

LES LOIS DE L'HOSPITALITÉ

Le maître de céans n'ayant de souci plus urgent que celui de faire rayonner sa joie sur n'importe qui, au soir, viendra manger à sa table et se reposer sous son toit des fatigues de la route, attend avec anxiété sur le seuil de sa maison l'étranger qu'il verra poindre à l'horizon comme un libérateur. Et du plus loin qu'il le verra venir, le maître se hâtera de lui crier : « Entre vite, car j'ai peur de mon bonheur. » C'est pourquoi d'avance le maître saura gré à quiconque, loin de considérer l'hospitalité comme un accident dans l'âme de celui et de celle qui l'offrent, la tiendra pour l'essence même de l'hôte et de l'hôtesse, l'étranger lui-même venant en tiers partager cette essence à titre d'invité. Car le maître de céans recherche avec l'étranger qu'il reçoit une relation non plus accidentelle, mais essentielle. L'un et l'autre ne sont d'abord que des substances isolées, sans communication l'une avec l'autre, qui ne soit toujours qu'accidentelle : toi qui te crois loin de chez toi chez quelqu'un que tu crois être chez soi, tu n'apportes que les accidents de ta substance, en tant qu'ils font de toi un étranger, à celui qui te reçoit dans tout ce qui ne fait de lui-même qu'un hôte accidentel. Mais parce que le maître de céans invite ici l'étranger à remonter à la source de toutes substances au delà de tout accident, voici comment il inaugure une relation substantielle entre lui et l'étranger, qui en vérité sera un rapport non plus relatif, mais absolu, comme si, le maître étant confondu avec l'étranger, sa relation avec toi qui viens d'entrer n'était plus qu'une relation de soi à soi-même.

Dans ce but l'hôte s'actualise dans l'invité, ou si tu veux, il actualise une possibilité de l'invité, autant que toi, l'invité, une possibilité de l'hôte. La délectation la plus éminente de l'hôte a pour objet l'actualisation dans la maîtresse de céans de l'essence inactuelle de l'hôtesse. Or à qui incombe ce devoir sinon à l'invité ? Est-ce à dire que le maître de céans s'attendrait à une trahison de la part de la maîtresse de céans ? Or il semble que l'essence de l'hôtesse, telle que se la représente l'hôte, serait en ce sens, indéterminée et contradictoire. Car ou bien l'essence de l'hôtesse est constituée par sa fidélité à l'hôte, et alors elle échapperait d'autant plus à lui qu'il voudrait justement la connaître dans l'état contraire de la trahison ; elle ne saurait le trahir pour lui être fidèle ; ou bien l'essence de l'hôtesse est vraiment constituée par l'infidélité, et alors l'hôte n'aura plus aucune part à l'essence de l'hôtesse qui serait susceptible d'appartenir, accidentellement, en tant que maîtresse de céans, à l'un des invités. La notion de maîtresse de céans, est prise sous la raison d'existence ; elle n'est une hôtesse que sous la raison

de l'essence : cette essence est donc limitée par son actualisation dans l'existence en tant que maîtresse de céans. Et la trahison n'a donc ici d'autre fonction que de rompre cette limitation. Si l'essence de l'hôtesse est dans la fidélité à l'hôte, cela permet à l'hôte de faire surgir aux yeux de l'invité l'hôtesse, essentielle dans la maîtresse de céans existante ; car l'hôte en tant qu'hôte doit jouer sous risque de perdre, puisqu'il compte sur elle pour la stricte application des lois de l'hospitalité et qu'elle ne saurait se dérober à son essence, faite de fidélité à l'hôte de peur que, dans les bras de l'inactuel invité venu pour l'actualiser en tant qu'hôtesse, la maîtresse de céans n'existât que traîtreusement.

Si l'essence de l'hôtesse était dans l'infidélité, l'hôte aura beau jouer, il aura perdu d'avance. Mais l'hôte veut connaître le risque de perdre et il estime que perdant plutôt que gagnant d'avance, il saisira coûte que coûte l'essence de l'hôtesse dans l'infidélité de la maîtresse de céans. Car ce qu'il veut, c'est la posséder infidèle, en tant qu'hôtesse remplissant fidèlement ses devoirs. Il désire donc actualiser par l'invité quelque chose en puissance chez la maîtresse de céans : une hôtesse actuelle par rapport à cet invité, inactuelle maîtresse de céans par rapport à l'hôte.

Si l'essence de l'hôtesse demeure ainsi indéterminée, parce qu'il semble à l'hôte qu'il lui échapperait quelque chose de l'hôtesse au cas où cette essence ne serait que pure fidélité de la maîtresse de céans, l'essence de l'hôte se propose comme un hommage de sa curiosité à l'essence de l'hôtesse. Or, cette curiosité, en tant qu'une puissance de l'âme hospitalière, ne peut avoir d'existence propre que dans ce qui paraîtrait à l'hôtesse, si elle était naïve, du soupçon ou de la jalousie. L'hôte n'est ni soupçonneux ni jaloux, parce qu'il est curieux essentiellement de cela même qui, dans la vie courante, en ferait un maître de céans soupçonneux, jaloux, insupportable.

Que l'invité ne se trouble point ; qu'il n'aille donc pas croire qu'il puisse jamais constituer la cause d'une jalousie ou d'un soupçon qui n'ont pas même de sujet propre qui les éprouverait. En réalité l'invité est tout le contraire ; car c'est de l'absence de cause d'une jalousie et d'un soupçon qui ne sont autrement déterminés que par cette absence, que l'invité va sortir de sa relation accidentelle d'étranger pour jouir d'une relation essentielle avec l'hôtesse dont il partage l'essence avec l'hôte. Essence de l'hôte, l'hospitalité, loin de se restreindre aux mouvements de la jalousie et du soupçon, aspire à convertir en présence l'absence de cause de ces

mouvements, et à s'actualiser dans cette cause. Que l'invité comprenne bien son rôle : qu'il stimule donc sans crainte la curiosité de l'hôte par cette jalousie et ce soupçon, dignes du maître de céans, mais indignes de l'hôte ; ce dernier y engage loyalement l'invité ; que dans ce concours, ils rivalisent l'un et l'autre de subtilité ; à l'hôte de mettre à l'épreuve la discrétion de l'invité ; à l'invité de mettre à l'épreuve la curiosité de l'hôte : le terme de générosité n'est pas de mise ; car tout est générosité et tout est avarice ; mais que l'invité veille à ce que cette jalousie ou ce soupçon de l'hôte ne réabsorbent entièrement sa curiosité ; car c'est de cette curiosité que dépendra pour l'invité de faire valoir son prestige². Si la curiosité de l'hôte aspire à s'actualiser dans la cause absente, comment espère-t-il convertir cette absence en présence, si ce n'est qu'il attend la visitation d'un ange ? Sollicité par la piété de l'hôte, l'ange est susceptible de se couvrir du nom d'un invité – est-ce toi ? – que l'hôte croit fortuit. Dans quelle mesure l'ange actualisera-t-il dans la maîtresse de céans l'essence de l'hôtesse telle que l'hôte incline à se la représenter, alors que cette essence n'est connue que de celui qui au delà de l'être, connaît ? En inclinant l'hôte tant et plus, car l'invité, fût-il ou non un ange, n'est qu'inclination de l'hôte : sache, cher invité, que ni l'hôte ni toi, ni l'hôtesse elle-même ne connaissent encore l'essence de l'hôtesse ; surprise par toi, elle cherchera à se retrouver dans l'hôte qui dès lors ne la retiendra plus : mais qui, la sachant dans tes bras, s'estimera plus riche que jamais de son trésor.

Pour que la curiosité de l'hôte n'en vienne à se dégrader dans la jalousie et le soupçon, à toi, l'invité, de discerner l'essence de l'hôtesse dans la maîtresse de céans, à toi de la précipiter dans l'existence : ou bien l'hôtesse ne reste qu'un phantasme, et tu demeures étranger dans cette maison, si tu laisses à l'hôte l'essence inactualisée de l'hôtesse ; ou bien tu es cet ange et tu donnes par ta présence l'actualité à l'hôtesse : tu auras plein pouvoir sur elle autant que sur l'hôte. Ne vois-tu pas, cher invité, que ton intérêt supérieur est d'amener la curiosité de l'hôte au point où la maîtresse de céans mise hors d'elle-même s'actualisera tout entière dans une existence que toi, l'invité, tu seras seul à déterminer, et non plus la curiosité de l'hôte ? Dès lors l'hôte aura cessé d'être le maître chez lui : il aura entièrement satisfait à sa mission. A son tour il sera devenu l'invité.

I
LA DÉNONCIATION

*Allez, allez, Madame,
Étaler vos appas et vanter vos mépris
A l'infâme sorcier qui charme vos esprits.*

CORNEILLE, Médée, II.

*Dans le cabinet d'Octave le soir.
Octave et son neveu Antoine.*

ANTOINE

Vous avez développé d'autres photographies de votre séjour à Ascona, oncle Octave ?

OCTAVE

Vois-tu celle-ci, c'est un instantané d'une réussite peu commune.

ANTOINE

Prise où ?

OCTAVE

Dans la villa de Madame de Watteville, au salon où avaient lieu les débats.

ANTOINE

Quelle scène extraordinaire... cette jeune dame...

OCTAVE

...dont la jupe a pris feu à la cheminée et qui en se retournant du côté du foyer alors qu'elle se précipitait en avant, se jette dans les bras de ce monsieur qui lui arrache la jupe pour éteindre la flamme.

ANTOINE

Mais cette dame, c'est tante Roberte... Avouez, mon oncle, que vous vous êtes amusé à faire un montage, vous n'avez pas pris cette photo sur le fait ?

OCTAVE

Je l'ai prise à l'instant même où tante Roberte faisait sa conférence dans le salon de la villa ; elle venait de s'accouder imprudemment au manteau de la cheminée, la jupe s'est enflammée pendant qu'elle parlait.

ANTOINE

Et vous n'avez eu d'autre idée que de la photographier alors qu'elle courait un si grand danger ?

OCTAVE

Je te dis que j'allais la photographier au moment où elle parlait ; mais c'est sur le point de déclencher le diaphragme que l'incident s'est produit...

ANTOINE

Accident, oncle Octave.

OCTAVE

Incident, te dis-je.

ANTOINE

Oncle Octave, vous me donnez un tirage de cette photo-là ?

OCTAVE

En aucun cas ; c'est le gage d'une opération à laquelle, toutefois, je consens à t'initier, si tu sais te taire.

ANTOINE

Je vous le jure !

OCTAVE

Mais, au préalable, j'aurais à te poser quelques questions gênantes.

ANTOINE

Rien ne saurait m'être plus agréable, oncle Octave !

OCTAVE

Attends-toi à être moins libre, même si tu refuses de me répondre.

ANTOINE

A quoi bon cette liberté ? Je ne sais qu'en faire. A vous entendre dire ce que je n'ose m'avouer moi-même, je serai soulagé et me verrai plus clairement dans vos paroles.

OCTAVE

Il y a quelqu'un en ce moment entre toi, mon neveu, et moi, ton oncle.

ANTOINE

C'est affreux... Te regrette que les choses en soient venues là...

OCTAVE

Ce n'est pas de ta tante Roberte que je parle... ni de mes disputes avec elle au sujet de ta formation.

ANTOINE

Oh !... Mais alors...

OCTAVE, *feignant de passer outre.*

Il s'agit de quelqu'un... qui peut-être la concerne tout de même.

ANTOINE

Mais entre vous et moi ? Qui d'autre, mon oncle ?

OCTAVE

Celui qui nous empêche de nous entendre, à l'instant même.

ANTOINE

Qu'est-ce à dire ?

OCTAVE

Et pourtant sans lui nous ne saurions aboutir.

ANTOINE

Il y aurait encore une quatrième personne ?

OCTAVE

Non, mais un tiers, celui qui s'interpose entre toi et moi, entre moi et tante Roberte, entre ta tante et toi-même.

ANTOINE

Vous me déconcertez...

OCTAVE

Et ce tiers est un pur esprit.

ANTOINE

Vous plaisantez.

OCTAVE

Je n'ai jamais été plus grave. Je lui ai *nommé Roberte*.

ANTOINE, *interdit*.

Où voulez-vous en venir ?

OCTAVE

A combler tes désirs.

ANTOINE, *sursautant*.

Vous... me... avec ma tante ?

OCTAVE, *le tranquillisant*.

Ne va pas si vite en besogne. Rien n'est plus... impalpable en dépit des apparences... tout dépend de lui.

ANTOINE

Que vous arrive-t-il, mon oncle ?

OCTAVE

Tu manques encore de discernement, je m'en doutais.

ANTOINE

A vous de me le donner, cher oncle.

OCTAVE

Alors, écoute bien. J'ai nommé Roberte au pur esprit.

ANTOINE

Mais vous l'avez déjà dit, et c'est là ce que je ne conçois pas ! Comment l'avez-vous pu nommer à un pur esprit ?

OCTAVE

Tu t'étonnes du fait, mais c'est un fait accompli. Il n'y a pas à revenir là-dessus. Il te faut accepter les choses telles qu'elles sont, sinon, inutile de poursuivre.

ANTOINE

Mettons que je l'accepte. Je vous en supplie, expliquez-moi.

OCTAVE

Tu es à la fois incompréhensif et trop pressé de savoir les conséquences de ce dont tu n'as aucune idée ; ce qui aurait dû te frapper, ce n'est point cette dénonciation que j'ai faite au pur esprit, mais ce qui est grave, autant que l'entretien que nous avons en ce moment, c'est qu'au lieu de nommer l'esprit à Roberte, comme l'auraient exigé mes rapports avec elle, c'est le contraire qui s'est produit. A l'insu de ta tante Roberte, moi, ton oncle Octave, je dénonce mon épouse à un pur esprit. Du coup, Roberte devient *l'objet* d'un pur esprit, lequel devient dès lors mon complice.

ANTOINE

Je comprends qu'au moment où nous parlons, ma tante est l'objet de notre entretien, de nos propres esprits, comme n'importe quoi d'autre dont nous parlerions, tel aussi ce pur esprit. Mais comment ma tante peut-elle devenir l'objet des préoccupations de cet esprit-là ?

OCTAVE

Ne dis pas « ma tante ». Dis : Roberte, et tu comprendras immédiatement. Car quand tu penses à ta tante, à la manière dont tu y penses, et que je sais que tu y penses, comme moi tu penses simplement à Roberte.

ANTOINE

Oui, mon oncle, on ne peut rien vous cacher.

OCTAVE

Répète donc ce que je t'ai dit.

ANTOINE

Mon oncle Octave a nommé ma tante Roberte au pur esprit.

OCTAVE

Mais pas du tout ! Ce n'est pas ce que j'ai dit. Voici : j'ai nommé Roberte au pur esprit. Répète exactement.

ANTOINE

J'ai nommé Roberte au pur esprit.

OCTAVE

Tu l'as fait toi-même, dès l'instant que tu pensais à elle, avec cette différence que, pas plus que ta tante, tu n'as de notion précise du pur esprit pour pouvoir l'invoquer. Au contraire, tu crois avoir une représentation bien nette de Roberte même.

ANTOINE

Pas aussi précise que vous, oncle Octave.

OCTAVE

Or c'est là où tu te trompes. Car justement Roberte m'échappe au point qu'il me faille invoquer le pur esprit pour que la prenant pour objet, lui-même me révèle ce qu'elle me cache – ce que peut-être elle ne te cacherait point.

ANTOINE

Tante Roberte est pour moi comme une sœur aînée, attentive et sévère à la fois.

OCTAVE, *avec une certaine anxiété.*

Mais encore ?

ANTOINE

Pleine de condescendance, sinon moqueuse dès qu'il s'agit des cours de théologie que vous me donnez.

OCTAVE

Voilà qui se complète, ce me semble, dans ta représentation.

ANTOINE

De plus incroyante et austère.

OCTAVE

L'incroyance pour moi, l'austérité pour toi. Est-ce bien là Roberte tout entière ? Est-ce là celle qui peut devenir objet du pur esprit ? Forme et matière, actuelle et inactuelle ? Dis-moi, cher enfant, que désignerons-nous à l'esprit pur, son incroyance ou son austérité ?

ANTOINE

« Désignerons-nous », dites-vous, mon oncle, mais ce n'est que vous qui le faites, en la nommant au pur esprit.

OCTAVE

Que désignerais-tu donc à ma place, Antoine ?

ANTOINE

Son incroyance.

OCTAVE

Tu mens !

ANTOINE

Vous me demandez : à votre place...

OCTAVE

Donc : toi-même tu dénoncerais son austérité.

ANTOINE, *éludant la question.*

Dès que vous la nommez au pur esprit, n'est-ce pas Roberte tout entière que vous lui dénoncez ?

OCTAVE

C'est qu'entre nommer et dénoncer il y a une notable différence. Ce que je dénoncerais en elle, ce n'est pas Roberte, l'épouse aux petits soins, c'est ce qui derrière les petits soins commet de grands torts, dérobe en offrant et cela sans aucune preuve, grâce aux petits soins. (*Octave oublie qu'il parle à son neveu qui, gêné, baisse la tête. L'oncle s'en aperçoit et reprend :*) Ce que j'ai dénoncé au pur esprit, ce n'est pas l'actualité banale de notre vie commune, c'est d'abord l'inactualité même que le pur esprit partage avec Roberte.

ANTOINE

Donc si l'inactualité de Roberte est déjà partagée par le pur esprit, vous ne lui désignez en elle que ce qu'il connaît déjà ?

OCTAVE

A ta question, je répondrais par une autre : ne disais-tu pas que ta tante est pour toi comme une sœur aînée, attentive et sévère à la fois ?

ANTOINE

En effet.

OCTAVE

Ce sont donc là des choses qui, à moi, m'échappent ; inactuelles pour moi, actuelles pour toi.

ANTOINE

Cela est vrai.

OCTAVE

N'ajoutais-tu aussitôt qu'elle se moquait quelque peu de mes recherches les plus graves ?

ANTOINE

Je le reconnais.

OCTAVE

Et ne résumais-tu pas tout à l'heure ton impression en la disant incroyante et austère ?

ANTOINE

Absolument.

OCTAVE

Tout ceci est-il actuel pour moi ou pour toi ?

ANTOINE

C'est bien ainsi que ma tante est présente à mon esprit.

OCTAVE

A ton esprit. Voilà donc déjà une part de l'inactualité de mon épouse qui me serait révélée : l'attitude prise à l'égard de mon neveu de « sœur aînée, attentive, et sévère ». Dis-moi, que recouvrent ces expressions ? Est-ce là l'impression qu'une tante donne généralement à son neveu ?

ANTOINE

Sans doute pas.

OCTAVE

Pour ce qui est de son incroyance, c'est une chose entendue. Mais que me parles-tu de son austérité ?

ANTOINE

Je regrette ce terme.

OCTAVE

N'est-ce pas de ta part une façon de dire ta contrariété ?

Antoine se tait.

OCTAVE

Elle te paraît austère, parce que son incroyance ne l'entraîne pas à des désordres ?

ANTOINE

Il se peut.

OCTAVE

Et tu les attends toutefois, ces désordres ?

Antoine se tait encore.

OCTAVE

Toujours est-il que ces désordres, toute sa personne te les suggère ?

ANTOINE

C'est une simple vue de mon esprit.

OCTAVE

Et maintenant je puis répondre à ta question de tout à l'heure : si cette austérité est une vue de ton esprit, comme cette incroyance est une vue du mien propre, nos deux esprits que nous sommes l'un et l'autre ne forment jamais un esprit assez détaché de nos contingences pour juger et trouver la Roberte cachée que nous cherchons : cette austérité que nous désignons au pur esprit, il ne la connaît certainement pas plus que l'inactualité de Roberte. Car la seule actualité que tu saches, c'est qu'elle est incroyante, et que tes désirs ne puissent en tirer parti comme tu voudrais. De là tu conclus à son austérité – et moi-même à sa fidélité. Dès lors, comment ne serait-ce pas ce qui est derrière son incroyance, évidente à nos propres esprits, que nous désignerons en elle au pur esprit ?

ANTOINE, *soudain moqueur, avec autorité.*

Mais que voulez-vous qu'il y ait derrière son incroyance sinon l'impossibilité d'établir le moindre rapport entre Roberte et le pur esprit ?

OCTAVE

Tu crois raisonner juste, sans t'apercevoir qu'au Heu de remonter au delà de son incroyance, tu restes en deçà. Si c'était l'incroyance de Roberte qui fondait l'impossibilité d'établir un rapport entre Roberte et le pur esprit, il serait vain d'invoquer ce dernier pour qu'il révélât l'inactualité de Roberte qui nous échappe et qui n'est autre que son essence. Mais si nous espérons la saisir dans cette révélation du pur esprit, force nous est de supposer que loin d'être à l'origine, l'incroyance ne fait que découler de l'impossibilité qui la fonde. C'est pourquoi l'austérité de Roberte te semble impossible. Mais pour en découvrir la fausseté et pour venir à bout de l'impossible, il faut d'abord affirmer que l'impossibilité *est*, ce qui permet à l'austère incroyance d'exister.

ANTOINE

Cela est choquant : l'impossibilité serait l'inactualité de Roberte. Comment le pur esprit pourrait-il en faire son objet, oncle Octave, quand bien même vous la lui désigneriez ? A quoi bon dire que l'impossibilité est ? Vraiment je ne vois point de communication possible entre Roberte et l'esprit ?

OCTAVE

Moins tu vois, mon enfant, et plus tu approches de la vérité : tu ne vois point de communication possible de sa nature, pour la raison que tu crois que Roberte est toujours Roberte. Te souviens-tu du principe fondamental qui fait d'une substance raisonnable une personne, quand je t'enseignais le mystère de l'union hypostatique ? Réfléchis un peu à toutes ces subtilités des Docteurs que nous avons passées en revue pour expliquer cette union entre la nature humaine et la nature divine. Malgré leurs diverses interprétations, quelle était donc la condition sur laquelle tous s'accordent pour concevoir cette union ?

ANTOINE

La perte de l'incommunicabilité propre à une nature humaine.

OCTAVE

Et d'abord qu'est-ce que l'incommunicabilité ?

ANTOINE

C'est le principe selon lequel l'être d'un individu ne saurait s'attribuer à plusieurs individus, et qui constitue proprement la personne identique à elle-même.

OCTAVE

Quelle est alors la fonction privative de la personne ?

ANTOINE

Celle de rendre notre substance inapte à être assumée par une nature soit inférieure, soit supérieure à la nôtre.

OCTAVE

Est-il une situation où la substance raisonnable perd l'incommunicabilité personnelle ?

ANTOINE

Certes, lorsque notre substance, composée d'une âme et d'un corps, est dissociée par la mort.

OCTAVE

Et qu'arrive-t-il alors à l'âme ?

ANTOINE

Elle redevient apte à s'associer à un corps.

OCTAVE

Par conséquent, l'âme séparée mais subsistante perd l'incommunicabilité personnelle, du fait qu'elle redevient apte à n'unir à un corps. Or, peut-on imaginer que dans la personne actuelle une opération intervienne qui, dissociant l'âme du corps et l'esprit de l'âme, suspende la personne actuelle ?

ANTOINE

Dans certains cas extrêmes, comme la possession ou l'extase.

OCTAVE

Que faut-il en conclure ?

ANTOINE

Que si notre personne nous rend inaptes à être associés à une nature soit inférieure, soit supérieure à la nôtre, il reste que cette suspension même de la personne peut se produire si Dieu le permet.

OCTAVE

Voilà bien établi d'abord, qu'avant de devenir inapte à une assumption quelconque par l'actualité personnelle, toute substance créée et particulièrement toute substance raisonnable, en tant que nature humaine, demeure susceptible d'une pareille assumption par une autre nature. Et c'est ainsi que l'union hypostatique qui, en tant que mystère, ne saurait du tout nous servir d'exemple, n'en a pas moins fourni comme à rebours l'argument de l'incommunicabilité personnelle autant que de la perte de cette dernière. Une substance raisonnable en tant qu'individualité pourrait bien ne pas être actuelle en soi. Une nature humaine a pu être assumée par une personne divine. Cette nature humaine n'en était pas moins une individualité. Donc cette individualité n'avait pourtant pas d'actualité personnelle en soi. Pourquoi ?

ANTOINE

Oncle Octave, je n'en retrouve plus la raison.

OCTAVE

Parce qu'une individualité, qu'il s'agisse d'une substance humaine ou spirituelle, n'a pas d'existence du seul fait d'être une essence, et cette nature humaine n'avait par conséquent d'autre actualité que celle de la personne divine. Or, qu'en serait-il d'une nature humaine dont un mouvement contraire tel que l'incroyance aurait suspendu le caractère incommunicable ? Ne devra-t-elle pas retomber à l'état d'essence sans existence, selon les uns, ou d'existence sans essence, selon les autres, et

dans tous les cas, dans cette dépendance qui la rendra assumable par une autre nature supérieure à la sienne ? Ainsi nous serions ici en présence d'une union hypostatique effarante. Roberte ne serait incroyante qu'autant qu'elle renierait son actualité parmi nous et ne serait austère qu'autant que le corps lui permettrait de dissimuler la perte de son caractère incommunicable, susceptible qu'elle serait désormais de s'unir à n'importe quelle nature avide de s'actualiser en elle, et donc de l'actualiser pour soi.

ANTOINE

Cette nature avide de s'actualiser en Roberte ne serait donc autre que le pur esprit ?

OCTAVE

Le pur esprit est inactuel par rapport à moi comme à Roberte : inactuel par rapport à lui-même, il ne devient actuel qu'à l'instant où je l'invoque pour lui désigner l'inactuelle Roberte. Cette dernière ne pouvait être connue d'avance par le pur esprit : mais tandis que nous demeurons dans l'ignorance de Roberte, dès qu'elle lui est désignée, non seulement il connaît ce qui m'échappe, mais il sera lui-même l'actualisation de Roberte inactuelle.

ANTOINE

Quelle différence y a-t-il entre nous et le pur esprit par rapport à cette inactualité de Roberte ? Pourquoi ne pas dire simplement que nous-mêmes nous actualisons dans nos rapports avec elle ce qu'il y a d'inactuel en Roberte ?

OCTAVE

Parce que nous ne le faisons jamais à son insu ! Tandis qu'en la désignant au pur esprit qui se confond avec son inactualité, c'est à l'insu d'elle-même que nous entrons en rapport avec l'inactuelle Roberte. Tu ne connais cette dernière que sous les aspects de la « sœur attentive et sévère, incroyante et austère », et moi-même sous ceux de l'épouse « aux petits soins ». C'est bien celle-là que j'ai dénoncée à l'esprit pur et désormais c'est bien aussi à l'insu de celle-ci que le pur esprit va actualiser ce que Roberte est seule à savoir avec lui. En fait Roberte ne sait point par rapport

à moi ou par rapport à toi ce qu'elle sait fort bien par rapport au pur esprit. Tant que ce dernier l'ignorait, elle ignorait ce qu'elle sait avec lui, comme lui-même ignorait ce qu'il sait à présent avec elle.

ANTOINE

Mais comment cette photographie-là serait-elle le gage d'une opération pareille ?

OCTAVE

Nous allons maintenant projeter cette photographie. Éteins la lumière du plafond. Approche cet appareil. J'y introduis ce tirage sur une plaque de verre. Déroule cet écran, voilà, et sois bien attentif. *(La scène du salon de la villa de Watteville apparaît sur l'écran.)*

ANTOINE

C'est admirable...

OCTAVE

Ne me dis pas que c'est admirable. Décris-moi posément ce que tu vois.

ANTOINE

Cette somptueuse glace sur la cheminée, reflétant ces lustres et tout ce monde... au premier plan, tante Roberte, affolée...

OCTAVE, *interrompant la projection.*

Si tu recommences à parler de tante Roberte, tu n'y es plus du tout. Reprenons. Que vois-tu ?

ANTOINE

Le visage affolé de Roberte, bien que tourné vers le foyer, fait face aux trois quarts, les yeux baissés, vers le pan de sa jupe qui brûle, ce dont fait foi cette tache lumineuse... sa main droite levée, tous doigts écartés, indique sa frayeur, tandis que la retient au poignet ce jeune homme contre lequel elle appuie son buste, cependant que lui semble agiter comme une

torche le pan de la jupe qu'il arrache, dévoilant toute la jambe au genou levé si bien que le mollet de cette jambe repliée touche au gras de la cuisse que, ma foi, il découvre amplement, puisqu'on discerne le contour de la fesse dans la culotte ; ce mouvement du buste se brisant à la taille et se prolongeant dans ce genou plié et jusqu'à la pointe du pied, contraste avec l'allongement nerveux de l'autre jambe et exprime bien la crainte d'être atteinte par la flamme, alors que dans le regard qui se porte plutôt sur le bras vigoureux du sauveteur, on croit déceler quelque stupéfaction devant la résolution de ce geste qui dévoile de la sorte sa personne, ce dont témoigne même son autre main qui, appuyée sur le bras secourable, semble en dompter le zèle ; très étonnant ce visage partagé entre l'effroi et la surprise, ces mouvements figés, cette précipitation en suspens, cette main apeurée, et les formes sinueuses des jambes arrêtées dans leur élan – alors que lui, on ne le voit que de dos...

OCTAVE, divaguant, pendant que son neveu reste absorbé dans la contemplation de l'écran.

Nous n'avons pas, dans le cas qui nous trouble, affaire à un mystère divin, mais à un contre-mystère, ou si tu préfères, à une mystification ; non qu'il s'agisse d'une illusion ; la mystification contrefait le mystère et le présuppose ; ses conséquences ne sont pas moins graves pour ceux qui sont mis en cause ; pour Roberte autant que pour nous. Certes, je pourrais me livrer à d'autres interprétations et partir d'une autre donnée ; l'essence divine s'explicite en trois personnes qui ne sont pas trois essences mais une seule puisqu'il n'y a qu'une essence divine. Et chacune est toujours cette essence en laquelle chaque personne s'établit comme une relation essentielle. Dans les créatures au contraire, cette relation n'est qu'accidentelle, et d'une nature créée à l'autre, d'une personne à l'autre, il n'y a point une communication de l'essence comme au sein de la nature divine la communication à chacune des trois personnes. Dans quelle mesure l'essence de l'âme humaine, se retirant de l'existence personnelle, redeviendrait-elle capable de se multiplier en plusieurs personnes, ou de s'expliciter en autant de personnes qu'il y aurait de prises de conscience en elle ? En autant de personnes qu'il y aurait de sujets différents pour la percevoir en tant qu'objet de participation. Ne faudrait-il pas alors que cette essence pût se maintenir ou pût être maintenue en tant que forme ? Par

rapport à elle-même cette essence, actualisée à chacun de ses actes de conscience comme à chaque perception extérieure dont elle serait l'objet, verrait s'établir une relation à l'intérieur d'elle-même. Supposé qu'entre toi, moi et un tiers, Roberte reproduise en elle-même les relations avec nous trois ; ces relations reproduites en elle ne projettent point nos propres images en elle, mais bien les trois images différentes d'elle-même que respectivement chacun de nous se forme d'elle ; une triple relation de Roberte se constitue dans son propre esprit, et la voici donc en trois personnes. Mais ces trois personnes sont-elles trois prises de conscience au point que nous puissions affirmer que ces trois Roberte sont aussi d'une seule essence ? Non, car cette trinité est tout extérieure, elle ne lui vient pas en dehors de notre présence. Cette triple représentation d'elle-même à elle-même n'est donc point essentielle ; les trois Roberte ne sont qu'accidentelles par rapport à Roberte, parce que cette triple représentation d'elle-même vient de nous, et que ce n'est que nous qui la modifions ; pour que trois Roberte existassent d'une même substance, il faudrait au moins que la Roberte absolue connût une relation de Roberte à Roberte à partir de son essence ; que les trois Roberte ne consommassent qu'un seul secret. Si la prise de conscience de Roberte par elle-même – en tant qu'elle se sait particularisée par le jugement d'autrui (ce qui l'incite à se faire brûler la jupe pour qu'un autre l'exhibe sous prétexte de la sauver du feu) – si pareille prise de conscience est un acte de son intelligence n'épuisant pas d'autres jugements ou d'autres intentions dont elle serait autant de fois l'objet – il reste que cet acte n'en est pas moins un événement qui relève non plus de l'être créé, mais de l'intellect antérieur à toute création – si toutefois nous adoptions la thèse de Hocheim qui veut que l'intelligence soit par elle-même quelque chose d'incrée. Et ce serait alors par ce biais-là que Roberte deviendrait immédiatement susceptible de nous livrer son secret ; si Roberte, pour autant que ce nom ne désigne qu'une relation à nous comme par rapport à ce qui se cache sous ce nom, cesse bien d'être cette Roberte-là pour devenir un instant cette Roberte-ci, objet du jugement, de l'intention, voire du désir d'autrui ; si elle cesse de l'être, dis-je, non sans présupposer la Roberte par rapport à nous – puisqu'elle ne discernerait point autrement en elle une autre Roberte, objet de cette intention étrangère – et que par conséquent elle commence à perdre son caractère incommunicable et devienne apte à entrer en composition avec une autre nature, retombant à l'état de substance non informée ou à l'état de forme

non actualisée, mais simplement actualisable ; elle se heurtera toujours à son propre corps comme au témoin équivoque de sa présence parmi nous, de son identité sur le point de devenir fausse ; elle ne l'en livrera que davantage à la condition de l'actualisable. Or tous ces faits sont autant d'opérations de l'acte intellectuel dans lequel son esprit est tout entier présent à lui-même. Dès lors que l'intelligence serait de l'incrée, elle concernerait ici un sujet créé ; mais ce sujet nommé Roberte ne servirait qu'à l'intelligence incréée, présente dans son opération. Que se passe-t-il alors, si ce n'est qu'en se désactualisant en tant que Roberte dont la jupe brûle accidentellement, l'esprit de Roberte s'actualise en tant qu'elle provoque le geste d'un autre, qui la dévoile, par cette désactualisation ! L'intellect incréé rejette dans l'existence créable le sujet en qui s'accomplit ce même acte, et de cette négation d'un sujet par sa propre conscience, il résulte une conscience sans sujet ; mais le terme de conscience répugne à l'absence d'un sujet ; qui donc est ici *cum scientia* ? Ce quelque chose d'incrée qu'est l'intellect. Or comme il n'en est pas moins dans un suppôt créé qu'il remet dans sa cause, il commence, dans ce sujet, par se poser soi-même comme objet en tant que recréable, à soi-même incréé. Dans cet acte de Roberte, l'intellect incréé apparaît à Roberte comme un autre, du fait que l'esprit de Roberte, en s'actualisant dans l'intention d'autrui, rejette Roberte même dans l'existence créable. Ce qui revient à dire que si c'est par l'intellect incréé que Roberte se sent objet de l'intention d'autrui, c'est en revanche dans autrui que Roberte fait l'expérience de l'intellect incréé ; expérience dont un fait banal du hasard quotidien comme l'incident d'Ascona n'est que la contrefaçon. Tu vois que par cette opération même Roberte s'ouvre et que le verrou de son identité saute : mise hors du sujet de Roberte, sa conscience se propose aussitôt comme objet à tout autre suppôt en qui se définirait l'intellect incréé ; à qui d'autre sinon à une conscience, fascinée, si j'ose dire, par ce spectacle impalpable de l'exhibition de l'intellect incréé dans une essence redevenue créable – fascinée autant que Roberte l'est elle-même par cette irruption de l'incrée dans sa propre essence jusqu'alors fermée. Or, à partir de celui en qui l'incrée et l'existence se confondent, jusqu'aux créatures qui n'ont pas l'existence en propre, il est un échelonnement de consciences en qui l'intellect incréé s'explicite depuis la démesure qui signifie notre destruction jusqu'à la mesure qui nous permet d'en soutenir la violence, alors même qu'elle nous entraîne et nous soutient. Et si c'est par un acte de l'intellect incréé que

Roberte se désactualise en tant que Roberte pour connaître une actualité autre qui nous échappe, cet acte intellectuel coïncide avec l'une de ses consciences d'autant plus éloignées de l'existence qu'elles sont plus proches de l'incréd. Une double attraction s'exerce aussitôt ; laquelle des deux consciences joue par rapport à l'autre le rôle de l'existence aspirant à une essence ou de l'essence aspirant à l'existence, il n'est guère possible de le discerner ici que sous l'analogie de cette « prise de vue » laquelle, de cette opération, n'est que le simulacre. Or, une image n'a point d'être en soi ; en revanche, elle est toute intellection : la jupe brûle, le corps paraît sauf, mais en fait, c'est l'esprit qui brûle dans ce corps, que Victor, soi-disant pour le sauver, exhibe...

ANTOINE

Victor, c'est son nom à lui ?

OCTAVE

Ou plutôt Vittorio, comte délia Santa-Sede, ton futur précepteur qui arrive ici demain.

ANTOINE

Il faudra qu'il me relate cet accident.

OCTAVE

Tu feras mieux de te taire et comprendre enfin qu'il s'agit d'un incident dont nous gardons le secret, si toutefois mes paroles ont eu un sens pour toi.

ANTOINE, *regardant encore la scène sur l'écran.*

Plus je regarde et moins je discerne l'accident de l'incident.

OCTAVE

Il eût pu se produire avant que je photographie et hors de la présence de Victor. Or Santa-Sede était au premier rang de l'assistance ; je savais qu'il n'était pas sympathique à Roberte. Si donc je me mets à la photographier,

comme elle a l'habitude de me le voir faire, il est bizarre que ce soit à ce moment même que sa jupe prenne feu et qu'elle choisisse Vittorio...

ANTOINE

Elle n'a pu le choisir, il s'est spontanément précipité à son secours.

OCTAVE

Faut-il croire que tu sois tellement influencé par ta tante, à la simple vue de son image, pour que lu en oublies Roberte ? Si ce n'était qu'un simple accident, toujours est-il que la photographie contient tout autre chose ; et d'ailleurs, d'après d'autres tirages, on ne voit rien du feu : il ne reste, mais de façon beaucoup plus frappante, que ce singulier enchevêtrement des membres.

ANTOINE

... La main levée de Roberte, saisie par Vittorio... Montrez-moi ça, mon oncle, je suis sûr que vous faites vos tirages au gré de vos humeurs...

OCTAVE

Tu en as déjà trop vu, il est tard, allons dormir.

II

ROBERTE CE SOIR

Au sortir du conseil de censure où elle avait convoqué ses adjoints pour décider l'interdiction de l'ignoble ouvrage d'Octave, Roberte avait eu quelque mal à semer le colosse qui, faisant sonner ses éperons, l'avait suivie depuis la rue Royale ; elle rentre enfin chez elle vers les deux heures du matin. Passant par l'escalier de service pour éviter Octave, elle pénètre par une porte dérobée dans son cabinet de toilette assez vaste pour pouvoir y travailler à l'occasion. Elle quitte son manteau, va vers son secrétaire du côté opposé à celui de la baignoire, et qui n'est qu'une table de toilette surmontée d'une glace et sur le marbre de laquelle elle déplie son épaisse serviette de cuir, bourrée de manuscrits qui attendent son visa. Elle l'ouvre, constate l'absence de l'ouvrage d'Octave que, par une impardonnable inadvertance, elle a dû oublier au conseil, se lève, contrariée, s'aperçoit dans la glace, remarque son teint épanoui, passe ses doigts sur ses joues, et distraitement se met du rouge aux lèvres. On pourrait la croire de nouveau prête à sortir, à la voir ainsi penchée, sur le miroir, de toute sa haute taille élancée, le visage éblouissant sous son abondante chevelure brune, enlacée d'une large couronne de nattes, ses doigts fuselés sur le bâton de rouge, ses ongles clairs frôlant ses lèvres arquées, parfois glissant le bout du doigt sur ses longs sourcils, ses yeux gris demeurant graves comme tous ses traits réguliers, en dépit d'un léger sourire, quand déboutonnant son chemisier noir aux revers blancs, elle a glissé sa main au creux de son aisselle. Tentée de prendre un bain, elle s'éloigne du miroir où se noie son visage redevenu sévère, mais face au siège près de la baignoire, elle porte ses doigts sur ses

fesses pour relever sa longue jupe noire, lorsqu'elle avise, s'échappant de la boîte à papier hygiénique, les feuillets d'un chapitre de l'ouvrage censuré d'Octave, intitulé : *Tacita, le colosse et le bossu*. Assise sur le siège, elle relit pour la centième fois ces élucubrations qui la vexent, sans doute suffisamment satisfaite de la décision qu'elle vient de prendre au conseil pour commencer à pisser, pourtant plus outrée que satisfaite pour ne pas s'arrêter d'uriner, quand soudain la porte s'ouvre sans bruit sur l'énorme personnage. Le casque à cimier brille moins que l'émail des dents et le blanc des yeux dans la face basanée de Victor. Sous l'ample manteau gris négligemment jeté sur les épaulettes, il serre la cravache dans son poing ganté de blanc, tandis que l'autre, posé sur la hanche, semble indiquer que c'est de toute éternité qu'il se tient ainsi, la grabuette livrant passage au gigantesque membre qui pointe vers Roberte son gland lisse et admirablement bombé. Devant cette immobilité triomphale et insolente, laissant choir les feuillets – de cette même main qui d'un geste d'autorité, trois heures auparavant, tenait au bout de ses souples doigts le crayon bleu avec lequel Roberte indiquait à ses adjoints les passages inadmissibles du livre d'Octave – elle essaye à présent ce même geste, la paume légèrement levée vers l'insupportable vision ; mais le sang lui monte au visage et c'est à peine si elle arrive à tendre impérativement l'index de cette main qui hésite : « Sortez ! croit-elle dire d'une voix blanche, alors qu'elle ne fait qu'uriner de plus belle.

– On ne voit que ce qui sort », lui est-il répondu, sans qu'elle perçoive aucune voix. Et la porte se retrouve comme si elle ne s'était jamais ouverte.

Roberte se lave, rajuste sa gaine et remonte sa longue jupe noire, cherchant à trouver du calme dans ces gestes évidents ; si forte a été l'image intrusive qu'une singulière déception suspend son agitation quand elle constate que la porte est restée verrouillée, alors que l'émotion a porté à son comble la chaleur dans ses membres, et comme elle ne sait qu'en faire et qu'elle n'a pu s'empêcher de l'éprouver délicieuse, Roberte en est agacée, lorsqu'elle aperçoit à ses pieds la cravache, se baisse pour la saisir et dans l'instant qu'elle se redresse, sent s'accrocher sous sa jupe une masse amorphe et pesante à ses mollets. Si Roberte veut aussitôt reculer, ses chevilles sont prises dans un étau ; tout au plus peut-elle jeter sa taille en arrière, contrainte d'appuyer ses genoux sur d'invisibles épaules, tandis que l'on profère sous sa jupe :

– Que penser du fait qu’il existe quelque chose plutôt que rien ? L’existence, qui permet d’exister aux choses qui ne sont encore que dans l’être, ne doit-elle pas se concevoir en soi indépendamment de ces choses ?

Soulevant sa jupe, Roberte découvre un étrange avorton bossu à tête d’épagneul, aux boucles graisseuses, et qui la considère gravement de ses yeux bleus à fleur de peau. Honteuse de reconnaître en lui le « cafard », son meilleur espion du conseil, et furieuse de sa honte, Roberte le cingle d’un premier coup de cravache et il rentre sous sa jupe où il poursuit :

– Qu’on la conçoive ou non en soi, on n’arrive pas à s’en débarrasser, d’elle-même elle revient à tout instant, et s’il y a quelque chose qui veut que l’existence soit l’existence, c’est bien là son essence. (*Paroles que Roberte ne perçoit que confusément sous sa jupe, car, pour parer le coup qu’il a reçu sur la nuque, le bossu a plongé sa face dans le gras des cuisses de Roberte et c’est le nez serré dans la culotte de l’inspectrice qu’il poursuit :*) Or du moment que c’est elle qui permet ou non d’exister, qui permet ou non de nommer, aurait-on le droit de la nommer censure comme s’il y avait toujours eu la censure ? Car le fait qu’on ne puisse plus la nommer Dieu ne s’explique guère autrement sinon que quelque chose dans l’existence interdit désormais qu’on la nomme Dieu.

Roberte lui assène un second coup, amorti par sa propre jupe qu’elle remonte pour le découvrir à nouveau : c’est avec un étrange sourire que le bossu considère Roberte le bras levé, les doigts étincelants sur le manche de la cravache, brandie au-dessus de la haute chevelure nattée, encadrant le visage devenu pourpre, les ailes du nez battant d’indignation, quand, sur le point de frapper un troisième coup, Roberte se sent saisie au poignet ; la prenant à revers, le gantelet du colosse fend son chemisier noir, glisse jusqu’à l’aisselle de Roberte, fait craquer son soutien-gorge et s’abat largement sur le sein, dénudant son épaule. Dès la première morsure, Roberte lâche le fouet, tandis que son autre sein s’échappant par la fente du chemisier, le téton rose a surgi clans l’échancrure de la soie noire.

LE COLOSSE, *palpant les seins de Roberte.*

Pardonnez-nous ces développements, Madame, à nous autres qui ne sommes que des substances simples, produites sans la chair dont vous voici vous-même si agréablement revêtue, vous qui jouissez d’une double nature. Mais nous autres, par un retournement instantané de la pensée vivante que

nous fûmes, nous subsistons – car que faire de notre être – pensées mortes sans aucune chance de revenir à notre premier état. Si vous n'étiez qu'un pur esprit, comme vous feignez parfois de l'être au conseil de censure, vous n'en seriez pas moins assaillie sans cesse par des pensées plus énormes que celles que vous vous êtes accordées ce soir. Car si cette chair vous a été donnée comme on dit par miséricorde pour vous défendre contre notre visitation, qui donc nous a appelés ce soir, sinon vous-même penchée sur cette glace, qui ne croyez guère à cette miséricorde ? Qui d'autre sinon vous placée devant ce miroir, posant à l'esprit pur avec une perfection telle que nous avons cru nous reconnaître dans vos gestes ? Mais comme il ne s'agissait que du simulacre de votre âme créée pour habiter ce corps qui grâce à nous a pu vous ravir vous-même ce soir, vous voici libre encore de choisir entre une existence asservie aux esprits auxquels vous ne croyez point, et la vie de la chair qui est l'aboutissement, des voies d'un Dieu auquel vous ne croyez guère davantage. N'est-ce pas le premier nom que vous avez supprimé du vocabulaire de vos contemporains ? Dès lors qu'allez-vous faire de nous et qu'allons-nous faire de votre chair ? La ménagerons-nous parce qu'elle est encore capable de parler ou bien la traiterons-nous comme si elle devait à jamais garder le silence ?

Pendant qu'il lui immobilise la main qui vient de lâcher le fouet, l'inspectrice veut porter sa main gauche sur le gantelet qui lui palpe les seins ; à les voir devenir l'objet d'une intelligence séparée, il semble à Roberte les éprouver pour la première fois, jamais elle ne les a vus aussi dociles ni leurs tétons s'épanouir et durcir aussi prestement que dans le creux du large gantelet qui les malaxe. Mais comme si elle se refusait encore à l'évidence, elle redresse sa main, le temps d'être à son tour saisie au poignet ; et comme il veut rapprocher cette main de sa bouche, cette bouche que Roberte n'ose considérer ni apercevoir dans la glace pas plus qu'elle n'ose s'y voir elle-même, tenant la tête baissée, elle ferme sa main prisonnière ; mais si savantes sont les morsures faites à son cou, qu'elle déplie ses doigts et les écarte, livrant leur pulpe et le gras de son pouce qu'il se met à mordre si bien qu'elle en est secouée de la tête aux pieds.

Nous ne demandons pas mieux, il nous suffit de visiter les doubles substances pour convaincre celles-là qu'il n'est guère besoin chez nous d'une pareille défroque. (*D'un violent coup de langue dans la paume de Roberte, il soulève l'alliance et la fait ainsi glisser de bas en haut et de haut en bas de l'annulaire, secret d'un jeu dont il semble connaître l'efficacité ; Roberte veut dégager sa main, mais il poursuit :*) Octavo ? Pro isto elucubrante, pourquoi tant de simagrées ? Ces charmants doigts que vous crispez en vain, cet annulaire si conductible aux mortes cogitations que du bout de cet ongle in ictu nous passons à votre utrumsit, ne prouvent-ils pas, ces doigts, que vous tenez encore à votre enveloppe charnelle cependant que nous croyons la tenir déjà ? S'il est vrai qu'elle doive renaître de sa poussière, parlez, Madame, parlez et desserrez ces lèvres si bien peintes, cette bouche si bien fendue que si une bouche m'était donnée à moi, j'écraserais la vôtre de baisers de peur que trop tôt elle ne nous nomme. Convaincus au moins de votre chair, nous serions quittes, encore que tristement quittes, de ce qu'il reste à faire ce soir. C'est à la nier plutôt que nous invite ce silence. Par conséquent : Andiamo !

Et comme Roberte dès lors prise aux deux poignets, plie en un vain sursaut pour se libérer et n'arrive qu'à dégager sa main, le colosse lui arrache l'anneau du doigt et poursuit :

– Votre grand tort à nos yeux, Madame, c'est que vous servez deux maîtres parce que vous ne croyez à l'un qu'autant qu'il vous est utile de desservir l'autre, ne croyant à la vérité d'aucun des deux. Par rapport à nous, vous prétendez soutenir la frauduleuse doctrine de la double substance. Sommes-nous les pensées indésirables de votre esprit, vous nous opposez le mutisme d'une chair à soustraire à nos opérations ; à la soustraire pourquoi, je vous prie, puisque en l'opposant à vos pensées, ce soir, qui ne sont ailleurs que dans votre esprit, c'est de votre esprit même que vous séparez cette chair ; dès lors que faites-vous de son intégrité si elle ne la trouve point dans le principe de la résurrection des corps ? Mais en interdisant à vos poètes, à vos artistes, à vos acteurs de décrire, de peindre et surtout de jouer ce que nous opérons sur vous à l'instant, vous leur imposez le mutisme de la chair intègre comme si elle était déjà le pur silence des esprits. Ainsi par rapport à ces substances composées, à ces doubles natures qui usent de la parole pour dénoncer leur propre duplicité,

vous avez le front d'agir en substance simple, celle des esprits qui, faute d'une chair passible comme on dit, ne sauraient se racheter et subsistent vaillamment dans la mort spirituelle, la nôtre que vous reniez à l'instant que vous nous opposez l'apparence d'une chair comme si elle pouvait renaître incorruptible. Seriez-vous donc d'accord avec nous qui réfutons ce soi-disant mystère comme une atteinte à notre dignité ? Il n'en est rien. Car si le pur silence d'une substance simple est dû à l'absence d'une chair qui parle, vous confondez grossièrement avec ce silence le mutisme d'une chair vivante. Or le mutisme d'une double substance, qui n'existe que parce qu'elle vit hors de l'être, agite l'esprit qui subsiste à sa propre mort. Et la substance composée d'une âme et d'un corps qui s'avise de simuler ainsi la mort d'une substance spirituelle provoque l'agression de l'être où nous subsistons à notre mort. (*Au bossu* :) Piatto !

A ces mots, le bossu à ses pieds d'un geste la déjupe. Déjupée, Roberte lève aussitôt le genou et voulant repousser du talon son espion, applique son soulier sur la face du bossu lequel, s'emparant de ses mollets, étreint à nouveau ses longues jambes et, approchant ses narines des cuisses de Roberte, promène son nez depuis les jarretelles jusqu'aux jointures de la culotte gainée encore riche de son trésor serré dans un empiècement à filet au creux de ses cuisses, d'où s'égayent à peine quelques mèches de sa toison, mais d'où maintenant se dégage toute la chaleur de la gêne de l'inspectrice, alors qu'à l'odeur animale se mêle le parfum de sa main libérée qu'elle porte aussitôt dans l'échancrure de sa culotte.

LE COLOSSE

A Dieu ne plaise, Madame, que nous révoquions en doute votre aptitude à la substance simple ; car si vous agissez comme telle et n'avez affaire qu'à d'autres substances simples, non seulement en vous taisant, mais en obligeant autrui à se taire sur les diverses contrefaçons de l'esprit par la chair, il ne vous suffit plus de nier la résurrection des corps, d'interdire la propagande vaticane d'une part et de faire crever de faim les pornographes d'autre part, il faut encore nous donner des gages et vous soumettre loyalement à la loi inexorable selon laquelle les purs esprits communiquent entre eux ; avec plus de logique que de vraisemblance les vaticanistes supposent que chez nous ce n'est pas l'esprit qui se modifie à recevoir ce

qu'un autre esprit lui fait entendre, mais bien cet autre qui lui fait connaître ce qu'il veut désigner. Or si nous connaissons bien toutes les formes innées, disent-ils, la perfection serait pour nous dans la connaissance du particulier autant qu'elle serait pour vous, Madame, dans l'abstraction de toutes choses. Dès lors comment un échange peut-il s'établir entre vous et nous ? Parvenue à l'abstraction de vous-même, qu'auriez-vous à nous désigner d'autre que nous ne sachions déjà, si ce n'est votre volonté propre ? Sans doute devrait-elle nous échapper s'il n'est que l'auteur qui en sache le secret ; mais du moment que vous en reniez le dépositaire, comment cette volonté pourrait-elle encore avoir de secret pour nous, quand déjà, à défaut de la volonté même, nous pourrions, au moins par la négative, en saisir les objets ? Car, pour autant que nous sommes vos pensées séparées, nous connaissons mieux la nature de ce qui vous agite que vous ne la connaissiez vous-même, et savons mieux que vous interpréter les signes, si équivoques qu'ils pussent être, par lesquels vous espéreriez nous tromper. (*Au bossu :*) Piatto !

Sur quoi le bossu s'accroche si bien à la gaine de Roberte que la culotte se fend de la ceinture à la jarretelle, dénudant les flancs et le ventre de l'inspectrice ; et la toison de Roberte, serrée jusque-là au creux de ses cuisses dans l'empiècement à filet, se déploie dans toute sa pileuse abondance tandis que l'âcre odeur monte aussitôt de son utrumsit. Et comme le « cafard » s'empresse hardiment, du bout de sa langue, à redresser les touffes du jardin de Roberte, l'inspectrice allonge vivement ses souples doigts dans l'obscur fourré où scintillent ses ongles qui vont se réunissant ou s'écartant selon que la langue du bossu cherche à s'y introduire avant eux. Car si le revers de cette main lui en dispute l'entrée pour la sauvegarde des principes affirmés trois heures auparavant, la paume déjà humide se rend compte de leur vanité, déjà complice des doigts qui se glissent plus avant qu'il ne faut.

LE COLOSSE

Voulant mettre la vie de l'esprit à l'abri de la mort spirituelle, notre auteur créa la double substance où l'esprit devenait solidaire d'un lieu obscur, cette chair, image du secret que toute volonté créée partage avec lui. Mais nous éventâmes cette trahison à notre égard et nous allâmes à notre

tour dans la chair porter la corruption par l'esprit, qui n'est qu'une recherche de l'intelligence des signes. Alors lui, la plus simple et la plus secrète des natures, il vient se faire double nature, et occuper ce lieu obscur pour devenir lui-même le signe, indéchiffrable à nous autres, et vous permettre à vous-mêmes de survivre à notre indiscretion ; mais quiconque rejette avec nous ce signe indéchiffrable comme une mystification au lieu de l'adorer comme un mystère, sait fort bien que la parole n'est plus qu'une incarnation de la trahison et les mouvements de la chair la pantomime des esprits. Mais où voulez-vous en venir, Madame ? D'une main vous persécutez les scribes du Vatican, de l'autre vous supprimez les ouvrages des pornographes. Point de résurrection de la chair, dites-vous aux uns, et c'est fort bien. Mais à quoi bon interdire aux autres de répéter cette vérité dans notre style mimique ? Point de rédemption de l'esprit par la chair périssable, certes ; mais alors que la défendez-vous comme un inviolable silence ? Vous n'êtes donc pas pour la pantomime ? Et si vous n'aimez pas la pantomime, pourquoi diable faites-vous taire les acteurs ?

Dégagée de sa culotte gainée, mais la main droite prisonnière de la poigne du cavalier, jamais il n'a semblé à Roberte être aussi débordée par son propre corps à défendre, par tant de replis à couvrir, tant de rondeurs à soustraire, à quoi sa main demeurée libre ne saurait suffire, quand déjà entre les fesses de l'inspectrice s'insinue le genou du cavalier et que le long de ses cuisses elle éprouve le cuir des bottes jusqu'aux creux de ses genoux fléchissants. Bien que de haute taille elle-même, Roberte commence à soupçonner la stature monumentale de son agresseur ; la ceinturant sous le sein, fortement il la presse contre les brandebourgs ou les chamarrures d'un dolman qu'elle devine tout le long de son propre dos à mesure qu'un frisson descend de sa nuque jusqu'à l'échancrure de son cul. Voici bien au-dessus de ses reins ce qui serait la boucle d'un ceinturon qui s'incruste dans son dos ; ceinturon qui ne se délie toujours pas et Roberte sent que ses propres doigts déjà se prêteraient à le délier pour passer légèrement plus bas ; mais plus bas, rien de précis, ce rien de précis qui telle une flamme s'approche et s'éloigne aussitôt ; moins il y a quelque chose là où il devrait y avoir une venue péremptoire, et plus l'expectation de Roberte lui brûle le contour de ses propres fesses ; prise de vertige et dans ce vertige comme douée d'une vue infâme, elle les voit, ses propres fesses, se contracter et bérer vers leur fente, à mesure que sous ses yeux mêmes, le gantelet agace de plus belle les tétons de ses seins qui pointent, affolés, dans le vide, et que l'attention

étrangère qui les insurge, chasse ce qui lui reste encore de volonté dans le bras qu'elle tient mollement allongé sur son ventre, le coude sur son nombril, la main posée sur sa toison, cette longue main qui, à contenir son utrumsit, déjà ne lui obéit plus, car lorsque le colosse l'adjure :

– Si vous voulez qu'on garde le silence sur ce que nous sommes en train de faire, désavouez votre corps, confessez l'existence du pur esprit. Sommes-nous évocables, votre corps est révocable encore. Comment serait-il si délicieux sinon en vertu de la parole qu'il cèle : il ne tient qu'à vous de l'exprimer, de peur d'en venir à l'irrévocable. Chassez donc ces pensées, parlez et nous disparaissions. Vous vous taisez ? Agissons.

D'un violent coup de genou donné entre les fesses, il l'oblige à ouvrir largement les cuisses ; les doigts de Roberte laissent échapper toutes les volutes de son utrumsit à la face du bossu. Encore oppose-t-elle sa main à la gueule de ce délateur du conseil, et il plaît à Octave que l'avorton voie la paume levée de l'inspectrice, naguère sèchement posée sur les paroles à proscrire, à présent moite et humectée de sa propre cogitation, le vernis des ongles déjà terni par une innommable onction ; il suffira d'un dernier coup de langue du bossu dans cette paume satinée de supercherie pour que Roberte voie elle-même le fourré de sa toison s'ouvrir sur sa propre flagitation ; est-ce la langue du bossu qui s'agite là, non point, c'est sa propre impertinence qui émerge en saillies : d'un trait, le gantelet, partageant la toison sur l'utrumsit de Roberte, vaste et profond, dégage entièrement le quidest de l'inspectrice ; et comme elle veut encore couvrir de sa main cet attribut de sa silencieuse arrogance, de taille insoupçonnée, le colosse saisit le quidest qui s'érige prodigieusement entre les doigts de cuir de l'agresseur.

LE COLOSSE

Votre éclat de rire, Madame, nous vexe ; capable de parler, vous vous taisez, et feignant de vous taire, vous vous gaussez... Était-ce là la vérité qui vous importait, celle que prononce ici votre chair, ou bien en est-il une en ce lieu obscur où nous irons la chercher ?

Pense-t-elle dérober à la vue de son espion ce qu'elle désavoue toujours, levant le genou ; aussitôt le bossu passant sous ses cuisses, s'empare de la rondeur de ses fesses et les met à l'aise : il les écarte enfin.

LE COLOSSE

Apprenez, Madame, que l'ombre d'un doute que projetterait en vous une pensée plus profonde par l'amour du silence que ne le serait la vôtre par haine de la parole, ne saurait aboutir qu'à votre réfutation irréductible et voici que dans cette chair frauduleuse, vous partagez avec nous le sort des substances simples subsistant à leur mort...

A ces mots, Roberte ne sait si c'est de honte qu'elle frémit parce que la sentence vient s'exécuter, énorme et bouillante, entre ses fesses, ou si c'est de plaisir qu'elle transpire, parce que cette sentence force largement son vacuum ; mais tandis que le sedcontra pénètre l'inspectrice au point de confondre en elle la raideur de l'acquittement et l'élasticité de la peine, Roberte n'a pu prévenir le geste du gantelet qui sur le quidest de l'inspectrice, en monstrueuse érection, enfle l'anneau qu'il vient d'arracher à son doigt ; dans le même temps le sedcontra se retire du vacuum, par où Roberte lâche trois pets.

LE COLOSSE

Au reste, si la chair n'est qu'un leurre, la parole n'est que du vent ; elle est donc de l'esprit.

Puis saisissant les doigts de Roberte, il l'oblige à mettre elle-même son quidest dans le plus parfait état ; en sorte que bagué, dressé dans toute son onctueuse insolence, ce dernier est englouti par le bossu ; tant et si bien que l'inspectrice, ne pouvant se contenir davantage, inonde de sa scélératesse le palais de son espion...

INTERMÈDE

Il faut reconnaître que Roberte limite Roberte au même titre que la représentation que je me fais ce soir de Roberte est limitée par les circonstances de l'agression qu'elle a subie, comme ces circonstances le sont par rapport à tout ce que cette agression pouvait avoir de plus parfait encore.

Si Dacquin blâmait l'impatience de mon esprit devant Roberte indéterminée, qui le rend incapable de reconnaître au moins que sa nature n'implique pas en soi de détermination, soit par l'attente chez elle d'une agression (l'envers de mon impatience), soit par l'agresseur ou par ma propre représentation – encore qu'elle puisse devenir l'objet de l'un ou l'autre – Hochheim, lui, s'inquiète plus particulièrement de l'insinuante locution conjonctive en mon esprit : encore que... et se préoccupe avec sollicitude de ce passage au subjonctif en moi, de Roberte indéterminée à sa détermination par un composé de forme et de matière, grâce auquel elle ne saurait échapper au plus entreprenant ; passage à peine accompli que déjà il se retourne en la référence insatiable de Roberte, livrée à Victor, à Roberte que je continue de me représenter et qui elle-même se livre et se réfère perpétuellement à ma plus entreprenante curiosité. Là, en effet, Roberte trahit sa dissimilitude au sein de sa similitude avec ma curiosité absolue. Toute forme créée subsistante possédant l'être et n'étant pas son être – comme ils disent – il est nécessaire que la Roberte que je me suis représentée reçoive cette représentation de ce soir et, par suite, soit réduite, elle, aux limites d'une certaine nature, à en croire Dacquin. Il n'est donc pas étonnant que Hochheim, soucieux de mon état, me parle d'abord de Roberte susceptible d'être représentée, comme posant un sujet : la Roberte de ce

soir, dans son attitude de femme s'attendant à être surprise par un intrus désirable, et qu'ensuite il affirme que c'est la Roberte susceptible d'être représentée qui confère sa réalité à la Roberte assaillie ce soir.

Or, la manie de Hochheim – en quoi il voit une méthode salubre à mon esprit – est de distinguer, dans l'actualité de Roberte ce soir, deux sortes de causes, une qu'il dit être finale, Victor, qui permet à Roberte de se faire assaillir ce soir (sans pourtant avoir prévu Victor), et une cause formelle, ma curiosité qui apporte ce que Hochheim, dans son jargon, appelle la quiddité de son existence (en l'occurrence la surprise de Roberte s'attendant à être surprise par Victor). On pourrait dire ici qu'avant que la Roberte indéterminée de Dacquin s'informe – comme ils disent – en tant que Roberte s'attendant à être assaillie, tout en étant surprise de l'être par Victor – elle se trouve, si ma curiosité l'a déjà spécifiée comme Roberte devant s'attendre à être assaillie, dans une détermination encore relative par rapport à Roberte s'attendant elle-même à être assaillie au soir et, le soir venu, surprise de l'avoir été par Victor. Il advient par conséquent une limitation de Roberte à l'instant même où Roberte assaillie par Victor m'est actuelle. Or, Hochheim disait que c'est la cause formelle – ma curiosité – qui conférerait à Roberte la quiddité de son existence. La forme, dans le langage de Hochheim, est une perfection illimitée au sens où elle rentrerait dans la perfection des perfections, tout de même que les circonstances de la scène de ce soir (la matière, disent-ils) donnent à la forme de ma curiosité son caractère défini ; ainsi Roberte qui s'attend à être assaillie reçoit de Roberte assaillie sa propre limitation.

Mon impatience devant son indéterminable nature, ma curiosité qui confond cette impatience avec l'attente même de Roberte, ma curiosité, dis-je, pour avoir voulu s'explicitier comme perfection des perfections dans Roberte s'attendant à être assaillie, serait donc restée en deçà d'elle-même, dès l'instant qu'elle devenait soucieuse de la perfection, et que par ce souci, faisant de l'attente de Roberte sa surprise, elle n'amenait son actualité qu'avec sa limitation – car si ma curiosité conférait ainsi la quiddité à Roberte s'attendant à être surprise, d'avance la cause finale voulait que Victor l'assaillît ce soir de la façon dont il l'a fait. Or, de même que les circonstances de ce soir, après qu'elles se sont produites, aspirent encore à la forme qu'elles ont dans ma curiosité, de même les variations infinies qu'elles ont exclues en se produisant aspirent à toujours plus d'actualité. Actualité aussitôt limitée, me fait observer Hochheim qui voudrait me voir

suspendu dans cette aspiration. Sans doute je partage avec lui ce qu'il nomme la tension entre la forme et son actualité ; entre la Roberte devant être assaillie et ma représentation de la Roberte qui s'attend à l'être – dirai-je moi-même, une fois de plus. Mais, comme son esprit se meut dans des régions bien au delà du cloaque où le mien se vautre, il n'y voit aussi qu'une pure et simple dégradation, par mon esprit, de la tension entre la créature et l'être incréé de toutes choses, entre ce qui est mis hors de sa cause et la cause elle-même.

III
OU L'ON AVANCE
CE QU'IL FALLAIT DÉMONTRER

*Chez les Octave, au salon, en fin de journée.
Roberte, Octave, Antoine.*

ROBERTE

Vous auriez pu au moins me demander mon avis, avant d'engager votre Victor comme précepteur d'Antoine.

OCTAVE

Encore des récriminations ? Il me semblait que j'avais votre accord tacite.

ROBERTE

Tacite ! Quelle mauvaise foi !

OCTAVE

A quoi bon recommencer la discussion ? Pourtant vous me laissez toute liberté d'initiative à ce sujet ? En outre, Antoine est d'âge à donner lui-même son avis pour que nous en tenions compte. Il s'entend à merveille avec Victor.

ROBERTE

Évidemment ! Ce Victor aura de quoi le divertir par ses avatars : au Vatican, ou chez les criminels de guerre, ou chez les couturiers...

OCTAVE

Qu'est-ce que vous me chantez là ? Le Vatican, les criminels de guerre, les couturiers...

ROBERTE

Vous comprenez parfaitement ces substantifs.

OCTAVE

Vous confondez tout, ma pauvre amie, et c'est exprès.

ROBERTE

Moi ? Je distingue au contraire ce qui est si merveilleusement mêlé, agencé dans votre orthodoxie. Et maintenant, Victor, c'est bien la crème sur la tarte : officier de la garde pontificale, danseur mondain...

OCTAVE

Tout ce que je puis saisir dans vos propos, c'est votre préjugé contre la garde pontificale, ou votre grief contre le danseur mondain reconverti ?

ROBERTE

Ne détournez pas la conversation. Il fallait, n'est-ce pas, cet individu désorienté, plein de complexes d'infériorité, avec toute l'arrogance compensatrice que cela suppose, ce parfait désaxé, ce suppôt de la dégénérescence obscurantiste pour diriger un enfant aussi nerveux qu'Antoine ?

OCTAVE

Ma chère, reconnaissez au moins que tout cela est faux, d'autant plus faux que les nécessités de l'Église vous échappent : il est dans sa mission de se faire tout à tous dans un monde aussi convulsionné que le nôtre, livré à d'imprévisibles métamorphoses, il lui faut des agents souples...

ROBERTE

Des agents souples, mon pauvre Octave, je retiens votre mot ; des agents souples et aptes aux imprévisibles métamorphoses, parlons-en : votre parachutiste du Saint-Siège qui vient choir ici comme précepteur de votre neveu ! Il fallait bien s'y attendre de la part d'un apologiste de contrebande de votre acabit...

OCTAVE

Je m'attendais à ce feu de barrage. D'abord, que viennent faire ici ce parachutiste du Saint-Siège, et cet apologiste de contrebande que je serais selon vous ?

ROBERTE

...contrebande qui consiste à faire passer l'athée pour un pervers, et le pervers athée pour un chrétien larvé...

OCTAVE

Enfin, de quoi parlez-vous ?

ROBERTE

De qui donc Antoine tient-il ce livre qu'il lisait encore hier au soir ? Est-ce de vous ou déjà de Victor ? Rien que le titre est à faire vomir : « Sade mon prochain ! »

OCTAVE

Faire vomir qui ?

ROBERTE

Tout athée qui se respecte. Pour ce qui est de votre Sade, je vous l'abandonne volontiers. Mais le moyen de s'en servir pour chercher à nous convaincre qu'on ne saurait être athée sans du même coup être pervers ! Pervers, on insulte Dieu pour le faire exister, on y croit donc, preuve qu'on le chérit secrètement ! De la sorte on croit pouvoir dégoûter l'incroyant de sa saine conviction ; opération facile, il est vrai, puisque tout esprit malade

a toujours été mûr pour le christianisme – pour le crétinisme, faudrait-il dire.

OCTAVE

Taisez-vous !

ROBERTE

A mon tour de parler, sinon je dénonce votre parachutiste !

OCTAVE

Vous parlerez donc dans l'un ou l'autre cas. Mais qu'est-ce que ça veut dire : vous dénoncerez mon parachutiste ?

ROBERTE

Une chose m'importe, c'est de sauvegarder le bon sens encore intact d'Antoine. Mais que faites-vous ? Vous le jetez dans les bras de cet aristocrate dégénéré qui, pour commencer, a démissionné de la garde pontificale...

OCTAVE

Voilà qui devrait vous rassurer au contraire...

ROBERTE

...à propos de je ne sais quel scandale de jeu ou de détournement de mineurs ; qui ensuite s'en va évoluer comme lézard de salon chez une touriste américaine à Capri ; qui, lorsque le Reich occupe Rome, se trouve officier de liaison fasciste détaché à l'État-major nazi, puis agent secret chargé de surveiller le Vatican ; qui, brusquement disparaît, jusqu'à ce que se produise l'affaire du camp des otages communistes...

OCTAVE

L'affaire du camp des otages ? Écoute bien, Antoine !

ROBERTE

Là, quelques heures à peine avant la libération de Rome, des malheureux, parqués dans des carrières depuis des mois, voient tomber du ciel un parachutiste qui touche au sol, tenant un ostensorio...

OCTAVE

C'est trop beau pour être vrai...

ROBERTE

C'est affreux et c'est vrai...

ANTOINE

Donc c'est vrai parce que c'est affreux...

ROBERTE

Probablement, et que se passe-t-il ? Les uns, dans leur détresse, viennent se prosterner, les autres croient à un piège, une bagarre s'ensuit et la milice fasciste tire dans le tas. Il se serait agi d'un pari entre le commandant nazi et le parachutiste, prétendra ce dernier qui n'est autre que votre Vittorio de Santa-Sede. Si je montre l'hostie à vos otages, tous, communistes ou non, l'adoreront – aurait-il affirmé à Binsnicht, commandant nazi du camp, lequel en revanche aurait accepté de libérer les otages et de se constituer prisonnier, si Santa-Sede avait été gagnant.

OCTAVE

A quel moment auraient-ils pu faire semblable pari ?

ROBERTE

Toujours est-il que quelques instants après, le camp d'otages, réduit à l'état de charnier, est libéré par les Alliés ; en même temps que le commandant nazi, Vittorio est arrêté comme complice ou comme provocateur et, bien entendu, désavoué par le Vatican. Incarcérés l'un et l'autre dans une forteresse, Victor est bientôt relâché. Il reste en contact avec Binsnicht qui doit être jugé comme criminel de guerre et lui confie des documents personnels ; mais un an après la fin des hostilités, la justice anglo-saxonne fait bénéficier Binsnicht d'un non-lieu ; lui-même estime

prudent de changer d'identité et accepte de troquer la sienne contre celle de Santa-Sede. Binsnicht a confié à Vittorio qu'il a rendez-vous en Suisse avec un industriel argentin, adepte du nazisme, et qui organise le passage en Argentine de tout nazi menacé. Cet Argentin sait que Binsnicht se présentera sous l'identité de Vittorio. Mais à peine s'est-il montré dans un carrefour de Milan que l'Allemand est reconnu par un rescapé du camp, lequel au lieu de le dénoncer, amute la foule ; Binsnicht est massacré. Cependant, Vittorio se met en tête de jouer impunément le rôle de Binsnicht. Il se rend en Suisse auprès de l'Argentin qui ne connaît pas Binsnicht de visage et ignore que l'Allemand a été lynché. Il s'attend seulement à le voir venir sous le nom de Vittorio. Recevant Santa-Sede, il croit avoir affaire à Binsnicht.

OCTAVE

Vittorio fait donc passer sa véritable identité pour la fausse identité d'un autre. Antoine, remarque bien ce détail : Vittorio aurait cherché à s'incarner en un criminel de guerre.

ROBERTE

Il s'agissait simplement de profiter des documents de Binsnicht et dont Vittorio s'était servi pour rédiger des mémoires imaginaires : l'Argentin devait les acheter pour une somme considérable.

OCTAVE

Tiens ! Vous avez eu ces mémoires sous les yeux ?

ROBERTE

Mais voici que les journaux annoncent que Binsnicht lynché a bien été identifié comme tel par des officiers américains. Vittorio sur le point d'être poursuivi pour faux et imposture, va se cacher où ? Dans un couvent bénédictin ; et comme il se confie au prier, ce dernier fait venir un de ses moines ; c'est Binsnicht en personne qui, loin d'avoir été massacré à Milan, n'a fait autre chose que précéder Vittorio dans ce haut lieu, sous le nom de Vittorio. Lequel des deux est Santa-Sede, lequel des deux Binsnicht ? Seul le prier doit le savoir. Toujours est-il qu'après une nouvelle éclipse, Vittorio se retrouve associé à un couturier parisien avec lequel il se brouille

pour avoir passé une commande de costumes destinés à un ballet qui n'a pas eu lieu.

OCTAVE

Un ballet qui n'a pas eu lieu ! Si tout votre canevas est exact, avouez que tout cela est brillant.

ANTOINE

Passionnant, tante Roberte !

OCTAVE

Ce qui seul me surprend, c'est que ce soit vous qui nous l'appreniez, que ce soit précisément vous qui nous donniez ces détails. Vous omettez cependant une dernière incarnation...

ROBERTE

Laquelle ?

OCTAVE

Vittorio, intendant de Madame de Watteville à Ascona.

ROBERTE

De Madame de Watteville à Ascona ?

OCTAVE

Et vous passez sous silence un détail... qui vous concerne...

ROBERTE

Un détail qui me concerne ?

OCTAVE

Le fait qu'il vous ait sauvée du feu chez Madame de Watteville.

ROBERTE

Il m'a sauvée du feu... Quoi !... C'était lui ?

OCTAVE

Lui-même, ma chère, le « criminel de guerre ». Vous devriez être la première à le savoir.

ROBERTE

Vous m'avez caché son nom, c'est honteux, vous étiez donc parfaitement au courant.

OCTAVE

Certes – mais je ne pouvais prévoir vos manœuvres près de la cheminée, pour vous prévenir l'instant d'avant.

ROBERTE

Mes manœuvres !? Quelles sont ces insinuations ? Votre neveu devrait vous...

OCTAVE

Antoine lui est trop reconnaissant de ce geste chevaleresque, – comme du vôtre.

ROBERTE, *suffoquée*.

Du mien ?

ANTOINE

Ma tante, tout respect humain a été aboli par la croix.

ROBERTE

Qu'est-ce que tu dis ? Toi aussi, tu commences à déguiser de pures insolences en de faux blasphèmes ?

OCTAVE

Antoine, tu auras un « criminel de guerre » pour précepteur !

ANTOINE

Je ne blasphème pas plus que je ne me permets des insolences, tante Roberte. A partir du Christ, plus de morale humaine qui tienne.

ROBERTE

Ainsi le Fils de votre Dieu est mort pour vous permettre d'outrager mieux votre prochain !

ANTOINE

Il a fallu que Dieu laissât tuer son Fils unique pour que l'on se souvînt désormais qu'aucune loi humaine ne saurait jamais retenir les hommes de tuer d'autres hommes.

ROBERTE, *se calmant, caressant Antoine.*

Ne comprends-tu pas que c'est justement contre de tels arguments que ton Christ a parlé ? Et ne l'a-t-on pas honteusement assujetti à ce qu'il voulait détruire ? L'idée d'un dieu qui assurerait l'impunité du crime en livrant son fils au bourreau ? Ne vois-tu pas que le Christ a été le premier sans Dieu ? Montrant comment il fallait vivre avec bonté, parce que nul Dieu ne l'ordonne, avec justice, parce que nul Dieu ne rétribue, avec vérité, parce que nul Dieu ne la révèle ; car qu'est-ce à dire : Dieu seul est bon, si ce n'est que la seule idée de Dieu dispense l'homme d'être bon, juste et véridique ? N'est-ce pas à dessein qu'on lui fait dire que nul ne pouvait le suivre s'il ne se chargeait de sa croix ? N'était-ce pas pour lui faire jouer le rôle du Fils sacrifié par le Père, ce Père qui n'est autre que le destin réconcilié ou non ? Le seul miracle, en effet, que je relève dans l'histoire de sa vie, c'est que Lui, l'ennemi des prêtres et de leur dieu, Lui, le premier des athées, on ait fait de Lui le Fils de l'idole monstrueuse qu'il foulait aux pieds durant son bref passage sur la terre. Lui, le consolateur des pauvres, on torture ses paroles : vous aurez toujours des pauvres avec vous, mais vous ne m'aurez pas toujours – c'est-à-dire pour rappeler que vous aurez toujours des pauvres – et on fait de Lui le pauvre unique et on ne s'inquiète plus des pauvres en masse. Il n'y a guère que quelques paroles de Lui que je

veuille retenir comme authentiques : L'homme n'a pas été fait pour le Sabbat, mais le Sabbat pour l'homme. Aimez vos ennemis. Bénissez ceux qui vous haïssent. Il est une parole peut-être qui demeure la clé de toutes les autres qu'il ait pu prononcer, de tous ses actes : Ne jugez pas, si vous ne voulez pas être jugés vous-mêmes comme vous aurez jugé les autres. Il n'y a donc jamais d'autre juge que celui que nous instituons nous-mêmes. Rien n'infirme davantage l'existence d'un juge éternel et rien n'a été plus frauduleux que de Lui prêter les prophéties sur le jugement dernier, à moins que ce jugement, s'il doit être le dernier, ne soit la somme des conséquences qui résulteront de cette terrible maladie que nous avons de rechercher un coupable, et si déjà l'innocent a expié pour celui-ci, à quoi bon un autre jugement ? Or cette absence d'un juge éternel et l'impossibilité de juger qui en découle, elles constituent la seule vérité avec laquelle il s'identifiait : l'absence de vérité. De là la nécessité d'aimer jusqu'à nos ennemis, de supporter les injures et de tout accepter sans retour, malheur ou bonheur. De là surtout l'impossibilité d'octroyer une âme immortelle comme si d'après cette immortalité nous pouvions accabler notre prochain ou le gratifier de bénédictions, lui peser ses mérites et lui tailler une félicité ou des peines à la mesure de cette immortalité. Le bon moyen de se consoler des maux ou des torts irréparables soufferts par l'incommensurable masse des malheureux qui n'ont désiré autre chose que la fin de leur existence ! Eh quoi ! Il doit y avoir une résurrection de la chair, non seulement pour la vision béatifique des uns mais encore pour la peine éternelle des autres. Est-il une représentation plus atroce que celle qui nous montre le doux crucifié en train de réveiller les morts pour les faire souffrir à jamais ! Quelle commune mesure peut-il y avoir entre l'éternité s'il y en a une, et dont l'idée nous inspire de pareilles noirceurs, et l'instant d'une erreur, voire d'un crime commis en l'absence de tout discernement alors qu'il nous a été dit : Ne jugez point !

OCTAVE

Pour la raison que des âmes immortelles ne peuvent produire que des actes également sans fin, aucun de nos gestes, aucune de nos pensées ne sauraient jamais être abolis ; pas même les paroles que vous prononcez en ce moment.

ROBERTE, *entourant de son bras Antoine qui s'extasie à considérer la main de sa tante sur son épaule.*

Je voudrais faire comprendre à Antoine que rien n'aurait de prix ici-bas, si nous ne devions admettre que notre anéantissement est certain – rien ne nous préoccuperait, pas même la possibilité d'une vie éternelle. Mais mettons que cette éternité nous soit accordée, je réponds par cette parole qui peut-être est l'essentiel de la pure doctrine athée : la charité ne recherche pas ses intérêts. Peu lui importe dès lors de périr ou de ne périr jamais, peu lui importe l'éternité des peines ou de la vision béatifique...

ANTOINE

... Mais la charité n'est autre que Dieu même !

ROBERTE

... Peu lui importe, le dis-je, que tu la nommes dieu si tu l'oses, ce dieu qui encourage les hommes à la licence après la leur avoir interdite, sous prétexte que le sang de son fils a tout expié d'avance, et qu'il suffit d'y croire – voyez la guérite du confesseur pour passer l'éponge. Mais si vous voulez que je m'arrête un instant à votre Christ qui ne se soucie d'ailleurs nullement que je le prenne ou non au sérieux, dès lors qu'il est cette charité, la seule leçon que nous puissions tirer de cette parole : aimez vos ennemis, c'est que nous ne pouvons pas même savoir qui est notre prochain, puisque nous ne devons du tout juger.

OCTAVE

Si ce n'est pas un juge éternel et donc immuable au-dessus de nous qui nous avertit de ne pas juger nous-mêmes, et qu'il ne s'agisse là que de la sentence de quelque sage oriental auquel vous réduisez Jésus, il se peut alors que tout au contraire ce soit le plus mauvais conseil à suivre ; et que déjà vous avez rejeté vous-même ; ne venez-vous pas de juger Victor ?

ROBERTE, *interloquée et rougissant.*

Je ne l'ai pas jugé... de personne à personne... mais au nom de... au nom de...

OCTAVE

Au nom de quelque chose tout de même ? Au nom de quoi donc ?

ROBERTE

Au nom de la situation historique de notre temps qui peut-être reste le seul critère que nous ayons ici pour savoir à qui nous avons affaire, pour établir ce que nous sommes, ce que nous devons éviter d'être à nouveau, ce que nous sommes capables de devenir. Votre Victor ? ou plutôt le ramas de choses qui porte ce nom ? Eh bien, c'est ce produit historique que je juge selon l'état de notre société, un être déclassé qui pour subsister se glisse tantôt dans une forme de divertissement, si j'ose dire, actuellement appréciée dans tel milieu social, tantôt dans une autre, anachronique, qui a encore cours dans votre milieu. Car, enfin, que voulez-vous que je pense d'un individu qui, entre le Vatican et la rue de la Paix, éprouve le besoin de jouer au « criminel de guerre » ? C'est simplement abject.

OCTAVE

Peut-être un besoin de vivre la détresse d'un autre.

ROBERTE

Est-il de plus grande détresse que celle de devoir s'attribuer de faux crimes ? Et c'est à un homme qui en est là, que vous confierez Antoine ?

OCTAVE

Et la charité, Roberte, pure essence de la doctrine athée ?

ROBERTE

Vous moquez-vous de moi ? La charité serait peut-être d'apprendre à travailler à votre Victor ; il le fait à sa manière, puisse-t-il réussir, mais ce n'est pas lui rendre service que de lui confier un adolescent. Quels sont donc ses talents ? De figurant, de journaliste, d'acrobate ou de causeur ? Je n'ai rien à redire à cela. Se met-il de surcroît à théologiser, permettez que je m'inquiète. Sans doute a-t-il besoin de compromettre chaque fois le succès de ce qu'il lui arrive d'entreprendre : de quoi cherche-t-il donc à se punir ? D'avoir trahi le Saint-Siège, ou d'être trop beau garçon ? Sans doute il n'est

pas assez superficiel ni assez descendu au fond de l'abîme. Laissez-le donc là où il est ! Vraisemblablement, il est trop tard, et je n'ai aucune raison valable de m'en mêler. Que voulez-vous que je vous dise encore, sinon que c'est là un des nombreux phénomènes pittoresques de ce siècle, amusants, émouvants pour vous, je vous l'accorde, mais inquiétants dès qu'on veut les mettre à contribution dans l'éducation d'un jeune homme, et qui pour tout dire procèdent de cette sorte de parasitisme psychique que constituent de nos jours la religion, l'art et la littérature. Voilà bien les trois monstres qui entretiennent l'obsession contemporaine dont ils vivent : la religion avec la notion du péché originel en reste encore la grande pourvoyeuse ; l'art et la littérature en sont les grands exploiters ; et s'ils feignent de s'opposer aujourd'hui à la première, tous les trois se tiennent comme larrons en foire pour profiter de la grande attraction de notre époque, celle de ce mal irréalisable que vous poursuivez en vain et dont l'image de la femme fait les frais... ces tortures feintes... que vous nous infligez et sans lesquelles... il semble que les hommes de notre temps soient incapables de nous féconder...

OCTAVE

Qu'est-ce à dire ? Ces tortures feintes ? S'agit-il oui ou non de tortures ?

ROBERTE

D'autant que cherchant à nous faire souffrir et n'y parvenant pas une fois pour toutes, vous nous faites souffrir davantage par votre impuissance.

OCTAVE

Vous ne faites autre chose que définir à Antoine le péché originel...

ROBERTE

Définition bien paradoxale, avec ma façon de voir, et qui ne saurait plaire qu'à vous seul. Non, l'homme est incapable de mal, mais ce qui l'incite à faire souffrir et à souffrir de ce fait, c'est qu'il croit y parvenir. Voilà pourquoi il faut détruire les résidus de cette notion de l'Église qui vous fait croire que vous y êtes parvenus à cause de nous, et toute cette littérature qui en entretient la légende, et en perpétue l'image.

OCTAVE

L'Église et l'art, ma chère, que vous voulez détruire, nous purifient de toutes nos ordures par le ressouvenir de la mort ; tout est ordure en deçà, tout est sérénité au delà, pour avoir franchi la mort. La religion et l'art constituent notre seule dignité...

ROBERTE

Oui, je le sais, vous êtes des morts. Mais vivez donc, et mettez votre dignité à ne point abuser d'un être ! Car de quoi s'agit-il, sinon de ce besoin d'abuser ? Pour n'avoir su éliminer ce besoin de celui de vous reproduire, on a fabriqué cette notion de péché originel.

OCTAVE

C'est pour l'éliminer au contraire.

ROBERTE

... Mais l'échec est flagrant ! Car si je ne puis avoir des enfants d'un homme qu'à condition de jouer le rôle de victime pour lui permettre de jouer le rôle de bourreau sur moi, si ce n'est qu'à l'idée de faire le mal qu'il me féconde et que la simple idée de faire quelque chose de naturel le rende aussitôt impuissant, par cette notion de péché dont l'Église frappe l'acte charnel, puisque le sacrement de mariage n'est autre chose qu'un pardon qu'elle lui accorde, l'homme assouvit encore un vague besoin de mal, il a honte d'accomplir un acte naturel ; en sorte que l'œuvre de chair, impardonnée ou pardnable, implique toujours l'idée de faire un mal...

OCTAVE

C'est à cette condition seule qu'il devient un acte de l'esprit.

ROBERTE

Je refuse l'esprit au prix d'une maladie...

OCTAVE

Sans doute du point de vue de l'animal, l'esprit est une maladie ; voyez combien triste, en somme, le sort d'un chien fidèle. Mais pour l'homme, se

contenter d'accomplir des actes naturels, ce n'est pas seulement une démission, ce n'est pas seulement un ennui, c'est un chagrin profond ; nous avons mieux à faire, que dis-je, nous sommes responsables d'une affaire plus haute et si c'est en vertu de l'idée du mal que nous pouvons sortir de nos limites, bénie soit cette idée du mal que vous prenez pour une illusion...

ROBERTE

... Pardon, mon ami ; selon votre Église, autant que je sache, le mal c'est de nier ce que vous nommez la vie spirituelle ?

OCTAVE

Absolument.

ROBERTE

Et cependant, si c'est en vertu de l'idée du mal que nous pouvons sortir de nous-mêmes, notre pouvoir de nier l'esprit serait une manière de rester fidèle à l'esprit ?

OCTAVE

C'est cela même.

ROBERTE

Cela même est absurde : moi qui nie l'esprit, je n'en serais que plus spirituelle !

OCTAVE

Non, pas encore, ma chère, puisque l'idée du mal n'a pas la vertu de vous mettre hors de vous-même...

ROBERTE

Est-il rien de plus révoltant que de vouloir parvenir au bien par la tentation du mal ? Et n'est-ce pas précisément ce qui vicie à la base tous vos détestables systèmes ?

OCTAVE

Mais qu'est-ce que la tentation sinon le mouvement de notre liberté qui nous porte hors de nous-mêmes ?

ROBERTE

Pour vous, la mise hors de soi n'est qu'une sensation morbide que vous cherchez... en vous acharnant sur un être pour en abuser...

OCTAVE, *d'un air hypocritement rêveur.*

En m'acharnant sur un être... ?

ROBERTE

... Cette mise hors de soi que vous suggérez aux autres, à force de la leur expliquer par vos dogmes « mytheux ». Et c'est bien là ce qu'il faut détruire.

OCTAVE

Alors, anéantissez la conscience humaine.

ROBERTE

Non, c'est au contraire à la guérir de votre infection dialectique que j'aspire.

OCTAVE

Pour en venir à quoi ?

ROBERTE

A l'absence de tout objet de remords.

OCTAVE

Qu'est-ce à dire ?

ROBERTE

En supprimant la tentation.

OCTAVE

Dites simplement la liberté, ce qui revient à éteindre l'esprit...

ROBERTE

A en instaurer l'ordre, tout au contraire.

OCTAVE

Par son asservissement...

ROBERTE

Mais son asservissement au bien.

OCTAVE

Allez-y, ma chère, sécularisez toujours, sécularisez l'ordre céleste où les saints perdent la faculté du mal, fixés qu'ils sont à jamais dans la vision du souverain Bien...

ROBERTE

... Qui pourtant, si jamais il doit se faire, ne se fera que par les hommes et pour les hommes, quand ayant renoncé à leur liberté, ils auront appris de la science et de ses disciplines un autre usage de nos corps dans nos rapports avec autrui. En eilet, si la nature de l'esprit veut la faculté de faire le mal, perdre celle-là doit être le but de notre entreprise. Ce n'est point la tentation de mal faire destinée à être surmontée pour mériter je ne sais quelle fantastique béatitude, qui fixe dans le bien la volonté, mais... la résolution de ne jamais regretter ses actes. Voilà ce que j'enseignerais à Antoine.

OCTAVE

Et la méthode de cette charmante éducation ?

ROBERTE

... Consisterait à le mettre au défi de subir froidement la conséquence de ses actes.

OCTAVE

Donc si jamais il lui venait l'idée de m'assassiner et de vous violer...

ROBERTE

Cette tentation-là ne pourrait lui venir que sous votre seule influence, puisque le voilà déjà prêt à croire que le Fils de Dieu a tout expié d'avance. Mais pareille idée saugrenue ne saurait pas même lui venir, sitôt que libéré de toute représentation d'un Dieu rédempteur, il se verrait prisonnier de sa seule volonté ; alors il ne serait plus question pour lui de sortir de ses limites ; mais ses actes prendraient un poids tel qu'il ne balancerait plus entre ce qu'il s'agirait de faire, et de ne faire point.

OCTAVE

Et s'il se trompe ?

ROBERTE

Il payera.

OCTAVE

Ne serait-ce pas à vous de payer, Roberte ? Car en vertu de quoi payerait-il son erreur, par quel pacte l'aurez-vous lié que vous l'accuserez d'avoir rompu ? Pour qu'il apprenne à ne jamais regretter ses actes, force lui sera de se précipiter dans l'expérience pour savoir seulement s'il ne les regrettera point, parce que non seulement vous n'aurez pas supprimé la tentation sous peine de le plonger dans la stupidité, mais encore parce que l'absence de regret elle-même deviendra sa première tentation. Car si nous sommes avertis que sa liberté met notre esprit hors de nous, est-il encore besoin d'une démonstration ? Si bien que sous prétexte de supprimer la représentation du mal et d'instaurer le bien sur l'absence de vérité, vous aurez condamné des êtres au suicide.

ROBERTE

Vous confondez, Octave, l'absence d'une vérité révélée avec la situation de l'être humain qui doit se forger sa vérité parce qu'aucun Dieu ne la lui révèle, et qui est alors sa seule situation véritable...

OCTAVE

Je vous mets au défi de nous démontrer la distinction que vous faites...

ROBERTE

Je relève le défi, vous m'avez mise hors de moi-même.

OCTAVE, *soudain effrayé.*

Roberte, vous n'avez qu'un corps pour couvrir votre parole !

ROBERTE, *avec un rire singulier.*

Et je n'ai qu'un esprit pour la tenir. *(Et tandis qu'Octave s'esquive comme s'il prenait la fuite dans l'appréhension de quelque chose d'insupportable, Roberte, s'apprêtant apparemment à sortir, commence à enfiler un de ses gants noirs, en s'adressant à Antoine :)* Quant à toi, mon petit, oublie cette discussion et, pour parler le langage de ton oncle, méfie-toi de l'asservissement aux purs esprits, terme bien pittoresque pour désigner les forces obscures que le travail et la raison dissipent et que la volonté réduit ; méfie-toi de tous les masques que chacune d'elles peut prendre pour nous tromper, aux dépens de l'unité de notre personnalité. Ce n'est pas dans l'appréhension d'un au-delà qu'elle se forme, mais au contact de la communauté des hommes et dans le travail pour autrui : satisfaire aux besoins des plus défavorisés du sort, c'est la plus grande satisfaction de nous-mêmes à laquelle nous puissions tendre, c'est la seule façon légitime de sortir de nos limites. Libère-toi de la hantise d'une transcendance dogmatique et sache trouver une transcendance réelle dans la solidarité du travail : telle est la seule morale qui puisse donner un sens à cette vie-ci. Il n'est de pur esprit que celui qui isole face à un fantôme de Dieu. Alors, du désœuvrement de la volonté faite pour autrui, naissent les mauvaises pensées...

Elle n'a pas fini sa phrase, qu'Antoine voit Victor entrer dans la pièce. Et comme Antoine se met à crier : « Ne parlez pas, je veux voir encore... » Roberte se retourne, reste figée à la vue de Victor, et Antoine la voit ainsi de profil, l'une de ses mains serrant un gant noir, deux doigts de sa main nue sur l'autre gantée que dans sa stupeur elle tient levée, son regard sévère fixé sur Victor qui s'avance avec quelque solennité. Ce dernier saisit la main levée et immobile de Roberte, la dégante, et la serrant au poignet soulève par derrière la jupe noire de Roberte, découvre ses fesses et se met à les caresser. Roberte, de sa main nue, laissant choir l'autre gant, veut repousser Victor penché sur elle, et voyant qu'il s'apprête à parler, lui colle sur les lèvres la paume de sa main dégantée. Mais tandis qu'il palpe la rondeur de ses fesses, bientôt Roberte, retirant sa paume de dessus la bouche de Victor, lentement abaisse la main, allonge les doigts, saisit le sedcontra de Victor, le veut écarter et sans lâcher prise, se renverse.

*VICTOR, la soutenant par le poignet,
et la main sur les fesses de Roberte.*

Votre geste, Madame, prouve que vous croyez un peu moins à votre corps, un peu plus à l'existence des purs esprits. Et vous direz avec nous : au commencement était la trahison. Si la parole exprime des choses que vous jugez ignobles du seul fait qu'elles sont exprimées, ces choses demeurent nobles dans le silence : il n'est que de les accomplir ; et si la parole n'est noble qu'autant qu'elle exprime ce qui est, elle sacrifie la noblesse de l'être aux choses qui n'existent que dans le silence ; or, ces choses cessent d'exister dès qu'elles prennent la parole. Dès lors comment punir son ignominie ? N'a-t-elle pas produit au grand jour cette inconsistance que vous dénoncez en vain comme de l'obscène en soi ? Or comme on ne connaît guère les choses fausses, sinon qu'il est vrai qu'elles sont fausses, parce que le faux n'a pas d'existence, vouloir connaître des choses obscènes n'est jamais autre chose que le fait de connaître que ces choses sont dans le silence. Quant à connaître l'obscène en soi, c'est ne rien connaître du tout. A défaut de quoi, Madame, les paroles que vous censurez n'ont fait que nous fabriquer un corps qui nous a été refusé à nous autres esprits ; détruisez-vous celui-ci, vous affirmez celui-là en qui le traître s'est incarné. Dénoncez-vous ce dernier, rendez hommage au corps glorieux dont nous ont revêtu vos auteurs : « Des yeux pour les feux de la concupiscence,

des oreilles pour les ouvrir aux mauvais discours, une langue pour la prostituer aux calomnies, une bouche pour les sollicitations de la gourmandise, la virilité pour la tourner aux excès de l'incontinence, des mains pour les consacrer au vol, des pieds pour courir aux crimes. »

Puis, d'un mouvement, ayant retourné Roberte le temps de faire voir à Antoine les fesses de sa jeune tante, ses cuisses, le creux de ses genoux et ses longues jambes gainées de noir, Victor l'installe sur son sedcontra, la tenant par derrière aux deux poignets, tandis qu'elle reçoit la probation majeure, dressée sur la pointe de ses souliers. Et comme Antoine s'est caché derrière un rideau, trop ému pour supporter la vision, un hurlement rauque le fait sursauter et l'oblige à regarder de nouveau : Roberte, la jupe encore relevée, d'une main semble rajuster sa gaine ou ses bas, tandis que de l'autre du bout des doigts elle tend une paire de clés à Victor que celui-ci touche sans les prendre jamais : car l'un et l'autre semblent en suspens dans leurs positions respectives.

Le Souffleur

OU UN THÉÂTRE DE SOCIÉTÉ

A Georges Lambrichs.

PROLOGUE

Soudain la lumière s'éteignit, les chuchotements se turent dans la salle, le rideau se leva sur la petite scène.

On reconnaissait une chambre aux papiers verts assez sordides ; dans l'angle un évier, auprès duquel un réchaud à gaz allumé, sur lequel fumait une bassine, apparemment remplie d'eau.

A l'opposé, vers les coulisses, un lit de fer : on y devinait un corps allongé.

Entrèrent deux très jeunes gens, presque des enfants, qui s'arrêtèrent devant la bassine. L'un d'eux souleva le couvercle, y jeta un coup d'œil, y sema un produit, recouvrit, regarda son camarade, et tous deux s'esclaffèrent. C'étaient de très jolis adolescents, et ils riaient avec beaucoup de grâce, la main sur la bouche. Le second consulta son bracelet-montre, poussa du coude le premier qui s'approcha du lit.

– Maître, dit-il, Maître, c'est l'heure, levez-vous.

Il disait cela les mains dans les poches, penché sur la masse sommeillante.

On vit alors émerger le crâne chauve, puis les épais sourcils, puis les yeux clignotants de l'homme réveillé, et qui, encore à demi allongé, s'appuyait sur ses coudes. Le jeune garçon demeurait la bouche ouverte dessus le crâne de celui qui, de toute évidence, était un vieillard.

Alors les traits de ce dernier se crispèrent et, d'une voix enrouée mais tonnante :

– Ne souffle pas sur ma calvitie ! dit-il au jeune homme.

Les deux garçons, riant aux éclats, sortirent en courant.

L'assistance restait silencieuse. Pour moi, c'était Lui. Mais pour les autres ? Une vague, hésitante hilarité s'était dessinée au premier échange de paroles entre les enfants et le vieux. Mais moi – un irrésistible frisson me gagnait – à le reconnaître, Lui, de façon indubitable, tel que pour la dernière fois je l'avais vu, peu de temps avant sa mort...

A mon côté, Lucien ne soufflait mot, mon jeune confident d'alors, qui n'avait pu le rencontrer, Lui, de son vivant. Démobilisé depuis peu, il cherchait dans diverses manifestations du Paris des premières années d'après-guerre à orienter sa sensibilité généreuse, avide de se dépenser, et ce jour-là il m'avait entraîné dans cette salle de music-hall désaffectée servant aux réunions de patronage d'une paroisse mixte, où cet après-midi se donnait un spectacle anonyme : *Le Purgatoire*.

Mais autour de nous, combien de personnes pouvaient comprendre ce qui se passait ici ?

Étais-je triste ? gêné pour le Vieux ? Le spectacle me semblait horriblement indiscret – comme s'il n'eût concerné que moi – une amitié, une chance irretrouvables, disparues – mais l'ombre d'une trahison – et moi, le traître, j'assistais à l'irréparable.

Il avait quitté son lit. Puis, ayant fait quelques passes de la main sur son front, il parut prendre son élan, mais se mit à sautiller et, d'un geste rythmé de ses bras, levés d'abord, puis baissés, et de nouveau levés, il faisait comme jaillir des éclairs d'une corde dont il tenait les deux bouts et à chaque fois bondissait du sol, à pieds joints. Il s'arrêta au dixième bond, et sortant un calepin de son veston, y inscrivit quelque chose, disant d'une voix sonore qui se prolongeait en gémissements :

– Trois mille six cent cinquantième jour d'indulgence...

Un silence succéda, pesant, lorsque les deux jeunes gens réapparurent sur la scène. Ils portaient, l'un des torchons frais, l'autre une paire de gants de caoutchouc qu'il présenta au Maître. Celui-ci les examina, faisant la moue :

– Percés ! dit-il en les jetant dans un coin.

Mais il prit un torchon qu'il déplia délicatement, et retrouvant sa bonne humeur, considéra d'un air amusé les enfants. Tous deux le regardaient faire avec attendrissement. Cependant le plus jeune alla soulever le couvercle de la bassine.

Alors le Vieux, s'étant approché, plongea sa main nue dans l'eau chaude et en retira, ruisselant, un grand plat ovale en faïence. Il prit aussi une brosse avec laquelle il racla quelques reliefs.

– Toujours la même sauce du canard, fit-il en grommelant ; replongea le plat dans l'eau, puis, au lieu de l'essuyer, le tendit au jeune garçon qui avait ouvert le robinet tout grand au-dessus de l'évier.

– Ne m'éclabousse pas ! dit le Vieux pendant que l'enfant procédait à un dernier rinçage du plat sur lequel l'eau giclait de tous côtés. Enfin l'enfant repassa le plat au Vieux qui, fort lentement, se mit à l'essuyer.

– Évidemment, la laveuse électrique n'est pas pour demain ! ajouta-t-il.

– Maître, c'est beaucoup trop long, dirent en même temps les deux enfants qui, les mains jointes, suppliaient :

– Laissez-nous faire !

Mais le Vieux lança le plat vers l'invisible plafond.

– Si ça tombe, ça se casse, dirent les enfants.

Mais le plat ne retombait pas.

Alors le Vieux, s'avançant vers la rampe :

– Si ça se casse, ça tombe, tout est là ! Ce n'est pourtant pas pour la démonstration de pareille loi à laquelle je suis désormais soumis pour expier, à la satisfaction de plusieurs, un prétendu détournement de consciences, que nous vous avons donné le spectacle de la vaisselle et je m'en excuse auprès de vous, on vous a dérangés pour bien peu de chose. S'il est vrai que j'ai quitté ce monde, d'où vous me contemplez à loisir, qu'on sache au moins que c'est un autre qui, naguère, s'en revint de Russie, un autre qui, en tout et pour tout ce qu'il a pu faire, le fit sous mon nom et vécut jusqu'aux heures triomphales du Théâtre-Français, et jusqu'au défilé de la foule inconsolable devant mon faux cadavre. Donc un usurpateur que vous avez enseveli, honoré, honni – mais j'ai laissé faire par amour de la vérité, renonçant à la vérité même qui n'appartient à tous qu'à condition de n'appartenir à personne.

Au même instant, une pluie de débris s'abattit sur son crâne. Les enfants avaient fui, la chambre était rentrée dans l'obscurité. Mais il restait figé, face à la salle. Du côté des spectateurs, la lumière était revenue, mais quelle ne fut pas ma stupéfaction, mêlée de chagrin, de voir les rangées presque vides, si ce n'est, au fond de la salle, la silhouette d'une femme, le visage enfoui dans ses mains.

Lucien m'avait quitté. Qui donc alors avait pu comprendre cette morne saynète, qui donc avait pu entendre, sans le reconnaître, cette déclaration faite de sa propre voix, au timbre à moi si familier dont je restais pénétré jusqu'à la moelle ?

Le rideau s'était abaissé. On y reconnaissait une fort vieille affiche représentant un homme au corps verdâtre qui, d'un pas dansant, s'appliquant un coussin thermogène sur la poitrine, crachait du feu.

Alors j'entendis se rapprocher comme le bruit d'une boîte creuse, remplie de jetons, que l'on secouait. Je me retournai. La femme aperçue tout à l'heure se tenait auprès de moi. Elle était jeune, belle, et portait l'uniforme de l'armée du salut. Sous son chapeau de paille noir au ruban rouge, la régularité de ses traits, ses yeux bleus sous les sourcils surbaissés, me frappaient. Une fort agréable brune, la taille svelte, élancée – et ainsi elle agitait devant moi son aumônière en fer-blanc où sautaient les sous, et pendant que j'admirais sa main et ses doigts qui tenaient l'anse :

– Pour les misères cachées, s'il vous plaît ! disait-elle.

– Comment ? A cause de Lui ? ne pus-je m'empêcher de répondre.

Et pendant qu'un jeu d'orgue se faisait entendre derrière le rideau et mettait le comble à mon trouble :

– Où sommes-nous ?

Sans doute parlais-je trop fort, et comme je prononçais le *nom* du Maître :

– Chut ! fit-elle en portant ses beaux doigts à ma bouche, ce qui aussi me stupéfia. Il était mon parrain ! ajouta-t-elle à voix basse.

Elle se recula un peu et, comme si nous n'avions rien dit, derechef agita son aumônière et répéta avec quelque solennité :

– Pour les misères cachées ! – et elle fermait les yeux. – Donnez ce que vous voudrez !

– Que lui importe, s'Il est là où Il est, répliquai-je. Que lui importe à Lui !

– Soyez simple ! donnez !

– Le voir ! Lui parler, tout de suite, là derrière ! dis-je, sachant bien que c'était là tout à fait insensé.

– Donnez d'abord !

Alors j'introduisis quelques pièces de monnaie. A peine l'eus-je fait que la jeune « salutiste » me prit la main :

– Venez.

Si j'ai « donné » dans l'intention de revoir au delà de la mort le Guide que j'avais perdu, il se peut que je me sois exclu du même coup de la

certitude des choses révolues.

Si je dis maintenant que j'ai revu le Vieux lui-même, l'on me dira que j'ai été la victime volontaire de l'imposture que je cherchais ; qu'en l'occurrence il s'agissait d'un triste et suffisant individu, payé par je ne sais qui, pour se faire passer pour *tel qu'il était* – propos équivoque, exactement ce que disent du Vieux ceux qui le dénigrèrent avant comme après sa disparition.

Nul ne m'enlèvera le sentiment de son authentique présence ni celui de sa grandeur – fût-ce même là une version trop parisienne de son « purgatoire » – quand je l'aperçus de dos, enveloppé dans sa pèlerine, assis à la table des commandes du poste d'aiguillage, manœuvrant avec une parfaite conscience de son humble tâche, pouvant à tout moment, s'il l'eût seulement voulu, s'il eût seulement cédé à un millième de ses moindres caprices, provoquer d'horribles catastrophes, surtout aux heures de pointe, alors que les voitures sont bondées de salariés, sans que ceci ajoutât rien aux motifs de son improbable damnation ni fit même reculer la date de sa non moins improbable rédemption – tandis qu'il se contentait de remplir un devoir absolument anonyme auquel plus rien non plus ne l'obligeait de croire, quand il avait passé sa longue vie terrestre à le révoquer en doute tant chez lui que chez ses disciples – pianotant, dis-je, sur la table des commandes et tout de même donnant alors cette parcelle de son immortalité à seule fin de sauvegarder de négligeables existences non moins justifiées à ses yeux que la sienne, toutefois ne la valant point, mais, nonobstant une telle simplicité, une telle sobriété dans l'humilité même, parvenant encore à tirer de ces froides mécaniques qui meublent une cabine d'aiguilleur, en vertu de je ne sais quelle subtilité, je ne sais quel consentement, je ne sais quelle concession de sa fatalité propre à la volonté divine, ces sons ineffables qui, derrière le rideau baissé, m'avaient fait croire à un jeu d'orgue.

Sous la voûte de la station de triage, à voir sa silhouette qu'il offrait de dos, enfermé dans les cloisons de verre de la cabine, face au tunnel d'où débouchaient et où s'engouffraient en grondant les convois entrant et sortant, les toits des wagons glissant au-dessous de nous – j'admirais son abnégation de tout lyrisme, au-dessus de la foule sur les quais de la gare, ni ne m'étonnais que tel lieu lui eût été assigné en guise d'un semblant d'expiation si conforme à ses vues – lorsque la chose inouïe se produisit : il ne se retourna pas, je ne vis que frémir légèrement le contour de sa tempe,

de sa joue et de sa forte mâchoire, mais sa main gauche avait quitté les commandes, vers moi tendue. Et je la serrai, je la baisai avec effusion.

– Je suis touché de l'affection que tu me gardes, me dit-il. Qu'as-tu fait ces dernières années ?

A ce moment l'une des vitres de la cabine s'ouvrit, une bouffée d'air chaud pénétra. Je le vis tressaillir et je fermai la vitre sans oser le regarder. Alors le reflet de son visage m'apparut faiblement sur le verre.

A chaque fois que j'étais allé le trouver, jadis, dans sa maison, lorsqu'il me demandait où j'en étais, j'avais eu du mal à m'expliquer avec assez de concision pour ne pas trop lui faire perdre son temps, et je m'en retournais toujours avec le sentiment de malaise que nous laisse un effort de confidences égaré dans de vagues propos.

En ce lieu même il devinait ma pensée et alors, comme s'il eût approché à son tour son front de la vitre, très nettement je perçus ce chuchotement à mon oreille :

– *Hélas ! même de la théologie !...*

Et encore une fois, avec un insinuant reproche :

– Pourquoi portes-tu encore cette cape romaine ?

A ces mots, ses mains se montrèrent telles qu'elles avaient été dans l'existence, tenant un épais volume relié de cuir noir et dont ses doigts noueux de paysan feuilletaient les pages en papier bible : sorte de manuel à l'usage des ingénieurs du métro – mais le chuchotement continua :

– Tu n'es tout de même pas astreint au bréviaire ?... Veux-tu que nous en traduisions quelques passages, les heures des trains sont les mêmes, mais les hymnes sont en latin médiéval, les homélies ? nous pourrions les sauter, les Nocturnes ne me sont point nécessaires, je les sais par cœur depuis que le sommeil m'a quitté, mais les Matines ! quand les trains sont triplés surtout en direction du Pré-Saint-Gervais et de Ménilmontant... S'ils font la grève ce soir...

De nouveau, comme autrefois, c'était lui qui parlait et, comme au temps des années lointaines, j'attribuais même ici un sens décisif à tout ce qu'il disait à propos de n'importe quoi. Encore s'agissait-il à présent de déceler ce sens. Sans doute lui narraï-je parfois des aventures souvent frelatées qu'il aimait à entendre, quitte à s'amuser de mes échecs que trahissait pareille mythomanie. Mais depuis que j'avais pris le parti de taire devant lui mes expériences monastiques... Là encore, prévenant mes réticences, sa voix reprenait sur un ton de pédagogue taquin :

– Alors, pourquoi ne te maries-tu pas ?

Bien avant sa mort, il m'avait posé cette question, et voici qu'il me la posait de nouveau comme si ce n'était que pour cela, uniquement, que j'avais voulu, par-delà sa disparition, lui arracher un mot qui eût encore une fois décidé de mon avenir.

Cependant le jeu d'orgue reprenait.

– Connais-tu cette fugue ?

Les accords puissants couvraient le grondement sourd des rames qui se succédaient. Un train s'immobilisa, déversa les voyageurs, sans plus repartir. A présent, la foule tenait à grand-peine sur les quais. Peu de gens circulaient ou gagnaient la sortie, on eût dit avec nonchalance. Un grand calme régnait parmi cette foule, sans nulle bousculade. Des groupes paisibles se formaient, des couples de jeunes gens et de jeunes filles se risquaient sur la voie, visiblement le courant du rail était coupé. Les visages se tournaient vers la voûte, vers la cabine d'aiguillage, d'abord quelques-uns, puis des milliers – comme au spectacle, le spectacle qui en effet semblait reprendre. L'orgue jouait quelque chaconne, ou quelque rondo dont la légèreté me comblait d'aise. Et soudain, pendant que des milliers de voix s'unissaient dans un tonnerre d'ovations, la cabine s'éleva doucement, en ascenseur, mais lentement au moment de dépasser la voûte, le temps pour moi d'apercevoir sur le quai la salutiste qui, de la main, dirigeait un chœur d'enfants parmi cette foule enthousiaste.

Évoquer la présence du Vieux, après l'avoir aperçu de la sorte, en cette fin d'après-midi, dans cette salle située au fond d'une impasse – en quoi cela diffère-t-il de la description arbitraire d'un rêve ?

Mais je ne rêvai pas. Lucien est là pour le prouver, qui m'avait accompagné ce jour-là et il peut dire les premiers instants du lever de rideau, le décor, comme je l'ai fait. Mais il prétend que pour le reste je joue sur le mot : *Le Purgatoire* comme se nommait ce triste music-hall, et qu'il me quitta presque déprimé par l'insipidité du spectacle. D'autres personnes, pas plus d'une trentaine, y assistaient également, qui ont dû s'en aller avant la fin. Tous nous avons été convoqués. Or il y a un témoin, la salutiste, la jeune brune qui aujourd'hui est mon épouse.

Roberte et Lucien s'entendent-ils pour assurer maintenant que tout se passa autrement, et que je ne vis Roberte qu'à la sortie, faisant la quête ? Non, ce fut devant le rideau baissé qu'elle agita devant moi son aumônière, avec ces paroles : « Pour les misères cachées ! »

Lucien me fait remarquer que ces paroles, je les lui répétais par la suite, quand je lui ai confié ma première impression de Roberte, de Roberte entourée de personnes qui, au sortir de la salle, la regardaient avec étonnement – et il ajoute que ce fut à partir de ce moment-là que devait commencer chez moi l'importance des regards jetés sur Roberte et de Roberte ainsi regardée par les autres.

Et nonobstant l'apparence de vérité de ce que m'explique Lucien – je persiste à croire, telle est la force du souvenir, que c'était dans la salle où la lumière était revenue, que, tout pénétré encore de l'image du Vieux sur la scène, je fus abordé par la salutiste, face au rideau baissé, et que celle qui allait devenir la présente Roberte, dans cet éclairage incertain, moi-même glissant un billet dans son aumônière, la jeune femme m'avait dit : « C'était mon parrain ! » – et non pas : « C'est mon parrain » – de même que je me souviens, comme je l'ai dit tout à l'heure, qu'ayant prononcé le nom du Vieux auparavant, je sentis sur mes lèvres le bout des doigts de la salutiste, me disant : « Chut ! », ce que je revois de façon d'autant plus nette qu'un détail m'avait frappé : elle portait une alliance à l'annulaire, détail qui ne prit que plus tard de l'importance, lorsque je me mis à sa recherche, non parce que j'avais appris qu'elle était veuve déjà, mais parce qu'elle avait appartenu à un autre.

Mais comme il y a plus de dix ans de cela, je ne puis dire avec certitude si c'était tout de suite qu'elle avait fait : « Chut ! », avant que je glissasse un billet dans la fente de l'aumônière, ou après que la salutiste m'eut dit : « Donnez d'abord ! » comme une condition qu'elle mît à me faire voir, à ce que je revisse celui que je venais de reconnaître, mon illustre vieil ami, mon Guide, mort six mois auparavant.

Pendant que j'évoque ainsi la réapparition du Vieux, c'est de Roberte que j'en suis venu à parler ; en effet, c'était la première fois que je la voyais : une salutiste faisant la quête ; mais comme elle s'était adressée à moi, resté seul avec elle dans la salle où venait de me réapparaître le Vieux, cette émotion dans le doute même de l'avoir revu, je ne puis la séparer de la furtive sensation de volupté que m'avait procurée la vivante présence de la salutiste, d'autant plus que ce visage flatteur m'était inconnu et pourtant me rappelait quelque chose, de fort lointain.

Elle m'avait dit : « Soyez simple, donnez ! » Longtemps avant de la retrouver, j'ai médité cette injonction de la jeune femme.

Je « donnai » pour le voir, Lui. Et ce fut Lui, le Vieux, qui me la fit voir de telle sorte que je ne vis jamais Roberte sans le désir de la donner toujours.

En vérité, pendant longtemps j'ai vécu dans la joie étrange d'être seul à le savoir mener une existence posthume dans Paris. Il m'a donné des rendez-vous – brefs mais réitérés tout de même – en divers lieux de la capitale, mais du tout dans ceux que je prédilectionnais depuis peu, plutôt dans les quartiers les plus ingrats, et jamais dans ceux qu'il avait fréquentés de son vivant – dans les rues les plus sordides, parlant peu, parfois me demandant de le suivre à distance. Mais lorsque je lui confiai que, fiancé à sa filleule qu'il avait d'ailleurs cessé de « voir », j'observais la chasteté avec elle jusqu'à notre mariage, il se mit à renifler, à toussoter, à se racler la gorge – leva la main comme s'interrogeant sur les raisons plausibles de cette façon d'agir, et continua en silence à marcher près de moi, pendant que je gardais les yeux fixés au sol. Au bout d'un instant je m'aperçus qu'il m'avait quitté ou que je l'avais perdu de « vue ».

Souvent il m'arrive de *rêver* vraiment de lui. La différence absolue de nos rapports dans ces rêves (qui ne font que reproduire des situations fort lointaines) d'avec les rapports exceptionnels que j'ai pu avoir avec lui dans sa *vie posthume* me donne la certitude de ces étranges rencontres. Mais quant à me rappeler ce qu'il avait pu me dire de mon mariage avec Roberte, il appartient à la singularité même de la réapparition du Vieux que, maintenant, je ne sache au juste s'il désapprouvait ce mariage – alors qu'il avait accueilli avec un large sourire d'assentiment mes premières confidences. J'ai mis sur le compte de sa doctrine qu'il m'ait suggéré une liaison pure et simple avec sa filleule et que je fisse d'elle ma maîtresse. Se pourrait-il qu'il ait voulu me prévenir, sachant ce qu'il en est de Roberte ? Quelle étrange discrétion de sa part qu'il ne m'ait point mis en garde autrement qu'en disparaissant à mes yeux ?

I

Après avoir manqué le portrait d'une femme parce qu'elle m'est proche, mais que son âme m'échappe par maints côtés, si bien que tout ce que je pouvais dire n'était que de l'ordre de la suspicion et que tout ce que je me suis appliqué à dire d'elle ne concernait que le piège de son corps et de son visage, tant pour elle-même que pour autrui – je tâcherai d'évoquer maintenant comment, de cette même femme qui vit auprès de moi, j'ai voulu capter la physionomie émanée d'elle et que sa vie propre, pourtant si simple, me disputait et me dérobait – et c'est tout de même la vie que nous menons ensemble. Et l'effort que j'ai tenté depuis des années, c'était de passer derrière notre vie, pour la regarder. J'ai donc voulu saisir la vie en me tenant hors de la vie, d'où elle a un tout autre aspect. Si on la fixe de là, on touche à une insoutenable félicité...

Alors il m'arriva d'échanger le temps à vivre contre le temps déjà vécu par un autre. Est-ce à dire que j'aie troqué mon propre regard contre celui d'un homme sur le déclin ? Mes yeux n'ont-ils pu soutenir ce qui une fois pour toutes se présenterait comme notre propre vie ? Avais-je le sentiment confus que le visage de Roberte s'abîmerait dans un mutuel repliement dès qu'il cesserait de s'offrir aux convoitises qui forment la trame du monde ? Plutôt que de vieillir tranquillement auprès d'elle, j'évoquai une vieillesse qui ne m'appartenait pas, et une figure sénile déroula sa perversité révolue, à l'ombre de laquelle je pus lire dans l'âme de la jeune veuve que j'avais épousée.

– Ne t'attarde pas trop souvent sous les arcades du Palais-Royal, ne t'arrête pas sur le Pont des Arts, surtout ne flâne pas du côté des Tuileries –

c'est là son domaine à lui ! Mais si tu y tiens absolument, moi, je te lâche !...

Ces étranges avertissements du Vieux m'expliquent qu'il ne se manifestait plus au cours de mes allées et venues dans ces quartiers.

A peine avais-je perçu ces paroles au gré de la brise, que je ne saisis que le reflet d'un geste : il ôta son visage.

– Je n'en ai point, et ce n'était à l'instant que l'ombre de ses longues moustaches qu'il a fait tomber bien avant que vous ayez vu le jour... du temps où il me « lançait » encore, moi qui lui donnais l'exemple du pire... qui toute ma vie ai prié pour lui ! Il a feint de coïncider avec moi, il ne m'a jamais contredit, il donnait son assentiment à toutes les démonstrations que je lui apportais sur la fonction que je remplissais fidèlement à partir de son œil, sur la préférence que nous devons donner à contempler, jusqu'à être suspect de la méchanceté absolue, en n'agissant pas, plutôt que d'agir en croyant que tout est permis ! Car mieux vaut regarder tout ce qui est défendu que de ne rien regarder en pensant qu'il est indifférent de voir ou de ne voir point. Et voici qu'au moment de mourir, il m'a laissé, pour toute récompense de mes efforts, son impénitence finale et qu'il est mort comme il a vécu, quitte à me consoler de ce masque comme d'un souvenir de sa longue trahison. « Tout ce que j'ai toujours foulé aux pieds, ce que j'ai abominé, c'est toi qui vas l'incarner encore une fois ! m'a-t-il dit avant d'expirer. Je n'ai pu me former qu'en te formant toi-même de tout ce que je cachais à ma vue. Car il fallait que l'immondice prît corps, fût-ce dans le rayon ténu d'un regard tel que toi ! Je t'en sais gré, et pour que je franchisse le seuil de la prison et traverse les ténèbres sans les voir, reçois cette obole : je te laisse ma face en creux pour que tu puisses la remplir à ta guise dans le sens d'une compensation que je renie. Libre à toi de me faire dire sous cette face ce que tu penses en repoussoir à l'intention de ceux qui ne dormiront tranquilles qu'ils ne me sachent puni. » Dès lors vous êtes édifié sur mon compte, K., vous qui lui êtes resté attaché, insensément ! Je ne suis qu'un regard de lui – regard que ne saurait lancer quelqu'un ayant un état civil. Ce regard-là est parti de son œil coupable qu'il aurait dû s'arracher, mais on ne s'arrache plus son œil pour cela aujourd'hui, on s'arrache au regard de quelqu'un – le regard qu'il jetait sur les jeunes garçons et les filles, c'est moi qu'il a laissé errer de-ci de-là, croyant me perdre, espérant que je me dissiperais... Mais non ! Je me suis cultivé ! – j'ai fait de la médecine – j'ai voyagé, comme il avait voyagé... et je me suis si bien acéré que nul

spectacle, fût-il révoltant, atroce, insoutenable, ne saurait me détourner. Si votre œil vous scandalise... Là où je regarde, là on souffre, mais on souffre jusqu'à la jouissance... K., si vous l'avez aimé, lui, vous ne l'avez aimé que pour cela ! pour ce regard mauvais, comme une approbation de ce que vous n'osiez admettre... Puisqu'il a renié ce regard que je suis, posé ici et là, il vous a aussi renié et avec d'autant plus de résolution que vous l'avez trahi – en me donnant la préférence. N'êtes-vous pas allé parmi... les prêtres ? Or ce regard qu'il avait mis beaucoup de temps à identifier, il croyait le reconnaître chez nos saints prêtres ! et chaque fois qu'il voyait un homme en soutane, il pensait croiser ce regard qu'il avait renié, ce regard que depuis lors il a décrié, vilipendé, ridiculisé, parce qu'il ne pouvait plus faire autrement que le discerner chez les prêtres !... lui qui voulait à tout prix se refaire le regard d'un enfant ! Alors m'ayant détaché de son œil comme on casse une branche, l'enfance se brisa... et il s'en est allé avec un regard indifférent qu'il croyait serein, qu'il croyait humain, qu'il croyait chrétien...

Par une belle journée d'avril, alors que le soleil rayonnait avec une précoce chaleur, vers une heure après midi, j'avais aperçu, assise dans son fauteuil roulant, vêtue de gris perle, l'élégante momie, méditant face au bassin du Palais-Royal. A ses pieds traînait une édition d'*Aspects de la France*. J'hésitai un instant avant de lui demander la permission de jeter un coup d'œil sur ce journal d'extrême droite où un article, m'avait-on dit, le premier paru sur mon livre, en parlait de façon cauteleuse et superficielle. Il y consentit avec beaucoup de grâce et me le tendit de sa main gantée. Tout en lisant j'allais de long en large, lorsque j'eus un éblouissement. Je laissai tomber le journal et portai mes mains sur mes yeux : j'avais cessé de voir. Fis-je alors les gestes d'un homme qui se noie ? Presque aussitôt des pas précipités se rapprochèrent, et puis je me sentis soutenu.

– Ça ne va donc pas ? Allons, allons, ne vous frappez pas, mon ami, me dit-il d'une voix suave, venez, je vous conduis ! Je connais cela, dans un instant tout sera passé.

Il me fit asseoir dans son propre fauteuil d'infirme, moi qui étais ingambe quelques minutes auparavant, et de ses doigts squelettiques me fit des passes sur les tempes. Un indicible soulagement me gagnait, cependant

que le fauteuil glissait à présent, poussé que j'étais par lui comme au cœur de sa propre pensée.

Là où se trouve maintenant le bassin, un groupe serré d'énormes cèdres s'élevait au-dessus d'un épais fourré de fougères et de lianes. Dans la pénombre verdâtre, une jeune femme coiffée d'un chapeau de paille plat, le visage couvert d'une voilette blanche, vêtue d'un tailleur turquoise, s'appuyait contre l'un des troncs, regardant furtivement au fond du fourré.

Elle se déganta lentement, ôta sa veste et, soudain toute nue, se coucha de toute sa longueur parmi les lianes, les bras repliés sous sa tête voilée, découvrant ses aisselles, et puis, d'un doigt relevant sa voilette de dessus ses lèvres, se mit à baiser le galbe de ses épaules. Alors, gardant un bras sous la tête, elle ramène l'autre sur sa gorge, glisse les doigts autour des seins et coulant la paume de sa main ouverte sur la rondeur de son ventre, les longs doigts insinués dans la toison, pendant qu'elle levait l'une de ses superbes cuisses, sa tête se renversa dans le lierre. Cela dura quelques secondes lorsque le silence fut percé par le hullement lointain d'une sirène qui se prolongeait dans l'immobilité vibrante de pareille satisfaction. Un coup de vent sembla agiter les végétaux et les plier jusqu'à en couvrir tout son corps – elle avait redressé la tête et se dévoilait. Éblouissante comme jamais, Roberte souriait, confuse du plaisir qu'elle s'était donné. Mais à mesure que son visage me devenait plus proche, son sourire passa à la stupeur, ses lèvres s'entrouvrirent, ses yeux gris fixant avec horreur celui qui était derrière moi, cependant qu'elle levait les mains et les appliquait sur ma face.

– Ne serai-je donc jamais seule ? dit-elle d'une voix haletante, et elle se mit à crier.

Les doigts de mort avaient arraché de mon visage les douces paumes vives de honte. Tous deux semblaient lutter ensemble, avec leurs pas trépignants près de moi, se percevaient comme le bruit sec d'une déchirure d'étoile, et encore une fois ces paroles : « Pas ici, lâchez-moi, on nous voit... » Une course affolée retentit sous les arcades dont le bruit cessa brusquement.

Mais un ricanement, entrecoupé de toussotements, tinta à mes oreilles, qui reprenait les mots : « On nous voit ! » Bien sûr, on nous voit, tout le monde nous voit, hé oui ! tout le monde a compris, il ne manquait plus que ce canard...

Autour de moi tout se retrouvait dans l'état antérieur. Il était encore assis dans son fauteuil roulant, mais il agitait les feuilles du journal, le froissait, le jetant loin de lui, se parlant à lui-même depuis que je lui avais rendu cette édition du matin où l'article en question me paraissait être plus élogieux qu'on ne me l'avait dit, non sans quelques indiscreètes allusions.

– Tout le monde nous voit, répétait-il, on nous voit ! Ha ! la garce !

Je le laissai discourir et m'éloignai insensiblement, contournant d'abord le bassin, feignant de ne pas entendre ses propos. Sans doute ne sachant à qui il avait affaire – du moins le croyais-je – mais espérant lier conversation avec moi, il criait plus fort : « Ha ! la garce ! » – et les arcades du jardin rendaient l'écho de cette injure. J'étais à la fois consterné et comblé intérieurement, cherchant des yeux sur le bassin comme le reflet de l'éphémère bocage où m'avait été offerte cette révélation. Et comme rebondissant sur la nappe d'eau, m'atteignait une fois de plus : « Ha ! la garce ! » Était-ce vraiment une injure ? En sortant du Palais-Royal, je me demandais s'il avait vraiment crié cela. Peut-être criait-il : « A la garde ! » en bon vieux conservateur qu'il était...

Je cherche en vain des faits dans cette dernière période de ma vie, je ne trouve que des reflets, que des résonances et je n'arrive pas à remonter à leur source. Les faits en occasionnent d'autres et l'on s'en tient aux derniers et l'on s'arrange avec eux pour vivre avec le moins de peine possible. Mais les reflets m'aveuglent, mais les résonances m'assourdissent et je m'efforce de regarder et d'entendre encore. Les visages et les gestes, la lumière, la pénombre et une incessante rumeur emportent ma pensée et je m'étonne que ces ondulations perpétuelles puissent se réfléchir assez dans l'incertitude de les avoir vécues.

Je m'étais marié pour ne plus songer au passé ; et quand nous avons construit nos journées ; quand j'ai essayé de conquérir un espace quotidien – la vie conjugale, sous la physionomie de Roberte, loin de préserver une mesure propice à nos tâches, à nos enfants, à un semblant de foyer, à nos avens, est devenue l'appât de forces et de puissances qui, si j'ose dire, ont la main longue : elles se jettent dans tels instants que vous devriez oublier ne serait-ce que par respect pour vos enfants, elles leur tiennent lieu de durée et de fondement, elles les érigent en monuments immenses qui bouchent l'horizon, elles font de pareils instants l'horizon même, elles les

suspendent comme des coupoles et des arches dessus le cours des jours et des années et voici que ces coupoles et ces arches sont faites de jours et d'années, elles vous les exhibent comme des cimes de la félicité qu'il s'agit de gravir ; et ainsi j'ai été le jouet de leur ruse et je me suis complu à l'ombre que projetait notre vie, et j'ai vieilli dans leur enceinte.

J'attribue à ces forces, à ces puissances le trompe-l'œil, la répercussion sonore, qui captent mon attention visuelle et auditive et jusqu'à troubler le moindre contact avec autrui : l'expression du visage des interlocuteurs ne coïncide jamais avec les propos qu'ils me tiennent, on me sait impressionnable assez pour me rendre perplexe dès que les paroles dites me reviennent, détachées de la physionomie de qui me parlait, maintenant disparue ; j'attribue à ces puissances ma relégation dans les demeures reculées d'une mémoire que fascine un passé illusoire, le leurre de la curiosité pour découvrir les mobiles, chez Roberte, d'une autre existence. Enfin j'attribue à ces puissances d'avoir substitué lentement, mais sûrement en moi la suspicion à la pensée devant les faits qu'elles simulent si bien que l'appréhension perpétuelle de leur présence en toutes choses m'oblige à m'occuper d'elles le temps qu'il faut pour ne pas voir des choses apaisantes, parce qu'irréfutables. Ces forces et ces puissances m'ont frustré jusqu'au bénéfice de la vision, puisque la vision était pour moi la dernière chance de salut, une fois qu'elles m'avaient réduit à l'inconsistance de la pensée même, et que la seule certitude de mon existence consistait dans le fait de voir ce qui arrive quand on croit que je n'y suis pas ! Oserais-je ici parler de perfides manœuvres quand on m'en imputait à moi-même, lorsque ces forces m'ont contraint à m'expliquer dans des livres qui à l'avance n'auraient d'autre effet que de boursoufler la plate indifférence en pure malveillance, lorsque ces forces m'ont contraint à faire le portrait de mes ennemis quand elles m'obligeaient à décrire par le menu les charmes secrets de mon épouse ? Le silence que les uns ont fait peser sur ces ouvrages, comme si je me fusse livré volontairement à pareille exhibition, silence nuancé de blâme, mais blâmant ma seule tentative pour me disculper, quand on me provoquait à faire la preuve d'un genre de courage que je n'ambitionnais point, silence comminatoire propre à intimider quiconque eût pertinemment pris ma défense, par crainte du ridicule qu'il y aurait à paraître vouloir défendre les charmes de Roberte, les faux commentaires auxquels ils obligèrent d'autres personnes qui en aparté me témoignaient de la sympathie – tout indiquerait que le sinistre docteur Rodin, tel que je l'ai

dépeint malgré une feinte réconciliation, m'ait gardé une sourde rancune d'avoir fait montre d'une affinité certes exceptionnelle, mais exceptionnellement malheureuse, avec la bizarrerie de ses propres penchants.

II

Lettre au docteur Ygdrasil

Vous m'avez demandé de faire un effort sur moi-même et de tâcher de vous dire, à vous seul, les vrais mobiles qui m'ont amené à écrire *Roberte*, et donc à vous donner, pour une fois, les dessous de cette histoire. Je sais bien que vous espérez me guérir de mon mal par ce double moyen : ne parler que pour vous seul et sans compter sur un quelconque public ; et, me détournant pour lors des produits de l'imagination, remonter aux humbles faits, aux données toutes nues de mon existence.

Mais d'abord il est une chose à laquelle vous n'avez pas songé. Le fait de votre insigne discrétion doit m'encourager à vous parler de certaines choses, gênantes si elles étaient dites publiquement ; or, dès que je m'apprêterais à les dire, j'en oublierais que c'est à vous seul que je parle et par-delà votre propre personne je m'adresserais insensiblement à un plus grand nombre. Cela est fatal car ce que je pourrais dire me paraîtra toujours trop discutable pour ne pas craindre votre réprobation et ne pas en appeler à d'autres jugements. Du reste, pour ce qui est de dire des choses gênantes, je n'ai guère besoin d'y être encouragé : mon livre en est tout rempli, encore que ce soit sous le prétexte de les donner pour imaginaires.

Et, là, je touche au second point de votre propos : parler des dessous d'après lesquels vous pensez faire la part de mon affabulation et de la réalité vécue. Si légitime, si banale même que soit cette curiosité, je vois bien que c'est ici que vous situez le siège du mal dont vous souhaitez me guérir. Mais quand je vous aurai dit les choses en toute simplicité, êtes-vous

sûr que vous m'indiquerez ce que j'ai vécu vraiment et ce que j'ai pu imaginer ?

Pour composer un livre avec mes matériaux, j'ai dû sacrifier des détails qui en auraient rompu l'équilibre. Mais vous me dites que, ce faisant, je ne songeais qu'à mon équilibre propre et qu'en retranchant peut-être ces détails que vous ignorez encore, j'ai fait une œuvre inintelligible au plus grand nombre. En cela vous ne me convaincrez jamais. S'il est des choses que nous ne pouvons pas dire, et qu'il nous faille renoncer à rendre compréhensibles aux autres, ce n'est pas qu'elles soient moins importantes pour nous. Mais dès que nous voulons en parler pour les faire entendre aux autres, elles se font insaisissables. Et ce n'est pas parce qu'elles seraient du coup « sans portée » qu'elles perdraient pour autant quoi que ce soit de la consistance qu'elles donnent à notre vie. En effet, c'est là une chose étrange que plus la vie apparaît simple, moins elle souffre notre besoin de la raconter. Nous croyons alors que notre vie est pauvre alors même que sa plus grande richesse nous échappe. Pas plus que le chameau ne passe par le trou d'une aiguille, cette richesse-là ne passe dans ce que nous disons de la vie quand, dans un livre, nous voulons l'étaler sous les yeux des autres.

Vous voulez me soumettre à une rude épreuve : ne parler qu'à vous seul de ces choses qui au grand jour s'évaporent, mais qui, du même coup, permettent d'établir votre diagnostic de façon précise. Car je vous vois venir : le fameux argument de l'imagination compensatrice est encore ici le vôtre : ma mythomanie aurait ajouté ici, ma censure là, ma plume aggravant ou atténuant selon les besoins de la cause, estompant, mettant en relief pour obtenir le plus d'effet sur mon tableau.

Mais qu'en est-il de l'imagination des autres quand nous leur parlons des choses apparemment les plus simples de notre vie ? Nous la faisons travailler et ce n'est pas en vain que la première question de votre lettre était de savoir : *qui est Roberte ?* A vous, à vous seul, tout au moins, je pouvais enfin le dire, m'assuriez-vous, comme me prenant par la main. Et bien entendu vous pensiez que par là peut-être vous alliez m'ouvrir la voie de la guérison. En un mot vous pensiez par devers vous : « Le pauvre, voilà qui le soulagera. »

Si c'est un procédé efficace que de commencer par faire perdre son sang-froid à celui dont on veut tirer des aveux, vous n'auriez pu mieux réussir. Mais je ne vous ferai pas ce plaisir de me mettre en colère à votre guise. Je n'entrerai pas dans le tableau clinique pour l'animer selon vos prévisions.

En me posant une question aussi incongrue, sans doute pensiez-vous me persuader que vous n'aviez guère cette prétention et que votre manque de tact faisait preuve de votre bonne foi : c'était donc un manque de tact voulu à l'égard de votre serviteur qui a perdu toute notion de décence. Certes, vous imputez à pareille perte la raison de mes démarches maladroites, mais pour camoufler cette imputation, vous flattiez en moi le malade. Là encore votre semblant de solidarité n'évitait pas de commettre un manque de tact réel. La question que vous me posiez vous enferme dans un cercle vicieux. En effet, vous voulez me faire avouer que, ma vie me paraissant trop simple, force me fut de la décrire comme je l'ai fait dans mon livre. Et pour que je ne puisse me dérober à pareille imputation, vous choisissez la question même à laquelle, vous en êtes sûr à l'avance, je ne saurais me dérober. Si je réponds, j'aurai du même coup reconnu que je me suis accordé trop d'importance, et trop d'importance à l'incident. Mais éviterai-je alors de voir ce que j'aperçois au même instant ? Et qu'aperçois-je ? le visage d'un coquin ! Mais qui donc, sinon vous ? Le visage du coquin, c'est le vôtre. Insulte pour insulte, me direz-vous, « vous voyez bien que vous non plus vous n'échapperez point à la loi du talion, qui préconise la noblesse du cœur, la générosité la plus grande, qui affectez la pratique intégrale des lois de l'hospitalité ! » Mettons que j'évite même de dire ce que je pense, que j'évite de penser ce que vous devez penser de vous-même à me poser pareille question : qui est Roberte, alors que le sachant trop bien vous aurez toujours devant vous l'image du coquin que vous êtes. Car vous insinuez que, si j'ai exagéré quelque chose dans ma vie trop simple, c'est la personnalité de mon épouse, beaucoup trop, estimez-vous, pour que vous puissiez faire le rapprochement que, n'est-ce pas, vous auriez été à même de faire, le cas échéant, feignant de surcroît la délicatesse à ne le faire point ! Malheureusement pour vous, la délicatesse ne passe pas, mais votre grossièreté n'a d'égale que votre insolente amnésie.

Vous qui portez encore sur la joue les cicatrices de profondes égratignures, est-ce toujours à un chat de gouttière que vous les attribuez, comme vous le fîtes alors, pour ne rien laisser transpirer de votre balourde impatience ? La signature que tracèrent les ongles de ces trop belles mains que vous n'avez su retenir au moment voulu ?

Faut-il vous rappeler encore cette matinée où vous apparûtes à la fenêtre donnant sur le jardin, et les singuliers signaux que vous fîtes à l'intention de H. ? Ce n'est pas une époque si lointaine, et quand, maintenant, il vous

arrive de vous rendre chez M^{me} de B. qui bénéficie de vos soins, le plus court chemin vous oblige de passer devant la maison qui, inhabitée depuis lors, n'en conserve que mieux le souvenir des circonstances de naguère. Derrière le pavillon où, notre hôte pendant une huitaine à la veille des grandes vacances, vous déambuliez méditant alors votre thèse, devenue fameuse, sur la manie dépressive – le jardin étend sa longue pelouse en pente jusqu'à la clôture du fond, ombragée de buissons et de figuiers, qui le sépare mais le distingue à peine d'un cimetière couché dans les champs. Au loin les massifs des grandes forêts domaniales ferment, vers Meaux, l'horizon. Sur les côtés, le long des murs bas, des rosiers sauvages. Au hasard sur la pelouse, formant comme des enclos, de-ci de-là des arbustes, tels le seringas, le tamaris et l'aubépine, faisaient alors comme des rondes autour de quelques grands arbres fruitiers. Une étroite allée de buis courait par le milieu.

Ce matin-là – vous n'étiez pas encore descendu, et pour cause – nous étions sous le grand cerisier à respirer l'air d'une matinée limpide, Guy, H. et moi, lorsque, surgie d'un groupe d'arbustes, ma femme, dans une ample robe de chambre, ses longs cheveux flottant librement, s'avança, portant sur un plateau le petit déjeuner, et s'approcha de la table où nous autres, Guy, H. et moi, parlions de l'instruction religieuse de nos enfants. Je ne sais plus ce que Roberte, servant le café, la tête penchée, les cheveux répandus le long de ses joues, les sourcils froncés, insinua à ce sujet – mais le petit claquement des lèvres que Guy fait habituellement lors de certaines disputes, mais aussi le ricanement de H. dont je me souviens, me font penser qu'elle ait alors exprimé le doute que chez le plus grand nombre d'enfants la foi survive au delà de la quatorzième année si on ne les retirait à cet âge des institutions religieuses auxquelles on les aurait confiés dès l'enfance. C'était le cas des enfants de H. comme de ceux de notre proche entourage. Guy n'en avait pas eu, n'en voulait point, mais il accablait de ses critiques et de ses remontrances les amis qu'il voyait se débattre avec leurs garçons et leurs filles intraitables. A ce moment, allongé dans un transat, il exposait son torse nu au soleil. Quant à Roberte, elle fit un geste péremptoire de ses longues mains, ramena et noua ses cheveux. Et comme elle levait ses coudes, sa robe de chambre s'entrouvrit et tout son corps élancé se modela sous le tissu soyeux de sa chemise de nuit. Elle inclina son visage régulier vers Guy et, plissant les lèvres, de son doigt lui frôla l'épaule. Puis munie d'une paire de ciseaux, elle glissa lentement vers le

fond du jardin pour aller tailler quelques arbustes. Guy, après lui avoir baisé la main au passage, la suivait du regard, murmurant : « Évidemment, évidemment, l'éternel féminin » – ce qui répondait à la perplexité où il se trouvait à l'égard de son propre foyer auquel, comme chaque année en cette saison, il avait échappé pour trois semaines. Mais H. me fixa moi-même et, tirant une bouffée de sa pipe, dit d'un ton désabusé : « On ferait facilement de Roberte une hôtesse de Longchamp. »

Il était pour moi suffisamment bizarre que Guy et H., mariés bien avant moi, témoins de mon défroç, et depuis lors, insinuant dans nos longues intimités respectives des sollicitudes et jusqu'à des gestes de protecteurs au moment de mon propre mariage, m'eussent à l'instant même, chacun à sa manière, permis à moi-même de faire le point. Eux aussi, en effet, ils avaient cru pouvoir faire facilement de leurs femmes comme des sortes de cariatides de la façade de leur vie telle qu'ils l'avaient conçue un jour. Ils avaient changé, elles s'étaient durcies, et elles les jugeaient pour lors, sans pitié.

« On ferait facilement de Roberte... » Paroles irrémédiablement complices de ce que H. appréhendait en moi avec nostalgie, lui qui depuis des années avait pris l'habitude de surveiller mes approches de maints précipices dont il aimait par devers soi le vertige... Et, de surcroît, H. vous avait amené dans notre maison ! Ainsi, me dis-je, ainsi même lui, même les autres ne peuvent s'empêcher de voir ce que chaque jour davantage je devine, je désire. D'ores et déjà ce que quelques futils propos laissent à peine effleurer, n'est que l'annonce et la promesse d'autant d'appas... Et ce que la veille j'avais esquissé de façon pusillanime, la reconstitution de probables gestes de sa vie antérieure à notre mariage, je m'y remis avec ardeur, avec résolution, secouant toute gêne, toute honte à le faire, avec un puéril entrain comme si j'allais repêtrer la nature de ma femme : rien qu'à le décrire à son insu provoquerait une Roberte insoupçonnée d'elle-même, qui en elle s'éveillerait, et me restituerait ce qu'elle semblait encore vouloir me soustraire...

Or, pendant que H. proférait à l'aventure ces inexpiables paroles, je regardais par hasard du côté du pavillon, et que vis-je ? A la fenêtre ouverte de votre chambre, vous veniez d'assister à la scène insignifiante en soi, mais H. parlait encore, que vous vous mîtes à faire des signes qui ne pouvaient l'être qu'à son intention, des signes d'injonction au silence, et enfin un dernier, de dépit, puisque vraisemblablement il était trop tard. En

effet, vous vous occupiez de H. assidûment, du malaise intermittent qui désorganisait fréquemment sa vie conjugale ; vous vouliez trouver un compromis transitoire à ses goûts irréductibles, vous aviez remarqué sa sympathie exceptionnelle pour Roberte. Avait-il compté sur vous pour surmonter les scrupules qu'il avait de trahir un ami, malgré les conventions tacites de notre maison qui eussent dû à l'avance supprimer ce genre de réserves – j'en doute un peu. Mais ce qu'il y a tout de même d'extravagant, c'est que vous ayez voulu vous-même essayer le remède que vous alliez lui proposer, et que, l'ayant essayé à souhait, vous n'ayez plus songé à autre chose qu'à poursuivre votre propre expérience. La phrase de H. qui parlait plus fort que de raison, vous l'aviez tout de suite saisie. Il ne fallait en aucun cas que j'en tirasse des conclusions au sujet de H. et de vous, quant à l'impression que Roberte avait pu vous faire à tous les deux sous ce rapport.

Vous demeurâtes à la fenêtre pendant que je réfléchissais aux propos de H. Mais ce n'était pas une réflexion, à vrai dire.

Frôlé à l'épaule par le doigt de Roberte, Guy encore allongé dans le transat, la suivait du regard, lorsqu'il se redressa, murmurant pour lui-même, et enfin se leva.

Au fond du jardin, un arbuste s'agitait sous les mains de Roberte. D'elle on ne voyait que les doigts dessus l'épais feuillage, qu'elle taillait.

Guy la rejoignit et s'arrêta derrière l'arbuste. Les mains de Roberte continuaient leur travail. Soudain elles laissèrent échapper les ciseaux. Le feuillage se figea.

Peut-être ne fut-ce qu'à ce moment-là que H. exprima sa pensée. Pourtant, il avait le dos tourné au jardin, face au pavillon. Du haut de votre fenêtre, vous aviez entendu, grâce à l'écho de ce coin, les propos échangés au bas du perron, sur la pelouse, mais vous regardiez au loin, vers le mur du cimetière, ce qui, entre l'arbuste et les pierres couvertes de mousse, se produisait. Guy, à sa manière, se moquait de vous, vérifiant simplement « l'éternel féminin », mais pendant l'extase que lui procurait Roberte ou qu'il lui procurait, puisqu'elle laissa glisser les ciseaux dans les branchages – tout cela était dans votre champ de vision –, Guy remarqua, levant les yeux, qu'à la fenêtre quelqu'un faisait des gestes télégraphiques comme en direction du cimetière, et ayant constaté que c'était bien à la fenêtre du milieu, au second étage, la vôtre, vous-même y étant penché, que vous sembliez du même coup, par ce coup d'œil, prendre je ne sais quelle tardive revanche à son égard – la revanche d'une discussion sanglante que vous

aviez eue, dit-on, avant la guerre, au sujet du Yoga, et où il vous avait laissé confondu, anéanti, au bord du suicide – Guy, alors même qu’il occupait la place que vous pensiez secrètement réserver à H., votre patient, se trouva sans doute partagé entre le plaisir de déjouer vos projets thérapeutiques et la gêne de voir sa propre effronterie au fond du jardin notée aussitôt et précisément par vous, sachant bien qu’il se mettrait vis-à-vis de moi dans une situation insoutenable.

La phrase de H. était-elle un avertissement à mon adresse ? La prononçait-il à contretemps ? Violait-il une consigne ? Je le sais tellement influençable ! Et l’indécision dans laquelle il était retombé à ce moment devait le rendre malléable à souhait, entre vos mains.

J’admets aussi que Guy est très mauvaise langue. Dès qu’il vous vit débarquer avec H., il fit la grimace. Il ne quitta pas son air renfrogné durant la semaine que dura votre visite. Reste à savoir comment il interpréta l’appréciation que H. donna de Roberte, s’il l’interpréta comme un prélude de vos propres visées, et qu’il se leva alors parce qu’il n’y avait pas un instant à perdre... Mais, sitôt que vous fûtes reparti avec H., il ne tarit pas en allusions aussi détestables pour Roberte que pour vous-même, à tel point que nous faillîmes le mettre à la porte. Avec cela totalement acquis à ma façon de voir, mais envieux de la souplesse de Roberte, mais ne voyant pas comment il eût pu éviter de se démasquer devant moi lors d’une seconde tentative, prônant sans cesse le dévouement de sa propre épouse et sa résignation, convoitant tout bas ce qu’il lui eût été si facile d’obtenir, mais le désapprouvant tout haut dès lors qu’il risquait de partager avec vous les mêmes faveurs – il en fut réduit à ronger son frein et à ruminer ce que lui avait révélé son indomptable indiscretion. Nonobstant sa conduite, je ne le retiendrai tout de même pas comme un témoin à charge contre vous. Mais votre question...

J’avais commencé à vous écrire en me promettant de rester dans les limites d’une recherche désintéressée. Mais si je me suis égaré, la preuve est faite que je ne saurais vous répondre ni que vous sauriez me guérir. Vous ne pouviez le tenter sans me poser la question : qui est Roberte ? Mais à l’avance vous avez détruit les termes de la réponse.

III

Depuis des années Guy de Savigny m'était devenu aussi indispensable que la proposition négative l'est à la syntaxe. Je suis un maniaque. Et je n'aurais pu trouver ni rêver de complice plus lucide ni plus sûr. Mais avant d'avouer lui-même ce sens très rare de tout ce qui peut obséder une âme, avant de faire preuve de solidarité comme il en était capable quand il voyait son semblable à la dernière extrémité – il se plaisait à différer sa compréhension, et un aspect de sa propre manie était d'accabler l'autre par des arguments auxquels il était le dernier à croire. Bien au contraire, sceptique jusqu'au fond de l'âme, vivant, grâce à ses ressources, dans un désœuvrement total que sa mauvaise santé ne justifiait guère à ses yeux, choyé par les siens, jouissant du dévouement d'une épouse passionnément docile à ses moindres caprices – mais enfin susceptible d'une grande richesse émotionnelle que pourtant il n'arrivait pas à traduire dans une expression qui eût pu le satisfaire – il se perdait, dans son érudition illimitée. Saturé de lectures, familiarisé avec tous les systèmes, toutes les exégèses, il ne respirait que par références. Et il ne pouvait rendre compte du moindre instant vécu sans échafauder un bloc d'arguments pour se faire entendre et se légitimer. Jaloux de trouver chez autrui ce qu'il estimait n'appartenir qu'à lui-même, surtout quand l'autre semblait avoir surmonté des scrupules qui faisaient avorter sa propre expérience – alors il piétinait celle, accomplie, d'autrui, comme si elle se fût opérée à son propre détriment – et c'était pour lui une manière de récupérer ce qu'il croyait lui avoir été volé. Or, encore que ce fût là ma propre manière de réagir, et peut-être à cause de cela, entre nous deux pareille comédie s'était déroulée plus d'une fois. Il n'est rien de plus désastreux que la rencontre de deux

idiosyncrasies, mutuellement attirées par l'incommunicable qu'elles affirment, qui sympathisent de ce fait par rapport à l'extérieur en vertu d'un semblant d'affinités, mais qui doivent se haïr pour la même raison dès que l'une parvient à s'imposer à l'extérieur par des moyens empruntés à un ensemble de signes conventionnels – donc par adaptation vraie ou fausse au sens commun – motif pour l'autre de crier à la trahison, puisqu'il était comme entendu entre les deux natures que rien ne serait divulgué de ce qu'elles seules pouvaient se dire... De la sorte, Guy de Savigny flattait dans le secret ce qu'on lui laissait entrevoir, mais alors il se l'appropriait et s'autorisait d'un droit de regard – à juste titre, d'ailleurs, pour autant qu'on estimait que la chose n'acquerrait de consistance que dans cette déclaration exclusive – mais il ne s'en autorisait, lui, que dans le seul but de vous maintenir à son propre niveau de perplexités... Et c'était là exactement où j'en étais avec lui depuis que *Roberte, ce soir* avait vu le jour. Jamais il ne l'avait cru un instant publiable. Mais quand ce fut fait, il était fatal qu'il prît sa revanche. Il fallait que je trouvasse une diversion à sa rancune diffuse, il le fallait d'autant plus que je lui avais caché autre chose que j'eusse pu lui dire, après tout le reste, qu'il allait apprendre, qu'il avait sans doute appris déjà par H. et l'on verra – mais qui donc verrait ? J'écris pour moi, Théodore Lacase, et Guy m'assimile encore à un certain K. qui, lui, écrit pour tout le monde – et donc j'allais voir la manière dont il s'insinuerait... Quant à la diversion que j'imaginai, comme pour le consulter en la matière, ce fut de lui parler de la déclaration fiscale établie par *Roberte*. Sans doute savais-je gré au fisc de taxer pour lors les appas de nos épouses selon des catégories diversement établies et cela d'autant plus fortement qu'avec plus d'appas constatés elles auraient eu moins d'enfants. Je dis bien constatés et non pas seulement déclarés, puisque nulle fraude n'était possible depuis le sévère contrôle exercé au préalable. *Roberte* avait été classée dans la première catégorie. Pour obtenir un dégrèvement appréciable il lui eût fallu passer dans la dernière et tant s'en faut qu'elle pût rentrer dans la seconde. Si nous avions eu trois enfants de notre mariage cela eût été facile, sans que la menace d'un appel à l'Hôtel de Longchamp fût pour autant écartée définitivement. Mais veuve au moment de se remarier, elle n'avait eu depuis dix ans qu'un enfant. L'incitation à se faire faire des enfants naturels à l'Hôtel de Longchamp était forte, car même les enfants adultérins devaient permettre à la femme taxée de se faire dégrever progressivement. Comment aurais-je pu jamais prévoir que l'État en la personne de M.

découvrirait ainsi mon secret et que tout en favorisant un exhibitionnisme fiscal, il divulguerait le mien propre et du même coup se heurterait, en même temps que moi-même, au caractère intraitable de mon épouse ? Mais c'était là, bien entendu, deux façons différentes de se heurter à elle. Comment oserions-nous requérir pareil dégrèvement sans déchoir, sans nous exposer aux situations les plus viles ? Nous étions donc suspects de débauche et Roberte venait d'être taxée au taux le plus élevé. Le fisc obtenait de la sorte que Roberte « déclarât » ses appas. Elle les avouait donc. Pour le fisc, cet intrus regard anonyme jeté dans notre intimité, la question était réglée. Roberte acceptait que sa chair devînt une source lucrative du trésor public. Le fisc se substituant à moi-même dans mon intention sur Roberte permettait à Roberte d'accomplir cet aveu de la plus inoffensive façon, de la plus coûteuse pour moi, puisque je gardais un secret de la sorte frelaté par l'expression d'une amende... Et il n'y avait pas de doute que M. ne voulût m'acculer à la dernière extrémité : envoyer Roberte à l'Hôtel de Longchamp, sous prétexte de donner à mes apories la plus banale des solutions : Roberte y serait stagiaire payante et les enfants anonymes qu'elle mettrait au monde nous assureraient le remboursement de la totalité des amendes précédemment encourues... Mais quel bénéfice pour moi-même ? Qu'imaginait-on autour de moi sous l'influence du docteur Ygdrasil ? détruire chez moi les lois de l'hospitalité et me guérir...

Guy de Savigny avait débarqué la veille à Paris, où il ne s'arrêtait jamais plus de trois semaines. Quelques mois auparavant, il était venu sans nous faire signe, ce qui était tout à fait exceptionnel. Cette fois-ci, il m'annonça son arrivée en même temps qu'il me donnait rendez-vous au café Terminus de la gare Saint-Lazare. C'était renouveler une ancienne prédilection que nous avions eue autrefois pour ce quartier. Mais aujourd'hui je puis me demander si dès ce moment-là tout ne s'est pas déroulé selon le plan minuté de la revanche qu'il s'était juré de prendre sur moi, et jusqu'au choix du café Terminus où nous nous rejoignîmes en cette fin d'après-midi de mai. Il prétendait venir de la Bibliothèque nationale et aussi du boulevard Haussmann. Avait-il téléphoné au docteur Ygdrasil, sortait-il de chez lui ? J'étais loin alors de lui poser la question, et rien encore ne m'y portait à ce moment. Il venait d'arriver, et depuis la veille c'est à peine s'il avait eu le temps de se retourner, prévoir des rendez-vous – à moins que son séjour à Paris n'ait été préparé dès le précédent, de concert avec Ygdrasil, et, alors même, avec K., mais c'est là encore une autre affaire... Évidemment, en

tant que Théodore Lacase, je me suis senti à l'abri d'une rechute dans le révolu, et Guy de Savigny guettait cette terrible éventualité. Aussi bien pour conjurer cette sortie de l'autre, de l'innommable au-dedans de moi-même, pour sauvegarder Lacase, il fallait laisser à Guy le sentiment de sa supériorité et me produire, en tant que Théodore, sans volonté aucune. De la sorte, il renonça à m'assimiler à K. Il fut dupe de son orgueil et se complut avec K. et sa femme, la prétendue femme de K., comme avec des personnes avec qui ni moi ni Roberte n'avions rien de commun. Il satisfait entièrement son besoin de manger les uns en compagnie des autres.

Après les premières embrassades, et elles étaient parfaitement sincères dans la joie sourde que nous avions, chacun par devers soi, de nous entre-déchirer – il y avait près d'une demi-année que nous nous en étions privés, et j'avais montré quelque nonchalance à répondre à ses longues et toujours sanglantes missives – j'allais soumettre à Guy et déplier un formulaire fiscal identique à celui que Roberte avait rempli, lorsque, laissant errer ses regards sur la loggia du café de la Passerelle, il commença de la sorte :

– La première chose que je tiens absolument à vous demander, Théodore, c'est qu'à moi, le témoin de votre mariage, vous me juriez qu'en aucun cas vous ne laisserez jamais Roberte aller à l'Hôtel de Longchamp !

Avait-il deviné mes intentions et voulait-il immédiatement reprendre l'initiative en coupant court à tout ce qui m'eût permis de le distraire du fond de la question ?

– Pourquoi vouloir m'arracher cette promesse ? Je voulais justement vous montrer...

– Théodore, fit-il en détournant la tête mais en posant sa main sur la mienne, vous connaissez les faiblesses de votre serviteur ! Sachez qu'hier au soir après dîner on m'a entraîné là-bas... Oh ! je n'y suis resté qu'une demi-heure au salon de jeux, où l'on ne fait qu'antichambrer, le temps de prendre un loup dans l'isoloir et de jeter un coup d'œil à la ronde... on ne peut reconnaître personne ni se faire reconnaître, c'est la règle, quand l'une des hôtesse masquées (c'est de rigueur) s'est arrêtée devant moi et, sans doute profitant d'une absence momentanée de la surveillante, se dégage (ce qui est défendu), me caresse le menton et me chuchote : « À bientôt chez nous, j'espère ! » Et quand j'ai retrouvé mon souffle, la surveillante avait repris sa place, et l'hôtesse s'était esquivée... La voix, la main, toute la silhouette enfin... Roberte ! Théodore, dites-moi vite que c'est impossible, n'est-ce pas ?

- Tout à fait exclu, cher ! Calmez-vous ! Et voilà qui va vous rassurer... Et je dépliai sous ses yeux le formulaire fiscal.
- Mais ce formulaire-là ne me dit rien, il est vide ! dit-il en parcourant le questionnaire.
- A votre avis, ceci n'est pas sérieux, ce n'est pas suffisant, peut-être ? La taxation la plus élevée ?
- Mais pourquoi avoir fait cette déclaration ?
- Roberte tient toujours à se mettre en règle...
- Vous me la montrerez ?
- Oh, Roberte l'a déjà expédiée... voilà qui dans tous les cas supprime le danger...
- Supprime le danger !? Mais rien que d'avoir souscrit cette déclaration la destine à Longchamp en bonne et due forme, malheureux ! Vous ne lui avez pas clairement expliqué à quoi elle s'exposerait...
- Guy, j'ai dû verser une amende formidable pour avoir omis la déclaration du précédent exercice...
- Ce n'est pas une excuse ! Qui déclare son épouse la rend immédiatement justiciable de l'instance compétente et se reconnaît coupable d'avoir ignoré la loi qui sanctionne l'instance ! N'avez-vous pas compris que ces mesures ne reposaient sur rien d'autre que l'intimidation pure et simple et sur une émulation odieuse suscitée chez les contribuables d'un nouveau genre... que sous prétexte de dispenser d'une prestation répugnante elles vous préparent à une expropriation certaine... Mais voyons, Théodore, si des hommes tels que vous offrent spontanément leurs épouses au Moloch, M. verra son inqualifiable institution accréditée par autant de suffrages ! Elle n'est, pour lors, qu'un laboratoire honteux et ce n'est que par pur snobisme que vous avez cédé au chantage, vous aussi ! Voilà une raison de plus pour que Lise et moi nous ne venions jamais nous installer à Paris ! Hou ! quel affreux monde ! Quel déclin !...

Pendant que Guy me mettait de la sorte en garde contre les intentions de M., je fus soudain distrait par ce que j'aperçus sur le perron de l'escalier menant aux Pas-Perdus de la gare Saint-Lazare : la « salutiste » y faisait la quête. A l'heure où elle devait se trouver avec Gilberte chez Chanel, je ne comprenais pas que Roberte pût être ici à reprendre cette habitude que, depuis notre mariage, elle avait totalement abandonnée. Interrompant Guy, je lui désignai la jeune femme sur le perron :

– Qu'est-ce que vous en dites ?
– Eh bien ! Il faudrait aller voir. Taille bien prise...
– Mais vous ne comprenez pas ?
– Parbleu, vous vous intéressez maintenant aux salutistes à cause de Roberte ?
– Alors vous ne la reconnaissez pas ?
Guy sourcilla, fixa autant qu'il pouvait la jeune femme, me regarda en faisant la moue :
– En effet, il y a quelque vague ressemblance dans l'allure, tout de même...
– C'est elle, vous dis-je.
Guy eut l'air soucieux :
– Êtes-vous fou, cher ?... Mais si cela vous fait plaisir, je vais lui verser mon obole, et vous dirai mon impression.

Il se leva, monta les marches du perron, se mit un instant à l'écart en fouillant ses poches, ne trouva sans doute pas de monnaie et, pendant que parmi la foule des voyageurs de rares touristes jetaient quelques pièces dans l'aumônière de la salutiste, Guy la considéra du coin de l'œil et resta figé, puis se frotta le menton. Mais alors la jeune femme l'ayant aperçu, ce fut elle que je vis s'approcher de lui en riant. Guy était gêné, mais rien ne saurait dire ma propre stupéfaction. Ils s'étaient reconnus, et redescendant les marches voici que Guy l'amenait à notre table.

Sans m'arrêter aux détails – elle avait revêtu une casaque foncée et portait un béret écossais qui lui seyait à merveille – je demandai à Roberte si elle avait oublié ou remis à un autre jour son rendez-vous avec Gilberte.

– Pourquoi aurais-je pris rendez-vous avec Gilberte chez Chanel ? rétorqua-t-elle avec un rien d'humeur. Vous savez bien que ni moi ni elle n'avons les ressources ni le temps, en ce moment, de courir les « présentations d'été ».

Or, il y avait trois jours que Gilberte avait dîné chez nous et Roberte et elle, à l'instant de se séparer, délibérèrent dans l'antichambre, un quart d'heure, des occasions qui s'offraient, des soldes et de leur emploi du temps, avant de fixer leur sortie ensemble au jour que nous étions. Je voulais encore lui rappeler ce détail.

Roberte, qui déjà exposait à Guy, étonné, le genre d'« œuvre » pour laquelle elle venait de quêter, me répondit sur un ton agressif :

– Mais enfin, mon pauvre ami, vous en êtes encore à ces inepties ! Et d’abord, je n’ai pas revu Gilberte depuis une éternité.

– Comment ! n’avons-nous pas dîné ensemble au début de la semaine ?

Roberte se borna à lancer un sourire apitoyé à Guy. Mais il détournait la tête en écarquillant les yeux. Alors, sans plus donner d’explications, elle s’informa de l’état de sa femme, ce qui lui donna l’occasion de répondre avec force détails et commentaires que je n’écoutais même pas. Accablé, j’avais des sueurs froides. Roberte, dans son austère tenue, me semblait encore plus désirable, comme si je ne l’eusse jamais possédée, hostile et lointaine, nonobstant ce que je pensais n’être de sa part qu’une mauvaise farce qu’elle me jouait là, jusqu’à désavouer devant Guy les rapports suivis que nous avions de nouveau avec Gilberte et son mari. Au bout de dix minutes, elle se leva, prétextant qu’elle devait remettre les fonds collectés au pasteur qui gérait l’œuvre, non loin d’ici, rue d’Amsterdam. Et, comme je lui demandais si elle en aurait pour longtemps et s’il fallait l’attendre ou l’accompagner, elle ne voulut ni l’un ni l’autre, et ajouta qu’elle serait rentrée bien avant moi, puisqu’il fallait préparer la valise de Jérôme et le coucher tôt, qui devait partir le lendemain pour son aérium en Savoie.

– Et le dîner de ce soir, dis-je encore une fois interloqué. Raphaël et Merlin viennent dîner ce soir pour la répétition.

– Ah ! ces répétitions, pauvre Roberte ! fit-elle en se tournant vers Guy, lequel, cette fois visiblement consterné, regardait au sol, basculant une chaise à son côté. – Ne vous en faites pas, tout sera prêt vers les huit heures et demie, continua-t-elle ; vous savez bien qu’ils sont toujours en retard. Restez tranquillement avec Guy. Et d’ailleurs, pourquoi ne viendrait-il pas, lui aussi ? Vous êtes libre ce soir ? J’aimerais que vous entendiez mes deux partenaires, Merlin et Raphaël, vous savez, Raphaël...

Guy sursauta littéralement à ce nom. Là encore je fus décontenancé. En aucun cas je ne voulais que Guy assistât à ces « répétitions », certain qu’il s’y précipiterait pour ensuite les dénigrer à plaisir. Heureusement, l’idée d’y rencontrer Raphaël, qu’il était loin de s’attendre à trouver si près de Roberte, mais dont il détestait le dernier ouvrage, suscita tout de suite chez lui un torrent de jalousie infranchissable. Il se récuserait sans doute. La veille encore, prévoyant son arrivée d’un jour à l’autre à Paris, Roberte avait résolu de le tenir à l’écart de la réunion prévue pour le lendemain, si jamais il devait débarquer le même jour. Que maintenant elle désirât sa présence me semblait tout à fait de l’ordre des circonstances inexplicables

dans lesquelles je l'avais surprise ici, du côté cour de Rome, à la gare Saint-Lazare.

Elle s'éloigna, et, pendant que Guy m'interrogeait des yeux, je la vis se diriger vers la cour du Havre, lorsqu'un scooter monté par deux jeunes gens la dépassa en trombe et, faisant un virage, vint stopper devant elle. Les jeunes gens mirent pied à terre pendant qu'elle hochait la tête, regardant son bracelet-montre. Sans doute deux garçons de la Fédération qui devaient l'avoir manquée pendant qu'elle quêtait à l'entrée des Pas-Perdus. L'un d'eux, presque un enfant, portait un pick-up et se hâta de l'exhiber sur place – accessoire requis, apparemment, pour quelque réunion de patronage. Elle faisait des gestes d'approbation et enfin battit des mains pour les presser. Le plus âgé des garçons, robuste et trapu, qui tenait le guidon, invitait Roberte à prendre place entre eux deux. Elle s'installa sur la seconde selle, le plus jeune, serrant le pick-up dans ses bras, s'assit sur le porte-bagages, et le scooter démarra, puis fut ralenti par un flot de piétons à la hauteur de la grille, rue d'Amsterdam. Les jeunes gens hurlaient et on la voyait rire ; bien mieux, elle saisit de ses doigts le menton de l'un d'eux, et ce n'était pas le plus jeune, et, enfin, elle le bourrait de petits coups aux épaules pour qu'il avançât plus vite, le feu étant à l'orange.

– Depuis quand fait-elle de nouveau la quête ? demanda Guy que j'avais totalement oublié.

Et, sans attendre ma réponse, il se mit à déblatérer contre l'« œuvre » dont Roberte venait de lui parler, et il évoquait la personne du pasteur L. qu'il traitait de marxiste honteux, et enfin déplora que Roberte se laissât reprendre par des activités de ce genre. Et il en tira tout de suite des conclusions pour moi accablantes.

– Cela prouve – et il s'emportait en s'essoufflant – cela prouve qu'elle se défend corps et âme contre tout ce... lupanar que vous organisez autour d'elle... aussi, quelle idée saugrenue que de lui faire jouer le rôle de Roberte, et cela pour émoustiller toute la bande de ces visqueux individus que vous avez le malheur de fréquenter en ce moment. J'admire cette fille, c'est un sûr instinct qui la pousse, mais devant une énormité telle que la publication de votre *Roberte*, elle court à l'extrême opposé, et vous l'égarez encore une fois...

– Vous vous trompez du tout au tout, dis-je, me sentant vaincu à l'avance.

Il enchaînait :

– C’est déjà beaucoup qu’elle ait pu s’adapter à un milieu tel que le vôtre. Elle vous a donné un fils charmant, vous ne sauriez exiger d’elle davantage, il y a une limite à l’adaptation.

– Vous ne croyez pas ce que vous dites là, mon vieux Guy, je n’ai jamais attendu qu’elle s’adapte. Elle n’en a aucun besoin, et ce serait dommage.

– C’est infiniment grave, reprit-il.

– Alors... c’était bien « elle », vous en êtes sûr ? hasardai-je.

– Qu’est-ce à dire ?

Mais je ne voulais pas prononcer ce que depuis une demi-heure j’appréhendais sourdement.

– Eh bien, je dînerai tout de même chez vous, s’empressa-t-il de glisser sur un ton plus mielleux.

Et alors je ne pus m’empêcher de penser à la façon dont il avait susurré, quatre ans auparavant, à V., dans notre jardin, son mot sur l’« éternel féminin ». Comment, du reste, sa réaction présente s’accordait-elle avec ses furtives initiatives d’alors, je ne cherchais pas à le comprendre, mais quelque chose qui, justement, composait avec de terribles doutes en train de naître, semblait obscurément coïncider avec son indignation emphatique, sinon la justifier.

Nous étions descendus à pied par l’avenue de l’Opéra, jusqu’aux quais, et nous remontions vers Saint-Germain-des-Prés, quand il s’arrêta.

– Elle avait une expression que je ne lui connaissais pas encore, dit-il. Après tout, il vaut peut-être mieux que je ne vienne qu’après le dîner, vers les dix heures.

Et il monta se reposer dans sa chambre d’hôtel.

IV

A mon retour chez nous, en passant par la salle à manger, j'y trouvai Roberte occupée à marquer le linge de Jérôme, chemises et chaussettes étalées sur la table. Cela promettait de durer encore une demi-heure. Impatienté, j'entrai dans la chambre de notre fils. Il était déjà couché et une fillette de nos voisins de palier lui tenait compagnie, pendant qu'il prenait son dîner sur un plateau. Lorsque je revins à la salle à manger, Roberte avait disparu. Mais la table était mise avec quatre couverts. J'entrai au salon, et dans l'angoisse que les paroles inconséquentes de Roberte et les propos, tout de blâme, de Guy, avaient fait naître en cette fin d'après-midi, je fus rejeté dans le passé.

Ce soir-là, j'entrerais dans une actualité hostile à ma vie et, sachant mon impuissance à lui échapper, je contournerais maintes circonstances obscures qui, pour lors, se dressent comme autant de cloisons étanches dans notre propre demeure.

Parfois Roberte y semble emprisonnée, parfois j'y suis comme relégué moi-même, assourdi par une rumeur de voix indistinctes disant et redisant le nom d'une Roberte que j'ignore, parfois je vois s'ouvrir de longs couloirs au tournant desquels Roberte disparaît.

Ainsi ce soir-là, dans l'attente du retour improbable de mon épouse et dans la crainte d'avoir en vain convoqué nos amis, je me remémorais l'origine de ces réunions.

Merlin, acteur désabusé, devenu presque un ermite jaloux de sa libre méditation, témoin lucide de nos affairéments, solidaire de toutes les nuances de notre mal – et Raphaël, au seuil de l'âge mûr, nonobstant ses allures désinvoltes, s'imposant déjà à ses aînés par une forme d'expression

déconcertante et neuve, chacun par une sorte d'expectative où l'un et l'autre se trouvaient alors dans leur propre carrière, s'étaient tous deux, depuis plus d'un an, moins dévoués que laissé prendre à mon inavouable hantise. Ou bien la vie se poursuit dans une orientation déterminée et elle cesse de se regarder elle-même à mesure qu'elle acquiert un sens et lui obéit – ou bien elle se meut sur elle-même pour se récupérer totale sans devoir y parvenir jamais : reproduire un instant où elle aurait été totale, illusoire recherche, mais son secret mobile, tel était alors le sourd motif de nos rencontres. Merlin, faisant sien mon propos d'une mise en scène de *Roberte, ce soir*, expérimentait cela : donner à la chambre de Roberte, Où la vie de Roberte se regarde, le silence qui succède aux trois coups. Le prince de Danemark inaugura devant Claudius ce genre d'expérience, le regardant regarder, sous mille regards.

Depuis des mois, nos deux amis se retrouvaient chez nous, improvisant sur tous les tons les indicibles dialogues de mon livre – Merlin dans le rôle du professeur Octave, insinuant – Raphaël dans celui du jeune neveu, trouvant du premier coup l'accent d'une âme timide de curiosité, que sa troublante physionomie d'adolescent avérait. Alors, quand Roberte se montrait sous la face de Roberte, se répandait un malaise...

Et c'était le même malaise que de la retrouver tantôt occupée tout près de moi – comme tout à l'heure marquant le linge de Jérôme – tantôt loin de moi – comme en cette fin d'après-midi où elle faisait la quête à mon insu, quand elle était censée passer la journée avec Gilberte, du côté de Chanel ou de Dior – comme si la vie, la nôtre trop immédiate, séparée par mon esprit, se fût insurgée contre cette séparation de notre vie d'avec notre vie qu'emportaient nos « répétitions », par lambeaux...

Des sorties dans la fortuite résidence de campagne de Merlin devaient donner plus d'allant à ces répétitions, les épanouir – mais la timidité, la décence, la discrétion, le respect des uns et des autres les maintenaient au même niveau de réticences discontinues qu'opposait Roberte dans notre propre demeure. Les répétitions qui suivirent jusqu'à l'été de l'année précédente se dégradèrent finalement et, pendant que Roberte et Merlin gagnaient en spontanéité mutuelle sur le terrain musical, Raphaël les écoutait avec d'autant plus d'attention qu'il commençait à se distancer de son propre rôle, celui du « neveu ». Qu'un rebondissement fût encore possible l'année suivante, vers l'époque des vacances, que tout semblât se ressaisir au cours d'une soirée chez Lucien, comme si l'agrément de sa

nouvelle maison n'eût pu faire autrement que le favoriser, je m'en étonne encore. Mais déjà cette répétition-là, hors de chez nous, ne gardait des anciennes que le contour légèrement accusé ici, dévié là, et les rires trahissaient chez les uns et les autres le sentiment qu'ils caricaturaient leurs gestes. Depuis lors, comme au revers de la trame de l'injouable *Roberte*, chacun ayant retrouvé peu à peu sa place dans l'existence, ni Roberte ni nos amis n'avaient pu encore se départir de leur masque, ni récupérer leur propre visage sous lequel ils ne s'étaient point connus auparavant...

... Depuis un moment déjà, les cloches de Saint-Sulpice avaient sonné pour une retraite, il était près de neuf heures, lorsque j'entendis la porte d'entrée grincer et l'antichambre se remplir de voix. Je reconnus le rire saccadé de Raphaël mêlé aux paroles de Merlin et de ma femme. Je n'allai pas au-devant d'eux, elle m'avait assuré qu'elle serait rentrée avant moi. Maintenant, je n'osais pas la reconnaître. La porte du salon s'ouvrit et Roberte s'avança, rayonnante, avec un sourire silencieux et ostentatif. En effet, elle portait un tailleur turquoise, des gants et des souliers de la même nuance. Et encore coiffée d'un petit chapeau de paille tiré sur son front, ses yeux brillaient sous la voilette blanche par où transparaissait le carmin de ses joues. Quelque chose était ici à son comble : la volupté ou l'imposture, ou les deux à la fois. Et je la laissai parler :

– Voilà ce que nous avons enfin trouvé, Gilberte et moi – des prix exorbitants chez Chanel, mais dans un fond de boutique au faubourg Saint-Honoré...

– A quelle heure, avant ou après Saint-Lazare ? l'interrompis-je sottement aussitôt.

– Saint-Lazare ?... nous ne sommes passées par là à aucun moment de la journée...

Et elle restait, tenant le chapeau qu'elle venait d'ôter, entre les doigts, la paume en évidence.

– La quête ! voyons, vers les six heures, pour l'œuvre de L., vous l'avez dit à Guy... comment était-ce possible, enfin...

Elle se taisait, mes questions se dispersant, à mesure que s'effaçait son sourire, tandis que Raphaël et Merlin s'esclaffaient chacun à sa manière, Merlin se cachant le visage avec de petites secousses, comme chaque fois qu'il assistait à l'une de nos disputes. Celle-là non plus ne lui semblait pas

sérieuse. Cependant, Roberte, une main sur la hanche, la tête légèrement penchée, et lançant un regard à la dérobée vers Raphaël, répétait d'un air presque pensif : « La quête, bien sûr, la quête ! » et, tournant sur ses talons : « Mon Dieu, comment doit-on penser à tout ! » et, passant à la salle à manger, elle rentra presque aussitôt avec des verres et du porto, puis, levant haut son propre verre : « Pour les misères cachées », fit-elle sur un ton faussement cynique, lorsqu'elle poussa un cri. Derrière la vitre de l'une des impostes des placards donnant sur le salon se dessinait le large visage de U. qui, de là-haut, nous observait à notre insu. Nous ouvîmes la porte et le trouvâmes juché sur un escabeau. En effet, huit jours auparavant, on l'avait convié à notre répétition où il devait tenir le rôle du « colosse ». Sa face néronienne, ses yeux à fleur de peau, son air blasé, sa taille, enfin l'indiquaient pour ce rôle que nous doutions fort de le voir improviser avec quelque esprit de suite, tant il était d'humeur changeante, engagé dans mille projets que ses dépressions faisaient échouer.

– Je viens d'assister à un incroyable spectacle, dit-il. Théodore, ici, tournait comme un lion dans sa cage.

– Naturellement, dès que j'ai le moindre retard, c'est la panique, dit Roberte, je ne puis faire un pas sans que Monsieur perde le nord !

– Avouez tout de même, dis-je, cette journée a été bizarre...

– Mais il faut qu'elle s'entraîne, Théodore, vous ne lui laissez aucune marge ! dit U. Vous, l'auteur de *Roberte, ce soir*, que direz-vous lorsque Madame devra faire sa période à Long-champ !

– Avez-vous lu le *Match* de cette semaine, en effet ? me demanda Raphaël.

– Pas la moindre envie, vraiment !

Nous nous étions mis à table.

– Il y a un article de K., dit U. Très mauvais ! Mais les photographies qui montrent l'installation de la maison et une charmante personne, l'hôtesse des loisirs, accueillant un vieux visiteur, c'est assez joli. Et il me montra le périodique sur lequel, entre autres, une femme masquée fort bien faite, à la renverse sur un canapé, tendait le bras vers une niche où brûlait une veilleuse, tandis que le visiteur également masqué conversait avec elle. Scène absolument conventionnelle. Sur une autre page, en gros plan, on voyait la même dame légèrement soulever son loup.

– C'est la femme de K., dit Raphaël.

– Est-ce que je lis ? demanda U. Rien que quelques renseignements utiles.

Et il commença :

L'HÔTEL DE LONGCHAMP

Il y a, dans cette maison, trois genres de rencontres : d'abord celles qui se conviennent à l'extérieur entre personnes lesquelles préfèrent ce lieu « habilité » à un quelconque hôtel ou à leur propre domicile.

Le Directeur – c'est là une condition du statut – ne les admet qu'après s'être assuré que les éventuels partenaires, soit à quatre – minimum requis – soit à plus, acceptent de répondre le cas échéant à ses propres convocations (s'il a besoin d'augmenter son « personnel », en échange de quoi ils auront la libre jouissance des agréments et des commodités de sa maison pour leurs propres arrangements. Gratuité compensée par d'éventuelles prestations « en nature ».

Mais le Directeur organise tous les trois mois des après-midi et des soirées réunissant les personnes qui, suivant leur situation fiscale, auront signé un contrat semestriel, et au préalable consenti à figurer sur les listes dressées à cet effet. Au début, le Directeur était tenu, conformément au statut, à une absolue discrétion quant au nom, l'âge, la profession, etc. Il semble toutefois que les intéressés eux-mêmes n'aient pas observé cette discrétion, maintenant de pure forme. Et à l'heure même, le candidat a tout loisir de connaître la liste de ses partenaires éventuels. Le Directeur lui communique, avec l'accord tacite des intéressés, le nom des personnes pressenties qui ont accepté son « invitation » – et d'ailleurs quiconque s'est cru invité pour la première fois, se rend compte que le fisc veille à sa docilité pour les cas suivants. De la sorte, à telle date, X. sait que parmi cinquante personnes réunies, il aura la chance de tomber sur M^{me} Z. ou M^{me} Y. Mais le jour venu, hommes et femmes sont non seulement masqués, mais gantés. En effet, le trivial expédient du masque s'est révélé tout de suite insuffisant, les amateurs de mains féminines s'étant révélés plus experts qu'on ne le pensait.

Il y a des parties parfaitement anonymes, personne n'ayant pu ni voulu demander qui l'on rencontrera : si le Directeur ne s'en tenait qu'au même

milieu, à une certaine élite, il fausserait totalement l'esprit de l'institution.

Mais les parties « pseudonymes » où l'on se « retrouve » sont en revanche les plus coûteuses pour les « élus », et se font généralement au bénéfice de différentes catégories de sinistrés ou de victimes de guerre, etc., à la charge de l'Etat.

Leur taux dispense les « intéressés-contribuables » – et nous touchons ici au cœur du faux problème – les dispense, dis-je, de l'acte de génération, s'ils ont plus de trois enfants à élever. Moins coûteuses, les parties anonymes deviennent gratuites à partir de la quatrième convocation de leurs intéressés, pourvu que l'acte de génération ait été consommé la troisième fois. Sous couvert de l'intérêt démographique, on se large de porter en cinq ans la population au double, et je passe ici toutes les conséquences qui en découleraient sous le rapport de la main-d'œuvre, de la Sécurité sociale, de la reconversion, de la conscription, etc. Or depuis dix-huit mois que Longchamp a ouvert ses portes, nous sommes en mesure de dire que ce haras n'a rapporté en tout et pour tout que cent cinquante naissances ! Et d'ailleurs, quel besoin de falsifier des chiffres dont nul ne songe à faire état ?

Enfin le Directeur a tout pouvoir, par la voie fiscale, et sur un avis donné par les Receveurs-percepteurs des quartiers respectifs, de convoquer les femmes imposables qui n'auraient eu qu'un enfant de leur récent mariage jusqu'à dix ans écoulés après leur (dernière) union, quand même elles seraient mères de deux ou trois enfants d'un précédent mariage.

Les fonctions du Directeur sont bénévoles, légalement. Comment l'État rétribuerait-il pareil passe-temps ? D'autre part, c'est une inconséquence, puisqu'il est chargé de ramasser des sommes assimilables aux deniers publics. Situation juridiquement insoluble que l'on tolère d'autant plus dans le proche entourage de M. quelle se prête à maintes malversations. Son choix fut pour le moins des plus laborieux. Une foule de gens, militaires, industriels, médecins, hommes de lettres surtout, ceux-là mêmes qui se plaignent d'être constamment ou exploités, ou frustrés, ou tondus, ou qui gémissent sur leur salaire de famine, soudain tous et chacun de ces gens n'avaient rien de plus pressé que de perdre leur temps de façon gracieuse. Une fois la désignation faite, une campagne de calomnie se déchaîna contre celui qui avait eu le malheur d'accepter – à telle enseigne que, sans avoir jamais exercé pareille fonction, le philanthrope en question fut contraint de disparaître lui-même, ayant payé de sa personne une tentative imputable à

la seule légèreté du plus capricant de nos princes. Et pourtant, il a sacrifié l'honneur de son nom derrière lequel se cache, désormais, le directeur effectif, qui donc ? Celui-là même qui ne se contente pas de sa chaire à l'université, ni de sa vaste audience, mais qui encore est de tous les cocktails, de tous les vernissages, de tous les manifestes. Or, il est notoire que M. a été son élève. Le disciple au pouvoir reste à ce point attaché à son maître que, malgré leur différence de goût en matière de sexe, et peut-être à cause de cela, M. juge que c'est enfin la meilleure solution.

Si jamais la présente administration déménage, la suivante osera-t-elle jamais abroger ces statuts ? M. n'a-t-il pas prétendu que la querelle scolaire pâlirait devant celle qu'il aura suscitée à la future législation, et que les cléricaux exclusivement braqués sur le monstre de Longchamp...

Roberte, allant de long en large, le livre ouvert à la main, mais ne regardant plus le texte, le sachant par cœur, venait de prononcer les premiers mots du troisième acte à l'adresse du vieil Octave : « Vous auriez pu au moins me demander mon avis avant d'engager votre Victor comme précepteur d'Antoine » et encore « quelle mauvaise foi ! » et cela avec tant d'à-propos et de naturel qu'U. en eut un mouvement de surprise, croyant qu'elle venait de parler spontanément et constatant que, déjà, elle vivait plutôt qu'elle ne jouait son rôle, quand les portes du salon s'ouvrirent :

– Vous auriez pu au moins me demander mon avis..., répéta la « salutiste » en entrant.

La voici face à face avec Roberte ; celle-ci laisse choir le livre, les mains levées. La salutiste lève les siennes, et s'accrochant l'une à l'autre, paumes contre paumes, leurs doigts s'entrelacent.

Merlin, qui tenait le rôle du vieil Octave, relisait le passage de sa propre réplique ; Raphaël se préparait à intervenir en tant que jeune Antoine. Mais Guy, entré à la suite de la salutiste, restait sur le seuil et me scrutait. U., sur le divan, les yeux au plafond, ne disait mot mais secouait la tête ou haussait les épaules. Le ton de Roberte, à présent, lui déplaisait.

La salutiste serre fortement de ses doigts ceux de Roberte, les replie lentement mais sûrement, tandis que Roberte se pâme de douleur et de honte sans arriver à surmonter la vigueur de son adversaire ni à dégager ses doigts. La salutiste lui tord les poignets, Roberte s'affaisse sur les genoux. Alors, la salutiste se jette sur son personnage et toutes deux roulent sur le plancher. Et, comme la salutiste presse son visage contre celui de Roberte,

colle ses lèvres sur les siennes, étouffe ses paroles, Roberte dégage ses mains et la gifle.

Guy s'était retiré dans un coin et attendait. U. me souffla : « Elle est impossible. Séparez-la ! » Il ne me dit pas : « Séparez-les ! » mais bien : « Séparez-la ! »

En face de nous, assise sur un canapé avec Raphaël, la salutiste, conformément à l'argument de la scène où Roberte sermonne son neveu, levait haut l'index, de son autre bras entourait Raphaël.

– C'est très mauvais, leur dit U.

La salutiste abaissa la main, et de l'autre, par distraction, pinça la joue de Raphaël.

Mes oreilles me tintaient encore du martèlement furieux des talons de Roberte qui, s'étant précipitée hors du salon, s'enfermait dans la salle de bains.

Raphaël et Merlin s'interrogeaient du regard. U. se leva du divan et déclara que ce passage du rôle de Roberte était beaucoup trop long pour elle, qui n'en pouvait soutenir la diction, n'ayant pas de « métier » pour cela, et qu'elle devait davantage se produire par ses gestes : il n'était que de mettre en évidence son caractère « frôlant », à quoi se prêtait si bien l'allure de mon épouse. Et il commença, bien lourdement, à la « détailler », pour compenser ses paroles désobligeantes.

Merlin visiblement désapprouvait ses remarques. Raphaël, demeuré seul sur le canapé, abondait au contraire dans le sens de U., disant qu'une ou deux répliques de Roberte devaient suffire ici, et qu'il s'agissait pour moi de simplifier les termes de son rôle pour qu'on évitât des incidents, dit-il, aussi pénibles que le dédoublement auquel on venait d'assister.

Celle que, depuis l'arrivée de Guy, je désignais par devers moi comme la « salutiste », était revenue au salon, arrangeant ses cheveux, ayant quitté la veste du tailleur turquoise que Roberte portait avant le dîner, indifférente à nos propos, soutenant presque avec modestie les critiques de U., mais ce dernier, la prenant par le poignet lui dit : « Il y a là assez de charmes pour s'affirmer avec moins de mots ! »

Alors Guy, jusqu'alors à l'écart, fonça sur eux :

– Dédoublement ? – il reprenait à dessein le mot de Raphaël. – Il n'y a pas de dédoublement ! Vous le savez très bien ! Si vous êtes de vrais amis de Théodore et de Roberte, vous devriez les sortir tout de suite de ce jeu de dupes, de travestis, de doublures : car il y a ici deux femmes et non pas une,

comme vous feignez de l'admettre avec cette sinistre dialectique dont vous êtes marqués tous depuis votre puberté incurable...

Il semblait parler dans le vide. Tant que les autres ne relèveraient pas ses paroles, je resterais rassuré, en dépit de ce que j'avais pu voir et qu'il savait que j'avais vu.

Merlin, cillant les paupières, tirait des bouffées de sa pipe ; Raphaël regardait sévèrement Guy, autant que le pouvaient ses yeux veloutés, légèrement plus brillants que d'habitude, et il ne semblait pas s'émouvoir outre mesure des insultants reproches de Guy, cependant qu'U., d'un air narquois, lançait à ce dernier avec une irritante courtoisie : « Vous aussi, bien sûr, vous allez jouer dans cette pièce ? » Et prenant un verre de whisky de la main de la salutiste : « Merci, Roberte ! » fit U. en insistant sur le nom, et pendant qu'elle croisait les bras, un genou sur l'autre, plissant les lèvres, la façon dont il continua à la considérer la sembla dévêtir complètement : elle eut comme un léger frisson, passa la paume sur ses mollets et se mit à rougir, baissant les yeux. En effet, debout auprès d'elle, Guy, les mains dans les poches, la fixait avec une sorte de fureur. Puis, se tournant vers moi, il siffla plutôt qu'il ne prononça :

– Ainsi, Théodore, vous laissez souffleter votre femme par celle-là ?

A ces mots, nos trois amis s'étaient levés, non qu'ils s'attendissent à un éclat quelconque, mais parce que, surgissant derrière Guy, soudain dressée de toute sa haute taille, Roberte passait autour de son col ses bras nus, lui disant à l'oreille, mais assez distinctement :

– Celle-là, avouez tout de même que vous la connaissez bien !

Il s'arracha à pareille étreinte, mais faisant volte-face, à l'aspect de Roberte, nue sous une gaine aux paillettes étincelantes qui, moulant ses seins et ses flancs, couvrait à peine son pubis, comme étourdi des effluves émanés de son corps, il resta figé dans le geste de la gifler. Hors de lui d'avoir été joué de la sorte sous les yeux de nos amis, et confronté avec cela même que, par son ton de blâme à leur adresse, il niait pour sa part avoir jamais apprécié :

– Vous voulez donc qu'on vous traite en putain, eh bien, tenez !

Et, portant la main sous l'aisselle de Roberte, il tira sur la fermeture éclair de la gaine : les seins jaillirent, puis le ventre et, enfin, au creux des cuisses, la toison sur le pubis curieusement tatoué de l'image d'une abeille.

– Nous voilà dans un tout autre climat, me dit Merlin, ce n'est pas le nôtre !

Mais Raphaël avait applaudi comme un gosse. En effet, Guy, recroquevillé, la tête enfoncée dans les épaules, bouche bée, contemplait, tout penaud, le corsage par lui mis à mal de la salutiste. Rieuse, elle se cachait les seins jaillis aux yeux de tous. De ses doigts, elle dissimulait malaisément les tétons entourés chacun du même stigmaté, l'abeille.

– Qu'ai-je fait, balbutiait-il, qu'ai-je fait ! Pourrez-vous jamais pardonner à votre vieux balourd...

Et, geignard, il lui baisait les mains. Mais elle ne prêtait déjà plus attention qu'à ce que redisait Merlin : « Ce n'est pas du tout ce que nous voulons, ce n'est pas ce que vous avez voulu. »

A ce moment, dans la haute glace du salon qui réfléchissait en échappée l'appartement, toutes portes ouvertes, jusqu'au fond de l'antichambre dont le miroir répétait à l'infini le salon, j'aperçus U., penché sur la gaine étincelante, qui déployait une cape de soie noire sur une lueur d'épiderme. La salutiste, accoudée à la cheminée, devisant avec Merlin, observait dans la glace U. dans l'antichambre où le visage de Roberte se profilait dans la pénombre lointaine. Raphaël l'avait rejoint et bientôt Guy, lequel épiait une occasion de s'excuser auprès d'eux de ses propos incongrus. Mais il n'y parvenait guère, marchant de long en large dans la salle à manger entre le salon et l'antichambre où U. et Raphaël discutaient, et toujours au milieu d'eux, le personnage aux belles mains, enveloppé de sa cape, glissant les doigts sur sa chevelure lustrée.

Au salon, Merlin et la salutiste feuilletaient des partitions sur le piano et bientôt, s'étant tous deux assis au clavier, les accents d'un quatre mains qu'ils firent retentir ramenèrent Raphaël au salon. Et Guy, ayant évité Raphaël, qu'il voyait occupé auprès de Merlin et de la salutiste à tourner les pages de la partition, s'approcha enfin de moi sur la pointe des pieds et me chuchota :

– U. a emmené votre Roberte.

V

Les accords de Haydn avaient dissipé mes déceptions, leurs résonances ranimèrent avec d'autant plus de force les dernières images.

Soudain, au piano, ma femme s'interrompit ; et il n'y avait pas de doute que ce ne fût elle qui, avec sollicitude, se tournant vers moi, me pria d'aller voir si les portes étaient fermées du côté de la chambre de Jérôme. Le *molto vivace* du finale risquait de le réveiller.

Les portes étaient bien closes, mais je traversai tout de même la pièce qui précède celle de Jérôme et, désireux de m'assurer de son sommeil, j'ouvris. A la lueur d'une veilleuse, assis dans son lit, Jérôme lisait. Loin de s'effrayer de mon apparition :

– Impossible de partir demain sans connaître la fin de l'histoire de la momie ! Je ne peux pas m'endormir, tu sais, et voilà, j'ai rallumé quand j'ai vu par la fenêtre...

– Il te reste à peine sept heures de sommeil et ton train part avant neuf heures ! Donne ce livre, ou j'appelle ta mère...

Mais, riant, il se dressa sur son lit :

– Maman vient de sortir, tu ne lui diras rien, mets ce livre dans ma valise. Elle ne veut pas que je l'emporte à l'aérium !

– Je vais l'appeler tout de suite ! – et, le soulevant, je le rentrai sous ses draps.

Ainsi, Jérôme l'avait vue sortir. J'emportai la veilleuse et revins au salon.

Là, Merlin et Raphaël se penchaient sur Guy allongé sur le divan, sa tête reposant sur les genoux de Roberte qui lui passait ses longues mains sur les tempes. Sa chute avait interrompu le piano, on s'occupait enfin de lui ; les paumes de Roberte faisaient, le reste. Il rouvrit les yeux, murmurant son

sempiternel : « Évidemment, l'éternel féminin. » Je haussai les épaules, sans la moindre inquiétude. Roberte nous pria d'aller quérir de la caféine dans une pharmacie de nuit. Merlin et Raphaël m'accompagnèrent.

Comme nous montions la rue Bonaparte, ils m'interrogèrent sur Guy, ses anciens rapports avec Breton, ses origines calvinistes, et peu à peu je laissai transparaître mes doutes. L'attitude qu'il avait prise au cours de la soirée s'achevait dans l'une de ces facéties dont il était coutumier. Merlin protestait, me décrivait son malaise et comment il s'était affalé, presque discrètement, pour ne pas interrompre le quatre mains. Je n'avais qu'une pensée : retrouver au plus vite Roberte. Le malaise vrai ou faux de Guy n'était qu'une allusion immédiate aux circonstances dans lesquelles nous avions tous deux intercepté la salutiste à l'entrée de la gare Saint-Lazare, comme au silencieux intermède qui, tout à l'heure, s'était déroulé au salon pendant la répétition.

Nous nous dirigeâmes vers la pharmacie encore ouverte, située près du square de l'église. Ce fut Merlin qui, me voyant hagard, se fit livrer les pharmaceutiques, tandis que Raphaël prenait congé de nous. J'en fus assez contrarié, car il le fit avec une certaine froideur, de façon brusque et j'en conclus que l'atmosphère de la soirée l'avait une fois pour toutes dégoûté de nos répétitions. Pendant assez longtemps, il s'était complu dans l'équivoque, dans l'inconsistance, Roberte sans doute l'avait déçu, il ne reviendrait pas de sitôt, sa curiosité épuisée.

Et nous repassions devant une terrasse de café – face à l'église de l'autre côté du boulevard, de biais par rapport à la statue de Diderot – lorsque la foudre tomba sur moi : à la première rangée des tables où ce soir le public s'écrasait compact, Roberte était assise, éblouissante – flanquée de deux jeunes gens, les mêmes que je pensais avoir aperçus avec elle dans l'après-midi, à la cour du Havre.

Merlin lui aussi s'était arrêté.

– Vous la voyez ? dis-je. Preuve que tout cela ne rimait à rien ! U. et Guy l'auront entraînée ici... Roberte est là, aux premières tables... Jérôme, ne doit nullement partir demain... il n'a jamais été question qu'il parte... Comment Roberte viendrait-elle ici, en pleine nuit, si elle était préoccupée pour Guy... si elle devait faire partir Jérôme demain matin... Voilà, elle nous fait signe, je vous l'avais bien dit !

– Il n'y a pas de preuves convaincantes, me dit Merlin (ou quelque chose d'analogue, car, à partir de ce moment-là, je ne distinguais plus ce que l'on

me disait, et j'interprétais au hasard les sons proférés, avec un effort de syntaxe, éliminant le plus de mots qui n'avaient aucun sens, mais qui étaient les plus nombreux). – Il n'y a pas de preuves convaincantes – il n'y a que des obstacles toujours nouveaux, on tombe, et on arrive sur un nouveau palier, on monte et on crève un plafond.

Déjà je m'approchais de la terrasse. Mais Merlin, prêt à redescendre par la rue des Ciseaux vers Saint-Sulpice, ne me suivait pas. Il brandissait les pharmaceutiques que de toute urgence la salutariste avait réclamés pour Guy.

La jeune femme qui était attablée fit se lever l'un des deux jeunes gens qui vint droit sur nous. Merlin le salua : c'était Dulaure, jeune reporter photographe.

– On vous demande, dit-il à Merlin ; que deviens-tu ?

– Tu as du boulot ce soir, je pense ? Mon vieux, on est pressé... Tout à l'heure peut-être...

– Venez une minute, je repars après pour l'Élysée. Nous sommes là avec Roberte qui t'a vu passer avec Monsieur.

Il ignorait naturellement qui j'étais. Mais il semblait au mieux avec mon épouse. Et elle l'avait envoyé courir après Merlin parce que Dulaure l'avait reconnu. Cependant Roberte nous faisait de grands signes qui, peut-être, ne me concernaient pas.

Précédant au ralenti Dulaure et Merlin, mais sans comprendre l'hésitation de ce dernier, je restai quelques secondes sans plus avancer, à vingt pas de Roberte.

– Ça alors ! Êtes-vous aveugles ? nous cria-t-elle, ce qui parut décider Merlin, et ainsi nous arrivâmes à la table où Roberte, singulièrement coiffée, une torsade de nattes entourant sa tête, comme elle les portait peu avant notre mariage – mais fardée plus outrageusement qu'elle ne l'avait été au début de la soirée – serrée dans un corsage sans manches, les bras nus sous une cape de soie, avait à ce moment sa main passée autour du cou de son autre cavalier, un adolescent, que plus tard elle me présenta comme Félix, l'un de ses neveux.

– Que se passe-t-il ? Où couriez-vous ? demanda-t-elle, je vous attends depuis bientôt une heure ! U. finalement est parti. C'était fatal avec cet insupportable de Savigny ! Vous faites toujours le contraire de ce que nous décidons ensemble ! continuait-elle en se penchant vers moi – mais, ce disant, elle regardait par-dessus mon épaule, quelqu'un que je ne soupçonnais pas faire partie de sa compagnie. – Pourquoi lui avoir dit de

venir ? Théodore Lacase est inconcevable ! Il lui faut dès maintenant la présence de Savigny pour me rendre à jamais ridicule ! Et dire que Merlin et moi n'avons pas même pu terminer notre Schubert !...

– N'était-ce pas du Haydn que vous jouiez tout à l'heure ?... hasardai-je sans relever la mauvaise foi de son propos, le quatuor en...

– Tiens ! qu'est-ce donc que vous portez là, Merlin ? dit Roberte en lui prenant le paquet des pharmaceutiques.

– Vous avez couché Savigny chez vous ? répliqua Merlin.

Félix, assez joli garçon, l'air un peu blasé, malgré ses quinze ou seize ans, une main dans la poche, et de l'autre tenant de ses doigts sales ceux étincelants de sa prétendue tante, lui frottant l'ongle du pouce, tantôt de ses yeux lourds, comme buvant ses paroles, la regardait gesticuler, tantôt me considérait d'un air dégoûté, ou bien me faisait la moue, me tirant même la langue à la dérobée, affalé sur sa chaise, les genoux écartés, veule, né pouvant se faire à l'idée que j'étais son oncle. Dulaure m'interrogeait du regard et semblait se demander pourquoi, moi le mari, je ne me faisais pas entendre d'elle. Et en effet, stupide et rassuré, je ne disais plus rien, pensant être sorti du cauchemar. Parfois je me retournais pour mieux voir derrière moi le personnage auquel Roberte, me parlant, avait lancé un œil comme pour attirer son attention – un homme plutôt de petite taille, à la physionomie slave, aux traits anguleux, lequel non plus ne soufflait mot. Merlin nous avait présentés et je n'en retins pas le nom. Tout de même, à chaque fois que Roberte parlait, je remarquai qu'elle attendait encore de lui comme une approbation tacite. Parfois il se levait, jetait un coup d'œil à la ronde sur la foule et se rasseyait. De temps en temps il semblait faire des signes d'intelligence à quelqu'un assis à l'extrémité de la terrasse.

– Bien entendu, enchaînai-je, bien entendu, la syncope de Guy n'était que de la frime ?

– Une syncope ? fit Roberte, et quand cela ? A l'instant je l'ai vu entrer ici à côté, au Madison Hôtel, il n'a fait que passer devant nous en me dévisageant avec un de ces mépris...

– Alors, on va voir tout de suite ce qu'il en est, Merlin et moi. Nous nous sommes dérangés pour lui, parce, que vous étiez alarmée, uniquement !...

– Moi ? alarmée ? Qu'est-ce encore que cette histoire ? s'écria Roberte en arrachant sa main si brutalement à celle de son muflle de neveu qu'il en perdit l'équilibre et bascula en arrière. Félix ! Un peu de tenue devant ton oncle !

Et elle frappait la table du plat de sa main. Et comme elle vidait un verre, allumait une cigarette, la jetait, écœurée, et ouvrait son poudrier :

– Vous-même vous devriez rentrer à présent, dis-je en la voyant s’énervier. Jérôme ne dormait pas tout à l’heure, il lisait, et s’il doit vraiment partir demain matin pour son aérîum...

– Jérôme ne dormait pas ? Et il part demain ! Guy, une syncope ?

Et, ce disant, elle laissa choir sa tête sur l’épaule de Merlin, répétant : « Ah ! Pauvre Roberte ! » comme faisant appel à sa seule compréhension.

Elle parlait encore lorsque l’arrivée pétaradante de deux motards en grande tenue attira tous les regards. L’un restait en selle, l’autre mit pied à terre et marcha droit sur nous. Dulaure s’éloigna, le personnage muet fit signe à son interlocuteur anonyme de l’autre côté de la terrasse.

Énorme, tout reluisant, bottes et sangles astiquées, la tête au profil de médaille sous son casque de cuir, épaules carrées, une véritable armoire, mais le ceinturon serrant sa taille de guêpe, l’Adonis de la maréchaussée, d’un pas presque aérien, s’avança et de son gantelet effleura l’épaule de Roberte :

– Madame... chuchota-t-il, Madame...

– Léon ! Toi enfin ! dit-elle en se retournant. Que tu es beau, ce soir, mon Léon ! – et je la vis crispier les poings, et trépigner. – Voilà le gars qu’il me faut, messieurs les Intellectuels !...

Et elle se jeta contre lui qui la dominait, et de ses longs doigts elle caressait ses blanches bandoulières.

Léon restait figé, mais en même temps il lui présentait un coussinet piqué de minuscules médailles.

– Ça y est ? demanda-t-elle, toute surprise.

– Ça y est ! dit Léon, devenu hilare.

Et, la saluant, il fit demi-tour, enfourcha son cheval et les deux motards repartirent en direction de la rive droite.

Tout cela avait à peine duré cinq minutes. Dulaure sur le trottoir venait de dresser son appareil.

Léon m’avait plu. Son allure eût parfaitement convenu à l’un des personnages de nos « répétitions », et je regrettais de le savoir dans la maréchaussée, quoique l’uniforme rehaussât précisément cette allure appropriée au rôle que je lui eusse destiné.

– Voilà le « colosse » qu’il nous faudrait ! dis-je imprudemment à Merlin.

Mais, ne songeant plus guère à nos « répétitions » et sans doute étonné que ce fût là ma seule réaction à l'accueil que Roberte avait réservé à Léon, il ne répondit pas, tandis que Dulaure, ne saisissant du tout ma remarque, me considérait comme un phénomène. Dans l'intervalle, Félix s'étant emparé du coussinet – et d'ailleurs sa curiosité, nous la partageons, nous aussi – Roberte, du revers de sa main, le gifla sans façon devant nous et le lui déroba sur-le-champ.

– Allons, va te coucher ! je t'ai assez vu ce soir ! dit-elle avec dureté.

Pourquoi se montrait-elle si sévère avec ce garçon à qui elle avait abandonné ses beaux doigts un quart d'heure auparavant ? Et Merlin, visiblement gêné, déjà debout, me faisait signe, quand tout à coup Roberte exhiba une aumônière métallique et, telle qu'elle était là, sous sa cape, allongeant ses bras nus, serrant de ses doigts étincelants l'anse de l'aumônière, se mit à circuler parmi la foule des consommateurs, en répétant les paroles rituelles : « Pour les misères cachées ! »

Trompant la vigilance du patron et des garçons, un homme borgne et une femme aussi belle que crasseuse s'étaient insinués parmi les tables pour mendier. Sitôt après l'impromptu de Léon, les garçons les pourchassèrent, pas assez vite cependant pour que le borgne et sa compagne ne se heurtassent à la jeune femme élégante qui, elle, levait haut son aumônière, articulant distinctement : « Pour les misères cachées ! »

Refoulés sur le trottoir, le borgne et la belle crasseuse persistaient à stationner devant la terrasse, et l'homme, de son œil plein de hargne, suivait les évolutions de la quêteuse. Il n'est pas impossible qu'ils fussent envoyés là à dessein, pour la gêner. Le patron nous demanda de faire cesser la quête. Il fallait attendre que les clochards voulussent s'éloigner. Mais ils restaient là à nous fusiller de leurs regards, c'était leur droit. Et ainsi ils surveillaient Roberte.

A la troisième table à partir de la nôtre étaient assis trois parachutistes de la légion étrangère. Immédiatement derrière nous, un gras officier américain – face glabre et amène de pasteur, portant des lunettes cerclées d'or, un sourire serein sur les lèvres – conversait à mi-voix avec un grand jeune homme rouquin, en chemise. Ceux-ci se méfiaient de la quête.

– Pour les misères cachées ! continuait Roberte en agitant son aumônière.

– Et nous autres ! Qu'est-ce que t'attends pour nous cacher ! dit soudain le borgne, menaçant.

Derrière nous, les Américains murmuraient.

Les légionnaires jouaient aux dés, des exclamations aux divers accents, gothique, slave et latin, ponctuèrent leurs coups. Lorsque Roberte passa près de leur table, l'un des trois lui versa son obole. Et je la vis lui épingler l'une des petites médailles frappées de je ne sais quel emblème. Ils l'examinèrent et ils se remirent à jeter les dés avec fureur.

– L'Abeille au gagnant ! s'écria, avec un sourire à la quêteuse, celui qui avait un accent roumain.

A ce moment, l'homme borgne, que sa compagne voulait entraîner, lança à Roberte :

– Viens-t'en ici ! Que j'te fesse !

– Tu le veux bien ? fit Roberte en levant l'aumônière – et, se glissant entre la table des Américains et la nôtre, elle allait rejoindre le borgne, sur le trottoir.

– Une bonne fessée devant tout le monde ? Oh ! j'aime ça !

La jeune femme crasseuse, stupéfiée, la regardait de ses yeux noirs.

– Allons ! Pour les misères cachées, une bonne fessée ! dit encore Roberte, lorsque, d'un bond, le grand rouquin l'assaillit à revers.

D'une main la saisissant au poignet, lui passant l'autre sous l'aisselle nue, et jusqu'au sein, comme elle se retournait, il approcha vivement la bouche de sa joue et collant ses lèvres sur celles de Roberte, il la fit chavirer. La main prise au poignet, la tête à la renverse sous les lèvres du jeune homme, le sein empoigné, elle lâcha l'aumônière qui rebondit sur le sol avec fracas et s'ouvrit.

A partir de ce moment-là, mes impressions se brouillent. Je vois Félix ramasser au sol le contenu répandu de l'aumônière béante, les légionnaires se ruer sur les Américains, Dulaure déclencher un flash, Merlin debout, perplexe, serrant les médicaments, moi-même brandir une chaise sans y croire, un légionnaire vociférer : « A bas les bons offices ! » à la face impassible du capitaine américain, tandis que Roberte restait singulièrement dans la position où elle avait été contrainte.

Dans ce hourvari, Merlin et moi nous sommes retrouvés ensemble, mais une cohue compacte avait entraîné Roberte à l'intérieur de l'établissement. Montée sur une table, elle haranguait les gens. A ce moment, Dulaure a pu se dégager et venir ramasser les débris de son appareil renversé près de nous. Son film était intact. A l'en croire, les légionnaires expliquaient à l'inspecteur de police que le gagnant de leur partie de dés devait emmener la quêteuse. Celui-ci montrait une médaille qu'elle avait épinglée à son

camarade, le perdant – mais nul ne comprenait la signification de l’abeille représentée sur la médaille. Nombre de gens qui avaient répondu à la quête arboraient cette abeille, mais les permissionnaires revendiquaient pour eux le privilège dont elle était l’emblème. Pour lors, ils menaçaient d’enlever Roberte de gré ou de force, car l’abeille était l’enjeu de leur pari.

Dulaure parlait encore, quand le personnage qui, dans notre groupe, resté muet jusqu’à ce que se produisît le scandale, avait disparu dans la bagarre, surgit à l’extrémité de la terrasse auprès d’un vieux monsieur tranquillement à l’écart qui semblait suivre tout ce chahut avec amusement. Sur un mot du personnage à moi toujours inconnu, ce monsieur se lève lentement et agitant sa canne se fraye la voie jusqu’à l’inspecteur auquel il révèle sa mystérieuse autorité.

J’ai voulu me précipiter vers eux. Merlin m’a retenu par la manche.

– Vous êtes fou, Théodore ! Laissez donc K. débrouiller cette affaire, et rentrons enfin ! Roberte nous attend peut-être encore !

Mais ces paroles qu’il m’a répétées par la suite, je ne les comprenais pas, je les entendais à peine. Roberte était là-bas à parlementer avec le vieux monsieur, et je ne saisisais du tout pour quelle raison le muet de tout à l’heure l’avait fait intervenir et ainsi amené auprès d’elle. Pour comble, l’un des parachutistes déjà la soulevait, et puis, dans un remous, il la laissa choir. Alors, une haie s’ouvrant dans la foule – précédé du muet, à la physionomie slave, et qui gesticulait d’une manière obséquieuse – le vieux monsieur, tenant Roberte sous le bras, l’a conduite vers une grosse Rolls, rangée le long du terre-plein de la statue de Diderot. L’individu muet s’est éclipsé. Roberte ne nous regardait même pas.

– Où allez-vous ? lui criai-je, consterné.

– Mais que fait donc votre mari ? dit presque aussitôt le vieux monsieur en « le » cherchant des yeux.

– « Il » vous parlait à l’instant !

– Que dites-vous ? demandai-je à mon tour.

Merlin me tirait de nouveau par la manche.

– Je préfère qu’il ne vienne pas ! Il a vu cela trop souvent ! continua Roberte en s’installant dans la voiture et elle enfilait ses gants.

– Mais où allez-vous donc ? insistai-je encore une fois.

– Je vais me faire fesser à la chambre rouge, monsieur Théodore Lacase, pour vous servir !

Il n'y avait plus moyen d'obtenir d'elle une réponse intelligible. Pourtant je n'ai pu m'empêcher de lui dire encore :

– Et Jérôme ?

C'est alors que, penchée à la portière, elle me chuchota avec un étrange sourire :

– Votre salutiste veille !

Et la voiture démarra.

– Eh bien ! fit Merlin, vous devez être satisfait ce soir !

Plus tard, il nia absolument avoir rien dit de semblable. Mon hébétude fut telle que, voyant Merlin courir devant moi par la rue des Ciseaux et gagner ainsi la rue des Canettes, je lui demandai où il allait avec tant d'empressement. Il ne prit même pas la peine de me répondre et montra même quelque mauvaise humeur quand nous débouchâmes enfin sur la place Saint-Sulpice.

Qui donc avions-nous laissé, une heure auparavant, chez nous pour aller à sa demande quérir absurdement ces pharmaceutiques ? Qui donc avait-on séparé de moi au milieu de la bagarre ? Laquelle des deux était la mère de Jérôme ? Et alors, sous nos fenêtres, par où l'on voyait toujours les lumières brûlant depuis la veille, je me suis mis à raconter par le menu à Merlin les singuliers incidents survenus depuis l'après-midi à la gare Saint-Lazare jusqu'au début de notre soirée. Du moins, je pense avoir ainsi parlé à Merlin pendant un bon quart d'heure et je ne sais plus ce qu'il a bien pu me répondre. Il n'a pas dû comprendre tout de suite pourquoi je ne voulais pas monter chez nous, mais, s'inquiétant de mon genre de propos, il ne voulait pas non plus m'abandonner à moi seul. Enfin, il m'a précédé dans l'escalier et c'est lui qui est entré le premier dans l'antichambre.

Dans la salle à manger tout était resté dans le même état, les reliefs du repas, les bouteilles, les verres, les serviettes traînant çà et là.

Merlin ouvrit la porte du salon et regarda, et même assez longuement. Puis il se retira à pas de loup.

Sur le divan, j'aperçus la « salutiste » endormie. Le clavier du piano était resté ouvert, la partition de Haydn toujours sur le pupitre. Seule la lampe du piano répandait une lueur de veilleuse dans la vaste pièce.

Je m'approchai de celle qui ne voulait pas être Roberte. Je contemplai ce visage si noble, si résigné dans son expression presque douloureuse, n'était cette ligne arquée des lèvres, ces ailes du nez, ces fossettes où tout respirait une candide volupté. Elle dormait profondément. Et je cherchai encore une

fois à prêter à cette bouche les éclats et les propos insolents mêlés de ces plaintes rusées que j'avais entendus tout à l'heure.

VI

Ce qui se passa le lendemain – si lendemain il y eut – comment le décrire maintenant ? La journée qui s’est ensuivie, comment l’ai-je vécue ? Tout autre y verra un tissu d’anachronismes. Je ne puis la repenser dans un ordre relatif et retoucher son incohérence. Mais quiconque se remémore la journée la plus banale supporte bien le hasard sans explication. Les lieux, les faits, les personnes – rien de plus arbitraire, une pure question d’humeur ! La familiarité, le bizarre – une façon d’interpréter ! Une optique à partir d’une plate-forme déterminée ! Mais l’habitude arrange tout ! Il suffit d’une chiquenaude de la maniaque pensée pour que la vie perde son sérieux – on saute sur une autre plate-forme... Ce ne sont plus les personnes qui importent, ce sont les lieux : les personnes changent de lieux, mais les lieux ne changent pas ! Dans tels lieux « elle était avec lui à mon insu » ! Ça ne peut plus être changé, mais ça « la » change ! Voilà un fait ! Comment est-ce qu’on y revient comme dans un... lieu ? Mais elle ne change pas de visage pour autant ! Mais qu’est-ce que ça veut dire qu’elle ait le même visage ? Habitude que cela, quel ennui ! Mais revenir sur les lieux où elle changeait sans changer de visage ! Y revenir des dizaines, des centaines de fois ! La pensée en est capable ! Le fait n’est rien ! Peu importe désormais ce qui se passa ensuite, puisque auparavant est toujours là ! Allez-y voir !

Il se peut donc que cette journée-là se soit déroulée sans nécessité aucune. C’est moi qui enchaîne les incidents, de bout en bout. A moins que la nécessité ne se nomme ma peur... Ma peur que ne cessât brusquement l’incohérence, et qu’à voir clair on ne m’ôtât la pensée.

Lorsque je rouvre les yeux, le soleil déjà filtre à travers les volets intérieurs du salon.

Je suis seul sur le divan. On m'avait enseveli sous des couvertures.

Sur une petite table basse de chevet j'avise une grande feuille de papier où l'écriture de Roberte me disait :

« Reposez-vous, il est huit heures. Jérôme et moi partons pour la gare. Après Saint-Gervais je m'arrête à Lyon chez les diaconesses. Je serai rentrée à la fin de la semaine. Voyez si Guy va mieux. Il est logé maintenant dans la chambre rouge que j'avais réquisitionnée à l'hôtel B. pour nous deux. Vous vouliez y passer cette nuit avec moi. Mais vous n'êtes pas rentré hier à l'heure convenue, sans doute Merlin avait-il des choses à vous dire qu'il ne veut pas que j'entende. Ai-je été assez détestable hier ! Ne venez pas me prendre à la gare samedi, je serai de retour pour le dîner. R. »

Je me précipite dans la salle à manger, heurtant la table, bousculant des piles d'assiettes et des verres que la femme de ménage, arrivée sur le tard, n'avait pas encore rangés, je traverse l'appartement jusqu'aux chambres de Roberte et de Jérôme où elle venait de refaire les lits. En vain je l'interroge sur les détails du départ. Roberte lui avait laissé la clé.

Que faire ? Il était dix heures. Alors je songe à tous les coups de téléphone qu'il va falloir donner. J'appellerais l'aérium de Saint-Gervais vers les cinq heures de l'après-midi, j'aurais des chances d'entendre les voix de Roberte, de Jérôme, mais c'était long jusqu'à cinq heures. Je prévoyais bien que je ne toucherais pas à mes travaux. Et tout d'abord je téléphonerais à Versailles pour alerter Merlin. Mais il est encore trop tôt, on ne le joignait qu'à une heure à son bistrot habituel. Non, la première chose à faire est de courir à l'hôtel Madison, voir si Guy s'était réellement absenté la nuit. Mais alors, la chambre rouge ! En effet, la chambre rouge, exquise dans son installation et ses proportions Directoire, à l'hôtel du Beaujolais ! Je l'avais totalement oubliée. C'était donc pour cela que Roberte m'avait attendu !... Laquelle ? Celle qui, vers le minuit, était attablée avec Dulaure à Saint-Germain-des-Prés, ou celle qui jusqu'aux aurores guettait mon retour chez nous ? Et alors, était-ce par dépit, était-ce son sens pratique – car pour cette chambre luxueuse elle avait usé d'un singulier titre de réquisition – elle y avait conduit cet infatué et souffreteux de Savigny, quelle idée ! pour que la réquisition servît au moins à quelque chose – c'était là tout à fait dans son caractère de « salutiste ».

Comme je m'achemine, par la rue des Ciseaux, vers le boulevard où est situé en retrait l'hôtel Madison, derrière la statue de Diderot, toute la scène de Roberte, avec Léon, avec le rouquin et les parachutistes, qui m'avait retenu dehors la nuit, se déroule de nouveau avec une telle intensité que j'en oubliai le départ de Jérôme – l'absence de Roberte, ses sollicitudes maternelles, pure dérision ; j'entrai dans le hall du Madison, tenant en main le mot qu'elle m'avait laissé, prêt à le montrer à Guy. Mais il n'est pas rentré de la nuit ! – m'assure la gérante. Du courrier l'attendait depuis le matin.

Alors je descends vers les quais : comme chaque fois que je franchis la Seine, que je traverse le pont du Louvre, la vue de la Cité à ma droite, l'échappée à ma gauche vers les Tuileries me déchirent ; la traversée de la cour du Louvre, la perspective des jardins, l'irruption sur la place du Français, l'engagement dans le Palais-Royal m'exaspèrent et me remplissent d'amertume : ici j'ai connu la plénitude jadis, tout ceci m'a été arraché je ne sais quand, tout me reconnaît, tout me nargue... les grilles et les galeries du Palais-Royal me le chuchotent encore une fois et enfin je passe sous le péristyle du Véfour, et me voici à l'hôtel du Beaujolais.

Ici le portier ignore le nom de Savigny. Je m'enhardis à demander si une dame n'est pas venue tard dans la nuit occuper une chambre « réquisitionnée ».

– Réquisitionnée ?

Le portier me dévisage, narquois.

– Voyons ! Vous ne connaissiez pas M^{me} Lacase ?

– Effectivement, cette dame est venue, bien plus, elle y est encore...

Je ne veux pas en savoir davantage, elle est là, j'ai dû lire mal, céder à un mouvement irréfléchi, il n'y a qu'à s'évaporer – mais un groom qui semble m'avoir reconnu, avec un zèle inqualifiable établit la communication avec la chambre, décroche le téléphone, me le tend, que je saisis, quitte à percevoir on ne peut plus nettement le timbre de voix de Roberte : « Allô ? nous descendons tout de suite. » Sans répondre je rends l'appareil au groom, et je me sauve.

Pourquoi ne l'avais-je pas attendue ? Voir paraître ou non la « salutiste » m'avait fait prendre la fuite. A peine dans la rue, je m'expliquai mon geste par ce faux raisonnement : Pour moi, elle voyage à l'heure qu'il est avec son fils. Son mot de ce matin découle de toute sa conduite avant et après le dîner, hier. J'avais bien reconnu la voix de Roberte, mais après son écriture

de ce matin, lui parler ici, en dépit de ce message, comme si de rien n'était sinon une simple plaisanterie qu'elle se fit octroyée, c'était faire le jeu de Guy. Et désormais il m'aurait fait admettre que j'acceptais ce qui s'était produit la veille chez nous, pendant la « répétition ».

Je relus le mot de Roberte. Sa présence au Beaujolais ne confirmait que le propos de la « chambre rouge ». Pour le reste, elle se moquait de moi. Tout à coup je fus frappé de la discordance de ces lignes. Deux intentions différentes, émanées de deux tempéraments différents s'y combinaient, empruntant l'écriture de Roberte pour simuler la même personne. Avec qui donc Savigny occupait-il la chambre rouge ?

« Il ne saurait donc s'agir de la même femme ! me dis-je, et, toutefois, je ne pourrais pas même me servir de son griffonnage pour lui prouver le contraire. Je viens d'entendre la voix de cette femme et c'est celle de Roberte. Je relis son mot et cette écriture me convainc de son absence. Pourquoi cherche-t-elle à me faire croire maintenant qu'elle m'avait menti ? » N'était-ce pas le procédé de la veille qui se poursuivait ? Mais si ce n'en était pas un ?... Peut-être avais-je depuis longtemps déjà donné des signes de déséquilibre, et Roberte avait-elle hâte d'éloigner notre fils, bien plus, de se mettre elle-même en sécurité... On cherchait à la convaincre de ma déficience progressive, et alors elle agissait sous l'influence de quelques-uns de mes ennemis.

De la part de Guy ce n'était là que de la délectation morose, mais d'autres, qui ne me devaient pas les mêmes ménagements, plus décidés dans leur antipathie, ne se bornant pas à m'envelopper d'un épais silence, aux yeux de qui je ne comptais pour rien sinon simplement parce que j'avais une épouse couchable à l'occasion, songeaient à la délivrer de moi, à l'instigation de ma belle-mère...

Toutes ces conjectures infantiles et stupides fatiguaient ma raison, et j'avais encore, par instant, assez de ressort pour les secouer et me ressaisir, mais le scénario des incidents de la veille et du début de cette journée repassait sous mes yeux et je ne pouvais rien leur opposer en les récapitulant passivement. Comment avait surgi celle que Savigny nommait la « doublure » ? Quelle préméditation cela ne devait-il pas supposer chez l'une et chez l'autre, et alors quel plan poursuivaient-elles que, selon toute vraisemblance, elles ne pouvaient avoir concerté qu'inspirées par un tiers ? Dans quel but arrivaient-elles en si peu d'heures à se partager les rôles au point d'égarer mon esprit, et cela de manière à rendre chaque fois de plus en

plus contradictoire la femme que je croyais mon épouse ? N'y avait-il rien de plus gratuit ?

Je m'étonnais encore de l'attitude, ne témoignant d'aucune surprise, de Raphaël, de Merlin et de U., lorsque Roberte s'était trouvée face à face avec la « salutiste ». A ce moment, j'avais encore surmonté ma propre émotion, parce que mes amis ne réagissaient que devant la même femme, la seule qui se trouvât corporellement au milieu de nous. Mais l'arrivée de Guy, sa façon de se conduire vis-à-vis de Roberte, signifiaient que c'en était fait de tout recours à la fiction. Son manque de tact à l'égard de mes amis valait une leçon à mon adresse. A ses yeux je m'étais plu simplement à supplanter ma femme par une autre et donc à faire tort à l'une avec le concours de l'autre. Mais ce que la nuit m'avait révélé était pire : à mon insu il existait une complicité sinon entre les deux femmes, du moins entre chacune d'elles et quelqu'un qui dirigeait leur jeu réciproque. Celui-là voulait tourner en dérision mes « lois de l'hospitalité » après en avoir abusé. Pareille farce tenait de la provocation, car il m'eût été bien difficile de délimiter cet abus.

Chemin faisant par la rue des Petits-Champs, à force de retourner en tous sens une situation aussi absurde, sans me rendre compte où j'allais, j'étais arrivé du côté de la rue de la Paix, et me souvenant d'une affaire à régler au Club du Livre avec E., pour essayer de penser à autre chose, j'y entrai. E. m'intercepta dans les couloirs.

– Tiens ! votre ami de Savigny sort d'ici à l'instant, et votre femme l'accompagnait.

– Erreur, dis-je – et mon sang se figeait – elle vient de quitter Paris. Mais Guy est passé ?

E. me regarda, puis, il parla des exigences selon lui exorbitantes de Savigny. Je haussai les épaules au lieu de soutenir ses conditions comme je l'aurais dû. J'étais de nouveau désarmé.

– Tout de même, reprit E., je n'ai vu votre femme qu'une ou deux fois, une grande brune, élancée, n'est-ce pas, mais vraiment j'étais convaincu que ce fût elle.

Il me passa un projet de contrat que j'empochai sans plus d'attention.

E. ajouta :

– Enfin, faites bien comprendre à Savigny que je rejette ses conditions.

– Moi aussi, fis-je, mais je ne savais plus ce que je disais.

Tout en flânant sous les frondaisons des Tuileries je revins vers les midi et demi sur la rive gauche. De Versailles, le patron du bistrot m'avait

répondu au téléphone que Merlin était à Paris pour la journée. Alors, ayant quelque répugnance à me mettre en quête de U. et de Raphaël qui devaient se retrouver au Lipp à la même heure à propos de je ne sais quel comité de vigilance démocratique – désespéré, je rentrai à la maison. La concierge me remit un mot de Merlin, venu dans la matinée, qui disait m’attendre à partir de treize heures à la terrasse du café de la Mairie.

Retraversant la place Saint-Sulpice quelques instants plus tard, je croisai quelqu’un que j’avais cessé de fréquenter depuis l’année déjà lointaine de mon détroc. De longue date ce personnage avait élaboré, dans le silence de la méditation jusqu’à l’introspection la plus subtile, ses contorsions de vieille fille et introduit dans la réflexion métaphysique l’hystérie d’une gouvernante vexée, face au caractère inassimilable, pour lui, de la génération d’après-guerre, qu’il imputait d’une façon générale à l’influence de l’illustre parrain de Roberte, et particulièrement à la dissolution plus méthodique, enseignée par le Phalanstère qui nichait à Saint-Germain-des-Prés. Un jour, nous avions failli être presque intimes, mais, pris au mirage des aurores boréales dont cette soucoupe volante irradiait un ciel chargé de perplexités, depuis que j’avais eu la faiblesse de m’ouvrir avec trop de franchise sans prendre garde aux gaz d’échappement qui lui permettaient de planer avec une imperturbable coquetterie entre les mouvements œcuméniques, les meetings humanitaires, les conseils de famille, les théâtres, les sociétés savantes et pédagogiques, la commisération fielleuse, qu’il distillait durant ses envols à l’égard des disciples de ses rivaux, m’avait renseigné sur la nature de ces gaz, faits de hargne et de vanité, inévitables résidus de la vie intérieure, prix de ces aurores boréales qui m’avaient naguère égaré. A hauteur de la fontaine des orateurs sacrés, la soucoupe s’abaissa au ras du sol, effarouchant les colombes, tandis que, pressant le pas, je l’avais saluée avec déférence. Mais alors elle daigna m’adresser ce genre de signaux :

– Autrefois je vous ai tiré d’un faux pas, aujourd’hui vous voilà en train de vous essayer dans un genre détestable et, non content de faire parler de vous à divulguer ce qui ne se peut dire qu’à un confesseur, maintenant que vous êtes marié, que vous êtes père, vous voulez, en dépit de vos simples obligations familiales, qu’on parle aussi de votre femme – et sous quel biais !... Vous avez fait fausse route jadis, vous avez porté indûment la soutane, c’était humain, vous en avez rendu compte en bafouant ceux-là mêmes qui avaient voulu vous sauver, ce n’était pas élégant, mais c’était

encore compréhensible, cela vous regarde ; à présent, marié, vous tournez en dérision le sacrement de mariage – qui donc vous obligeait à vous marier ? Là encore on a l'impression que vous ne touchez jamais aux réalités saintes que pour les souiller, par manque de vocation... J'avais une certaine amitié pour vous, autrefois ; vos difficultés m'avaient ému. Depuis lors, il ne me parvient de vous que ce que la rumeur incontrôlable d'un milieu mélangé rapporte. On ne sait d'un milieu à l'autre ce qui se passe dans chacun que par un miroitement dont nous restons responsable en définitive. Pour vous la calomnie même est vide de sens. Mais depuis hier j'ai su par X. qui le tenait d'Y. que vous en étiez venu à vivre avec une autre femme, une femme dissolue, parce qu'elle ressemblait à la vôtre, afin de mieux pouvoir attribuer à celle-ci les désordres de celle-là !...

Comme j'étais assez naïf pour secouer la tête, il enchaîna :

– Je ne veux du tout savoir si une telle puérilité – et elle n'en est pas moins perverse – avant même d'être une faute caractérisée, répond à la réalité des faits. Mais voici qu'à la suite d'un livre malsain, qui, parce que vous l'avez écrit, s'impose à votre vie comme un impératif, vous êtes sur le point de tomber dans la bigamie... Je ne me scandalise nullement. Je n'ai que pitié de vous ! Mais ce sont là des malheurs pour lesquels le respect que vous vous devriez à vous-même n'existe plus dans votre esprit. Vous en avez perdu jusqu'à la notion... Dans tous les cas, que ceci soit vrai, ou faux comme je l'espère, ne comptez pas sur moi au Jury du Prix des Critiques. Je vais prier pour vous, cela soyez-en sur !... Le temps splendide qu'il fait ! Et toutes ces horreurs que nous apportent les nouvelles du matin ! On n'a même plus le loisir de contempler ces colombes !... Je devais aller à Venise pour la Biennale... Mais Alger !... et ces sadiques des *Temps Modernes* !... Dieu se cache !

Je m'inclinai sans prendre la main qu'il me tendait en détournant son regard, car comment serrer la main d'une soucoupe volante ? J'ignorais tout à fait qu'on m'eût nommé parmi les candidats au Prix des Critiques. Mais que la soucoupe volante, dont je fuyais les approches, eût insinué ce détail en fonction de ma vie conjugale ; que ce redoutable appareil avec qui je n'avais plus l'ombre de rapport eût pu avoir des échos de ce qui n'était encore chez moi qu'une absurde appréhension – voilà qui tomba sur moi comme un avertissement du ciel : précisément le ciel n'avait pu mieux choisir que la soucoupe volante dont la condescendance à mon égard devait me rendre positivement sourd et aveugle. Et, apercevant de loin Merlin

attablé au café de la Mairie, je me hâtai d'aller lui narrer cet incident extraordinaire. De qui la gouvernante vexée avait-elle su quelque chose de ce genre, qui eût pu transpirer jusqu'à elle ? Merlin me l'expliqua tout de suite. Le Jury du Prix des Critiques s'était une première fois réuni ce matin, et parmi les membres présents figurait N. Or N. avait vu U. la veille, peut-être en compagnie de Roberte, ajouta Merlin. Et de propos en propos en l'air, il en était résulté la matière de ce que je venais d'entendre. Merlin n'insista pas autrement sur le fond.

– C'est une galéjade de U., dit-il. J'ai d'ailleurs regretté que vous l'ayez appelé à jouer le rôle du colosse, alors que le rôle de Roberte n'est pas au point.

Et il s'enquit d'elle, et me demanda ce qui s'était passé pour Jérôme. Il apprit sans s'étonner que Roberte l'avait accompagné en Savoie. Téléphoner à l'aérium lui paraissait superflu.

A le voir prendre aussi banalement le déroulement des péripéties, je me tranquillisai pour quelques instants. Il voulait parler d'autre chose, et je craignais de l'importuner si je revenais aux détails de la nuit ; j'avais quelque honte de lui dire mon exploration à l'hôtel du Beaujolais, visiblement il évitait de parler de Guy, aussi renonçai-je à mentionner la chambre rouge – ce brouillamini me coupait le souffle, et je ne trouvais de mots pour exprimer des supputations de plus en plus inconsistantes – tant et si bien que je me demandais pour quelle raison précise j'avais été si pressé de le revoir, puisque je n'avais plus rien à lui dire. Malgré ma gêne, j'avais peur qu'il ne me quittât, mais il avait une longue habitude de suivre la pensée de l'autre même dans le silence.

Il me proposa alors de l'accompagner chez des amis qui, de l'autre côté du boulevard, habitaient à la Cour de Rohan.

– D'ailleurs vous les avez vus un instant hier au soir.

Et comme je l'assurais ne pas m'en souvenir, sinon d'un personnage muet dont je ne m'expliquais pas la présence parmi nous, il me dit :

– Mais justement, c'est lui que je dois aller voir. Il a une comédie à me proposer.

Nous entrâmes dans le passage du Commerce en direction de Saint-André-des-Arts, mais vers le milieu du passage, laissant à gauche l'hôtel où vécut Sainte-Beuve, nous découvrîmes, à droite, une petite cour silencieuse où brillaient les carreaux d'anciennes et hautes croisées, et, par une voûte, débouchâmes sur deux autres cours plus vastes mitoyennes des jardins du

Lycée Fénelon. Ici, nous gravâmes un perron à droite, dont la grille était surmontée d'une vieille lanterne – un lieu enchanteur, tout entier formé des hautes façades de vieux hôtels particuliers du XVII^e siècle. Nous montâmes l'escalier jusqu'au second étage. A gauche, la porte était entrebâillée, une portière dérobait l'entrée de l'appartement. Merlin s'arrêta sur ce palier. Je me penchai par la fenêtre de l'escalier et, sous la vigne qui pendait le long des murs, par l'embrasure d'une croisée ouverte sur le côté, j'aperçus le profil de Guy. Il parlait tantôt bas, tantôt assez fort. Je reculai.

Merlin allait frapper, je le retins.

– Attendez, chuchotai-je, Guy est là. Quel ennui ! Vous voyez qu'il se porte fort bien. Écoutez donc !

Merlin se tint coi.

« ... Et tout à coup... – la voix de Guy se faisait aiguë – ...la voilà dans sa guêpière !... »

Le reste fut couvert par des éclats d'une voix masculine nasillarde et d'une autre, féminine, dont le timbre me transperça littéralement.

La voix nasillarde : « Si vous commencez de la sorte votre séjour à Paris... » Et la voix féminine acheva : « ...vous serez complètement claqué avant trois jours ! »

Merlin cependant avait frappé. On souleva la portière ; l'homme au visage anguleux, de type slave, apparut et, avec des gestes excessivement cérémonieux, nous cria presque la bienvenue, puis me fixant moi-même, se raidit un peu et me tendit la main. Merlin nous présenta. C'était K., l'auteur de l'article sur l'Hôtel de Longchamp dont U. nous avait lu quelques fragments la veille au dîner. J'étais gêné, car malgré les instances de Merlin je n'avais pu me décider à lire son ouvrage sur les chances actuelles de pratiquer les idées de Fourier relatives à la polyandrie des femmes.

Guy, nous voyant entrer, ne me laissa pas le temps de m'informer de son état et, renversant les rôles, me dit :

– Vieux, que vous êtes pâle ce matin ! Pourquoi donc ne pas nous avoir attendus au Beaujolais tout à l'heure ?

Et presque aussitôt il tourna le dos, les mains dans les poches et se mit à arpenter la très vaste pièce au plafond poutré.

Je restai cloué sur place.

Merlin était allé vers une porte du fond donnant apparemment sur une seconde chambre. Il parlait sans doute avec la femme de K. Ce dernier rangeait des photographies à grand format. Il y en avait une, fixée au mur,

qui avait dû servir à illustrer son article et comme je m'approchais pour l'examiner :

– Nous sommes très proches, savez-vous ? commença-t-il, mais ce que je cherche à rendre, vous l'avez su exprimer avec des moyens tellement plus, comment dirai-je... anagogiques...

Guy, tourné vers la fenêtre, bredouillait par devers soi : « ...anagogiques, anagogiques... ».

J'étais resté en suspens, détournant les yeux de la photographie qui m'avait déjà stupéfié, mais, avant de la regarder de plus près, je considérais K. pour qu'il achevât sa phrase sur nos prétendues affinités, lorsque au fond de la pièce je vis, passant par la porte, se poser sur les épaules de Merlin des mains féminines, deux longues mains qui le poussaient vers l'intérieur de la grande chambre, et tout à coup, Merlin me nomma. K. s'était approché.

– Valentine, ma femme, dit-il.

J'eus peine à surmonter un violent vertige.

Elle ne perdit pas contenance. Sémillante, tout en penchant légèrement la tête de côté, me regardant du coin de l'œil :

– C'est bien vous ! dit-elle. Il était impossible de s'entendre hier soir ! J'ai horreur des terrasses de café en ce moment. Toute la nuit ils ont cru voir descendre des parachutistes sur les toits !

Merlin et K. parlèrent des chances qu'aurait eues une grève générale. Guy s'indignait de leurs propos ; l'homme du 18 juin allait mettre fin au verbiage, mettre à la raison les Français d'Algérie, en imposer aux Fellaghas... Mais je ne pouvais en entendre plus long.

– Expliquez-vous ! éclatai-je en fixant la prétendue Valentine K. Expliquez-vous tout de suite !

Elle porta la main à son cou, se mit à rougir et, d'une voix légèrement tremblante :

– J'en ai trop vu ! enchaîna-t-elle, j'en ai trop vu !... je ne crois plus à rien !

– Et moi non plus je ne crois plus à rien, dis-je, ni à l'aérium, ni à Jérôme, ni à votre papier de ce matin.

Elle regardait tour à tour K., Merlin, puis Guy, lequel restait à la fenêtre et contemplait la cour.

K. fit un pas vers moi, disant :

– Ma femme reste absolument à l'écart de tout complot pour ou contre.

Il pensait, lui aussi, que nous parlions de l'agitation et que Jérôme était le nom de je ne sais quel agent de liaison. Quant au papier du matin, il supposait que ce fût quelque bulletin d'information, et que l'évolution de la crise m'avait mis dans l'état d'exaspération où il me voyait. Il aurait dû me mettre à la porte, mais me prenant pour un cinglé, il attendait poliment en silence que ma rage tombât. J'étais bien loin de lui en vouloir. Au contraire, je l'eusse même embrassé de le savoir ainsi vivre avec elle. Mais ce n'était pas le moment de manifester cela.

– Enfin, disposez à votre guise de la chambre rouge, dis-je soudain avec plus de calme.

La prétendue M^{me} K. baissa les yeux, mais K., soit inquiétude pour sa femme, soit curiosité, s'informa :

– Une chambre... pour des réunions ?

Je fis comme un geste éperdu des deux bras, la bouche ouverte, le geste à la fois de saluer et de vouloir apaiser, à la façon d'un idiot qui s'efforce de signifier quelque chose sans parole, et je me glissai derrière la portière, tandis que M^{me} K. fusait de ce même rire cascadié que j'avais perçu la veille à la terrasse du café, tel que Roberte en avait le secret. Me tenant à la rampe je descendis les marches, la rage au cœur. Guy s'était précipité après moi.

– Qu'est-ce qui vous a pris ? demanda-t-il.

– Je ne veux plus vous voir, dis-je, vous êtes venu à Paris pour me détruire.

– Que dites-vous là ? fit-il en restant sur le palier. Moi, vous détruire ! Moi qui vous ai toujours crié casse-cou !

Merlin serrait la main de l'épouse de K., tandis que Guy rentrait chez elle, en haussant les épaules.

Descendu en hâte à ma suite, Merlin m'arrêta sur les marches du perron :

– Mais enfin, Théodore, pourquoi cette attitude ? K. se demandait s'il vous avait vexé.

– Vexé, dis-je, vexé ! mais vous ne comprenez donc pas ce qui se passe ! Et la photographie ?... Quelle idée de m'avoir fait monter chez... eux ! Depuis quand voyez-vous Roberte habiter avec K. ? Qu'elle fasse ce que bon lui semble, mais qu'elle ait au moins la probité de me prévenir ! Elle sait trop bien que je lui accorde toute liberté ! Mais me ridiculiser de la sorte !...

Merlin me prenait sous le bras, il levait la tête. De la fenêtre, la Valentine K. lui lançait encore : « A ce soir ! »

Elle regardait du côté de la rue du Jardinnet par où un jeune garçon pénétrait dans la cour.

– Allons, dépêche-toi ! lui cria-t-elle.

L'enfant courut au-devant de Merlin.

– Jérôme ! Toi aussi ! Mais que fais-tu ici ? hurlai-je autant que je pouvais. Et aujourd'hui encore je ne jurerais pas que ce ne fût lui. Mais quand ce n'aurait été qu'une idée je n'en éprouvais pas moins de la satisfaction à hurler de la sorte autant qu'à l'idée surprenante de trouver ici Jérôme, de quoi parfaire la situation.

Merlin avait embrassé l'enfant.

– Voilà le fils de K., dit-il en essayant de couvrir mes vociférations. Jérôme s'échappa et gagna l'escalier. Je voulus m'élancer après lui. M^{me} K. se retira de la fenêtre.

Alors Guy, croisant l'enfant et l'adjurant de monter en vitesse, dégringola littéralement. Furibond, il se rua sur moi.

– Vieux, vous êtes complètement dingue, ma parole ! Ça n'a donc pas suffi, hier soir !

– Où étiez-vous ce matin ? lui dis-je, dans la chambre rouge, au Beaujolais ! Avec M^{me} K. par-dessus le marché ! Et vous ne reculez pas de me faire enlever mon fils !

Je criais fort, les concierges sortaient de leur maisonnette, des fenêtres s'ouvraient un peu partout.

– Je cours au commissariat ! lançai-je vers la fenêtre des K. Au commissariat !

– A l'asile, je le crains ! répliqua Guy. Et il restait, les mains dans les poches, sur les marches du perron.

Merlin m'entraîna en silence, de force.

– Théodore, allons déjeuner.

– Pas la moindre envie, dis-je, au commissariat tout d'abord.

Et, par le carrefour de Buci, je gagnai la rue de l'Abbaye, Merlin à mes trousses, qui, me voyant faire d'inquiétants zigzags comme si j'eusse voulu le semer, courait derrière moi et répétait : « Théodore, vous n'avez pas honte ! » Et, à la vue du commissariat, il réussit à me dépasser, prêt à me refouler assez tôt si je faisais mine d'y entrer. Mais je ne songeais déjà plus à ce recours dérisoire dont Merlin voulait m'éviter le ridicule. En revanche quelque chose m'attira à la devanture de la librairie du Divan. Là, en effet, se trouvaient exposés trois exemplaires de *Roberte, ce soir*, à côté de ceux

de l'ouvrage de K. sur Fourier. Pareil alignement, imputable au libraire, m'indifférait en soi, quand soudain j'eus la sensation très nette d'avoir été soufflé de l'existence comme une modeste chandelle. Le titre de mon livre me parut insolite, dès que le commun réflexe de saisir mon nom resta sans aboutir : en vain cherchai-je à déchiffrer « Théodore Lacase » selon les caractères composés dessus le titre : inexorablement, le nom de K., aux consonances slaves, se reconstituait et se succédait avec une infaillible malice tant sur les exemplaires de *Roberte* que sur celui de son ouvrage consacré à Fourier. Il faudrait un cataclysme pour en graver le sens dans ma mémoire. Alors disparaîtraient les raisons de flâner dans le quartier du Palais-Royal, faute de n'avoir prévu ce que celaient ces maléfiques consonances, comme venait de disparaître le nom de Théodore Lacase.

– Voyez ! dis-je à Merlin, voyez donc si ceci n'explique pas cela ! Est-ce ou n'est-ce pas le nom de K. qui figure sur ces exemplaires à la place du mien ?

Merlin prit peur à ce moment. Et cherchant une diversion, tout à coup il se souvint de l'intention que j'avais eue d'appeler Saint-Gervais dans l'après-midi pour m'assurer que *Roberte* y avait débarqué avec Jérôme sans encombre. Il n'y avait aucune raison de le faire. Mais après mon comportement chez les K. que rien ne lui laissait prévoir, ne sachant plus si je m'obstinais sciemment à me désavouer, ou si je divaguais pour de bon, il me prit encore une fois sous le bras.

– Allons, dit-il, je meurs de faim, accompagnez-moi au Lipp, nous y serons tranquilles avant l'arrivée des autres. On causera à tête reposée et vous téléphonerez à Saint-Gervais.

Nous nous attablâmes dans la salle du fond de la brasserie, d'où l'on pouvait observer les personnes qui entraient.

– Ça ne s'est jamais vu ! dis-je. Avouez que c'est bien elle !

– Et si je vous disais que c'est elle en effet, rétorqua Merlin, ça cesserait tout de suite de vous intéresser !

– Il y avait aussi un piano chez les K., lui fis-je remarquer. C'était je crois la même partition de Haydn, que le prétendu évanouissement de Guy vous a empêché de finir...

– Erreur, avec Valentine K. je joue du Schubert.

– Une sensation étrange que de voir s'accomplir soudain le geste inquiétant et désiré cependant, de la part de la personne la moins capable de s'y décider sous peine de se désavouer du même coup...

– Donc vous êtes parfaitement rassuré, Théodore !...

Et Merlin se mit à feuilleter le manuscrit que K. lui avait confié. Il lisait au hasard à mi-voix :

– « L'art me laisse indifférent, inassouvi. Ma corruption est trop avancée pour que la parole puisse guérir le mal. Je ne sais où, avec l'âme, a bien pu passer la santé spirituelle propre à se sustenter de ce genre de nourritures-là... les yeux de l'âme sont insatiables tant qu'ils n'ont trouvé leur objet... insatiables en l'absence de la vision que l'ubiquité du corps de Violette doit constituer quelque part... »

Merlin s'interrompit.

– Comment peut-elle maintenir son identité si elle reste une inconnue pour qui la possède pour la première fois ? N'oublie-t-elle pas ce qu'elle est sous son propre regard...

Je murmurais de la sorte, mêlant mes paroles au texte que Merlin venait de lire et que je n'avais suivi que d'une oreille.

Merlin repoussa le manuscrit et alluma une pipe. Il venait de terminer son repas.

– C'est intéressant ? demandai-je.

Et, ayant aperçu la pendule suspendue à la voûte, je sursautai : il était seize heures. Le panorama de Saint-Gervais s'étalait sous mes yeux.

– C'est injouable, fit Merlin.

– Violette... elle se nomme Violette, la femme de K. ?

– Valentine...

– Vous les voyez souvent ?

– Hier soir vous n'étiez pas à ce point bouleversé pendant que vous parliez avec elle, je ne pensais pas alors que ce fût pour la première fois !

– Comment ?

– Je ne vous aurais pas entraîné chez eux ce matin.

– Évidemment ce n'était pas pour la première fois !

– Hier au soir, vous parliez de Guy avec Valentine K. tout normalement...

– Avec Valentine K. ? Elle se plaignait d'avoir été interrompue au quatre-mains avec vous par l'intrusion de Guy, ce qui venait de se produire chez nous...

– Aucun rapport ! Chez vous, Roberte s'est effrayée de l'évanouissement de Guy pendant que nous exécutions le Haydn...

– A la terrasse du café, Roberte parlait plus fort que tout le monde jusqu’au moment où...

– Valentine, je vous dis, Valentine ! Lorsque nous sommes sortis de la pharmacie de nuit avec les médicaments réclamés par Roberte pour Guy, en nous voyant devant la terrasse du café-tabac, là, près du Madison, Valentine nous a fait appeler par Dulaure...

– Et alors la quête qu’a improvisée votre prétendue Valentine K. ?

– Valentine fait partie d’un comité de vigilance démocratique...

– Quoi ? « Pour les misères cachées ! » répétait-elle, comme le fait ma salutiste de Roberte quand elle quête pour l’œuvre du pasteur L. – est-ce la formule d’un comité de vigilance ?...

– C’est peut-être dû à la situation...

– Et l’incident avec le rouquin et les parachutistes ? Et la police ?

Mais je me gardai de mentionner Léon.

– ... On a dû flairer quelque activité clandestine, K. l’avait déconseillé à Valentine. De ce côté-là elle a plus de cran que lui, c’est un froussard, mais il a raison d’ailleurs...

– Je comprends ! Il ne veut pas se compromettre sur le plan politique, quitte à marronner dans l’ombre...

– Théodore, taisez-vous !

– Eh bien quoi ? Vous dites que c’est un froussard ? Il ne recule pas de s’arroger le titre de mes livres...

– Violette ou une soirée en Harmonie, c’est le sujet de sa pièce, ici, tout à fait injouable.

Devais-je ou ne devais-je pas éclater ? C’était le moment ou jamais ! Mais si je me découvrais trop tôt, je risquais de perdre Roberte tout à fait. Merlin était absolument de bonne foi. Il ne se doutait encore de rien, du moins pas de l’erreur que Roberte lui faisait commettre. Ce n’était pas évidemment sur les exemplaires de *Roberte, ce soir* que j’avais vu figurer le nom de K. Ma protestation eût été ridicule et vaine. K., ni aucun autre éditeur que le mien n’eussent risqué une falsification aussi grossière. Aussi Merlin attribuait-il il un mouvement d’humeur plutôt qu’au délire mes paroles indignées à la devanture du « Divan ». Mais *Violette* était précisément une œuvre de mon propre cru, encore à l’état d’ébauche... C’était la copie de mes notes plus ou moins élaborées, plus ou moins retouchées par K. que ce dernier avait remises à Merlin : le roman qu’il en avait tiré m’était inconnu, venait de paraître ; la version dramatique n’était

qu'une refonte, dialoguée, de mes brouillons... C'était une ébauche antérieure à *Roberte, ce soir*, datant de trois à quatre ans. Et tandis que Merlin, avec candeur et honnêteté, défendait K. et sa prétendue femme, il ne se rendait pas compte qu'il avait là, sous la main, le document qui à lui seul étayait le plus épouvantable soupçon.

– C'est un timide, ce K., vous auriez dû lui parler davantage.

– Un timide ! Son article sur l'Hôtel de Longchamp ? Un faux timide ! Vous inventez, Merlin, vous couvrez vos amis, c'est à votre honneur ! Tout à l'heure, j'ai vu, comme je vous vois maintenant, mon propre livre sous son nom, comme j'ai vu Jérôme grimper dans leur appartement... rejoindre sa mère qui vous attend ce soir pour reprendre le quatre-mains... sur le piano de K. !

– Passe encore, que vous l'ayez remarqué ce piano où nous jouons du Schubert... mais confondre leur fils avec le vôtre, c'est tout de même violent ! Laissez donc les enfants hors de jeu ! Enlever le vôtre ! Quand ils ont tant de mal avec le leur !

– Mais c'est tout à fait dans les mœurs « harmoniennes » ! Avec Jérôme en plus, et tous les enfants possibles de Violette, ou de Valentine, ou de Roberte, d'autant moins d'impôts... et dire que Guy s'est fait leur complice !

– Guy a sans doute voulu éviter le pire...

Alors, ne pouvant me contenir davantage, j'exhibai le mot de Roberte laissé le matin à mon chevet.

– Eh bien, me dit Merlin tranquillement, après l'avoir étudié en mâchonnant le bout de sa pipe, êtes-vous allé voir à la chambre rouge ? Etiez-vous sûr qu'elle s'y trouvait avec Guy ? Vous avez reconnu sa voix ! Comment, vous ne les avez pas attendus ? Mais qu'est-ce que vous faites ?

– Ce mot n'a rien d'anormal pour vous ?

– Non, Roberte pense à tout ! Dernièrement, elle y a fait placer un piano pour moi.

– Vous aussi vous étiez à la chambre rouge ?

– J'y ai joué pendant une heure, hier, avant de venir chez vous pour la répétition.

– Elle ne m'en a rien dit !

– Ça vous déplâit ?

– Non, au contraire.

– Elle pense vraiment à tout !

– C’est pourquoi elle ne me dit plus rien ! Vous vous en souvenez, je pense, vous aviez jeté un coup d’œil au salon, avant que j’y pénètre, vous avez dû la voir sur le divan, où elle s’était endormie, à nous attendre...

Merlin se contentait de sourire.

– Et puis, ajoutai-je, vous vous êtes retiré sur la pointe des pieds de peur de la réveiller. Si vous étiez resté un instant de plus à voir ce visage qui exprimait je ne sais quelle déception...

– Je n’ai rien vu, fit-il soudain, il n’y avait plus personne au salon.

– Vous mentez, Merlin ! dis-je – et il me sembla que tout vacillait de nouveau autour de moi – impossible que vous n’ayez pas vu Roberte endormie sur le divan.

Il nia derechef.

A ce moment, le gérant du Lipp me fit savoir que j’aurais la communication avec Saint-Gervais dans les dix minutes qui suivraient.

Mais je voulus changer de place, car pendant que nous parlions de la sorte, je vis entrer K. et U. qui, apercevant Merlin seul à la table que je venais de quitter, s’approchèrent.

K. paraissait ne pouvoir se tenir d’agitation. J’en profilai pour descendre au sous-sol et m’enfermai dans la cabine réservée à l’interurbain.

Au bout du fil, la directrice de l’aérium m’annonça que Jérôme était bien arrivé avec son groupe.

– Avec sa mère ? demandai-je anxieux.

Mais la directrice ne l’avait pas vue. Elle s’informa et, quelques secondes après, me dit qu’une dame avait en effet accompagné Jérôme. Cependant elle ne s’était pas présentée, peut-être était-elle retournée à son hôtel. A l’heure même l’enfant était au réfectoire. On me pria de rappeler dans la soirée. Cette dame devait repasser vers les huit heures.

Remontant du sous-sol, je m’arrêtai en deçà du niveau de la salle et fis signe à Merlin. Il vint se pencher sur la rampe pour m’apprendre que K. cherchait Valentine. Il venait d’avoir une scène affreuse avec elle peu après notre départ. Elle se serait brusquement sauvée de chez lui, il l’aurait filée et, à l’en croire, elle serait allée chez leur commun ami, le docteur Ygdrasil. A présent, K. voulait me parler. Merlin avait à peine fini de me chuchoter ces renseignements, que K. s’approcha de l’escalier conduisant au sous-sol. Mais tout de suite je redescendis les marches pour me cacher dans une cabine. Merlin ne révéla pas ma présence. Je les entendis échanger quelques

mots, puis K. se précipita dans une cabine téléphonique, voisine de la mienne.

– Le docteur est là ? l’entendis-je crier tant et si bien que je pouvais suivre à peu près la conversation.

Sans doute parlait-il à Ygdrasil.

– Retiens-la ! Enferme-la au besoin, jusqu’à ce que je vienne !

Puis il remonta en hâte. D’abord je n’osais bouger ; prudemment, je gravis quelques marches. Merlin, de nouveau seul à notre table, lisait. Alors, de l’étage supérieur de la brasserie, descendant lentement l’escalier, la taille élancée, moulée dans une robe écossaise, la Valentine K. apparut, le visage aux traits d’une régularité péremptoire, jetant des regards furtifs dans la salle du rez-de-chaussée. Puis, ayant repéré Merlin, elle glissa, tel un serpent à sonnettes, et, se penchant vers lui, lo fit sursauter littéralement.

Je savais bien que si je restais là, si à son tour elle me voyait, quelque chose allait se produire, sans commune mesure avec ce que les uns et les autres commentaient alors fiévreusement. Je ne la voyais encore que de dos. Elle se redressa et, tout en parlant à Merlin qui s’était levé et qui, lui, me voyait en train de la guetter, elle se rapprocha de la rampe du sous-sol. Mais le courage m’abandonna. J’eus l’idée de rentrer dans la cabine et de feindre une conversation au téléphone, gardant la porte entrouverte. « Allô ! fis-je pendant qu’elle descendait les marches, allô ! M^{me} Lacase est-elle revenue à l’aérium ? » La Valentine K. s’enferma dans un W.-C., en ressortit au bout de quelques secondes, et s’attarda devant le lavabo. Mais presque aussitôt l’appareil téléphonique, jusque-là sans courant, retentit furieusement. D’en haut, le gérant me criait : « Monsieur Lacase, on vous demande de Saint-Gervais ! » Et je décrochai en tremblant. « Allô ! Allô ! » Et c’était le même timbre de voix qui, le matin au Beaujolais, avait tinté à mon oreille, et, plus tard, à la Cour de Rohan : « Allô, allô... c’est toi, Théodore ? – Mais oui, dis-je... c’est vraiment toi, Roberte ? – Tout va bien ici, fit la voix ; quoi de nouveau depuis ce matin ?... – Nous en reparlerons à ton retour... reviens vite ! – A samedi !... – Jérôme est-il content ?... » Mais déjà la voix avait repris : « Allô, allô !... c’est toi, Théodore ?... » et comme je répétais : « Mais oui, Roberte, tu ne m’entends pas ? », la voix continua sans s’interrompre : « Tout va bien ici ; quoi de nouveau depuis ce matin ? » Je ne voulus pas raccrocher tout de suite, mais j’écoutais encore : « A samedi ! » Je me tus, et la même voix reprenait : « Allô, allô ! c’est toi Théodore ? Tout va bien ici, quoi de nouveau... »

Derrière moi, cependant, je percevais le bruit des talons de la Valentine K., s'avancant, se reculant face à la glace. Et, ayant ouvert tout grand la porte, je la vis, son abondante chevelure brune retombée jusqu'aux reins, ses longs doigts lançant des nattes, une épingle à cheveux entre les lèvres. Et comme je la dépassais, elle tourna la tête de mon côté, et, de son œil bleu sous le sourcil surbaissé, me lança un simple sourire. Puis, se regardant de nouveau dans la glace, elle se couronna de ses nattes.

VII

Lorsque je m'éveillai, il me sembla reconnaître, de dos, Guy, assis sur le bord du divan. Je crus d'abord que mes songes se prolongeaient ; tantôt je ne voyais que le derrière de sa tête, tantôt son œil m'épiait par-dessus l'épaule. Et comme je rencontrais son regard, toute mon incompréhensible situation se représenta à mon esprit. Alors, se tournant vers moi tout à fait, l'air soucieux : « Théodore, il faut que je vous parle », dit-il fort doucement.

Et soudain je me sentis soulagé. Non, ce n'était pas Merlin qui pouvait me tirer de mes perplexités, Merlin faisait trop bien partie de mes improvisations inavouables. Guy, à l'origine de ce cauchemar, saurait sans doute le dissiper. Je mis ma main sur la sienne pour lui faire comprendre que, réconcilié, je l'écoutais.

– Théodore, nous avons passé toute la journée d'hier à empêcher qu'Ygdrasil ne vous fasse interner.

– Ygdrasil ? Et pourquoi l'en avoir empêché ? Et d'ailleurs, d'où lui viendrait cette louable intention ?

– ... Vous avez déjà oublié l'esclandre que vous avez fait, hier matin, chez les K. Quelle malchance pour vous que votre ami Merlin vous y ait amené !

– Et vous-même, qu'y faisiez-vous ?

– Je tâchais de prévenir les pires entreprises contre vous ! Je connais les K. depuis des années, plus d'une fois je les ai reçus chez nous, en Dordogne. Un couple insignifiant, s'ils n'étaient maléfiques et pervers. Pour l'amour du ciel, Théodore, écoutez-moi bien : ne plaisantez pas avec cette femme !

– Plaisanter ?!...

De nouveau il reprenait sa méthode lancinante de la veille. J'avais envie de le chasser. Mais je n'eus la force que de répondre presque à voix basse :

– Quelle autre femme que Roberte ?

– C'est un instrument terrible sous les traits de la candeur. Ils ont abusé de vous honteusement depuis des années ! K., qui n'est qu'une créature d'Ygdrasil, est jaloux de vous, de votre livre, de votre propre femme, il ne songe qu'à exhiber la sienne, et il a réussi à vous l'imposer.

– Quoi ? Mais comment, comment cela ?

– Comment ? Avec le consentement de la vôtre, évidemment, de la « salutiste », qui, par esprit de sacrifice, s'efface... au moment, voulu.

– Avec le consentement de Roberte ?

– Mais ce n'est pas Roberte, celle que vous vous obstinez à nommer Roberte ! C'est bien la femme de K. qui, sous ce nom-là, passe ses après-midi avec son amie Gilberte à courir les expositions canines, horticoles, les présentations de couturiers, les manucures, les instituts de beauté – avec quel argent du reste ? – et qui non seulement se prête aux « répétitions » de votre injouable pièce, mais encore se livre à tout venant... non du tout dans votre ordre d'idées, mon pauvre Théodore, mais autrement contrainte... la misérable !...

– Roberte connaissait donc votre ami K. depuis longtemps ?

– ...non, pas lui d'abord, mais cette femme qu'il a épousée... lui qui, par malheur, a les mêmes goûts que vous.

– Les mêmes goûts !?

– Hé oui ! vos « lois de l'hospitalité »... formule qu'il vous a volée dans son livre.

– Quoi ? Dans *son* livre ? Ça n'existe pas ! Ni une seconde femme en tout semblable à Roberte pour se substituer à elle à l'occasion !

– Vous ne voulez pas croire le seul ami que vous ayez, Théodore !

– ... Le seul ami !... l'ami de l' « éternel féminin », dis-je, et je m'amusais un instant.

– Oui, je ne suis pas un saint, Théodore, je me suis laissé prendre à votre jeu, à vos lois, comme vous-même qui en êtes lamentablement victime aujourd'hui.

– Quelle preuve, dis-je dans un dernier sursaut de bon sens, quelle preuve me donnerez-vous pour soutenir une aventure pareillement impensable ?

– Prôner les lois de l'hospitalité comme vous le faites est une chose ; engendrer un fils en est une autre ; mais vouloir exercer des droits paternels

dans l'ambiance de pareilles lois est une chose impensable.

– Quel rapport ?

– Toutefois, votre fils, cette dernière réalité qui vous reste, Théodore, votre fils sait laquelle est sa mère, lui seul vous le dira.

– Rien ne serait moins certain, dis-je, si ce que vous dites là est vrai...

– Hélas, Théodore, c'est si vrai que l'on a éloigné de vous votre fils uniquement dans ce but.

– Éloigné ? Roberte serait allée mettre Jérôme en aérarium pour se prêter à pareille manœuvre ? Guy, vous n'avez pas honte de m'entretenir avec pareilles inepties dans l'état où je suis ?

Brusquement, l'étrange rencontre avec l'enfant que Merlin avait embrassé et qu'il m'avait dit être le fils des K., tout me revint, ainsi que mon coup de téléphone à Saint-Gervais qui m'avait confirmé l'arrivée de Jérôme en Savoie.

– Voyez-vous où vous en êtes venu, Théodore, fit Guy d'un air triste, vous avez perdu jusqu'à la certitude instinctive de reconnaître votre fils.

– Alors, mais alors, pourquoi m'avoir empêché hier matin de le reprendre ?...

– Vous n'y songiez pas sérieusement, Théodore, vous étiez simplement vexé de le retrouver chez les K.

Nous fûmes une seconde à nous regarder les yeux dans les yeux.

– Les lois de l'hospitalité, vous les reniez donc, Théodore ?...

– Elle prétend l'avoir eu d'un autre, peut-être ?...

– Enfin, Théodore, vous me surprenez ! Quand on a le culot de bafouer les institutions familiales, on en supporte aussi les conséquences, sacrebleu ! Ne calomniez donc pas Roberte à présent !

– Et pour quelle raison serait-elle retournée chez K. ?

– Elle se cache mieux ainsi... maintenant qu'elle fait l'objet de poursuites...

– De... poursuites ?...

– ...pour avoir fait passer pour mort son premier mari !

– Comment ? Quoi ? Roberte n'aurait pas été veuve comme le prouvaient maints indices ?

– Encore une fois, Théodore, je parle de la femme de K. !

– Mais alors, ça ne colle pas du tout, ce que vous dites ! Quand je me suis lié avec Roberte, je la savais déjà veuve de guerre, et elle portait encore l'alliance de son premier mariage avec le commandant D. lorsque, pour la

première fois, je l'ai vue faire sa quête de salutiste, souvenez-vous en, que de fois nous parlions alors de ces détails... Et parce que la prétendue femme de K. l'aurait été également, vous n'allez pas insinuer...

– Il ne s'agit pas du tout d'une coïncidence, Théodore, mais d'une pure illusion de votre part, savamment entretenue ! Au lendemain de votre mariage, lorsque vous avez cru vivre avec votre épouse, ce n'était pas avec la petite salutiste, filleule de l'illustre Vieux, comme nous autres aussi le croyions tous alors, mais bien avec cette aventurière, la pernicieuse veuve du docteur Rodin...

– Au lendemain de mon mariage ? Quand ? Quelle année ?

Et les premiers temps de notre vie conjugale défilaient lentement dans mon esprit. L'appartement délaissé de Roberte, nos différentes demeures, les voyages, le retour dans mon appartement à Saint-Sulpice...

– La seconde fois que vous vîntes chez nous en Dordogne, avec Roberte. Rappelez-vous le singulier revirement de ma femme à son égard que moi-même je ne m'expliquais pas. Mais quand vous fûtes installés à V. et que j'y fis un second séjour chez vous, j'avais déjà compris.

C'était là évoquer la quinzaine de juin que, quatre ans auparavant, il avait passée chez nous avec Ygdrasil et H. Et, comme il me voyait songeur, il se lança dans un aperçu rétrospectif :

– Or, l'hiver précédent, K., ce pervers, à peine relâché par Ygdrasil qui l'avait soumis à un traitement des plus fantaisistes au sortir du séminaire, K. tomba sur la secrétaire du docteur, la belle M^{me} Rodin et, à l'insu d'elle-même, il fut initié aux secrets de son veuvage. Et il n'en fallut pas plus pour que cet incurable morbide de défroqué lui proposât de l'épouser, déjà renseigné sur la fraude commise avec la charitable complicité de votre « salutiste »...

– Et de quand daterait cette complicité ?

– Depuis que toutes deux s'étaient fréquentées dans leur réseau de résistance.

Les réseaux de résistance ! C'était bien là le fourre-tout de Guy. Mais il parlait ici non sans expérience. Son inactivité apparente durant les « années sombres », qu'il avait vécues dans sa propriété en Dordogne, recouvrait une position privilégiée d'observateur. Grâce à des ramifications familiales dans la magistrature, l'armée et l'enseignement, il avait disposé de sûres antennes. Mais, depuis lors, il abusait de pareilles références à vouloir

élucider les agissements de diverses personnes dans des circonstances obscures.

– Nul n’écrit ni n’osera jamais écrire l’histoire intégrale des réseaux ! Et ce n’est pas fini, voyez-vous, ce sont là maintenant des individus de rechange, les femmes autant que les hommes, pour tous les coups possibles, comme tout cela s’agglutine de nouveau à propos d’Alger, pour ou contre, on ne s’y reconnaît plus ! Victimes de la Gestapo hier, bourreaux des démocrates aujourd’hui ! Et les réflexes masochistes de ces derniers, orchestrés par l’école de Chartres !

Je me taisais. Durant les premières années de notre vie commune, je m’étais efforcé autant qu’il se pouvait alors d’assourdir dans Roberte, progressivement, les dernières résonances du monde d’horreurs où son cœur généreux avait battu à l’unisson des souffrances et des entreprises désespérées, mais l’épreuve n’en avait pas moins infléchi son tempérament au point de raidir quelque peu sa jeune nature. Et tout de même l’épanouissement de la femme en elle avait triomphé. Les considérations générales de Guy, pour justifiées qu’elles fussent, le cas échéant, il se ferait un plaisir de les appliquer à certains replis de la vie antérieure de Roberte que j’avais sciemment laissés dans l’ombre. Et seul mon état de dépression pouvait me faire désirer les déductions les plus effarantes.

– Mais de qui tenez-vous tout cela ? De K. ? Se croit-il votre ami, de vous qui m’en dites pis que pendre ? S’il a votre confiance, est-il lui-même digne de foi ? Ou bien auriez-vous assisté en tiers à ses entreprises ?

– Loin de là, ni je n’ai rien vu auparavant, ni il ne m’a jamais rien dit. Devant lui, je fais toujours semblant de croire que Valentine, l’ex-Rodin, est normalement sa femme.

– ...normalement sa femme, que voulez-vous dire ?

– ...quand elle ne remplace pas la vôtre, parbleu ! dans vos « répétitions » !

– Et comment ne m’aviez-vous pas laissé entendre, à V., ce que vous dites avoir compris dès ce moment !

– A V. ? Mais vous n’y songez pas ! Vous aviez invité Ygdrasil avec qui j’étais quasi brouillé alors. Ygdrasil venait de jeter K. dans les bras de M^{me} Rodin. Celle-là se trouvait chez vous sous le nom de votre épouse, laquelle devait s’être retirée, et pour cause ! Je vous croyais d’accord tous ensemble !

– Mais, enfin, qui vous a dit que cette prétendue usurpatrice était la veuve du docteur Rodin ?

– Ygdrasil l’a signifié à H. Et H., avant leur départ, me l’a fait comprendre. Qu’est-ce qui s’est ensuite produit ? M^{me} Rodin est-elle partie avec eux pour céder la place, de nouveau, à Roberte ? En tout cas, lorsque, quelques jours plus tard, votre femme, à votre demande, nous a fait lecture du manuscrit de votre *Roberte, ce soir*, je ne savais plus à quoi m’en tenir.

En effet, je me souvenais bien de cette soirée, dans la chambre verte de notre pavillon, à V. Guy se prélassait sur une chaise longue, observant les traits de Roberte pendant qu’elle lisait sur un ton de collégienne, qu’elle avait cru devoir adopter pour cette lecture. Guy avait bonne mémoire. Même les signaux qu’à la fenêtre Ygdrasil avait faits à l’intention de H., assis dans le jardin avec moi, en cette lointaine matinée de juin, il les mentionnait, fort imprudemment du reste. Mais alors, ces signaux n’étaient-ils pas simplement destinés à lui-même ?

– Mais ni Y. ni H. n’ont pu savoir alors qu’elle n’était qu’une fausse veuve ?

– K. seul savait Rodin vivant, qu’il a connu dès la fin de 44 durant sa période de séminaire, soit à Lyon, soit à Grenoble, plus exactement à La Tronche où le docteur Rodin était venu faire une retraite. C’était à la veille de la terrible affaire du Vercors.

– Mais ne remontons pas si loin, je vous prie. K. ne vous en a jamais parlé, disiez-vous. Comment tout ceci éclate-t-il aujourd’hui, pour que vous en fassiez état vous-même avec tant d’assurance, dans la grave perplexité où vous me voyez ?

– Théodore, il y a un peu plus de deux mois, j’étais venu à Paris en coup de vent, dans l’intention de n’y rester que deux ou trois jours et je n’en suis reparti qu’au bout d’une quinzaine. Je ne suis pas venu vous voir. Vous qui êtes le premier chez qui je débarque habituellement ! C’était la première fois que ça m’arrivait, et Roberte et vous en étiez assez vexés...

– Vexés ? Non, nous n’avons appris que plus tard votre séjour et comme vous ne vous étiez pas annoncé...

– En tout cas, Lise me l’a vivement reproché, quand elle a su pourquoi. Quant à vous l’écrire, ça ne se pouvait pas non plus, vous auriez cru que j’inventais...

– Et à présent vous n’inventez pas...

– Hélas ! Théodore, l'extraordinaire découverte que j'ai faite alors, est-ce ma faute si elle vous concerne ! Autrement, je vous aurais tout de suite mené là-bas...

– Là-bas ?

– Pensez-vous que j'aurais avancé rien de ce que je vous disais tout à l'heure si... Lise...

– Lise ? Lise est au courant ?...

– Je lui dis tout. Et alors elle m'a fait jurer que cette fois-ci je vous parlerais.

– De cette découverte ? Mais vous venez seulement de la faire...

VIII

– ... Vous savez que je me rends régulièrement chez l'un de mes libraires, au passage Choiseul, pour échanger des éditions rares. Lors de ce précédent séjour à Paris, un après-midi, j'étais venu lui apporter un princeps du *Baron de Fæneste* pour troquer ce d'Aubigné contre un presque introuvable Arétin. Mon bouquiniste relevait les dates, comparait, évaluait. Très gêné, il hésitait à me satisfaire, ayant promis à un vieux client qui attendait là, assis dans un coin, de revendre fort cher son Arétin pour lequel il avait déjà touché un acompte. Sans beaucoup d'espoir il me fallait tenter une transaction. J'allai donc aborder ce vieillard bibliophile que le bouquiniste me présenta sous le nom de docteur Laurence. Il examinait les exemplaires proposés, à la fois courtois et distant, lorsque le bouquiniste, jetant un regard au-dehors, lui dit : « Je crois, docteur, que voici beaucoup mieux ! » La femme de K. s'était arrêtée à la devanture et regardait à l'intérieur. Vraiment, la dernière personne que je m'attendais à rencontrer là, et, de plus, ennuyé, car j'avais rendez-vous le soir chez eux, et je ne voulais point qu'ils sussent que j'avais été chez mon libraire. Je devais de l'argent à K. qui savait que je me ruinais là plutôt que d'en tirer des bénéfices, et j'avais l'intention de les taper encore ce soir-là pour prolonger mon séjour. Donc, aussitôt que je l'eus reconnue, je me dissimulai derrière les étagères du fond. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre la V. K. entrer et les deux hommes la saluer en lui donnant du : « Eh bien, beauté ! Eh bien, mon petit ! » Après quoi, il me sembla qu'on se retirait dans une pièce voisine dont la porte restait ouverte. Le bouquiniste était revenu à son bureau, mais je fus un instant à suivre, depuis mon coin, les propos échangés entre le vieux client et la V. K. Apparemment, elle se plaignait

d'avoir été convoquée par lui dans ce lieu. De lui-même ne me parvenait qu'une voix éteinte ou brisée. La K. baissa un peu le ton, puis il y eut un éclat de rire, et enfin quelques brefs gémissements. « Barrez-le, mais pas à mon nom ! » Je compris que, là aussi, il était question d'argent. Elle se tut, c'était lui qui susurrail, avec quelques toussotements. Alors elle demanda avec humeur : « Moins de seize ans ? Tout de même ! » et après un dernier soupir : « Vous exagérez, mais puisqu'il le faut... allons-y et n'en parlons plus. »

« Par un petit escalier en limaçon, elle passa à l'étage au-dessus : une pièce ovale, que mon bouquiniste m'avait montrée un jour, des panneaux et des glaces de Venise, des meubles Directoire, un lit sculpté à tentures, dans une alcôve, des lampes à globes en opaline, le tout à ravir. J'entendis claquer une porte.

« Pensant qu'elle avait eu la curiosité de voir cette installation, je ne cherchai pas à en comprendre davantage et demandai au bouquiniste où était passé son vieux client. Il haussa les épaules et me dit que j'étais mal tombé ce jour, le docteur Laurence n'étant pas d'humeur à céder son Arétin pour la moitié du prix envisagé et ne voulant compenser le reste par l'acquisition de mon Agrippa d'Aubigné. Il me proposa de lui donner une option sur cet exemplaire : dès qu'il aurait un amateur pour ce dernier, il en verserait au docteur Laurence les deux tiers, et d'ici là garderait pour moi l'Arétin mis en vente. Je voyais que l'opération était perdue et le priais de me confier, au moins pour quelques jours, ce précieux volume. Il n'y consentit qu'à condition que je signasse une reconnaissance de dette qu'il remettrait au docteur Laurence. C'est alors qu'il me demanda si, pour changer, je n'avais pas envie d'assister à une séance de « stéréoscope ». Il ouvrit sous l'escalier un minuscule cabinet et me plaça devant un appareil, lequel, grâce à un agencement de miroirs...

– Vous en rajoutez, Guy, venons-en au fait ! dis-je, impatienté de le voir s'attarder à tant de détails préliminaires.

– ...lequel, grâce à un agencement de miroirs, réfléchissait tout ce qui se passait au-dessus, dans le petit salon... J'étais loin de penser qu'il me montrerait autre chose que d'anciens daguerréotypes. Eh bien, non seulement il ne s'agissait pas de cela, mais je vis alors la femme de K. dans toute sa magnifique effronterie. Toute nue, coiffée d'un bonnet de loutre ou de castor, genre Davy Crockett, et dont la queue lui caressait les épaules et les seins, elle se faisait arracher son fusil de chasse par trois garçons

déguisés en Peaux-Rouges ; l'un d'eux la tenait en joue, tandis qu'elle se livrait au plus précoce. Toujours est-il qu'elle mérita, mais copieusement la somme qu'on venait de lui avancer. Elle n'en fut pas quitte pour autant. Sans doute a-t-elle reçu ce jour-là de quoi s'offrir quelque extravagance, une robe coûteuse, ou assez pour permettre à K. de rêvasser pendant six mois, de vivre au-dessus de leurs moyens.

– Mais je ne vois toujours pas où vous retrouvez la trace du vieux Rodin ?...

– Le même soir, je vais dîner chez les K. Il y avait là au moins une dizaine de personnes qui arrivaient les unes après les autres – de quoi me mettre en boule ! Impossible de placer un mot. La K. d'une assurance imperturbable. Lui-même taciturne jusqu'au moment où tous l'adjurent de leur lire sa nouvelle pièce : *Violette ou une soirée en Harmonie*. Je me retire dans un coin, décidé à filer dès la première occasion, malgré mon besoin d'argent, mais à peine ai-je entendu distraitemment les premiers passages, que quelque chose me force à prêter l'oreille : ce qu'il commence à lire me paraît, mot à mot, vous dis-je, le décalque de votre *Roberte, ce soir*, et donc, pour un adepte de Fourier tel que K. qui prône la mise en commun des femmes, une création bien paradoxale. La scène se déroule à l'époque de Louis-Philippe et votre « professeur Octave » y apparaît là sous les traits d'un certain Gerfaut, espèce de charlatan, agent secret du gouvernement d'alors et chargé d'espionner un prétendu phalanstère où règne l'échange libre des hommes et des femmes, répartis par classes de tempéraments. Alors, dans le but de dissoudre cette communauté – comme si cela avait jamais existé ! Gerfaut y introduit une aventurière à ses ordres, et il parvient à perturber les règles de l'étrange maison par le procédé suivant : Gerfaut crée une « classe » nouvelle, celle des « contemplatifs », en organisant des séances où Violette, l'aventurière, se livre sur son propre corps à des « opérations magiques ». Pareil spectacle, qui se déroule avec tous les apprêts d'un culte mystérieux, jette les hommes du phalanstère dans une telle extase que, pour finir, la classe des « contemplatifs » l'emporte en nombre sur les autres « classes », tant et si bien que, pris à son propre jeu, Gerfaut va inaugurer un phalanstère où règne comme une chasteté perverse fondée sur cette attraction visuelle, lorsqu'il est dénoncé à la police par Violette et arrêté comme conspirateur, etc.

En relatant l'argument de la pièce de K., Guy n'avait fait que raconter ma propre œuvre laissée à l'état d'ébauche et dont le manuscrit, tombé entre

les mains de K., lui avait permis de fabriquer je ne sais quelle monstruosité divagante. Mais ce n'était pas le moment d'interrompre Guy, pour le lui faire remarquer.

IX

– Donc, reprit-il, quelque chose de fumeux – si ce n'est cette idée de la vision et qu'il a dû voler à quelqu'un – un texte avachi, franchement mauvais, mais qui, quant aux situations, je le devinais tout de suite, n'est qu'une astucieuse transposition d'incidents, empruntés à la vie antérieure de la femme de K. Pendant que les autres ricanent en écoutant K. tonitruer, voici que sa femme vient dans la pénombre me glisser une enveloppe cachetée, portant : « Pour Guy, à ouvrir, chez lui. » Rentré à l'hôtel, je retire de l'enveloppe un chèque barré à l'ordre de... vous devinez ?...

– Je m'attends à tout...

– ... à l'ordre de M^{me} Théodore Lacase !

– Eh bien, dis-je en tremblant légèrement, s'il faut vous croire... s'il faut aussi admettre une amitié entre les deux femmes, elles avaient une dette quelconque à régler entre elles... Vous auriez dû nous l'apporter, au moins aviser Roberte... La femme de K. comptait sur vous pour le lui remettre ?... si toutefois ce chèque existait, ainsi libellé...

– Mon pauvre Théodore ! Votre serviteur a depuis trop longtemps la réputation d'un indélicat à vos yeux ! Pensez-vous que j'aurais jamais osé faire pareil faux pas que de remettre ce chèque à Roberte !

– Mais comment vouliez-vous toucher la somme... elle seule pouvait l'endosser au préalable...

– Mais c'était fait !

– C'était fait ?! Qui donc avait signé pour Roberte ?...

– La femme de K. ! Elle n'en est pas à son premier coup !

– Allons donc ! Vous vous coupez vous-même, Guy ! De nouveau vous me faites retrouver Roberte auprès de K. ! Vous perdez votre temps à me

persuader du contraire...

– Ha ! peut-être, fit-il d'un air gêné. Peut-être bien... Pourtant, je ne vous ai vus ni l'un ni l'autre pendant ce précédent séjour. Je vous avais négligés. A plus forte raison ce chèque portant la signature de Roberte m'interdisait d'aller vous voir, vous comprenez ? Un drôle de prétexte que de me montrer soudain chez vous avec ce document ! au moment où j'allais repartir ! J'étais coincé et grâce à la femme de K. qui m'avancait encore de l'argent...

– Sur une fausse signature de Roberte !

– C'était l'écriture de Roberte. Vous me direz que la K. pouvait bien l'avoir fait signer dans l'intervalle par Roberte, puisque c'était M^{me} Lacase nominalement la bénéficiaire... de toute manière, je ne pouvais en demander la preuve à votre femme...

– Ce n'était pas agir en ami...

– Au contraire, Théodore, vous m'en auriez voulu...

– Mais, qu'est-ce qui vous fait affirmer que la femme de K. avait falsifié la signature ?

– Le motif même qui m'empêchait, moi, d'apporter le chèque à Roberte ! La femme de K. devait lui cacher le nom du tireur sous peine de découvrir son intention...

– Pourquoi me signaler ce détail du chèque, sinon pour insinuer que Roberte était au passage Choiseul ? Vous vouliez me démontrer d'abord que la femme de K. est la fausse veuve de Rodin – et si c'était Roberte que vous avez surprise avec le docteur Laurence, je ne vois plus de rapport...

– Vous embrouillez tout, Théodore, vous suivez votre idée, à vous, qui est : Roberte = femme de K., au lieu d'écouter, point par point, ce que je vous raconte ; vous aimeriez que ce fût Roberte que j'aie contemplée par le stéréoscope, évidemment ! Hélas ! ce jour-là, j'ai apprécié la femme de K., quanti Roberte je n'en ai vu que la signature sur ce chèque que le soir me refilait la femme de K. Est-ce clair ?

– Non, dis-je avec humeur. Le docteur Laurence...

– Mais voilà ! Cette effrontée – je parle de la K. – et je l'entends encore aujourd'hui, avait dit à Laurence : « Barrez-le, mais pas à mon nom !... » Et il faut croire qu'à ce moment elle songeait effectivement établir quelque lien entre le nom de Roberte et celui du docteur Laurence en faisant figurer comme bénéficiaire de cette somme de cinq cent mille francs...

– Cinq cent mille francs ? dis-je, et vous êtes allé le toucher ?

X

– Le lendemain, je vais à la banque, un comptoir du boulevard Haussmann qu'elle m'avait indiqué, où je devais verser les deux tiers à son compte, et garder le reste une fois l'opération faite. L'ennuyeux, c'est qu'il me fallait encore attendre six jours. Mais à peine allais-je m'approcher du guichet que j'y aperçois, devinez qui ? le docteur Ygdrasil. C'était là aussi sa banque. Tout s'expliquait, il lui avait ouvert un compte du temps où, sous le nom de M^{me} Rodin, elle était sa secrétaire.

– Ce n'était donc pas la banque où le chèque du docteur Laurence était payable ? Où l'était-il ?

– Vous m'en demandez trop, je l'ai oublié...

– Vous aviez là un moyen de remonter à la source.

– Je m'inquiétais fort peu de savoir où le vieux bibliophile avait sa banque. Mais il y avait là Ygdrasil, nous étions en mauvais termes depuis longtemps comme vous savez, et, de plus, j'étais gêné qu'il me revît là, tenant mon chèque à l'ordre de votre femme... qui donnerait lieu à des questions, des vérifications...

– Vous n'aviez qu'à le plier... Vous brûliez d'envie de le lui montrer...

– ... Non, mais la tentation était forte, car nous risquions de parler de vous...

– ...et vous n'auriez pu vous taire...

– Pensant retarder d'un quart d'heure l'opération je fis demi-tour, mais quand je revins, il allait sortir et nous nous trouvâmes nez à nez. « Hello ! Savigny ! » s'écria-t-il sur un ton des plus affables. Estimant que trop d'années se sont écoulées depuis nos anciennes disputes, je me laisse serrer la main. Lui veut me faire comprendre que, fort de sa position acquise dans

le monde psychiatrique, il est désormais trop à l'aise pour ne pas sourire avec sérénité du mépris que je lui témoignais naguère. N'empêche que cette position a des limites, et il ne saurait non plus me négliger tout à fait. Aussi, lorsque tout en parlant, je vais vers le guichet, il me dit qu'il m'attendra et va s'asseoir sur une banquette. Alors se produit la catastrophe. L'employé tourne et retourne le chèque, se rend auprès d'un chef de service, lui soumet le chèque et revient tandis que le chef lui crie : « Il faudra que M^{me} Rodin rouvre un nouveau compte... » Puis il quitte sa place, vient chuchoter à l'employé du guichet : « Vous comprenez, pour une somme pareille... Madame... comment ? Lacase..., etc., etc. » Impossible qu'Ygdrasil n'ait pas entendu. Je prends mon bordereau. Maintenant Ygdrasil me précède et nous voilà sortis. Après m'avoir demandé combien de temps je reste à Paris, il m'invite à prendre un coup au café de la Paix, et pendant que nous nous acheminons il parle des événements qui menacent, et, une fois attablés à la terrasse du café, s'informe si je suis toujours en contact avec mon cousin Savigny, le Procureur de la République ; et cette question-là ne s'expliquera que vers la fin de l'entretien. « Alors, vous avez vu les K., naturellement ? et aussi les Lacase ? » Était-ce ou non une allusion à la remise du chèque, je n'en étais pas sûr. Je répondis un peu brusquement que je ne vous voyais pas, que je n'aurais sans doute pas le temps de vous voir. « Brouillés ? – Non, pourquoi ? – Quand avez-vous vu les K. ? » Et « Ça ne va plus ! Vous ne pensez pas ? » Et peu à peu il laisse paraître son souci au sujet d'elle, il lui est resté attaché, se déclare responsable du sort de cette fille, va jusqu'à exprimer des regrets d'avoir naguère toléré son union avec K. Et d'évoquer le séjour que nous avons fait chez vous à V. – je ne l'avais pas revu depuis lors – et de me confier l'étrange question que K. lui aurait posée, un peu auparavant, en le poussant même d'aller voir chez vous pour lui dire ce qu'il en était quant à la ressemblance ahurissante qui existerait entre sa propre femme et la vôtre, que K. n'avait jamais rencontrée, ignorant d'ailleurs qui, au juste, vous étiez vous-même. Et il ose m'avouer que lorsqu'il était ensuite venu à V., la chose ne faisait aucun doute : votre femme était bien son ancienne secrétaire, donc la veuve de Rodin. Il pensait alors que vous étiez dans le coup, que K. s'était moqué de lui, ou bien qu'à la suite d'un arrangement entre vous, Théodore, la femme de K. et Roberte, cette dernière se faisait remplacer par elle pour satisfaire vos fantaisies. Il ne pouvait s'expliquer autrement la présence de la femme de K. chez vous, puisque celle que vous lui aviez présentée comme Roberte s'était elle-

même fait reconnaître par lui, Ygdrasil, dans le secret. Ainsi, pas plus que vous, il ne savait rien encore de la collusion entre les deux femmes...

– Vous me l’avez déjà dit tout à l’heure...

– Je vous ai dit que je me suis posé la même question !

– Vous faites redire cela par Ygdrasil.

– Allez le lui demander, Théodore !

– Il m’a écrit dans le temps, en effet, après la parution de *Roberte, ce soir*, pour savoir de qui elle était le portrait.

– Et alors, qu’avez-vous répondu ?

– Rien...

– C’était une erreur, Théodore, vous n’en seriez pas là aujourd’hui !

– Quelque chose me disait que c’était vous qui l’aviez poussé à me poser la question...

– Mais nous étions brouillés !

– Oh, vous pouviez déjà être réconciliés, comme à présent ! Vous n’êtes jamais brouillé longtemps avec personne, Guy ! Vous fréquentez, vous continuez à fréquenter K. ...

– Mon Dieu, Théodore, il y a des hasards dans la vie qui sont pour quelque chose dans nos rapports avec les gens, l’antipathie ou la sympathie peuvent naître de moins que rien...

– Bref, Ygdrasil vous a parlé de K. et de sa femme...

– Dans votre contexte, évidemment, Théodore...

– Mon contexte ! C’est encore vous qui le fournissiez !...

– Enfin, il me dit que K. se plaisait à faire vivre sa femme dans une ambiance d’épouvantable équivoque... d’abord ce n’aurait été qu’une sorte de menace... par allusions...

– Mais pardon, Guy ! Il vous a fallu rencontrer Ygdrasil pour vous en apercevoir ? Avez-vous senti quoi que ce soit de cette ambiance lors de cette soirée où elle vous a passé le chèque ? Ou encore l’autre matin ? Vous étiez alors si émoustillé !...

– Si je l’ai sentie ?! La menace était déjà accomplie... tout était clair désormais...

– Mais quoi donc ? Qu’est-ce qui s’était accompli ?... De quoi l’aurait-il menacée ?...

– De « ressusciter » le docteur Rodin ! De lui prouver que son premier mari n’était pas mort ! Une idée saugrenue, apparemment ! Voilà ce qui s’était accompli...

– Et après avoir vécu ici avec moi, jusqu’alors, elle serait retournée chez K. pour échapper aux poursuites, dites-vous ? Comment y échapperait-elle ?

– Parce que jusqu’alors elle ignorait que K. savait lui aussi, depuis longtemps, que Rodin est toujours vivant ! Elle pensait être seule à le savoir ! Elle trompait K. ! Elle trompait Ygdrasil ! Et c’est là l’aveu qu’elle est venue lui faire, il y a trois mois. Et elle n’ose plus s’éloigner de K. tant qu’elle le soupçonne prêt à la dénoncer...

Voilà qui semblait devoir accréditer à mes yeux la prétendue complicité entre les deux femmes. L’épouse de K. ne pouvait plus remplacer auprès de moi Roberte au gré de cette dernière. Et pour donner l’apparence d’une lacune dans leur jeu, elles auraient imaginé le départ de Jérôme, et les poursuites contre la femme de K.

– Pourquoi la dénoncerait-il ? demandai-je, quel intérêt ?

– Naturellement qu’il ne la dénoncera pas ! Un pur besoin de la terroriser ! Quand elle est allée trouver Ygdrasil, il a cru qu’elle était devenue folle. Et en effet, voici ce qu’elle lui a raconté... Sous prétexte d’une crise d’arthrose dont elle souffre depuis son activité dans le maquis...

– Vous parlez de Roberte ! Vous empruntez ce détail à Roberte, une fois de plus !

– Je répète simplement ce que la femme de K. est allée dire à Ygdrasil ! Sous ce prétexte, K. l’aurait menée dans le cabinet d’un spécialiste et là on aurait confié la V. K. à un vieux chiropractor. Et voici que sous les yeux de K. qui savait de quoi il retourne, le vieux chiropractor en train de masser la K. qui ne se doutait encore de rien, se serait mis à la palper avec impudence, sans la moindre protestation de K. Bien plus, K. se serait éclipsé, et alors, seul avec elle, tandis qu’il massait les appas de la K., le chiropractor se serait écrié : « Comme je connais bien tout ceci ! Comme je connais bien tout cela ! Qui fut mien ! » Et enfin : « Ah ! elle croyait m’échapper la garce... »

– Et puis quoi encore ?...

– ... Elle faillit s’évanouir...

– ... Vous ne ratez pas une occasion...

– Ygdrasil avait l’impression que la femme de K. simulait un état délirant en lui racontant ce genre de détails. Car si elle disait vrai, la situation devenait alarmante pour elle. En effet le vieux chiropractor lui aurait ensuite promis de ne pas bouleverser son existence, pourvu qu’elle

s'engageât à venir le rejoindre aux endroits qu'il lui indiquerait. Mais il la prévenait aussi qu'au cas où les événements d'Alger changeraient les conditions du régime, il aurait assez d'amis dans la nouvelle équipe gouvernementale pour se risquer à paraître au grand jour. Pour soustraire la K. aux entreprises du vieux chiropractor, Ygdrasil envisageait même de lui faire reprendre chez lui ses anciennes fonctions de secrétaire, ou d'assistante, tellement il craignait des complications pour elle. Et d'autre part, il hésitait à faire vérifier par ses collègues l'identité de ce vieux spécialiste qui, de toute évidence, pratiquait sous un nom d'emprunt dans le cabinet d'un autre. C'est à ce moment qu'Ygdrasil m'a fait comprendre pourquoi il m'avait abordé. Mon Procureur de cousin ne serait peut-être pas absolument insensible... il devait être en possession du dossier Rodin...

– Le dossier Rodin !? Qu'est-ce que c'est ?

XI

– Eh bien, voilà ! Le docteur Rodin, ancien médecin de la marine marchande, déjà près de la soixantaine au moment de la guerre, riche propriétaire en Dordogne, maurrassien enragé, fut nommé par le gouvernement de Vichy au contrôle médical des jeunes gens en partance pour le Service obligatoire du Travail. Ce vieux fou était alors au mieux avec l'administration de Sauckel. Il ignorait cependant que Roberte sa jeune femme...

– Comment Roberte ??...

– Oui, sachez-le, Théodore, Roberte ce n'était pas encore le prénom de votre femme... du moins c'est le nom qui figure dans le dossier...

– Mais ma femme s'est toujours appelée ainsi dans sa famille !

– Laissez-moi donc poursuivre, je vous prie ! Vous verrez tout de suite ce qui s'est passé entre les deux femmes. Donc Rodin, disais-je, ne savait encore rien des activités de son épouse qui s'était affiliée à un réseau de résistantes, celui-là même où elle se lia d'amitié avec la vôtre... Chose affreuse, il l'apprit et conclut le marché suivant avec elle. Il déclarerait « inaptes » ceux qu'elle lui recommanderait, pourvu qu'elle voulût ensuite se livrer à chacun d'eux dans sa maison. C'était une manière de lui laisser la faculté de choisir les garçons avec qui elle aurait le moins de répugnance à s'unir, et donc de les préparer à l'avance si besoin était. Comment cela se pratiqua, j'en ai su quelque chose naguère par un de nos fermiers à B. sans me douter qu'un jour je connaîtrais cette dame dans votre propre entourage, bien plus comme votre propre mais fausse épouse. Or, Rodin, tenant ainsi Roberte à sa merci, pouvait ensuite dénoncer à sa guise les jeunes gens qu'elle s'empressait de cacher dans le maquis. Excédée, Roberte finit par

inciter trois jeunes gens à l'abattre comme indicateur, lorsque le maquis commença ses premières opérations. Ils durent s'y prendre mal, le blessèrent grièvement, croyant le laisser pour mort et mirent le feu à sa maison. Un bref mais atroce retour des Nazis lui permit de les faire fusiller. Lui-même disparut, et se fit passer pour victime d'une exécution sommaire. Sa femme n'en semblait pas moins compromise. Mais alors votre future épouse, la vraie, la propre filleule de votre illustre maître – celle que nous nommons la « salutiste » – résolue à dissiper la suspicion qui se répandait dans le réseau au sujet de sa malheureuse amie, profitant de son extraordinaire ressemblance avec elle, se dévoua pour sauver la réputation de Roberte. Elle adopta son nom, tandis que Roberte prenait le sien : Valentine, la remplaça dans les missions les plus dangereuses, fut déportée à la veille de la Libération, et s'en revint, toujours sous le nom de Roberte, ayant lavé celle-ci de tout soupçon... Que la salutiste se soit fait passer elle-même pour veuve, afin de maintenir la confusion d'identité entre les deux femmes, prouverait qu'elle continua cet étrange sacrifice jusqu'au jour où vous l'avez rencontrée. Mais aucun doute, quand vous avez fait mine d'instituer chez vous les lois de l'hospitalité, qu'elle ne se soit décidée à se soustraire à pareille innovation en sollicitant à son tour l'aide que la fausse veuve de Rodin ne pouvait lui refuser. Et maintenant que le faux mort est devenu menaçant pour la femme de K., c'est la vôtre qui, une fois de plus, supporte toutes les conséquences...

– Mais la femme de K., sachant que Rodin était vivant bien avant l'incident du chiropractor, ne l'avait-elle pas déjà rencontré ailleurs ?...

– Ça, on ne le saura jamais tant que sommeillera le dossier Rodin et c'est au grand désappointement de mon cousin le Procureur que M. a voulu classer cette affaire. En revanche, la K. a dû signer un contrat qui l'oblige à se rendre à l'Hôtel de Longchamp tous les quinze jours. M., lui, croit connaître votre femme. Est-il dupe lui aussi de la Roberte, du nom qui recouvre deux femmes interchangeables, c'est bien possible. Mais, selon le Procureur, qui ignore que la salutiste est devenue votre épouse, ce n'est que la veuve de Rodin, la femme de K., que M. connaît. Et d'ailleurs, selon mon cousin, M. n'aurait institué Longchamp que pour mieux permettre à une foule de personnes suspectes de réduire au silence celles qui les reconnaîtraient dans cette maison. Le Procureur, s'il veut prendre la moindre initiative, se voit aussitôt bloqué par le veto de M. qui a promis formellement à la femme de K. de lui éviter les moindres ennuis. Or, au

cours d'une récente enquête – vous savez qu'une enquête n'est jamais close, matériellement ! – mon cousin le Procureur a recueilli les ragots d'une ancienne employée des postes, selon laquelle Rodin aurait d'abord livré son épouse à un certain Laurence, un collègue, qui habitait chez lui. Les jeunes maquisards prirent ce Laurence pour Rodin, et le tuèrent. Il se pourrait donc, si vraiment quelqu'un a été victime de cette exécution sommaire ordonnée par Roberte, que Rodin se soit emparé des papiers d'identité de son compagnon de débauche et se soit fait passer pour le témoin de son propre supplice.

– Et vous en avez parlé à Ygdrasil ?

– Si j'en ai parlé à Ygdrasil ?...

Guy semblait interloqué.

– Qu'avez-vous, Guy ? Vous n'y êtes plus ??

– Je n'ose vous dire ce qu'il en pense...

– Vous n'osez ?

– Eh bien, après tout, je n'ai pas à ménager cette femme...

– Qu'est-ce à dire ?

– Sous le sceau du secret...

– Vous m'en avez déjà trop dit, Guy, de toute manière je ne puis plus éviter de voir Ygdrasil, à présent !

– Libre à vous ! De quoi rendre la situation inextricable...

– Bon ! restons-en là !

– Je voulais vous mettre en garde contre cette femme !

– Voilà qui est fait ! Vous ne l'avez certes pas ménagée...

– Elle semble d'autant plus nocive qu'elle est menée par une irrésistible curiosité de revivre certaines sensations !

– Vous en avez fait l'expérience, Guy !

– Non, c'est Ygdrasil qui disait cela en parlant de l'organisation de cette fille. Une irrésistible curiosité de revivre certaines sensations...

– Ygdrasil vous a parlé de son... organisation !?

– Il disait c'ela parce qu'il avait tout de même quelque doute au sujet de la visite chez le chiropractor.

– Comment ? N'est-ce pas à cause de cet incident qu'il voulait pressentir le Procureur ?

– Bien sûr ! Mais le besoin de revivre certaines sensations pour la K. pourrait corroborer les ragots de la seconde enquête... Si ce Laurence était vraiment un compagnon de débauche auquel Rodin aurait en premier livré

son épouse, il se pourrait, selon Ygdrasil, qu'elle ait vaguement recherché cet homme pour renouveler pareille humiliation... Quelle est la responsabilité de la femme de K. ? A-t-elle seulement cru à l'exécution sommaire de son premier, affreux mari ? Ignore-t-elle qu'un autre aurait été tué à sa place ? Et quel autre ? Le docteur Laurence ? Voilà la perplexité du Procureur. Or, un autre facteur intervient. Votre livre paraît. Attiré par le titre, par un nom qui figure dans son dossier, mon cousin se jette dessus. Qui est ce professeur Octave avec ses lois de l'hospitalité ? Comment se fait-il que son épouse, comme à souhait, se nomme Roberte ? A ce moment, le faux mort se révèle. Appréhension de mon cousin : le faux mort va-t-il porter plainte ? Ce livre n'a-t-il pas été dicté par la fausse veuve à l'auteur ? Et voici que le bouleversement du régime va faire reprendre au faux mort du poil de la bête. Pour mon cousin, il s'agirait de punir le couple terrible qui s'est joué de quelques jeunes patriotes, au gré de circonstances tragiques – mais de punir aussi la tentative d'exécution sommaire qui a fait une victime apparemment innocente, ce dont la fausse veuve est responsable. Du point de vue juridique, ceci semble paradoxal et c'est une affaire qui mérite d'autant plus un examen approfondi. Rodin, du train où vont les choses, voit de jour en jour ses risques diminuer, son crime, aux ramifications désespérantes, s'estompe. Mais la fausse veuve, l'instigatrice de son exécution manquée, le sachant vivant, s'est tue : bien pis, elle se retrouve sous sa coupe ! Alors, pour égarer mon cousin, K. et Ygdrasil se concertent, on fait appel à qui ? à votre femme ! à la salutiste ! mon cher Théodore, on la désigne pour la femme de K. et c'est elle qui s'est fait arrêter hier au soir...

– Elle s'est fait arrêter... Où ? Quand ? – et la scène de la terrasse se ranima dans mon esprit.

– Vous n'avez pas voulu m'écouter avant-hier, Théodore, quand je vous ai mis en garde contre vos « répétitions », car depuis que vous avez eu cette idée folle de mettre en scène votre livre, vous obligez la salutiste qui vous aime à faire appel à cette terrible fille qui se fiche de vous...

Ici, je voulus lui montrer le billet que Roberte m'avait écrit avant son départ. Cependant je crus préférable de lui rappeler sa propre conduite au cours de la soirée :

– Est-ce donc avec la prétendue femme de K. ou, selon vous, avec ma femme que vous êtes entré au salon pendant que nous répétions ?

– Je suis entré seul ! fit-il d'un air surpris. La femme de K. était là, dans son rôle de Roberte, elle a pris la fuite dès qu'elle m'a vu...

– Au contraire, elle vous a passé les bras autour du cou, à vous voir tout colère...

– Voyez-vous, Théodore, que vous ayez pu sans broncher regarder faire cette femme, jouant la Roberte, mais encore souffrir qu'elle giflât votre épouse... cela m'a ulcéré !

– Mais à quel moment cela ? dis-je, effrayé. – Il faisait enfin allusion à l'horrible scène. – A quel moment ?

– Voyons ! C'était la situation même de toute la soirée ! Cela sautait aux yeux ! Tout le monde était d'accord avec ça, sauf moi !

– Nos amis... d'accord avec ça ?

– Mais bien sûr ! Pour en finir avec vos « répétitions » et aboutir enfin avec la femme de K... ce qui décemment était impossible avec la vôtre !

– Décemment ! C'est pour cela que vous êtes venu me dire que U. emmenait « ma Roberte » ?

– En effet, U. a emmené la femme de K...

– Mais alors, Guy, puisque U. s'était retiré avec cette indésirable, au lieu d'en être soulagé, vous avez eu ensuite ce malaise...

– En effet, j'étais écœuré...

– ...au point de devoir vous allonger sur le divan, la tête posée sur les genoux de Roberte redoublant de sollicitude ?

– Une âme si généreuse, maltraitée de la sorte par cette intruse, voilà qui m'avait bouleversé...

– Mais alors, mon cher Guy, quelle hâte aviez-vous donc de vous retrouver dès le lendemain matin chez cette intruse femme de K. ?

– Un doute m'était venu dans la nuit, fit-il en fronçant les sourcils, comme s'il m'accordait que lui aussi pouvait se tromper dans ses élucubrations calculées, cette rouée femme de K. pouvait fort bien avoir échangé son rôle une fois de plus et persuadé Roberte de la remplacer auprès de K. Et je voulais en avoir le cœur net.

– Net ou pas net, dis-je alors en lui montrant le billet de Roberte, ce mot que voici, il ne peut avoir été rédigé par l'une des deux femmes empruntant sa manière à l'autre ?

– Théodore, dit-il en me le rendant, l'aveu que je vais vous faire confirmera, je pense, tout ce que je viens de rapporter. Je sais que depuis des années vous m'en voulez de mon attitude à l'égard de votre Roberte. Ne

voyez-vous pas que vous mettiez un vieil ami tel que moi à la torture en lui faisant adopter les façons de vivre dans votre maison ? Quand même je n'aurais agi que pour sanctionner vos étranges conceptions ? Oui, Théodore, j'ai possédé celle que vous pensiez être votre épouse, sachant dès alors qu'elle ne l'était point ! Vous laissant croire que je vous trahissais, puisque c'était à vos yeux la seule manière de lui rendre hommage comme de flatter vos goûts ! Mais ceux-ci me répugnent si fort que jamais je ne m'y fusse décidé, eussé-je su au préalable que votre propre femme m'eût fait pareilles largesses !

XII

Que le docteur Ygdrasil eût pu enfreindre de la sorte le secret professionnel à parler de la femme de K. en pareils termes, et cela à Guy de Savigny avec lequel il était à peine réconcilié, voilà qui était, pour le moins, boiteux.

Dès que Guy m'eut quitté, j'allai téléphoner à Ygdrasil pour qu'il me reçût encore avant la nuit. Il me dit de venir malgré l'heure tardive de la journée, mais me prévint qu'il me ferait attendre.

La demoiselle qui m'avait ouvert et introduit au salon s'était ensuite allongée sur un canapé. A l'opposé de la pièce obscurcie, un jeune garçon suivait un spectacle de télévision. De temps en temps, il venait s'accroupir auprès de la demoiselle, et tous deux chuchotaient et riaient dans la pénombre de manière fort agaçante. Quand, impatienté, je les regardais, il enfouissait son visage dans un coussin ou courait à l'écran, tandis que la jeune fille restait à me scruter, un doigt dans la bouche.

On sonna. Elle sortit, puis revint, arrêta la projection, donna de la lumière en rabattant les volets du balcon et vint me proposer d'entendre quelques disques. Fort bien faite, vêtue de sombre, avec un col et des manchettes à dentelles, grande, les cheveux châtons, les yeux bleus, les mains souples, en d'autres circonstances je l'eusse trouvée ravissante. Le garçon d'environ quatorze ans tout au plus, semblait lui aussi singulièrement gracieux et attrayant, et sans doute devais-je être tombé très bas pour observer que nombre de femmes lui eussent envié le galbe de ses jambes. Pareilles impressions m'excédaient et tout en feignant d'écouter quelque jazz, j'allai vers le balcon qui, dominant le boulevard Haussmann, permettait d'embrasser tout le quartier situé entre la Madeleine et l'Opéra dont les

angles se découpaient sur le fond crépusculaire d'un ciel pur. Cet aspect de la ville m'était aussi insolite ce soir-là que ma présence chez Ygdrasil que je n'avais pas revu depuis des années.

Que n'avait-il pas fallu pour me déterminer à ce rendez-vous qui risquait de tourner à la consultation la plus embarrassante ? Rien que ce funeste besoin de faire vérifier le plus intime de moi-même par les esprits les plus étrangers, les plus lointains, aux antipodes de mon âme, cette tragique faiblesse à solliciter l'arbitrage des autres, qui n'en reposerait pas moins à son tour sur de l'arbitraire, pour obtenir comme la ratification de tout ce qui eût dû rester à jamais la part indicible de ma vie. Et ainsi, à écouter les propos de Guy sans y croire, j'avais échoué chez le docteur Ygdrasil.

A tort ou à raison j'étais persuadé, pour lors, qu'il tenait le mot de l'énigme. Mais comment l'aborderais-je ? Par quoi commencer ? Son séjour chez nous, à V., et le fait qu'il avait lu mon livre fausseraient cette entrevue et me desserviraient. Quelle attitude prendrais-je, moi, victime d'une illusion qu'il jugerait bon, selon ses vues, d'entretenir peut-être, quand j'attendrais qu'il m'en sorte, lui qui, du même coup, devinerait les soupçons que naguère j'avais nourris à son égard, pour le croire capable de me secourir maintenant ?

Je fis un effort pour rassembler les éléments épars de l'entretien que j'allais avoir avec lui. Selon sa méthode – dans l'état où j'étais, vouloir y échapper la rendrait encore plus efficace – il laisserait la conversation se disperser dans une foule de détails, pour ensuite ramasser les morceaux, à ses yeux les plus symptomatiques, et les recoller à sa guise, afin de m'imposer sa façon de juger. A partir de là, il me dicterait une marche à suivre pour me lancer sur une fausse piste. Certes, je n'aurais qu'à m'y refuser, mais il s'arrangerait pour m'y contraindre. Il fallait donc me limiter prudemment et ne pas tout dire de ce que Guy avait prétendu m'apprendre, ni non plus donner un à un les incidents qui m'avaient troublé. Et déjà je me préparai à lui faire un exposé succinct, tout en prévoyant les questions que je susciterais de sa part. A chacune il fallait répondre de façon sèche, catégorique, sinon absolument me taire, et ne point me laisser détourner du vrai but : c'est-à-dire établir dans quelle mesure Guy n'avait pas tout inventé en me rapportant mot à mot leur entretien. Ainsi je saurais si oui ou non la femme de K. était bien venue lui annoncer que son premier mari était vivant. Le besoin d'être certain sur ce point-là en recouvrait d'autres qui tour à tour m'obsédaient avec non moins d'urgence : le passage Choiseul, le

stéréoscope, la délivrance du chèque. Mais de prime abord c'était beaucoup trop anecdotique et moins bon prétexte pour passer à l'attaque. Tout se résumait donc à cette première circonstance : la présence de Jérôme chez les K. ne se pouvait sans l'intrusion chez nous de la femme de K. Par ce biais, inattendu pour Ygdrasil, je toucherais au fond de la question. D'ailleurs comment expliquerais-je autrement à Ygdrasil la soudaine démarche que je faisais auprès de lui ? Je ne l'avais pas revu depuis son séjour à V. Je ne lui avais pas envoyé ma lettre. Mais je voulais lui faire avouer lui-même sa conduite que Guy semblait avoir confirmée. N'était-ce pas là en somme le vrai but que je me proposais ? Aussi bien, la meilleure façon de ne pas me découvrir serait de lui parler tout de suite de l'éloignement de Jérôme, et je le présenterais comme un enlèvement tramé par les K. De la sorte, je verrais bien comment lui, leur ami, prendrait leur défense ou avancerait des arguments en leur faveur. Et alors, après que j'aurais décrit à Ygdrasil la scène à la Cour de Rohan, y compris le moment où Guy m'avait empêché d'entraîner avec moi l'enfant que Merlin m'avait désigné comme le fils des K. et que la prétendue Valentine avait appelé par la fenêtre, je dirais à Ygdrasil : « Vous êtes au courant de cette scène ! Et non seulement de cet incident, mais depuis longtemps de tout ce qui l'a précédé, vous, l'ami de K. et de sa femme ! Donc de deux choses l'une : ou bien Roberte est... »

J'en étais encore à ébaucher péniblement l'énoncé du dilemme quand un léger attouchement me fit me retourner. De jolis doigts à peine posés sur mon épaule s'en étaient aussitôt retirés et j'aperçus derrière moi la grande jeune fille, sa main à présent levée, désignant la porte entrouverte du cabinet de consultation. Du coup les termes patiemment réunis de mon raisonnement s'égaillèrent à tire-d'aile sur les toits du quartier Haussmann.

– Voulez-vous vous donner la peine d'entrer, dit-elle, et cette formule d'une politesse comminatoire, elle la prononça sur un ton d'autant plus acrimonieux, me sembla-t-il, que j'avais considéré un peu trop longuement sa main, au lieu de me diriger tout de suite vers le cabinet du docteur.

Debout, derrière un gigantesque bureau en fer à cheval, Ygdrasil, aux cheveux crépelés, la tête légèrement penchée sur le côté, avec un regard attendri de ses yeux noirs et humides, me tendit la main. Je m'enfonçai dans un fauteuil de cuir, pendant qu'il nettoyait ses lunettes, les coudes entre un appareil de téléphone et une petite sculpture ovoïde de Brancusi qui servait

de presse-papiers. Contre les murs, de hautes vitrines alternaient avec des tentures chinoises.

– J’attends avec impatience la sortie de votre prochain livre, fit-il en rangeant quelques dossiers. Content de l’accueil réservé au précédent ? Pas content ?

Et, comme le Brancusi ne suffisait pas, il alla prendre sur la cheminée la réplique en fonte d’une sculpture de Klinger qui représentait un gorille enlevant une femme nue, et la porta sur le bureau.

– Content ? Pas content ? répétait-il en souriant.

– Ça va très mal, lui dis-je sans autres préliminaires. Roberte est à la fois chez moi et chez votre ami K. Je sors d’une longue conversation avec Guy de Savigny et j’apprends que de deux choses l’une : ou bien Roberte est aussi la femme de ce K. et donc la veuve d’un certain docteur Rodin, ou bien elle n’est pas la femme de K., mais bien la veuve du commandant D. et dans ce cas j’aurais vécu... tantôt avec l’une, tantôt avec l’autre...

– Vous posez mal cette alternative, m’interrompit Ygdrasil en branlant la tête – et il se mit à faire un léger tape-cul sur son siège comme il en avait l’habitude dès qu’il entrait en matière. – Trop de choses vécues à dire à la fois gênent votre élocution, n’est-ce pas ? Vous devriez venir vous reposer chez moi à L. pour quelque temps, hm ? vous avez une mine je ne dirai pas effrayante, mais n’est-ce pas ? Reprenons : vous avez une femme charmante qui se nomme Roberte et vous avez écrit un livre qui s’intitule : *Roberte, ce soir*. Hm... quand je vous ai écrit pour vous demander tout à fait en ami qui était Roberte, n’est-ce pas, tout à fait en ami, pour toute réponse vous m’avez raconté mon séjour chez vous à V.

– Non, je ne vous ai pas répondu, parce que pour parler tout à fait en ami comme vous dites, je n’aurais pas évité de vous écrire des injures.

– Je n’en ai pas tenu compte.

– Peut-être n’en auriez-vous pas tenu compte. Mais cette lettre, je ne l’ai jamais expédiée.

– Je l’ai pourtant reçue.

– Étonnant ! Qui a bien pu vous la transmettre ?...

– Peu importe, cela valait mieux ainsi. Il ne faut jamais rien ruminer, surtout pas les choses que nous voulons désagréables pour les autres. Remarquez que j’ai beaucoup trop l’habitude de ce que vous qualifiez d’insultes pour faire aucune différence entre ce qui serait soi-disant aimable et ce qui ne le serait pas. Simples manifestations d’une totalité

apparemment indissoluble : la personne ou ce que par besoin de s'entendre on nomme ainsi. Où s'arrête notre propre personne, où commence celle d'autrui ? Nous sommes beaucoup trop mêlés avant de pouvoir proférer un seul mot proprement personnel. Si nous étions éduqués à partir de cette connaissance, il n'y aurait jamais de blessures. Dans l'état actuel des choses il vaut mieux blesser et en supporter les conséquences. Stade inévitable, Mais venons-en au fait. Vous disiez que si... si la femme de K. est bien la veuve de Rodin...

– ...elle n'est pas alors ma femme, qui est veuve du commandant D.

– Mais qui donc prétend que la femme de K. serait en même temps la vôtre ?

– Ce n'est pas encore ce que je dis, mais... tout concourt...

– ...oui, tout concourt ?...

– ...à me faire admettre à présent que la femme de K. se serait substituée à la mienne.

– Ça, c'est une idée ! Mais depuis quand l'admettez-vous ?

– Depuis avant-hier, je crois.

– Mais ça vous est venu tout d'un coup ?

– Je ne sais plus au juste. J'ai l'impression que ça dure depuis bientôt une semaine... Mais cela s'est précisé de plus en plus depuis trois jours.

– Qu'est-ce qui s'est donc produit ?

– Voilà. Guy assure que...

– Guy de Savigny ? Méfiez-vous ! Vous l'avez revu ? Il est de nouveau à Paris ?

– Oui. Je vous ai dit tout à l'heure que je sortais d'une conversation avec lui.

– Excusez-moi, je n'avais pas compris, dit Ygdrasil, et il s'affairait, le stylo à la main, cherchant une feuille de papier, déplaçant l'ovoïde de Brancusi, bousculant ses dossiers, replaçant dessus la réplique en fonte du « gorille » de Klinger, puis étalant sa main sur le buvard et, hochant la tête :

– Donc, vous avez revu Guy ! Et alors...

– Il assure que...

– Pardon ! Guy a revu votre femme aussi ?

– Bien sûr.

– ...Hm... ; et alors ?

– ...il paraîtrait que la femme de K. et Roberte auraient un arrangement entre elles qui remonterait à l'époque de la résistance clandestine sous

l'occupation.

– Quel arrangement ?

– Une sorte de convention... celle de se remplacer, à la faveur d'une exceptionnelle ressemblance...

– Une exceptionnelle ressemblance, Théodore ?

– Oui, qui leur permettrait de se faire passer l'une pour l'autre au gré des circonstances.

– Pour cela la ressemblance ne serait pas indispensable, Théodore !

– Que si ! puisque grâce à cela K. aurait incité sa femme Valentine à prendre la place de la mienne, Roberte.

– C'est vous qui le dites !

– Guy le prétend !

– Mais vous venez de le dire avec un tel empressement !

– Cela serait grotesque !

– Pensez-vous ! Mais dans quelles circonstances ? Vous n'aviez rien remarqué avant que Guy vienne s'en mêler ?

– Par exemple, voilà, depuis quelque temps, nous songeons à monter en « théâtre de société » une comédie inspirée de mon livre, ceci avec le concours de deux autres amis ; et la femme de K., à mon insu, viendrait chaque fois tenir le rôle de Roberte en l'absence de cette dernière.

– Il s'agit de donner une représentation en privé ?

– Exclusivement. Nous ne sommes que des amateurs.

– Et votre femme s'est chargée du rôle principal ? Roberte ?

– Oui, je tiens à ce que ma femme paraisse dans ce rôle. Elle a beaucoup de mal à l'étudier, à s'y faire...

– Le contraire m'étonnerait, Théodore. Et c'est pourquoi elle s'arrangerait pour être toujours absente au moment voulu ?

– Sinon toujours, enfin de plus en plus souvent, depuis que nous « répétons ».

– Et vous n'avez jamais songé à faire appel à une autre interprète ? Jamais ?

– Cela ne m'intéresserait absolument pas ! C'est Roberte même que je veux voir dans le rôle de Roberte.

– Voilà qui risque d'être fort gênant pour votre public.

– Oh, un public d'invités...

– Hm ! d'invités ! Vous voulez dire d'initiés, Théodore !

Cet interrogatoire prenait une tournure désagréable.

– Cela ne m'intéresserait absolument pas, repris-je. Mais peut-être que K...

– En soi un fait tellement banal ! coupa Ygdrasil qui suivait sa seule idée. Valentine double Roberte. Bon ! Et vous dites que cela se ferait à votre insu ! Pardonnez-moi, ici vous me tendez un piège. Vous, l'auteur de la pièce, vous rassemblez vos interprètes, et vous faites semblant de ne pas vous apercevoir que la femme de K. est chez vous, dans une circonstance assez superficielle, quitte à dénoncer une action préméditée...

– ... Peut-être que K...

– Dans quel but K. aurait-il incité sa femme à remplacer la vôtre ? Vous ne vous êtes jamais posé la question, trop absurde !

– C'est pour m'en rendre compte avec vous que je suis venu ! Vous vous bornez à m'opposer une lin de non-recevoir ! Bien entendu, avec un autre tempérament, une mentalité mieux adaptée aux mœurs qui ont cours, j'aurais pu m'entendre avec K. pour que les choses se fissent simplement comme vous dites. Mais c'est aux antipodes de mon esprit que cela ! Et d'abord je ne sais du tout qui est votre ami K. Nonobstant le fait que nous sommes étrangers l'un à l'autre, Guy affirme que K. serait jaloux de moi, de ma femme, et que par l'intermédiaire de la sienne il aurait cherché à m'espionner... ce stratagème durerait depuis plusieurs années maintenant... Et vous-même en auriez été le témoin...

– Moi ?

– Il y a déjà cinq ans, K. se serait informé auprès de vous, je ne sais à la suite de quels bruits, mais sans doute parce que sa femme devait alors lui avoir parlé de son intimité avec la mienne – une intimité dont je n'ai jamais rien su – en un mot il vous aurait prié d'aller voir chez nous s'il était vrai qu'entre les deux femmes il y eût une ahurissante ressemblance.

– Théodore, on peut tout faire dire à un malade et, malheureusement, K. a eu l'imprudence de dire, dans le temps, à Guy, qu'il avait été mon patient.

– Guy ajoute que vous étiez venu à V. uniquement pour vous assurer de l'identité de ma femme et que vous fûtes tout de suite convaincu de voir auprès de moi Valentine K.

Ygdrasil se taisait, peut-être jugeait-il inutile de démentir, et sans aucun doute refusait-il d'expliquer pourquoi, naguère, il avait accepté mon invitation.

– Pour cette raison, continuai-je, six mois environ après ce séjour, mon livre étant paru, vous m'avez écrit pour savoir *qui* était Roberte.

– Mais absolument pas pour cette raison-là !
– Vous n’auriez pas, à V., laissé entendre à H. et à Guy, que la femme de K. me tenait lieu de Roberte, mon épouse ? Et cela par des moyens détournés ?

– ...
– Vous n’avez pas fait des signaux à la fenêtre, du côté du jardin !
– Mais, Théodore, vous recommencez une fois de plus à me réciter votre lettre ! Des signaux !

Et par devers lui, pendant qu’il bouleversait de nouveau l’ordre de ses dossiers sur son bureau, il murmurait : « Rien à faire ! Ça recommence ! »

– Pardon, je ne vous ai pas envoyé cette lettre ! C’est pour la première fois que je vous parle de ce détail !

– Je vous ai déjà dit que cette lettre, je l’ai reçue ! Malheureusement je l’ai détruite ! Jamais je n’aurais pensé de vous que vous viendriez cinq ans plus tard me sortir cette circonstance ! Non, décidément, Théodore, je croyais être en droit d’imaginer que vous aviez dépassé ce stade, depuis *Roberte, ce soir*. Vous voyez, je vous parle non pas en médecin, mais en ami. Si je puis vous aider, je vais essayer de le faire en ami, non pas en médecin, n’est-ce pas ? Je ne veux pas douter que vous êtes dans votre bon sens. Par conséquent, laissez-moi un instant tout à fait hors de cause. Si vous étiez malade, j’accepterais vos attaques personnelles. Vous n’êtes pas malade, vous êtes terriblement rusé, n’est-ce pas ? à ce point que par goût de la ruse, vous devenez dupe d’histoires que vous aimez à entendre...

– Ce ne sont pas des histoires ! Le comportement de Roberte est fort étrange depuis quelque temps. Elle ne va pas là où elle prétend aller ! Passe encore, mais il y a des situations où elle semble se trouver à la fois dans deux endroits différents. Une telle ubiquité est pratiquement impossible.

– Et vous en concluez ?

– Il faut admettre que les deux femmes s’entendent pour cela.

Ygdrasil me regarda pendant quelques instants, puis

– Ainsi vous connaissez maintenant la femme de K. ?

– Ou bien je la connais depuis longtemps, ou bien elle n’existe pas indépendamment de la mienne.

– Mais ne l’avez-vous jamais aperçue hors de chez vous, sinon chez K., du moins avec lui ?

– En effet, j’ai été pour la première fois chez K. avant-hier matin où un ami m’avait emmené, qui n’était au courant de rien, avant de me faire

monter chez eux. Cet ami, qui semblait connaître la Valentine K. autant que ma femme, n'a jamais fait le moindre rapprochement, ni n'avait par conséquent jugé nécessaire de me prévenir...

– Cet ami, qui est-ce donc ?

– Un certain Merlin qui a fait du théâtre autrefois mais que les innovations à la mode ont dégoûté de la scène. Pourtant il s'intéresse à l'idée d'un théâtre de société...

– Et vous avez confiance en lui ?

– Absolument. Il est d'une délicatesse infinie et en aucun cas...

– Votre ami est un farceur. S'il n'a jamais fait de rapprochement, c'est alors qu'il le faisait tacitement...

– Et pourquoi donc tacitement ?

– Mais voyons, Théodore, il a été le témoin de votre première rencontre avec la femme de K. !

– Première rencontre ? Pour ainsi dire ! puisque j'ai cru alors que Roberte vivait avec K., sans me l'avoir avoué...

– Et cela vous paraît exclu, Théodore, que Roberte ait une secrète liaison avec K. ? Tout à fait exclu ? Vous qui avez décrit...

– Rien n'est exclu sans doute, mais ce ne peut pas être sa façon d'agir ! Elle s'y serait prise autrement.

– Mais comment a-t-elle réagi... je veux dire la femme de K., comment s'est-elle comportée en vous voyant venir là, chez eux ?

– Oh, le plus naturellement du monde, comme ne me connaissant pas... du moins en présence de K... et absolument comme sa propre épouse.

– Et K. lui-même ? vous le voyiez alors pour la première fois ?

– Jamais vu auparavant ! Lui était d'une politesse excessive... aussi n'aurait-il pas eu le mauvais goût de me présenter ma femme sous le nom de la sienne...

– De la vôtre ou de la sienne ! hm ! Au point où vous en êtes, cela revient un peu au même, Théodore !

– Au même ?... au point où j'en suis...

– En réalité vous vous en moquez ! Vous êtes au-dessus de ces distinctions quotidiennes...

– ... Oui, mais à ce moment-là je ne pouvais pas m'en moquer... peut-être parce que ce matin-là je n'étais pas au-dessus du quotidien, au contraire le quotidien devenait agressif... il fallait donc recourir aux distinctions quotidiennes !

– Au point où vous en êtes, vous devriez vous préparer à des situations de ce genre...

– Oui, elles ne se produisent pas tous les jours ! Et cependant si elles éclatent on ne peut guère s'en apercevoir que grâce à l'habitude que nous avons prise de distinguer...

– Mais vous ne vivez pas comme on vit tous les jours, Théodore ! et si la vie quotidienne triche parce qu'elle ne se ressemble plus, vous devriez vous en réjouir !

– Mais je ne triche pas, au contraire je ne perds pas de vue la règle du jeu qu'est la banalité...

– Vous dites que vous n'avez jamais vu K. auparavant !

– Il m'était totalement étranger et le demeure.

– Ce nom de K. ne vous dit rien ?

– Rien !

– Vous vous obstinez !

– Quel reproche bizarre !

– Vous parlez de distinction à faire, et n'en faites apparemment aucune pour vous-même. Vous répondez au nom de Lacase. Celui de K. ne vous dit plus rien. Et vous prétendez ne pas tricher !

– Je ne comprends pas ce que vous insinuez !

– Je vous parle en ami, non pas en médecin.

– Je l'espère.

– ... Et chez les K. puisque nous sommes encore chez les K., il n'y a pas eu d'autre explication ?

– Il n'y avait pas d'explication à donner ! J'ai profité d'un moment de la conversation pour faire entendre, à mots couverts, à la femme de K. qu'elle aurait pu me prévenir de son revirement.

– Et K. ne s'est aperçu de rien ?

– Il a pensé que nous parlions de la crise politique. Il n'a rien compris...

– Vous en êtes sûr ?

A partir d'ici je fus désespéré. L'occasion d'attaquer K. s'était évanouie par cette sorte de procès de tendance qu'il semblait vouloir me faire pour avoir ignoré la personnalité de K. J'avais trop insisté sur Roberte. Il ne me restait plus qu'à me retrancher derrière les faux avertissements de Guy.

– Mais enfin, dis-je, on a dû vous signaler cette rencontre ?

– On ne m'a rien signalé du tout.

– Vous auriez pris des dispositions à mon sujet...

– A votre sujet ? fit Ygdrasil, lorsque le téléphone retentit sur son bureau. Il décrocha et pendant qu’il écoutait en silence, la consternation, du moins ce fut mon impression, la stupeur se firent jour sur son visage. Il raccrocha et regardant sa montre :

– On ne m’a rien signalé, Théodore, je vous écoute.

Mais, pendant qu’il avait appris je ne sais quelle grave nouvelle au téléphone, tout ce que Guy m’avait rapporté de son entretien avec Ygdrasil s’imposa de nouveau à mon esprit. Puisque ce dernier restait muet sur le compte de Roberte et qu’il se dérobaient continûment dès la moindre allusion à son séjour à V., peut-être parlerait-il de ses rapports avec la femme de K. C’était un moyen de le tâter sur son propre terrain. J’essayerais, en désespoir de cause.

– Cependant, hasardai-je, la femme de K. vous aurait donné des inquiétudes...

– Pas que je sache ! dit-il.

Mais alors le téléphone sonna pour la seconde fois. Ygdrasil se leva, en emportant l’appareil, et alla s’asseoir sur un divan pour écouter. Au bout d’une minute il dit dans le transmetteur : « Conduisez-les dans la chambre du fond. » Puis il reprit sa place en face de moi. Je m’étais levé, il me paraissait distrait.

– Que faites-vous ? dit-il, restez ! restez !

– Vous la connaissez depuis longtemps ?

– Qui ?

– La femme de K. ? Elle aurait été votre secrétaire ?

– En effet, elle a été ma secrétaire, voici dix ans.

– Cela est donc vrai ?

– Cela est parfaitement vrai.

– Donc si Roberte est également la femme de K. elle m’aurait caché ce détail important.

Ygdrasil resta un instant interdit, nettement gêné.

– Vous voyez que je ne suis pas encore délirant, dis-je.

– Vous me paraissez en pleine possession de vos moyens !

– Mais voilà de quoi me les faire perdre. Roberte m’a tu cet épisode de son passé ! Ceci donne un point à Guy.

– Je vous réponds simplement que la femme de K. a été ma secrétaire avant leur mariage. C’est vous qui imputez à votre propre femme le silence sur un fait qui ne la concerne même pas !

– Si Guy a dit vrai sur ce point, le reste semble aussi plausible. C’est bien du docteur Rodin que la femme de K. serait la veuve ?

– Aucun doute.

– Guy vient de me dire tout à l’heure que vous vous êtes rencontrés récemment ?

– Récemment ? non, il y a deux mois, mais très brièvement, je crois bien au sortir d’une exposition.

– Au sortir d’une exposition ? Il prétend que c’était dans une banque du boulevard Haussmann.

– Non, non, je vois maintenant, c’était au sortir d’un vernissage... une galerie du faubourg Saint-Honoré... nous avons passé une demi-heure ensemble, en effet, j’étais tout surpris qu’il m’ait adressé la parole de nouveau. Du reste, il n’a guère changé.

– Non, il n’a pas changé. Ainsi il dit que c’était dans une banque... enfin, peu importe – (en réalité cela importait beaucoup), mais je continuai. – A ce moment-là vous lui auriez parlé d’un bizarre comportement de K. à l’égard de sa femme... par exemple il la menacerait de « ressusciter » Rodin...

– Jamais, au grand jamais, je ne lui ai parlé de choses semblables ! fit Ygdrasil. Jamais, n’est-ce pas ? – et, littéralement suffoqué, il ne cessait de branler la tête.

– ... K. aurait mis à exécution sa menace, continuai-je.

Et pendant que je lui débitais tous les prétendus détails de la séance chez le vieux chiropractor, que Guy disait tenir d’Ygdrasil, ce dernier – était-ce pour me faire oublier le ton solennel de son démenti, était-ce pour dissiper une réelle agitation qui le gagnait – commença à faire le tour de son cabinet, passant tantôt devant moi, tantôt derrière moi, le torse bombé, la croupe saillante, les coudes levés, les mains jointes derrière la tête ou écartées, dressé sur la pointe des pieds, tournoyant sur lui-même, avec deux ou trois entrechats.

– ... La femme de K. serait enfin venue elle-même vous faire l’aveu que Rodin est vivant...

A peine avais-je prononcé ces trois derniers mots, que je perçus comme des coups redoublés contre la porte du fond, des trépignements, suivis de gémissements.

Ygdrasil s’était arrêté net, les pieds joints, figé dans la position du saut, le regard au loin, vers la fenêtre. Puis sans s’inquiéter du tapage, il reprit

lentement sa marche, et, quand le calme fut revenu, après une seconde de silence :

– Voyons, Théodore, lorsque vous êtes sorti de chez les K. – vous avez revu Roberte... chez vous... à un moment quelconque, je suppose ? – vous insistiez tant sur son ubiquité ! et alors, que lui avez-vous dit de cette extraordinaire coïncidence ?

Cette question posée sur un ton désinvolte, ce retour en arrière, cette volte-face qui n'était qu'un refus de s'expliquer sur ce que je venais de lui dire, tout cela me contrariait.

– D'abord, je ne lui aurais rien dit pour commencer, voyons ! Je venais de la voir, je croyais l'avoir vue chez K. dans les conditions que vous savez, sans que Merlin m'eût fait la moindre remarque. Mais l'eussé-je voulu que je ne l'aurais pu, matériellement...

– ... Matériellement ?...

– ... Puisque depuis ce matin-là elle est absente, du moins absente en principe...

– Absente ? Vous voulez dire ce que vous venez de me dire : elle est chez K. en fait, mais absente en principe ?

– En principe elle devait être partie pour la Savoie et s'y trouver encore...

– Elle était partie quand vous êtes monté chez les K. ?

– ... Ce n'était là qu'un prétexte, celui de conduire notre fils dans un aérîum. Elle tenait à l'éloigner de la maison pour quelque temps...

– S'est-il aperçu de quelque chose ?

– ... Le voici dans cet aérîum pour trois mois...

– Pour trois mois ! Pourquoi pas six ? L'enfant ne restera pas sans se ressentir de tout ce qui se passe chez vous, n'est-ce pas ? L'aérîum n'y changera rien...

– Vous croyez maintenant qu'il se passe tout de même quelque chose...

– Je parle, moi, de votre théâtre de société !

– Roberte voulait suivre à tout prix le conseil d'une pédiatre...

– Vous avez eu des disputes à ce sujet avec Roberte ?

– J'aurais préféré le garder... jusqu'au dénouement...

– Jusqu'au dénouement !... Ça pourrait être long !... Là, votre femme a pris l'initiative contre vous...

– Encore une fois ce n'était qu'un prétexte ! Quand je suis redescendu avec Merlin, nous avons croisé un enfant d'une dizaine d'années, qui s'en

revenait de l'école et rentrait dans la cour. Merlin me l'a désigné comme le fils de K. Par la fenêtre, la femme de K. appelait cet enfant. Aussi n'étais-je plus sûr qu'elle fût vraiment partie...

– ... Parce qu'elle appelait l'enfant ?

– Ils ont un fils, les K. ?

– Et non seulement un fils de K., mais sa femme en a eu d'autres qui ne sont pas de lui. Pourquoi ne l'aurait-elle pas appelé ?

– Que vous dire, j'ai... reconnu Jérôme tout de suite... J'ai voulu l'entraîner avec moi...

– Vous avez voulu le retenir ? C'est pourquoi elle l'appelait ?

– Je pensais qu'elle voulait éviter que je le reconnaisse. C'était flagrant ! Elle n'était donc pas partie et...

– Oui ou non, était-ce Jérôme ?

– C'était lui... mais pendant que je le reconnaissais, Merlin m'a dit que c'était leur fils. Je ne savais plus qui je voyais, ni comment je devais comprendre cette attribution.

– Et aussitôt vous avez cessé de croire que c'était lui ?

– Elle l'appelait ! En tant que femme de K. c'était tout à fait naturel ! Mais non moins naturel aussi qu'elle voulût me convaincre de son départ avec Jérôme, en tant que Roberte...

– Il y a un double inconvénient à douter de la femme de K. et du départ de Roberte...

– Comment ?

– Car si elle est là, tout à coup, dans l'intervalle vous n'aurez rien résolu au sujet de la femme de K.

– Je ne puis rien résoudre dans l'intervalle.

– Et si elle n'est pas partie, il n'y a pas d'intervalle du tout !

– Que voulez-vous dire ? fis-je, agacé de ce qu'il posât l'alternative en mauvais plaisant. Peut-être allait-il de nouveau recommencer ses pas de danse.

– Est-elle vraiment venue vous avouer que son premier mari est vivant ?

– Attention, Théodore, il n'y a peut-être pas non plus d'intervalle de ce côté-là !

– Encore une fois, est-elle venue ?...

– Vous vivez, et la vie ne vous laisse que des conjectures !

– Allez-vous me répondre enfin !

– C'est là exactement votre état, n'est-ce pas ?

- Bon !... Docteur, je n'ai plus qu'à m'en aller...
- Essayez donc, Théodore ! Les faits vous rendent inactif, les conjectures seules vous font agir. Pourquoi vous en fournirais-je d'autres ? Guy est mieux renseigné que moi.
- Donc vous confirmez ?
- Voyons, Théodore, vous avez été bouleversé par... cette représentation ?
- Bouleversé ! On le serait à moins.
- Et vous l'avez crue ? Vous aviez une raison impérieuse de croire cela ?
- Une raison de le craindre, oui !
- Non, Théodore, vous auriez voulu qu'il en fût ainsi !
- Vous vous moquez de moi ?
- Vous auriez aimé que cela fût arrivé à la femme de K...
- Mais, vous ne voyez pas ?... si la veuve de Rodin avait remplacé Roberte auprès de moi...
- Eh bien, quand elle m'aurait avoué ici que son mari serait vivant, quoi de changé dans vos rapports avec Roberte ?
- Avec Roberte... non...
- Mais ?...
- ... Si... sous le couvert d'être la femme de K., Roberte était la veuve de Rodin ?...
- Bon ! Nous voilà de nouveau au point de départ !
- ... Rodin opprimerait mon existence...
- Opprimerait, Théodore ? Ce n'est pas tout à fait le terme, me semble-t-il... Que feriez-vous dans ce cas-là ? Si Roberte ne vous en avait jamais parlé ? Imiteriez-vous K. dans sa façon d'agir à l'égard de sa femme, comme Guy prétendait qu'il agit ?...
- Je laisserais Roberte libre de se taire ou de parler. Je ne pense pas que je l'interrogerais. J'attendrais toujours qu'elle m'en parle...
- Mais, Théodore, vous resteriez alors en retrait ? Et si le mari supposé mort venait alors lui-même vous trouver ? tous les deux ?
- J'éviterais cela... Je m'arrangerais pour l'aller trouver moi-même... je m'entendrais avec lui...
- Vous dites cela sérieusement, Théodore ?
- ... Il ne se peut tout de même pas qu'il y ait ici le même mort pour deux veuves...

– Cela se pourrait aussi bien que deux hommes vivant pour la même femme ! Ainsi, Théodore, vous laisseriez votre femme se débattre avec le mort-vivant ! Quitte à vous entendre avec lui ! Mais c'est peut-être ce que vous êtes déjà en train de faire en ne voulant rien résoudre ! C'est peut-être là ce que veut le mort-vivant !

– Mais que pourrait-il vouloir...

– ... Eh bien, que vous vous entendiez avec lui pour ne rien résoudre !

– ... J'ai dit dans pareille éventualité... si cela arrivait...

– Mais voilà ! Vous pensez que cela n'est arrivé qu'à la femme de K. !

– Guy veut me le faire croire et vous ne le réfutez pas !

– Réfuter ? A quoi bon ? Vous êtes tellement intéressé par cette représentation du chiropractor... de la femme de K. sous les mains du vieux médecin supposé mort, que vous avez besoin d'une réfutation !

– Vous ne niez toujours pas qu'elle est venue vous raconter cette circonstance !

– Votre insistance m'est suspecte ! Je vous parle encore en ami, n'est-ce pas, tout à fait en ami !

– ... Ce Rodin dont on ne sait plus désormais laquelle des deux femmes est la veuve...

– Nul ne doute que la femme de K. est sa veuve, sinon vous, Théodore !

– ... S'il est vraiment vivant et se cache sous le nom du docteur Laurence, et que tout de même Roberte soit la fausse veuve...

– Mais alors, réfléchissez ! K. serait innocent de tout ce dont vous l'accusez !

– ... Cette substitution de sa femme à Roberte, il m'est difficile autant de ne pas l'admettre que de l'admettre...

– Et naturellement vous maintenez cette accusation pour ne pas incriminer votre propre femme...

– Roberte... veuve de Rodin !... J'écarte cette hypothèse, ce n'est qu'une appréhension...

– Vous ne l'écartez nullement, Théodore, vous l'expérimentez chez les K. !

– Je l'expérimente ?

– Hé oui ! Voilà qui est fort commode pour vous ! Puisque c'est la femme de K. ! N'est-ce pas elle qui interprétait le rôle de Roberte dans vos « répétitions » ?

– ... A l'instigation de K. !

– Et cette accusation contre K. vous permet maintenant de faire l'expérience de la « fausse veuve », n'est-ce pas ? Il ne manque plus que le mort-vivant à votre théâtre de société ! Il n'attend qu'un signe de vous pour faire son entrée...

– Il n'a pas attendu, dis-je, pensant qu'ici je reprendrais ma revanche contre cette offensive de fallacieuse lucidité.

– Il n'a pas attendu ?

– ... Ce chiropractor délivre des chèques à la femme de K., qu'elle endosse sous le nom de Roberte...

– ... Ce docteur Laurence ?

– Apparemment. Selon Guy ce serait le même individu que son bibliophile du passage Choiseul...

– Au passage Choiseul ?

– Il y a là un libraire qui fait des échanges d'éditions rares. De la sorte Guy est entré en rapport avec un vieux bibliophile qu'on lui aurait présenté comme docteur Laurence. Il a surpris la K. dans cette boutique en conversation avec cet amateur.

– Vous ne vous méfiez pas de cette homonymie ?

– Bien sûr. Je pense que Guy a imaginé ce nom après coup...

– Après coup ?

– Oui, dès qu'il a su la visite de la femme de K. chez le chiropractor...

– Et comment a-t-il su que ce soi-disant docteur Laurence donnait des chèques à la femme de K. S'agit-il du chiropractor ou du bibliophile ?

– Guy semble avoir eu pareil chèque entre les mains. Quelques heures après l'avoir aperçue dans cette librairie en compagnie de ce vieillard, Guy recevait de la femme de K., qui lui prêtait de l'argent, un chèque tiré par ce Laurence que Guy devait endosser à son tour. C'est alors qu'il a reconnu la signature de Roberte.

– Il vous l'a montrée ?

– Hélas, non, cela remonte à deux, trois mois, lorsqu'il vous a revu...

– Théodore, ce n'est que pure billevesée que cette histoire ! Un enfant ne l'accepterait pas ! Laurence par-ci, Laurence par-là !

– Sans doute, mais il se peut que Guy ait mal compris ce nom...

– Décidément, vous y tenez ?

– Il y a parmi les amis de ma belle-mère un certain Florence.

– Eh bien, c'est aussi une connaissance de vous ?

– Non, lors de mes fiançailles avec Roberte, il était dans la foule des invités de ma belle-mère. Un grand vieillard. On l'appelait l'oncle Florence. Je ne lui ai pas parlé ni ne l'ai revu.

– Guy est-il au courant ?

– Non. Il pourrait avoir compris Laurence pour Florence.

– Impossible ! Il y a une nette différence de la première syllabe. C'est pour la première fois que vous songez à cette confusion ?

– Oui, mettons que Guy ait simplement imaginé ce nom d'après celui du chiropractor...

– Théodore, nous perdons notre temps ! Le chiropractor est aussi de son invention, à moins que K. lui-même ne l'ait renseigné... Quant au chèque...

– C'est au moment de le remettre à la banque du boulevard Haussmann qu'il dit vous avoir trouvé au guichet, ensuite vous êtes restés ensemble...

– Je répète que c'était au sortir d'un vernissage...

– D'après cet entretien avec vous, Guy établit un rapport entre le vieux bibliophile, le chiropractor et Rodin.

– Et vous-même maintenant avec... comment dites-vous ? l'oncle Florence... c'est tout de même curieux...

– Guy a voulu peut-être nous brouiller...

– Je parle de vous, de ce rapprochement que vous faites soudain avec ce quidam qui était présent à vos fiançailles... un grand vieillard disiez-vous ?

– Un grand vieillard...

– Et vous avez gardé souvenir de sa physionomie ?...

– Très vaguement, une assez belle tête tout de même...

– Et à l'instant, ici, vous prêtez son visage à ce vieux bibliophile que Guy a vu en conciliabule avec la K. ?

– Non, je revois ce moment où il était assis à l'écart, chez ma belle-mère...

– Vous devriez pressentir votre belle-mère...

– Oh ! pas question ! Si elle sait quelque chose, elle sait tout le reste depuis longtemps.

– Mais vous vous êtes souvenu de ce vieillard... voilà au moins quelque chose de tangible...

– De tangible ? une vague impression...

– Mais qui vous concerne...

– Et la signature au bas du chèque ?...

– Pourquoi Guy affirme-t-il m’avoir rencontré à ce moment-là, puisque...

– Vous lui auriez demandé de s’entremettre auprès de son cousin le Procureur Savigny...

– De s’entremettre ! Quel toupet ! Son cousin ! Il se repose chez moi à L. Je le vois tous les quinze jours !

– Vous le voyez tous les quinze jours !

– ... Puisque je ne lui ai rien dit de la femme de K. ni de ce prétendu Laurence, c’est bizarre !

– A qui n’avez-vous rien dit ? au Procureur ?

– A Guy ! C’est sans doute pour corroborer son histoire du chiropractor. Elle ne tient pas de ce côté-là...

– Mais le Procureur Savigny...

– Quant à ce bibliophile, quel que soit son nom, mettons qu’il dise vrai, ce serait à vous d’aller voir...

A cette nouvelle dérobade, je fus sur le point de rapporter à Ygdrasil la description que Guy m’avait faite de tout ce qu’il avait vu par le stéréoscope. Mais c’eût été discréditer totalement son témoignage déjà si douteux aux yeux de mon interlocuteur. D’ores et déjà je sentais bien qu’il ne m’écoutait plus autrement que pour ébaucher par devers soi quelque tableau clinique.

– Vous me laissez tomber... fis-je, en le voyant distrait.

– Mais nullement, Théodore, nullement !

– Cette fausse signature au bas du chèque, de la main de la femme de K. ?...

– Vous devriez en aviser Roberte. Si les deux femmes s’entendent, la vôtre doit être d’accord avec ce procédé. Elle ne peut ignorer que la femme de K. reçoit ces chèques à l’ordre de M^{me} Théodore Lacase.

– Guy estime que c’est pour faire retomber sur elle les conséquences de son aventure...

– Quoi ? Quelle aventure ?

Et alors, le voyant se ranimer, je lui narrai, malgré ma réticence, mais bribes par bribes, ce que le stéréoscope avait révélé à Guy. Je m’attendais à des éclats de rire, à de nouvelles moqueries. Mais Ygdrasil m’écouta, parfaitement impassible.

– C’est ça l’aventure ? dit-il. Dommage qu’elle s’arrête au passage Choiseul ! Toutefois, si Rodin existait en tant que bibliophile et amateur de

stéréoscope, rien ne prouve qu'il ne soit pas également ce chiropractor !

– Alors quand même vous n'auriez rien confié à Guy, vous croyez cette dernière chose, maintenant ?

– Je n'en crois rien, je dis simplement que nous n'avons pas non plus la preuve du contraire !

– Qu'est-ce qui vous fait dire cela, Ygdrasil ? Vous disiez à l'instant que ça ne tenait pas debout cette visite chez le chiropractor en qui la femme de K. aurait reconnu son premier mari supposé mort...

– L'homonymie des noms cités par Guy, voilà qui était suspect ! Mais pas du tout le stéréoscope du passage Choiseul !...

– J'étais si persuadé que c'était du Savigny tout pur que j'hésitais à vous le dire...

– Vous vous trompez, Théodore ! Vous vous trompez absolument ! Voilà encore du tangible ! Le stéréoscope ! Hm ! Ça n'explique pas seulement le chèque, mais peut-être aussi... le chiropractor !

Il s'était levé et de nouveau il arpentait de long en large son cabinet, ôtant et remettant tour à tour ses lunettes, me regardant avec gravité, et répétant encore une fois :

– Ça change tout à fait la question ! Vous avez sous-estimé ce détail... Le stéréoscope !

– C'est tellement vieillot...

– Vous avez regardé ma télévision ?

– Non.

– ... Le stéréoscope ! C'est admirable !

– Que voulez-vous dire ?

– Voilà un moyen de vérifier s'il y a ressemblance entre les deux femmes, pourvu qu'elles soient deux... ou si en revanche c'est la même...

– Comment, cela ?

– Roberte devrait aller trouver ce docteur Laurence au passage Choiseul où ce vieil amateur pourrait tomber dans le piège. Si elle se fait prendre pour la K., nous saurions alors qu'il s'agit de Rodin...

– Roberte... au passage Choiseul ?...

– Cela vous répugne ?

– Mais qui nous dit qu'elle n'y était pas déjà au moment où Guy pensait apercevoir la femme de K. ? C'est un cercle vicieux !

– Sans doute, Théodore, mais vous n'en sortirez jamais tant que vous ne l'aurez pas constaté ! Nous devons provoquer cette rencontre au lieu de la

supposer ! Prenez exemple sur la prétendue conduite de K.

– Vous me proposez cela, de prendre exemple sur K. ?

– N'est-ce pas vous-même qui me l'avez rapporté ? Et pourquoi ? Parce que vous trouviez parfaitement logique sa façon d'agir ! N'est-il pas beaucoup plus facile de donner rendez-vous à Roberte dans une librairie, que de la mener insidieusement chez un chiropractor comme l'aurait fait K. ?

– Et puis après ?

– Vous aurez fait prévenir le bibliophile par l'intermédiaire du bouquiniste, sous prétexte d'une occasion rare... c'est d'ailleurs vrai en un double sens, n'est-ce pas ? Tenez, vous pourriez prendre ce bel exemplaire de Martial, dit-il – et il alla prendre dans une vitrine un bel in-folio de la Renaissance qu'il feuilleta sous mes yeux, pendant que je n'en croyais pas mes oreilles. – Je vous le prête pour la circonstance... et vous demandez à vous aboucher avec le bibliophile que Savigny vous a nommé... Pourvu qu'il existe ! Ou bien Roberte vous accompagne, ou bien elle se charge elle-même de cette commission...

– Elle n'acceptera pas... elle ne peut ignorer qu'il est en rapport avec la femme de K...

– Mais c'est justement ce qu'il importe de savoir ! Si elle flaire le moindre traquenard, elle se débrouillera comme il faut, mais alors à vous de la surveiller...

– Ne serait-il pas plus simple de récupérer ce chèque...

– Mais quelle maladresse, Théodore ! Vous donneriez l'alerte et tout serait escamoté par le principal responsable ! Le libraire du passage Choiseul offre une voie de tout repos... Roberte démasquera ce docteur Laurence...

– Elle s'arrangera pour prévenir son amie...

– A la même heure je viendrai de mon côté au passage Choiseul...

– Vous feriez cela, Ygdrasil ?

– J'aurais donné rendez-vous à la femme de K.

– Vous ? dis-je en croyant tomber des nues à le voir soudain déployer pareil zèle de détective. Vous aurez donné rendez-vous à la femme de K. ?

– Il faut confronter les deux femmes, Théodore !

– Mais pourquoi dans ce lieu-là précisément ?

– Il servira de pierre de touche, Théodore ! Ou bien elles auront chacune des réflexes analogues, nous saurions alors qu'elles sont de connivence, ou

bien s'il s'agit de la même femme...

– Terrible alternative...

– Alors, vous reculez de nouveau ?...

– Cette confrontation sera déjouée ! Vous aurez donné rendez-vous à la femme de K. et vous verrez, ce sera ma femme, Roberte, qui répondra, ou ne répondra pas...

– Vous rentrez dans le cercle vicieux, Théodore !

– Mais cette confrontation est irréalisable !

– Pourquoi dites-vous cela avec tant d'insistance ?

– Ce serait trop pénible !

– Mais ce n'est pas une raison suffisante, votre état l'est infiniment plus...

– Ce genre de spectacle m'a déjà été offert récemment, non, non...

– Quoi ? Qu'est-ce que vous dites ? Première nouvelle ! – Et il avait fait un bond en arrière. – Elles se sont trouvées toutes deux... devant vous ? Comment ? Et quand ?

– C'est difficile à décrire... l'autre soir nous faisions une répétition... Roberte débite son rôle, tout à coup les portes s'ouvrent et voici que... Roberte se jette sur elle... Les autres n'ont rien vu... Si Guy n'avait pas été là, je dirais que c'était un rêve éveillé. De l'hallucinose. Cela ne m'était jamais arrivé... Mais enfin Guy a tenu des propos bizarres tout de suite après cette scène, et il a grossièrement apostrophé Roberte et nos amis...

– Qui était entré, qui s'est jeté sur Roberte ?

– Mais... précisément Roberte !

– Théodore, pas de littérature ! dit Ygdrasil, et il s'installait de nouveau dans son fauteuil avec une sorte de sérénité triomphale. Ou bien vous me racontez des histoires – n'est-ce pas, je vous parle encore en ami, mais à vous de ne pas simuler ! La simulation m'obligerait de vous écouter comme patient, vous ne l'êtes pas, inutile de nous lancer sur ce terrain... Ou bien je me prête à une enquête et alors pas de détours, pas de métaphores, pas de calembour ! Une autre femme est-elle entrée, oui ou non ?

– ... Comme dans un songe... oui... une autre...

– La femme de K. ?

– ... Puisque je vous dis que c'était Roberte !

– Non, c'était la femme de K. !

– Mais ce soir-là je ne savais encore rien ni de K. ni de sa femme !

– Et qu’est-ce qui s’est produit ? Cette femme s’est jetée sur Roberte et alors ? Elles se sont battues, invectivées ?

– Elles ont lutté ensemble... elles se sont giflées...

– Et puis elles sont restées là le reste de la soirée ?

– Non, l’une ou l’autre s’est sauvée...

– Qui ? Laquelle des deux ?

– Roberte... Roberte qui était là auparavant...

Ygdrasil me regarda un instant.

– C’est une curieuse expression : Roberte-qui-était-là-auparavant... n’était-ce pas... la femme de K. ? à présent que vous avez été chez les K. direz-vous encore que c’était Roberte qui était entrée ou Roberte qui était là auparavant ?

– Je vous dis que c’est Roberte qui est entrée !

– Cette autre femme c’était Roberte, continuez-vous de dire ! Mais alors : ce n’était pas Roberte qui était là auparavant – e’était la femme de K. ? La femme de K. était là auparavant ! Est-ce là maintenant votre sentiment ?

– Si vous voulez...

– C’est à vous de vouloir !

– Vous mettez de la logique où il n’y en a pas. Vous cherchez à m’enfermer dans un raisonnement !

– Pardon, je ne fais que reprendre ce que vous me dites ! Écoutez-moi bien, Théodore : vous admettez l’existence de la femme de K. sans vous l’avouer ?

– C’est inconcevable, tout à fait inconcevable. Vous connaissez tout de même ma femme, vous étiez chez nous à V. !

Ygdrasil fit de grands gestes pour écarter pareille évocation.

– Ne revenons pas au contenu de votre lettre, je vous prie !

– Ne niez pas que vous la connaissez !

Ygdrasil secoua la tête de nouveau, en s’épongeant, le front.

– Cela ne change rien que je la connaisse, dit-il en ôtant ses lunettes. Ce qui maintenant est indispensable, indispensable à votre équilibre, c’est que vous les voyiez encore une fois l’une en face de l’autre.

– Vous êtes sérieux, docteur ? vous voulez provoquer en moi une nouvelle hallucinose ?

– Non, du moment qu’elles agissent de concert !

– De concert ?... Elles se seraient giflées, de concert !

– Mais je ne fais que répéter ce que vous m’avez dit ! C’était là voire première conclusion...

– Et alors ? Je ne vois pas en quoi cela serait indispensable à mon équilibre ! Je deviendrai fou à l’idée d’avoir vécu tantôt avec l’une, tantôt avec l’autre, croyant vivre avec une seule.

– Théodore, c’est auparavant que vous risquez de le devenir. Qu’avez-vous à redouter ?

– S’il s’agissait de deux femmes, je serais incapable de choisir.

– C’est en effet ce qu’il faudrait ! que l’une l’emporte sur l’autre...

– ... Vous banalisez...

– Car toute cette situation ne s’est produite chez vous que par votre obsédante Roberte. Vous reculez devant l’approche de la femme dont votre livre n’est qu’une quête...

– Vous banalisez à plaisir ! Je ne songe du tout à la femme de K. pour moi toujours inexistante !

– Mais Roberte n’existe pas davantage pour vous sinon en fonction de la femme de K. !

– ... Pas plus que je ne songe à me séparer de Roberte pour...

– ... Pour une Roberte qui vous trahirait avec K. ? demanda Ygdrasil. Pas même pour une Roberte qui vous trahirait avec K. ?

– Là encore elle ne me trahirait qu’à votre point de vue, non pas à mes yeux, quand même elle romprait alors nos conventions.

– Vos conventions ! Sont-elles seulement applicables, vos « lois de l’hospitalité » ! Théodore, la pratique de ces lois ne sera jamais pour vous qu’une hantise qui vous éloignera toujours d’un réel accomplissement. Vous tenez absolument à donner sans retour et à ne jamais recevoir ! Vous ne sauriez vivre sans vous soumettre à la loi universelle de l’échange !

– Je n’en veux pas.

– Mais vous attendez des autres qu’ils le veuillent, puisqu’ils doivent, selon vous, accepter votre femme. Et vous refusez la femme de l’autre. Pur protectionnisme que cela !

– Je ne vise nullement à une mise en commun des épouses ni ne plaide en faveur d’une prostitution universelle, à laquelle vous voudriez m’amener. Ce n’est pas une maîtresse fortuite que je passe à des amis contre la leur, je leur prête mon épouse.

– Autrement dit, vous pratiquez ni plus ni moins que l’usure dans le domaine des émotions.

– Mais ces émotions-là sont les leurs, vous confondez la terre et ses fruits...

– Vous affermez le corps de votre épouse, si je comprends bien... ce n'est là qu'un simulacre du don...

– Et qu'est-ce donc que votre idée de l'échange sinon un simulacre ! On ne donne jamais ce qu'il y a d'inéchangeable, mais toujours l'on prête pour mieux posséder ce que l'on a.

– Théodore, ce n'est rien qu'un rêve d'aristocrate avide de dominer...

– Peut-être, mais qu'y puis-je ? Je ne sens pas autrement l'existence...

– Un atavisme de propriétaire, sans référence morale aucune à la situation actuelle de l'humanité. Voilà bien la racine du mal : vous tenez à ce que Roberte vous trahisse, à la petite semaine, et vous êtes incapable de la trahir vous-même... une lamentable comédie de voyeur...

– Vous ne faites que dégrader une exigence en vérité beaucoup plus profonde... l'autre, l'étranger, l'inconnu me sont indispensables à une connaissance toujours renouvelée de Roberte, si désespéré que cela vous semble...

– Tout cela vous l'avez dit avec beaucoup de subtilités, beaucoup d'obscurités aussi dans votre livre. Mais vous resterez toujours en deçà du singulier mari que vous avez voulu décrire... Encore une fois je vous parle non pas en médecin, mais en ami. L'adultération de l'épouse par l'époux, on ne peut pas vivre avec une semblable idée. La pratique de l'hospitalité, telle que vous la concevez ne saurait être unilatérale. Comme toute hospitalité, celle-là aussi, et particulièrement celle-là, exige la réciprocité absolue pour être viable, et c'est le pas que vous ne voulez pas franchir : la mise en commun des femmes par les hommes et des hommes par les femmes. Voilà le corollaire de vos lois de l'hospitalité, la seule légitimation universelle de l'adultération de l'épouse par l'époux, sans quoi tout ceci ne reste qu'un pur phantasme où la morale monogamique se transgresse éperdument pour revenir sur elle-même, où le sacrement de mariage ne se vérifie que par le sacrilège, vestige d'une théologie dont les miasmes vous empoisonnent...

– Vous me faites toutes sortes de raisonnements, Ygdrasil, non seulement de psychiatre, mais ce qui pis est, de sociologue et d'économiste. Moi, je ne suis qu'une mentalité primitive...

– Primitive ? Théodore, là décidément vous y allez fort...

– ... Tellement primitive que la transgression du mariage est encore pour moi un acte religieux autant que le mariage même. Je vous mets au défi de trouver dans aucune théologie...

– Bien entendu, mais vous n'en êtes pas moins son produit dégénéré à cet égard...

– Dégénéré ! On crie toujours à la dégénérescence quand les forces vives travaillent la raison !

– Si elles la détruisent ce sont des forces obscures, mais c'est là ce que vous aimez...

– Et si la raison les détruit, en est-elle moins obscure ?...

– Encore une fois, Théodore, vous trichez ! La transgression, un acte religieux, qu'est-ce que ça veut dire ?... Sciemment vous revenez au stade magique...

– Et que faites-vous donc, Ygdrasil, que pouvons-nous faire d'autre, nous n'échappons pas à notre fonds, c'est lui qui nous mène, qui se joue de vos utopies : la mise en commun des femmes. Je vous dis que la prostitution universelle ne se peut même pratiquer si elle ne présuppose l'attrait de la transgression du mariage : l'épouse, prostituée par l'époux, n'en reste pas moins l'épouse, le bien inéchangeable de l'époux, le bien hors de prix qui donne son prix au consentement de l'épouse quand elle cède à un amant choisi par son maître...

– Voilà ! « prostitution universelle » : c'est jusqu'à pareils termes qui vous fascinent que nous autres voulons extirper ! La mise en commun des femmes et des hommes prépare la voie à l'innocence, bien plus, en assure le terrain, et chasse du domaine des sexes le sentiment de la faute et le malheur, qui s'engendrent mutuellement...

– L'innocence, le malheur, la faute, pour quelle sorte de bonheur insipide voulez-vous réglementer cela ? Selon les notions économistes de la production des biens, l'offre et la demande ? La formation des prix ? Je vous demanderai si les femmes peuvent ou non être considérées comme des biens, que dis-je, comme des biens de consommation !... Il semblerait que quelque chose dans ce sens se fît jour dans la mentalité des nouveaux dirigeants, puisque recourant à un fort antique expédient, il est vrai, voici qu'ils s'avisent de frapper d'impôt nos épouses selon le degré de leurs appas, indices de richesse...

Ygdrasil parut vouloir prendre des notes à mon insu. Car reprenant son stylo, comme je m'étais interrompu, il hochait la tête et, me regardant sans

pouvoir tout à fait dissimuler son effarement :

– ... Oui, oui, continuez, je vous écoute... des indices de richesse ?

– ... Enfin ! Je mentionne cela en passant, parce que l'année dernière le fisc m'a littéralement ruiné par des recouvrements de sommes que j'ai dû verser pour Roberte, et que ce genre d'imposition a tout à fait le caractère d'une amende...

– D'une amende ? Mais pour quel délit ?

– Parce que voilà... je m'étais opposé à ce que Roberte s'en fût à l'Hôtel de Longchamp...

– Comment, Théodore, vous vous êtes opposé à cela ? s'exclama-t-il. Mais c'était la voie du salut ! Quand l'État se conforme de plus en plus à vos rêves, au point de se discréditer lui-même et de renoncer courageusement au préjugé de sa dignité traditionnelle, vous crachez sur la magnanimité des magistrats ? Ne voyez-vous pas que M. notre rêvé ministre travaille, mais avec combien de subtilité, à la disparition même de la notion d'Etat, qu'il hâte la confusion de l'État et de la société civile, que dis-je, la liquidation même de la société au bénéfice des groupements d'affinités, qu'il favorise l'extraordinaire élasticité dont ces groupes font déjà preuve, jusqu'à en faire des organes de l'imagination collective, que le lyrisme triomphe dans l'effacement des frontières entre les femmes et les hommes, entre l'animalité et l'intellect – et qu'à grands frais, il érige un sanctuaire pour la félicité générale, qu'il en fait le creuset d'une nouvelle race, affranchie de toutes les chicanes qu'enfantèrent l'avarice et la cupidité, le sordide instinct familial, la triste nécessité de se reproduire ? Et vous, Théodore, vous l'utopiste des lois de l'Hospitalité, le théoricien de l'adultération de l'épouse par l'époux, vous en êtes encore à faire l'apologie de toutes ces misères par un inconcevable aveuglement à soutenir désespérément ces étroites institutions qui n'attendent qu'à tomber en poussière, à vous faire le défenseur du foyer conjugal sous prétexte de sustenter votre absurde idéal d'un père de famille voyeur ! Et vous disputez à l'État la contribution de votre épouse ! Et vous lui refusez le regard sur ses appas ! Et vous vous plaignez qu'il veuille bien vous tenir quitte de ce grave détournement par une compensation purement symbolique, quoi, une goutte d'eau dans la mer, vous qui... n'êtes rien dans cette gestation universelle, irrésistible...

Ygdrasil, emporté par son enthousiasme, marchait de long en large, les yeux extasiés derrière ses lunettes.

– Vous avez beau condamner avec grandiloquence le sordide instinct familial, repris-je, sous couvert de prôner l’Hôtel de Longchamp comme une innovation sociale sans précédent, c’est finalement pour les préoccupations démographiques de M. que vous plaidez : la triste nécessité de se reproduire, dites-vous, mais avec le plus grand profit pour cet usurpateur, ce monstre hypostasié qu’est l’État, ce plagiaire des plagiaires de toutes nos plus intimes intentions ! Laissez-moi préférer le cadre de la famille, la forme personnelle de se reproduire, et si je vous parais dégénéré ou vicieux, pour cela, tant pis ou tant mieux ! Supprimez-vous le mariage, les notions de fidélité conjugale, l’ordre, la décence, la chasteté dans leurs aspects représentatifs, qui orientent notre vouloir et stimulent nos désirs – et l’interdit n’est jamais qu’une digue, un réservoir d’énergies – alors tout se disperse, se dégrade, s’anéantit dans une amorphie totale. Pareille entreprise, sous les dehors d’une innovation audacieuse qui pense faire table rase de tout, ne vise qu’au chaos, à la déliquescence générale propre à satisfaire des natures faibles comme votre ami K...

Ygdrasil qui m’avait écouté avec calme, enleva d’un coup ses lunettes et me dit posément :

– Théodore, vous êtes un chef-d’œuvre d’inconséquence ! A force de vouloir maintenir le pour et le contre, votre raison s’exténue. Malheureusement, il ne me reste plus beaucoup de temps à vous donner, mais je m’en voudrais de vous laisser sortir de chez moi dans cet état de détresse. Toutefois, la phase critique que vous traversez – pardonnez maintenant à l’ami de vous parler en médecin, n’est-ce pas ? – eh bien, cette phase permet de présager que vous êtes à un tournant, certes angoissant, mais c’était là l’évolution inscrite dans votre livre... Il faut aller maintenant jusqu’au bout, consentir à l’échange, consentir à échanger Roberte contre d’autres femmes, accepter d’être infidèle à Roberte comme vous vous obstinez à vouloir qu’elle le soit à vous-même...

– C’est alors que je la possède réellement, vous ne pouvez comprendre...

– Mais c’est absolument stérile ! comme l’est également cette idée fixe que votre femme aurait une ressemblance à s’y méprendre avec la femme de K. !

– Ce n’a jamais été mon idée ! C’est celle de K. et si c’est un fait, cette ressemblance, il l’a honteusement exploitée ! Jugez-en vous-même !

– Laissez donc K. enfin hors de cause ! fit-il brusquement. Tout ce que vous faites, depuis près d’une heure, c’est de prêter à K. vos propres

intentions. Vous ne voyez pas que ça pourrait vous attirer des ennuis ?

– Moi m’attirer des ennuis, quand je cherche à savoir...

– Ce n’est pas K., mais vous qui menacez votre femme de ressusciter le mort...

– Roberte n’est pas la veuve de Rodin...

– Si K. a substitué sa femme à la vôtre, je finirai par croire que Rodin a été le modèle du vieux « professeur Octave », le personnage de votre livre...

– C’est une création de mon esprit.

– Vous le dites ! Mais si c’était avec la femme de K. que vous viviez, sans doute c’est elle qui vous l’a inspiré.

– Vous avouez donc enfin ! J’ai vécu avec la femme de K. !

– Je n’avoue rien du tout ! Je cherche à vous démontrer où cela vous mène de soutenir que K. a honteusement exploité la ressemblance de sa femme avec la vôtre ! Bientôt il se déclarera l’auteur de *Roberte*, et vous figurerez comme plagiaire...

– Comment ?

– Vous allez vous en rendre compte vous-même tout de suite.

– Comment cela ?

– Elle est là. Elle a dû rentrer, ou bien elle n’était pas partie du tout. Elle demande à me voir.

– Qui donc demande à vous voir ?

– Votre femme, je suppose.

– Vous exagérez, docteur ! Naturellement que Roberte était partie avec Jérôme. Impossible qu’elle soit de retour déjà.

– Vous en êtes sûr tout à coup !

– Ce ne serait pas la femme de K. qui vous demande sous le nom de la mienne selon son habituel procédé ?

– Je m’en tiens à votre première version. Je pense que vous avez eu raison de douter de son départ. Elle s’était installée chez K.

– Et sa propre femme pendant ce temps-là, qu’est-elle devenue ?

– Vous voilà bien inquiet du sort de la femme de K., Théodore !

– Voyons ! ce ne peut être qu’elle ! Que viendrait faire Roberte ici !

– Alors vous changez d’avis encore une fois ? Allons, Théodore, il faut en finir !

Il sonna.

Je m’affalai dans le fauteuil de cuir, les mains sur les yeux.

On frappa. Au travers de mes doigts, j'aperçus de dos la jeune fille vêtue de sombre, penchée vers le docteur.

– Qui vient de passer à côté ? lui demanda Ygdrasil.

– Je vous ai annoncé M^{me} L. avec son fils.

– Vous entendez, Théodore ? Avec son fils ! Faites-la donc entrer.

La jeune fille alla vers la porte du fond, ouvrit et disparut dans la pièce voisine. Elle ne revint pas. La porte restait ouverte. Ygdrasil s'était levé et attendait sur le seuil.

Une dame pénétra dans le cabinet, précédée d'un jeune garçon qui vint à moi en souriant.

– Et nous voici de retour, papa ! Ça n'a pas été long.

Il n'avait, si ce n'est l'âge, rien qui pût me le faire confondre un instant avec Jérôme, comme cela m'était arrivé à la Cour de Rohan. Je reculai et me retranchai derrière le fauteuil. Il s'arrêta, intimidé.

Quant à la femme, jeune encore, mais fort pâle, elle me dévisageait les lèvres pincées, avec froideur et dédain.

– Faut-il donc que je vous cherche partout à mon retour ! fit-elle d'une voix morne. Voilà un voyage pour rien, à cause de votre indécision la place retenue là-bas a été donnée à un autre enfant.

La fatigue cernait ses yeux gris. Sans doute un assez beau visage, légèrement flétri, défait. Cependant une taille gracieuse, élégante. Mais une inconnue. Je ne bronchai pas et me tus.

– Vous voyez, docteur, dit-elle, cela dure depuis des mois ! Comment voulez-vous que l'enfant progresse dans de telles conditions ! Chaque fois que je propose de le mettre en pension, Monsieur fait une scène, juge que son fils n'a pas besoin de changement d'air mais doit se faire à l'esprit qui règne à la maison. Et moi, j'ai de moins en moins de temps pour m'en occuper, absente toute la journée. Vous voilà fixé sur l'attitude de Théodore, vous m'en donnerez une attestation. Allons, inutile d'insister.

Elle tendit la main à l'enfant et le renvoya dans l'autre pièce. C'était tout. La porte se referma sur l'inconnue.

– Vous avez compris, Théodore ? me dit Ygdrasil d'un air accablé.

– Bien sûr, c'est une personne qui agit sur vos ordres.

– Sérieusement, Théodore, vous affirmez que vous ne l'avez pas reconnue ni l'enfant ?

– Je vous ai répondu, cela suffit !

Brusquement la porte s'ouvrit – cette fois du côté du salon – et la jeune fille aux cheveux châtons, aux yeux bleus, s'élança à peu près dévêtue dans la chambre, agitant ses bras nus et ses belles mains, des sangles aux poignets, et tandis que je m'étonnais de la trouver plus grande, beaucoup plus femme, aux formes plus mûres, elle se rua sur Ygdrasil en hurlant :

– C'était bien la peine de m'appeler chez vous pour me faire tripoter par cette brute !

Et à ma vue :

– Comment ! K. ? Toi ici ? fit-elle en portant sa main sur sa bouche.

Et, comme folle de terreur, elle courut ouvrir violemment la porte du fond, et se trouva nez à nez avec l'inconnue de tout à l'heure.

– Voyez donc ce regard hébété, voyez donc cette impudente ! dit celle-ci en la refoulant dans la pièce – et, nous désignant tour à tour, moi-même et la jeune personne : – Pourquoi est-il venu ici ? Pour assister aux frissons de Madame ! Fraudeuse ! Tiens !...

Et, avant qu'Ygdrasil ait seulement eu le temps de s'interposer, par deux fois elle gifla la jeune créature ahurie. Celle-là avait reçu la paire de claques non sans me frôler de toute la souplesse de son corps.

– Assez, docteur, criai-je en me levant – et je tremblais de rage et de stupeur.

– Nous avons été dépassés par les événements, fit-il – et il tournait sur lui-même.

– Dites plutôt par vos procédés ! On m'avait prévenu !

Mais la voix me manqua soudain. Les autres restaient tout à coup immobiles. Dans un silence accablant, je me dirigeai vers le seuil du salon. Une phrase m'obsédait, qui me semblait superflue, et puis je ne vis plus comment m'arracher autrement à ces lieux :

– Guy avait raison, dis-je. Vous n'êtes qu'un fakir ! Entouré de ses figurantes qui ne bougeaient toujours pas, Ygdrasil, de nouveau derrière son bureau, nettoyait ses lunettes et ponctuait chacun de mes mots d'une petite révérence.

– Un vulgaire fakir !

Il s'était incliné très bas.

XIII

Peu avant mon retour chez nous, notre nouvelle femme de chambre avait fait entrer au salon ma belle-mère.

Elle ne pouvait plus mal tomber. Mais comme je faisais mine de m'esquiver, la femme de chambre me prévint qu'elle était accompagnée d'un monsieur âgé et que tous deux demandaient à voir Roberte – la femme de chambre ignorait son départ autant que ma belle-mère – et je me dis que si j'allais ressortir, je risquais de la retrouver une heure plus tard, car ma belle-mère avait une patience à toute épreuve, surtout quand il s'agissait de sa fille. Donc j'entrai à mon tour au salon.

Un vieillard de haute taille, mais qui s'appuyait sur des béquilles munies d'accoudoirs, examinait les lambris anciens de la pièce tout en hochant la tête. Je le priai de s'installer dans un fauteuil.

Cette fort belle tête au front vaste, aux yeux profonds sous d'épais sourcils, leur bleu regard perdu au loin, il me semblait déjà l'avoir aperçue quelque part. Mais sous de longues moustaches un tremblement convulsif soulevait par moments l'une des commissures des lèvres. Calmes, elles exprimaient un superbe mépris.

– Enfin, je vous amène l'oncle Florence, dit ma belle-mère. Il voulait vous connaître ! Nous avons beaucoup et souvent parlé de vous. Mais si vous êtes en plein travail, faites comme si nous n'étions pas là. Roberte nous a dit de monter, nous l'attendrons.

– Oh ! je ne travaille pas, mère. Roberte vous a dit de monter ? Elle est...

– Il s'agit d'un échange possible de votre appartement contre un autre que l'oncle Florence ne peut occuper. J'en ai parlé à Roberte. Je voulais aussi que l'oncle Florence voie combien Roberte vit heureuse avec vous ici.

Grâce à vous, il espérait réintégrer cet appartement qui était le sien il y a très longtemps.

Le vieillard, qui ne m'avait adressé un mot, écoutait, les yeux fermés, et souriait. Accoudé, il réunissait ses mains levées, du bout des doigts qu'il heurtait à mesure que parlait ma belle-mère.

– Échanger cet appartement !... Vous l'avez occupé autrefois, monsieur ? Je ne suis au courant de rien ! Jamais Roberte n'a eu l'intention...

– Elle va venir tout de suite...

– Mais, ma chère mère, Roberte est aujourd'hui à Saint-Gervais avec Jérôme, elle ne sera rentrée que demain !

Ma belle-mère se mit tout de suite en colère :

– Elle arrive, je vous dis !

– Qui arrive ? demandai-je encore une fois. La pauvre folle confond tout, me dis-je. Laissons-la discourir.

– Roberte est allée chercher des pâtisseries pour le thé...

– Des pâtisseries pour le thé ? Il est sept heures et demie. Je sors dîner avec des amis. Roberte n'est pas à Paris. Elle a conduit Jérôme à son aérium. Mais je vais vous donner du porto ou un jus de fruit...

– Oui, c'est une excellente idée de le mettre en aérium ! un enfant si nerveux, c'est tuant pour Roberte. Il n'a pas cessé tout au long du film de m'expliquer cette histoire idiote. Mais comme il parle à son âge, Théodore ! Et comme il rit ! C'est anormal ; et cette insolence ! Autrefois, les parents ne voyaient pas tout le temps leurs enfants...

Bon, bon, allais-je dire, vous étiez au cinéma avec le petit Charles ou avec la petite Madeleine – mais je me retins et je répétai encore une fois, désespérément :

– Jérôme est ce soir dans son aérium à Saint-Gervais. M. Florence vous accompagnait au spectacle ?

Mais le vieillard, les yeux toujours fermés, continuait de sourire en secouant la tête, imperturbablement muet.

– Oh, non ! reprit ma belle-mère, l'oncle Florence déteste le cinéma, il ne supporte pas les enfants, mais il voulait vous voir tous les deux pour cet appartement ; il admire votre Roberte... ce soir...

– Tiens, liens, fis-je, enhardi, m'adressant au vieillard, vous avez eu la patience de lire ?

– Patience de lire ? dit ma belle-mère, tandis que l'oncle Florence haussait les épaules. Lire ? Il admire, il adore Roberte, il la connaît depuis

la fin de la guerre, presque plus longtemps que vous, il l'a connue quand nous étions ensemble à Cannes en 46. Ah ! il la gâte ! Vous savez, la jolie gaine à paillettes, c'est un souvenir de l'oncle Florence...

– Cette gaine pailletée ? Je ne sais rien ! A quelle occasion ?

– Oh, pour une attraction lors d'une vente de charité que nous avons organisée chez moi, à Nice, avec le consul américain. Ah ! Roberte avait un succès auprès des hommes ! Ils ont bissé le numéro furieusement. Elle a dû se montrer près de dix fois...

– Vraiment, je regrette, je n'ai pas eu ce plaisir, moi ; elle ne doit certainement pas l'avoir gardée, cette gaine-là. Mais, est-ce qu'elle ne faisait pas alors partie de l'Armée du Salut ?

– Qu'importe ! Pour une vente de charité, voyons, Théodore ! Mais, du moins, vous l'avez dû voir dans son nouveau tailleur turquoise ?

– Eh bien ?

– Il faut que l'oncle Florence la voie dans ce nouveau tailleur qu'il lui a donné, c'est la moindre des choses !

Et, se penchant vers moi qui croyais rêver, elle ajouta à mi-voix :

– Et vous aussi, Théodore, il faudrait en somme que vous lui disiez votre satisfaction, si vous ne voulez le remercier...

– Moi, lui dire ma satisfaction ? Le remercier ? Qu'est-ce que vous chantez là, mère ?

– Ne soyez donc pas si fier, Théodore ! L'oncle Florence nous avait avancé de l'argent avant que je récupère mes fonds, il a pris cette habitude...

– Depuis quand M. Florence s'occupe-t-il d'habiller ma femme ?

– Il a pris cette habitude vis-à-vis de Roberte, il a continué même après votre mariage. Elle n'ose jamais rien réclamer, je devine ce qu'elle désirerait de trop coûteux, il le sait par moi et n'attend pas pour le lui procurer. Tout ce qu'elle porte d'un peu mieux que convenable, c'est de lui. En somme, elle n'aime recevoir d'aucun autre homme pour ce genre de besoins. J'aime qu'une femme ait ainsi un groupe d'admirateurs ; chacun a sa spécialité pour elle : l'oncle Florence flatte son extérieur, vous, Théodore, lui apportez l'esprit ; mais avec un romancier aussi difficile à comprendre, un philosophe aussi obscur que vous, elle en serait encore à porter aujourd'hui son triste uniforme de salutiste ! Grâce à l'oncle Florence, elle est toujours d'un chic, quand il faut ! Il aime que sa petite Roberte soit présentable. Après la Libération, elle a trouvé tout de suite une

situation importante auprès d'un docteur, un chef de clinique, je crois ; je suis sûre que c'était grâce à lui. L'oncle Florence est tellement influent. Vous aussi devriez en profiter ; vous commencez à être connu, mais pas assez, vous ne devez avoir d'autres soucis que vos livres...

Et, se tournant vers l'infirmier :

– N'est-ce pas votre avis, oncle Florence ?

Autre haussement d'épaules du vieillard, les yeux toujours clos.

– L'oncle Florence peut vous renseigner sur beaucoup de choses. Il sait tout ! Il a beaucoup voyagé comme médecin de la marine, il connaît dix, vingt langues, il a soigné le Maharaja de... L'Agha Khan... Ah ! Enfin, ma chérie, te voilà !

La porte venait de s'ouvrir et laissa paraître la prétendue femme de K.

– Excusez-moi, fit-elle en parlant rapidement, je vous dérange, mais j'ai une communication urgente à vous faire...

– Qu'est-ce que ça signifie ! m'écriai-je, vous êtes tout de même là ?

Le vieillard ouvrit tout grand les yeux et cessa de sourire.

Mais à peine avais-je prononcé ces mots que je crus m'être trompé. La même impression ressentie trois jours auparavant chez les K. ou chez Lipp se reproduisait ici, chez nous. Au premier coup d'œil, c'était elle... et cependant, outre qu'elle portait ce soir-là une robe d'été fort légère et seyante, claire et semée de dessins de fleurs, et qu'elle était coiffée d'une manière insolite pour Roberte, elle avait je ne sais quoi de sombre dans ses yeux gris, à la fois agressif et farouche, un pli plus accusé au coin de ses lèvres arquées, comme ombrées d'un léger duvet, et la régularité de ses traits, la fermeté du menton contribuaient à lui donner une expression dure, même vorace, que variaient étrangement les mouvements invitants de ses bras nus, les gestes de ses mains, froissant, entre ses longs doigts, une paire de gants blancs, dissimulant et exhibant tour à tour ses ongles ; d'où quelque chose d'impersonnellement lascif, de vicieux presque, dont l'allure empruntée m'échappait encore. Une transformation avait eu lieu assez inquiétante pour que je cessasse peu à peu de la reconnaître, à mesure que montait en moi une curiosité à la fois anxieuse et avide.

– Eh bien, chérie, dit ma belle-mère, Théodore ne veut jamais me croire. L'oncle Florence t'attend avec impatience. Mais ne laisse pas entrer Jérôme. Oh, cet enfant est pourri, insupportable. L'oncle Florence est très fatigué. Il faut que tu lui montres le tailleur que tu as choisi, chérie ! Et puis vous parlerez de l'appartement...

La prétendue M^{me} K. leva ses belles mains :

– Sans doute il y a erreur, madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître ! Je viens trouver Théodore L. pour...

– Quel diable de style vous prenez là, Roberte ! dis-je à mon tour, votre mère vient de m'annoncer qu'elle vous a rencontrée tout à l'heure, et moi qui lui jure que vous êtes partie avec Jérôme pour l'aérium !

La prétendue M^{me} K. laissa s'écouler quelques secondes de silence, puis gracieusement :

– C'est en effet de Jérôme que je voulais vous parler. Une amie commune à votre femme et à moi l'a conduit avec un groupe d'enfants à son aérium de Saint-Gervais. Votre femme, empêchée elle-même, me l'avait confié ce matin, que dis-je, elle me l'a enfin rendu... Jérôme est mon fils...

– A quoi bon cette tautologie, Roberte ? l'interrompis-je.

– Tautologie ? demanda ma belle-mère, oncle Florence, vous connaissez ce terme ?

– Ce n'est pas le fils de votre femme, poursuivit la prétendue M^{me} K.

L'oncle Florence lui lança un regard furieux, et de nouveaux tremblements convulsifs agitaient ses lèvres.

– Il est et il n'est pas de vous, il est de moi et n'est pas de moi... insinuai-je.

– Mais de quelle drôle de façon parlez-vous l'un et l'autre à présent ! s'écria ma belle-mère. Quelle femme veux-tu dire, chérie ? Mon Dieu, à force de vivre avec vous, Théodore, elle est devenue incapable de s'exprimer comme tout le monde...

– Ne vous étonnez pas, chère mère, dis-je, elle joue. Nous répétons une pièce de moi depuis le début de l'année. Je pensais de la sorte tendre la perche à la prétendue M^{me} K. Mais celle-ci continua sur le même ton :

– L'enfant est dans les meilleures conditions là-bas, disons les moins mauvaises...

– Et la mère de Jérôme, dans quelles conditions est-elle ? insistai-je.

– Elle n'a rien à craindre, elle pourra s'en tirer, car elle a pour elle la vérité, sinon la justice.

Le vieillard eut un sursaut, au point de lâcher l'une de ses béquilles. Machinalement je me baissai pour la relever, mais il avait mis un pied dessus et ne voulait sans doute pas que j'y touche.

– Je suis décidée à aider la malheureuse, fit la prétendue M^{me} K., pourvu qu'elle tienne contre les menées calomnieuses dont on l'accable...

– Tout cela, tu l’as appris par cœur, ma chérie ? demanda encore une fois ma belle-mère, c’est beaucoup trop fatigant pour Roberte, ce que vous écrivez là, Théodore ! Répète encore une fois, mais parle plus lentement, l’oncle Florence voudrait lui aussi comprendre.

– ... La seule manière de se défendre contre des calomnies, c’est de les subir en silence, continuait la prétendue K.

Et elle se fouettait la paume de la paire de gants clairs qu’elle tenait à la main, lorsque le vieillard, d’un brusque mouvement de son pied, envoya sa béquille, tombée tout à l’heure, glisser violemment dans les jambes de la prétendue K. Elle tressaillit, recula et le regarda avec plus de surprise que d’indignation.

– Infâme créature, dit le vieillard sans remuer, la fixant. Il rompait enfin son silence et cela par une insulte qui, à la mesure de mon énervement, allait mettre de l’ordre dans la conversation.

La prétendue M^{me} K., la main sur la hanche, d’abord le dévisagea d’un air apparemment désinvolte, les ailes du nez cependant palpitantes.

– Que me voulez-vous donc ? dit-elle d’une voix blanche, qui donc êtes-vous ?

– Ta première victime, dit le vieillard.

Et soudain, comme mû par un ressort, il fut debout et, se servant comme d’une canne de son autre béquille, il s’avança tel un spectre sur la prétendue femme de K.

Celle-ci, tremblant comme une feuille de toute sa haute taille, s’appuyait d’une main contre la boiserie, et de l’autre tripotait nerveusement les perles de son collier.

Le vieillard, de sa béquille, se mit à frôler le galbe des belles jambes de la prétendue K., et jusqu’à lui soulever sa robe au-dessus des genoux. Elle-même, laissant choir ses gants, allongeant ses doigts sur le bord de sa robe, reculait d’un pas, dérobant ses mollets, tandis que, du bout de sa béquille, il lui donnait de petites tapes sur les mains.

– Je suis ton maître pour l’éternité ! déclara-t-il sur un ton solennel.

Et comme, le dos encore contre la boiserie, elle cherchait d’une main la poignée de la porte, d’un bond il fut sur elle. La chose, inimaginable l’instant d’avant, s’était produite : le vieillard, avec une promptitude et une vigueur insoupçonnées, d’un seul bras, l’avait ceinturée.

Dans sa robe légère, coincée contre le complet gris perle du haut vieillard, pour une seconde elle sembla presque disparaître en lui. Autant

qu'elle put, elle se ploya en arrière, mais, ce faisant, ne fit que coller son ventre contre le sien. Et comme elle levait la main, il lui saisit les doigts, et les serrant fortement à faire craquer les phalanges, il arracha brutalement son alliance. Elle cria, mais il me sembla qu'elle étouffait son cri dans une sorte de rire. L'alliance était tombée aux pieds de ma belle-mère :

– Oncle Florence, on ne fait pas une chose pareille en visite, dit-elle pendant que je relevais l'anneau. Mais ne laissez donc pas faire cela ! me dit-elle en me poussant du coude.

D'un coup d'œil à l'intérieur de l'anneau, j'avais lu le nom gravé : K. Au même instant, la prétendue M^{me} K., détournant la tête, rougissante, les yeux baissés, repoussant de sa main le menton du vieillard, chuchotait : « Pas ici ! voyons ! » Et, impatientée, de ses doigts elle avait agrippé le nez et les moustaches de l'oncle Florence, lorsque tout céda et que toute la peau de la face du vieillard lui resta dans la main : « Ah ! » fit-elle.

Alors quelque chose comme une chair entièrement, informe apparut : les globes des yeux s'y maintenaient dans des cavernes sans fond et par les orifices, naguère narines et bouche, un sifflement porta ces paroles :

– Reconnais ton seul époux, le premier qui sera aussi le dernier.

Ma belle-mère se détourna avec horreur, mais sa légèreté et ses bonnes manières, peut-être aussi son manque d'imagination firent qu'elle ne perdit point contenance et, surmontant sa brève émotion :

– On aurait pu au moins prendre la peine de nous prévenir ! dit-elle. Dans pareil cas on prévient !

Et elle se leva.

Le vieillard, ou ce qui restait de l'oncle Florence, passant brutalement la main sur la chevelure lustrée de la belle K., la fit crouler sur ses épaules. Elle secouait la tête, les yeux fermés, les lèvres plissées de dégoût, s'agitait en tous sens, les seins bombés sous sa robe froissée, et, levant les coudes, les aisselles de son bustier déjà détrempées sous la transpiration, elle opposait ses paumes, les retirant au moindre contact de la face informe.

– Ce visage que tu as fait brûler par tes petits salopards, tu le subiras ! souffla-t-il.

Et alors, l'empoignant ferme sous les épaules, les pouces collés sur les seins, il appliqua la masse de chair, labourée jadis par les flammes, sur les belles joues de la prétendue K.

Elle se mit à hurler tandis que, les doigts repliés sur les paumes, les ongles étincelants serrés sur les poignets, elle essayait, avec toute la

répulsion de devoir la toucher, de rejeter la grappe de chairs boursouflées qui effleurait le délicat épiderme de ses joues fardées.

– Ah, ça va ! fit-elle en ne se retenant plus de le gifler.

Je restai là, fasciné tant par l'écœurant contact de l'inconcevable oncle Florence et de la prétendue femme de K. que par l'attrait de son beau visage, excédé de honte, rouge de confusion, que même l'horreur semblait épanouir en cet instant impossible : ses beaux yeux gris, plus courroucés qu'affolés, qu'elle roulait avec un rien de coquinerie, ses superbes mains, les doigts tour à tour crispés et redressés, ses longues cuisses que l'osseux genou de l'affreux oncle la forçait d'écarter sous sa robe légère – les moindres détails de cette position humiliante rehaussaient les prestiges de cette fille. Il y avait là bien plus que de la ressemblance avec la « salutiste » absente, mais comme une adhésion décisive à ma représentation, un instantané fulgurant de Roberte – et c'était cela qui, le matin, chez K., m'avait frappé sourdement : cette rouerie silencieuse dont les intermittences m'expliqueraient pour lors les inégalités de nos « répétitions » : réussies, c'était la V. K. qui jouait et qui me trompait en jouant ; ratées, c'était la trop naturelle, la trop modeste salutiste qui ne s'y prêtait que maussade, indifférente aux ressources de son propre corps, ici manifestes.

En un éclair j'avais compris, je le croyais comprendre aisément, parce qu'au-dedans de moi quelque chose s'était déplacé, avait glissé et, à la faveur de ce glissement, m'avait porté à vouloir qu'il en fût ainsi. Il me sembla alors que je touchai du doigt cette réalité partagée et dans ce discernement je me sentis, pour un instant, délivré. Et sans songer à intervenir, je laissai la V. K. se débattre dans l'étreinte du hideux Florence.

– Ce sont là des choses qui me dépassent, Théodore, reprit soudain ma belle-mère cherchant à me tirer de mon hébétude. Ma chérie, tu n'aurais pas dû nous demander de monter chez toi !

Mais comment lui répondre confusément : « Ce n'est pas votre fille, ce n'est pas Roberte, mais la femme d'un certain K., je la connais à peine, l'oncle Florence semble la connaître au contraire fort bien, une fâcheuse coïncidence... », j'eusse été incapable de former seulement ces mots.

En effet, à ce moment, la tenant acculée contre la boiserie d'un panneau et la serrant dans l'étau de ses bras puissants, le vieillard commençait de rouler son crâne sur la gorge de la prétendue femme de K. Elle faillit suffoquer, mais surmontant sa répugnance, de ses souples doigts elle avait saisi par le lobe l'oreille du vieillard et tirait dessus pour l'écarter – en vain.

Dans le même temps, se tournant vers moi, autant que le lui permettait sa posture, elle me lança un regard comme seule le pouvait cette fille sournoise, et d'un geste de son pouce renversé, comme seule le sait faire Roberte – et l'on voyait briller l'ongle de ce pouce à la pulpe voluptueuse et expert en maints larcins – elle m'indiqua la seule chose qui restait à faire.

Pareil signe d'intelligence de sa part m'électrisa littéralement. Presque aussitôt, elle lançait un pied en avant et, de la pointe de son soulier, désignait sur le parquet l'une des béquilles tombées du vieillard. Je me baissai, je la relevai, je la brandis et du manche de cuivre j'en assenai un coup sur le crâne chenu du luxurieux Florence.

En croulant il s'était retourné, et les globes de ses yeux, du fond du néant où ils flottaient, me fixèrent.

Ma belle-mère aurait dû s'évanouir. Elle était seulement fort pâle. L'homme qui l'avait fréquentée durant des années sous le masque de l'oncle Florence n'existait plus pour elle sous cette face innommable. Mais, passant derrière la prétendue K., elle me demanda d'une voix frémissante : « Qui est cette femme ? » et s'en alla sans attendre de réponse.

XIV

... A quoi bon regretter d'avoir cédé à l'illusion de pareils expédients, maintenant que la partie est perdue ?... Le coup de béquille assené sur le crâne du faux mort, la physionomie empruntée de la prétendue M^{me} K., ses gestes provocants, jusque dans les détails les plus sordides d'une scène qui ne progressait dans le temps qu'à mesure qu'y transparaissait de la façon la plus arbitraire une libération tout juste persuasive pour que l'on crût devoir passer d'un geste à l'autre... jusqu'à la plus triviale des solutions : la malle ! Déjà ouverte pour recevoir l'oncle Florence, à défaut d'une trappe, à défaut de sa volatilisation – mais déjà le coup de béquille lui avait donné trop de consistance historique pour qu'il consentît à y rester recroquevillé, sous le couvercle, pour qu'il ne le repoussât comme un diable, pour que ses paroles, qu'il proféra alors, debout, mais les pieds déjà dans la malle, pussent n'être attribuées qu'à une fumeuse image du passé (l'on ouvre la fenêtre et l'on n'en parle plus), un second coup eût été impossible, si lui-même ayant rendu ses *ultima verba* ne se fût de nouveau affaissé... Alors, mais alors la hâte des doigts de la prétendue M^{me} K. à cadenasser la malle...

Un fait, celui-là indubitable : j'étais moi-même au fond de la malle. L'étouffement, l'étouffement de Théodore Lacase, voilà ce que voulait Roberte. En effet, le coup par moi-même assené sur le crâne du faux mort avait épuisé mes forces, avait vidé Théodore Lacase. Je sombrai dans une totale obscurité et d'abord de furtives sensations tactiles et auditives se proposèrent, et enfin de brèves lueurs.

Tantôt se reformait, glissant sur mon visage, la paume satinée de la femme de K., et alors des paroles se susurraient à mon oreille : « Choisis

maintenant entre une compagne criminelle, prête à tout, même à te trahir s'il le fallait, mais pour cela prête à te procurer toutes les délices – et une autre honnête, modeste jusqu'à l'inapparence dans sa ressemblance avec moi, mais inaccessible, mais imperméable à ta pensée, à tes pratiques, que sa froideur et son indifférence à les observer effacent dans cette similitude même... »

Tantôt une autre voix, râlant et brisée, les couvrait : « Embrassez-moi, Théodore, serrez-vous contre moi, nous ferons sauter la serrure ! Vous me devez tout ce qui a rempli votre existence depuis dix ans ! Mort, ma vision cependant vous nourrit. Vous êtes né trop tard, Théodore, vous n'avez de regard que pour un monde disparu : le mien. Ces béquilles, c'est pour vous que je les porte, c'est pour vous que sur elles je me traîne, et vous m'en frappez ! A quoi bon ? Vous n'avez pas la force voulue pour m'abattre ni pour prétendre posséder cette femme, la mienne, et d'autant moins pour la donner ! Vous êtes trop pauvre pour être généreux, Théodore, votre richesse, vous me l'empruntez, vos émotions, c'est moi qui les ai vécues, vos confessions ne sont que le décalque d'une coupable félicité dont vous n'avez pas la capacité... En vain cherchiez-vous dans vos mises en scène, dans vos répétitions dérisoires, à reproduire une splendeur à jamais absente de votre vie en porte à faux.

« Vos lois de l'hospitalité ne sont qu'un plagiat, comme votre mariage avec Roberte en est un. En vain tentez-vous de reconstituer avec votre salutiste le couple que nous formons tous deux Roberte et moi... Vous étiez attiré par la veuve, mais le mariage avec une fausse veuve est nul. Vous ne pouviez épouser la femme d'un mort, quitte à évoquer le mort pour vivre avec elle. En effet, ce n'est qu'avec mes yeux posthumes que vous pouvez assister en tiers à ce qu'elle réserve à autrui. Pour vous passer de mes yeux, de moi qu'elle a fait tuer, il faut qu'elle vous tue à votre tour. Méritez donc d'être tué par elle ! Faites ce que je lui ai fait ! Vous n'oserez ! »

Et soudain tout recommençait à partir du coup de béquille asséné sur son crâne. Mais loin de s'écrouler, il se retournait vers moi, et sans lâcher la femme de K. : « Pas question ! » disait-il en levant l'index pour attirer mon attention sur la suite, et, prenant à revers les poignets de la femme de K., lui appliquant un coup de genou dans les reins au préalable, il la repliait en arrière, elle avait les seins déjà à nu, et l'arc-boutant pour ainsi dire, il lui liait les pieds et les poings, et la laissait se tordre de telle sorte que toutes les coutures de son corsage craquaient – cependant qu'il esquissait une danse

de cosaque autour d'elle. A ce moment ma belle-mère se trompait de porte en voulant fuir, ouvrait le placard du salon et reculait. Félix, le neveu, y était juché sur un escabeau du haut duquel, par la vitre de l'imposte, il avait assisté à la scène. A le voir dans l'état où l'avait plongé la vision de la lutte, ma belle-mère se sauvait enfin. Alors l'oncle Florence, soulevant comme une plume la prétendue M^{me} K. tout arc-boutée et genoux écartés, l'accrochait au lustre. « Félix, amuse-toi maintenant ! » disait l'oncle, et il lui tendait une béquille pour qu'il pût l'agacer à son gré. Félix dégringolait l'escabeau, mais avant qu'il eût seulement levé le nez, M^{me} K. témoignait à sa manière que l'oncle Florence était vraiment seul à faire la pluie et le beau temps...

Puis, dans les ténèbres revenues, il se fit une rumeur de paroles et il me sembla distinguer – mais si loin – dans le coin du salon, Roberte et Merlin au piano, qui, préludant à un quatre-mains, se disputaient. Parfois ils jouaient un morceau d'emblée, parfois le couvercle retombait avec fracas sur le clavier et Merlin, à la place d'une partition, mettait sur le pupitre un manuscrit. Roberte, indignée, bondissait de son siège, tournait en rond dans la pièce, cependant que Merlin proférait contre elle des accusations de plus en plus véhémentes. Roberte, Roberte seule pouvait m'avoir procuré la *Violette* de Théodore, ou le brouillon de ce texte, et toutes les annotations les plus intimes, sur lesquels moi, K., j'avais improvisé... Moi... K. ! Quel était ce Théodore Lacase dont Merlin prenait la défense avec tant de passion ? Théodore qui avait une femme toute semblable à la mienne... « Je ne puis croire que vous ayez eu recours à pareil procédé, Roberte ! disait Merlin. – Il cherche au fond de moi le monstre, il le poursuit dans l'attente d'une scélératesse sans borne. – Il vous adore ! – Non pas, il adore pire que moi-même. – C'est une spoliation ! – Hé ! Les lois de l'hospitalité n'en seraient-elles pas une ? – Mais ces lois ont pris naissance à partir de vous, trop indissolublement liée à l'esprit de Théodore pour ne pas le détruire par cette perfidie ! – Je ne le détruirai point, mais perfide, j'accomplirai son rêve ! – Roberte, vous sortez du terrain d'un jeu dont vous observiez jusqu'alors les règles ! – Il n'y a pas de limites à ce jeu-là, Merlin ! Ne suis-je pas devenue pour Théodore la femme de K. ?... »

... Et de nouveau, de ses longs doigts que je connaissais bien, me prenant par le menton, celle-ci me disait : « Théodore, il est temps de partir, décide-toi, maintenant que nous avons franchi ce cadavre... – Quel rapport entre vous et ceci... – Choisis entre elle et moi ! – Tu es la même ! – Non, je suis

celle que tu vois grâce au mort... Viens, pour la dernière fois ! – La dernière fois ? Tu m'appartiens ! – On ne reprend pas ce que l'on a donné. Comme lui m'avait donnée à ceux qui le tuèrent à mon instigation, K. m'a donnée à toi, à ton insu, quand tu croyais me donner toi-même à tes amis. – Tu m'as battu au jeu, soit ! Re commençons notre vie et ne « répétons » plus ! – Ne répétons plus ? Il est trop tard. Regarde plutôt ! » Et, troussant sa robe, elle dénudait son pubis tatoué de l'image de l'abeille. « Qu'est-ce que cela ? Tu obéis aux mensonges de Guy pour les rendre vraisemblables ? – Je ne suis plus qu'une hôtesse de Longchamp !... »

ÉPILOGUE

Je rouvris les yeux ce matin-là ailleurs que chez moi. Je ne reconnaissais rien, ni la pièce au plafond élevé, ni la haute croisée, ni les murs de la cour qui n'étaient pas ceux de la Cour de Rohan, mais de celle, austère, d'un vieil hôtel Régence. Devant moi, la porte de la pièce était ouverte et l'on voyait une partie de l'appartement, en échappée, jusqu'à la salle à manger. Peu à peu je me rendis compte que j'avais passé la nuit dans la chambre à coucher de Théodore. Comme au jour de leur mariage, auquel je n'avais pourtant pas assisté, les roses, les iris, les lis flamboyaient, les fleurs des champs émaillaient l'appartement à perte de vue. Il y avait une foule de gens qui se pressaient, les personnes qui, de près ou de loin, avaient figuré dans les diverses péripéties de mon conflit avec Lacase : Merlin, Raphaël, Savigny et le docteur Ygdrasil. Mais je cherchais en vain Théodore Lacase. J'étais sur son lit et, assise près de moi, Roberte me souriait. Derrière elle se tenait sa mère, et, causant avec le vieux libraire du passage Choiseul, l'oncle Florence. Seul Théodore Lacase était introuvable. Alors Ygdrasil, se penchant vers moi, me dit :

– K. réveillez-vous ! Ne craignez rien ! C'est moi, Ygdrasil, qui vous parle.

Roberte passait la main sur mon front. Je n'aurais jamais osé croire qu'elle pût me caresser de la sorte, moi, K. l'ennemi mortel de son époux, devant leurs amis.

– K. ! reprit Ygdrasil, reconnaissez enfin que vous êtes là, chez vous !

– Non, je ne suis pas chez moi ! Pourquoi m'avoir transporté ici ? Où donc est Théodore ? Sont-ils partis, lui et Valentine, vivre chez moi ?... à la Cour de Rohan ? M'a-t-elle chassé, déménagé ? Pourquoi n'êtes-vous pas

avec eux, pourquoi vous réunissez-vous tous chez Théodore en son absence ? Est-ce à son insu que vous me recevez, Roberte ?

– Chez nous, mon ami, chez nous, dit la femme de Théodore, chez moi Roberte qui ne souffre aucune interprète de ma propre personne.

J'eus sans doute l'air de m'interroger, car on se taisait et l'on attendait ce que j'allais dire.

– L'avez-vous abandonné, mon accusateur ? Ou bien s'est-il calmé... dans les bras de M^{me} Rodin ?

Et comme le silence persistait :

– Est-ce qu'il vous a quittée, Roberte, votre Théodore ?

Roberte me scrutait, elle avait cessé de sourire.

Alors quelque chose d'impossible se présenta à mon esprit et pour le retenir je voulus d'abord fixer Roberte pour voir si elle devinait ma pensée. Mais au bout d'un instant :

– Est-ce qu'il est... mort ? dis-je enfin.

– Oui, mon ami, fit-elle en hochant la tête gravement, Théodore est mort, après Rodin, nous voici enfin seuls, vous et moi !

– Enfin seuls ! dites-vous, Roberte ! – et je lui avais pris les mains. – N'êtes-vous pas affligée horriblement de sa mort ?

– K., me dit-elle en me frappant le front de son doigt, c'est ici que nous l'avons enseveli... ici, votre Théodore, ici !

– Et vous n'êtes pas plus malheureuse que cela ! Roberte !

– Allons, fit-elle – et, me saisissant la tête, elle me regardait les yeux dans les yeux – songez à vous-même, K. ! et respirez librement !

– ... Respirer librement ! C'est beaucoup dire... sans Théodore ni Rodin, je n'ai plus le courage d'être K., maintenant ! Êtes-vous toujours Roberte, sans Lacase ni Rodin ?

– Plus que jamais ! dit-elle.

– Et vous me garderez ici ?

– Pourvu que vous restiez !

– Hélas, sans Théodore, y a-t-il encore les lois de l'Hospitalité ?...

– Vous serez toujours mon hôte, mon cher K. !

Je me levai. On me conduisit au salon, au milieu des fleurs.

Et par les hautes fenêtres j'aperçus les tours de Saint-Sulpice, couronnées de balustres.

– Vous n'étiez jamais venu chez nous ? me demanda Roberte. Et pourtant, tout cela est à vous désormais.

– Tout cela est loin, fort loin, encore, dis-je – et je laissai tomber ma tête sur son épaule. Les autres faisaient cercle autour de nous.

On murmurait, on chuchotait.

– Il a démissionné, peu après minuit, dit quelqu'un.

– Qui a démissionné ? demandai-je.

– M. a démissionné, l'administration de M. est liquidée.

– Nous voilà de nouveau libres, un peu plus libres, dit Raphaël.

– Qu'allez-vous en faire de la liberté ? demanda Savigny.

– Dommage pour Longchamp, dit U.

– Tout reste à faire, dit Merlin.

– Longchamp demeure, dit Roberte, je vous le garantis ! Presque au même instant une troupe d'enfants envahit l'appartement. Jérôme semblait conduire cette jeune cohue, aux âges divers, et parmi laquelle deux ou trois garçons de treize à quatorze ans et deux ravissantes fillettes.

– Les écoles ont congé pour ce jour heureux ! dit Roberte.

Et en effet, tous ces enfants portaient des cartables sous le bras, bourrés de livres, qu'ils jetèrent avec fracas pêle-mêle sur le parquet, quelques-uns déposèrent des instruments de précision, des microscopes, d'autres des aquariums, les fillettes un écureuil dans sa cage, et tout cela fut vite dissimulé sous les plantes et les fleurs, au milieu des cris. Jérôme demanda à Roberte :

– Mon pigeon blessé s'est-il remis ?

– Chut ! Du calme, mes enfants, commanda Roberte en claquant des mains.

Et elle les fit s'aligner en demi-cercle, face aux adultes. Un silence régna, que l'on sentait débordant de curiosité. Et Roberte commença :

– Jérôme est... – Elle regardait de mon côté mais désignant un portrait de famille – ...de Théodore ! Voyez comme il lui ressemble ! dit-elle en s'adressant à l'oncle Florence, qui contemplait avec intérêt la jeune assemblée. Lucien et Marc sont de U. ! Adrien et Marie-Chantal sont de Raphaël ! – Et ce dernier regardait ses progénitures, les yeux écarquillés. – Sylvain est de H. ! – Et on le chercha qui, caché derrière des azalées, épiait la scène. – Jacques est de Merlin ! – et j'entendis dire celui-là : « Tiens ! Quand donc... » Mais Roberte poursuivait, imperturbable, les lots des gagnants : – Julie est de... Savigny ! – et celui-ci marmonnait : « Quelle impudence ! » quand les portes s'ouvrirent : M. en personne apparut au milieu de nous.

- Ah ! dit la mère de Roberte, le ministre vient te féliciter, ma chérie !
- Il vient se féliciter lui-même de sa chute, dit Roberte.
- Hou ! Hou ! fit-on de toutes parts.
- Galvaudeur !
- Concussionnaire !

M. avait saisi les mains de Roberte, et les baisait d'un air suppliant.

– Pourrez-vous jamais pardonner au dernier des salauds ! Je vous ai fait rendre à César plus qu'il ne lui était dû, et maintenant il tremble...

– Tant mieux, fit Roberte en retirant ses mains.

– Il me chassera si tu n'acceptes d'être remboursée...

– Garde tes deniers et tâche de te faire des amis avec les richesses d'iniquités...

– Comment ? Elle refuse ? dit U.

– C'est dans la bonne tradition du Désert, remarqua Savigny en qui se ranimait le calviniste.

A voir M. dans cette situation humiliante, mon antipathie pour lui allait s'évanouir et déjà il me paraissait simple et humain, lorsqu'il se redressa tout à coup et crut devoir faire cette déclaration :

– Nous reviendrons ! Nous recommencerons ! Les fondations sont jetées !

– Les fondations de quoi donc ? hasarda Merlin.

– On n'arrache pas les institutions du... désir ! poursuivait désespérément M. Et s'adressant à Ygdrasil :

– Vous, docteur, expliquez-leur donc ! Je suis crevé...

Mais Ygdrasil ne le connaissait plus et lui tournait le dos avec des hochements de tête parfaitement équivoques.

– Retourne à tes institutions et laisse-nous le désir, dit Roberte. Mais attends un peu ! Hé oui ! Il y a encore ces deux-là !

Et, appelant les deux grands garçons de treize et quatorze ans :

– Laurent et Pierre sont bien de toi !

– De moi ? fit M. – et, s'épongeant le front, il ne pouvait dissimuler son désarroi, au milieu de l'hilarité générale.

– Allons, ne te frappe pas ! Je les garde ! lui dit Roberte.

Alors se voulant désinvolte, M. conclut avec un sourire de soulagement plutôt que de conviction :

– Au moins nous aurons là du monde qui saura nous prendre en exemple !

– Dieu les en préserve ! lança Savigny.
– Notre barque est à flot ! continuait M.
– Pour un déluge de sang et de larmes ! répliqua Savigny – et il avait repris son sermonneur.

– Déjà se lève le vent de l’oubli qui gonfle nos voiles pour une terre inconnue, toutefois la plus familière, la plus antique des terres, car comme on fait le tour des mers, l’histoire aussi revient à son point de départ...

Et, ce disant, M. m’avait fixé, ce que voyant Ygdrasil me considérait avec inquiétude.

– C’est vous qui êtes le responsable, vous qui avez tout compromis ! dit M. en pointant son doigt sur moi.

Et tout le monde me regardait. On se souvenait de moi, subitement.

– Que disiez-vous ? insistait M.

– Je ne disais rien !

– ... Mais, à l’instant même : « Comme on fait le tour des mers, l’histoire aussi revient à son point de départ... »

– Vous l’avez dit, en effet, me confirma Ygdrasil.

– Je ne l’ai pas dit mais je le pense.

– C’est bien là une phrase de Théodore ! dit tout à coup Savigny.

Au même instant Ygdrasil faisait des gestes de ses bras, lui intimant de se taire, comme autrefois...

– Théodore ? hélas ! dis-je en soupirant.

– C’est vous K. qui avez tout compromis avec votre article ! recommençait M.

Ygdrasil saisit cette occasion pour me rappeler à moi-même :

– Qu’en pensez-vous, K. ? Y êtes-vous pour quelque chose, K. ? Défendez-vous, K. !

– Mais cessez donc d’importuner notre hôte avec pareilles questions ! intervint brusquement Roberte. Notre hôte est ici pour se reposer, il a suffisamment pensé, il n’est pour rien dans vos billevesées, et il a mieux à faire qu’à se défendre ! Voilà pourquoi il est mon hôte !

« Mou hôte » ! Comme ces mots-là dans la bouche de Roberte étaient doux à mon oreille !

Alors, dans le silence revenu, Roberte déclara :

– Avec tous ces enfants, mes amis, chacun de vous m’a donné un témoignage de sa propre façon de me sentir, et de me comprendre ! Et voici que tout ce monde va grandir autour de moi et prolonger le souvenir des

heures fortuites vécues dans la nécessité ! Restons fidèles au fortuit ! Bannissez donc tout souci des charges qu'entraîne ordinairement la paternité ! Mais qu'aucun de vous ne s'avise jamais d'en revendiquer l'exercice ! Qui d'ailleurs d'entre vous s'en soucierait ? La famille que nous formons n'a d'autre origine que l'humeur, le caprice, le hasard, le jeu ! Qu'il n'y règne que des liens d'affinités dans le caprice, l'humeur, le hasard, le jeu !

Cependant les enfants s'étaient regroupés autour de nous, et s'observant les uns les autres, la bouche ouverte :

– Vive la fête des Pères ! s'écrièrent-ils.

Mais les pères répondirent :

– Vivent les lois de l'Hospitalité !

– Tu es une femme merveilleuse, chérie ! dit la belle-mère de Théodore Lacase à Roberte. Et encore une fois tous de reprendre en chœur : « Vive les lois de l'Hospitalité ! »

Mais moi, je me taisais, honteux de toute cette réjouissance en l'absence de Théodore, moi, son hôte indigne.

– Mais quel âge a-t-elle donc elle-même ? entendis-je le vieux libraire du passage Choiseul s'enquérir auprès de Savigny.

– Vous m'en demandez trop ! répondit le Gascon. Ça n'est pas la question, ça n'a pas d'importance à présent, ma cousine était diaconesse à seize ans...

– Quel rapport ?

– Elle n'a pas d'âge du tout ! dit l'oncle Florence.

– Pauvre K., insinua U. – et je compris alors que pas plus qu'il n'avait pris au sérieux Roberte dans le rôle que Théodore lui faisait répéter naguère, il n'accordait de crédit aux paroles qu'elle venait de prononcer – pauvre K. ! Que vient-il faire là-dedans ! Il s'est réveillé trop tard !

– Heureux Théodore ! ajouta Savigny, il est parti avant le règlement de compte. Avouez que ça tourne un peu à la vente de charité dans un patronage ! Ça sent le patronage, terriblement ! N'oubliez pas qu'elle n'a jamais cessé d'être salutiste...

Ces propos se perdirent dans le brouhaha de la gaieté soudaine qui venait d'éclater, à tel point que sans être sûr d'être K., tout de même je pensais que tout allait s'arranger. Chacun avait eu sa part. Chacun y mettrait du sien ! De temps en temps Ygdrasil me jetait un regard d'encouragement, d'ailleurs superflu.

On apporta à boire. Toutefois le moment était trop grave pour qu'on se mît à danser. Le temps dehors s'annonçait splendide. Les enfants se penchaient aux fenêtres et commentaient les agréments de l'énorme car qui les attendait dans la rue. L'oncle Florence allait tout payer encore une fois.

– Et maintenant une bonne surprise ! déclara solennellement la mère de Roberte, et levant sa canne :

– J'ai acheté l'Hôtel de Longchamp ! Pour installer ce petit monde ! Je vous invite à y passer la journée ! Un déjeuner nous attend !

Les enfants applaudirent. Mais Jérôme, qui s'était éloigné un moment, rentra en courant, précédé d'un bruissement d'ailes.

Tous les regards se levèrent au plafond contre lequel se heurtait un pigeon, cherchant une issue, éperdument.

– Voilà qu'il vole de nouveau ! Il peut voler, mon Théodore, criait Jérôme.

Roberte parvint à le rattraper. Elle le logea dans le creux de sa main et, de ses longs doigts, le caressa. Jérôme le recueillit.

– Nous allons le lâcher, mais descendons ! dit-il. Et la troupe des enfants de se précipiter à sa suite. Devant le portail, Jérôme lança son pigeon qui à tire-d'aile traversa le champ des hautes fenêtres ouvertes du salon.

– Adieu, adieu, Théodore ! criaient les enfants.

J'éclatai en sanglots.

– Allons, allons, K. ! fît Roberte en me prenant dans ses bras.

– Oh, pardonnez-moi, ce n'est rien, dis-je confus, c'est de joie, de reconnaissance que je pleure ! Mais je ne puis l'oublier si vite...

– Tout cela, c'est de la part de Théodore ! Il se réjouit avec nous, il est en esprit parmi nous ! dit-elle sur un ton presque taquin.

On me regardait avec compassion, mais une compassion amusée.

Seul Ygdrasil me fixait de nouveau, l'air soucieux.

– Attention ! chuchotait-il à ses voisins. Si ça recommence, tout est fichu. Surtout pas d'apitoiement !

– L'émotion, la fatigue, dit Roberte, il ne faut pas lui en vouloir !

Et d'une passe de ses mains superbes sur mon visage, elle fit disparaître le passé et me ramena au présent tangible : l'immédiat épiderme de sa paume satinée sur mes yeux, sur mes lèvres. J'avais repris corps. J'allais posséder Roberte, l'épouse de « feu » Théodore Lacase, dont j'étais l'hôte. Et après, j'irais le lui dire là où je sais le trouver.

– En route pour Longchamp ! C'était maintenant le cri unanime. Tout le monde parlait à la fois. Roberte était radieuse.

Vraiment, c'était là une journée dont on se souviendrait...

Au sortir d'une période où je fus ramené trois fois de suite au même thème dont résultèrent trois variations, le phénomène de la pensée me revient, tel qu'il s'était produit, avec ses hausses, ses chutes et ses absences, lorsqu'un jour, ayant cherché à relater quelques circonstances de ma vie, il m'arriva d'être bientôt réduit à un signe.

La persistance d'un nom qui en forme le prétexte rend compte à elle seule d'un fond de pensée monotone.

L'expérience initiale qui en était l'objet, avant qu'elle pût se développer de la sorte dans l'expression, devait dépouiller tout ce qui la faisait retentir dans les régions sensibles de mon être et quitter son caractère empirique, les conditions mêmes qui l'avaient rendue possible dans l'existence, et enfin passer dans une dimension, mais la plus réduite, me semble-t-il maintenant, en vertu d'un stratagème singulier qui ne m'est apparu qu'après la troisième variation sur ce thème.

N'écrivant pas, mais demeurant dans un circuit qui se refermait sans cesse à tel point que par moments il n'y avait qu'un cercle immobile, il semblait que la pensée s'annulait dans le signe par lequel elle se désignait.

Comment vivre ? Consentir à développer des idées, à décrire des scènes, à faire parler des personnages, se référant au monde, à ma vie... Mais ce n'étaient là encore que des médiations propres à me donner une apparence intelligible à l'extérieur, que me fournissait la mémoire, requise au discours qui se poursuivait en moi, écrivant. Sitôt que je m'arrêtais d'écrire, la mémoire disparaissant, se reformait l'immobile circuit.

Qu'est-ce qui me l'imposait ? Par quelle sorte de ruse s'exerçait le prestige du signe ?

Vais-je à mon tour ruser en niant le simple effet d'une « image », d'un « contenu d'émotions », isolé dans une physionomie ?

Mais il serait non moins arbitraire de céder à pareil aveu. La représentation n'est du tout cela, il faut un motif quelconque à sa production. Mais il n'y en avait justement aucun qui le justifîât dans la pensée. Le signe demeurerait pour soi toujours le même. Et tout ce que l'écriture traçait ne se pouvait jamais au gré de la persistance du signe. Le dire ne signifiait que mille détours à prendre ; soit une mise à contribution artificieuse de scènes et de propos, une légende, un débat, qui ne devaient rien perdre de l'obstination du signe. L'intérêt du lecteur, pour autant que je pusse en imaginer un seul, ne s'éveillerait qu'au travers de maints compromis, et ceux-ci ne s'établiraient jamais sans quelque ressentiment de ma part.

Soutenir encore aujourd'hui que le signe, se suffisant à lui-même, n'avait rien d'un contenu d'émotions thésaurisées, ne serait admissible que si je n'eusse jamais consenti à des variations sur le même thème. A présent que ces variations existent sous la forme de dialogues et de récits, ce n'est pas impunément qu'elles l'ont acquise. Et l'obscurité qui s'y rencontre, quand elle ne serait qu'une clarté trop forte, lient à tout ce que ces variations ont pu garder de l'état d'une pensée qui ne se voulait prêter en rien à leur point de départ.

Si ténu est l'appui que m'offre ce dernier qu'à peine puis-je m'y replacer pour reconnaître de nouveau l'intensité première avant que la pensée la désignât, l'intensité dont usait le signe à l'égard de ma mémoire, jusqu'à la rendre superflue. Si je reconnaissais dès lors le signe pour un contenu de représentation, je donnerais une idée fausse d'une intensité pareillement usurpatrice. La mémoire enrichit la représentation de contenus toujours insoupçonnés. Mais, pour réduire à lui seul ma pensée, le signe avait totalement pillé et dévasté ma mémoire. De là sa persistance, de là que j'en parle comme d'une intensité première au degré de laquelle se désignait en moi la pensée.

Un nom – Roberte – fut une désignation déjà spécifique de l'intensité première. Qu'une physionomie lui réponde avec toute une succession de gestes, de situations, voilà en quoi consistait sa malice. Mais dans ce nom en tant que signe, ce déroulement ne se produisait pas nécessairement. Il

n'y avait aucune succession de ces gestes qu'il m'est arrivé de décrire à partir de ce nom. La coïncidence de l'intensité et du nom au contact de la physionomie n'est cependant acquise qu'à partir du signe dans lequel se désigne la pensée. En tant que signe, ce nom valait à lui seul un geste, une situation, une parole et tout ceci à la fois, non pas confusément mais intégralement. Si je dis que ce nom valait ceci et cela, je parle ici non pas en remplaçant en lui ce que depuis lors j'ai décrit, mais de divers énoncés auxquels il donnait lieu, qui n'étaient nullement les fragments d'un récit. Un, personnage « historique » est par son nom seul présent avec tous ses actes. Mais le contraire était vrai pour le nom de Roberte, puisqu'elle n'avait aucune « histoire », quand même chaque geste, chaque situation, chaque parole, manifestes dans l'énoncé du signe, fût apparu comme le début ou le terme d'une histoire, mais conditionné par l'oubli de ce qui précède ou de ce qui va suivre. Valant un geste, une situation, ce nom m'apportait celle situation, ce geste de façon subite et discontinue par rapport à moi-même, dépendant de la continuité quotidienne dans ses expressions discursives.

En quoi la désignation serait-elle l'aboutissement d'une chose que je renvoie à la pensée ? Serais-je la « poste restante » de personne ?

Fasciné par le nom de Roberte en tant que signe, alors que j'étais dans le jardin sans plus rien voir de l'ensoleillée verdure autour de moi, n'ayant d'autre vision que la pénombre insituable où se jouait la lueur de sa main dégantée – je me décide à décrire ce qui doit se passer dans cette pénombre, ici illusoire. Je réfère au nom de Roberte ce que je vois et que je ne verrais point à défaut de ce nom.

La pénombre, la lueur de l'épiderme, le gant, autant de désignations non pas de choses existantes ici à ma portée, mais formant un ensemble au gré de l'irréelle pénombre. Tout de même c'est à moi, qui choisis ces termes, qu'appartient la faculté de les fixer. Vais-je encore prétendre que ce n'est pas de la « représentation » et que la pensée s'appartient à elle seule, non comme ma faculté, mais comme une intensité qui m'a trouvé ici, au milieu de la verdure – car, cette intensité, où irait-elle, si je n'étais pas là ? Est-ce de ma présence ici quelle se sert pour réunir ces images (sans rapport avec celles qui m'environnent) ? A qui les destinerait-elle par ces mots ? Dirai-je que ce n'est pas moi qui me désigne ce que j'entends par « pénombre », mais la pensée, hors de moi, qui se regarderait dans les termes « pénombre », « épiderme », « gant », etc. Puis-je la séparer delà sorte de

mon organisation nerveuse (développée par ma fatalité) au même titre que le vouloir dans mon bras, séparable de l'archet du violon ? Et ces désignations naissent-elles de façon analogue aux notes qui retentissent sur les cordes ? Et ainsi la pensée use-t-elle de moi, tandis que je crois user d'une faculté ? Mais alors n'est-ce pas une intensité qui me traverse et qui fait vibrer quelque chose que je traduis de façon tout à fait arbitraire par les termes « pénombre », « lueur d'épiderme », « gant »... quand je ne serais moi-même qu'intensité pure qu'attendait la pensée de personne pour se désigner par ces termes ?

Si la pensée n'avait pas un point de départ humain, elle chercherait à s'épuiser dans ses propres produits (signes), mais ne les trouverait ailleurs que dans nos dispositions propres, dans nos impossibilités de vivre et de penser à la fois ce que nous vivons, nos chutes et nos hausses, et elle nous apparaîtrait alors même que nous échouons, et disparaîtrait dès que nous obtenons quelque chose d'efficace.

Mais tout ceci ne serait encore que pure affabulation : à m'exclure de la pensée, je ne me suis exclu que de moi-même par ce qui me reste de pensée. Grâce à ce reste, comme à partir d'un étroit tremplin, je saute dans le vide. Voire ! retombais-je en moi-même ? Juste au moment que je sautai – comment restais-je suspendu dessus le vide sans fonds – brusquement une main m'a retenu par les cheveux... (cf. Baron de Crac).

La pensée en tant que nôtre semble chercher sa nécessité, et l'identité du sujet pensant ne dure et ne connaît sa durée qu'en se définissant comme destin. Ce n'est qu'en tant que destin de quelqu'un que la pensée se définit comme mémoire et comme oubli, comme attention ou comme distraction. La perplexité n'est jamais la pensée, mais l'état de qui pense ne pouvoir déterminer son objet.

Une perplexité, préalable à l'acte de penser quelque chose, pousse à l'appropriation de la pensée par qui n'est que perplexe. C'est en vertu de la pensée appropriée qu'il se désigne comme perplexe pour dire qu'il ne lui sert de rien de penser. Il peut le dire, et toutefois, à penser qu'il peut dire qu'il pense pour rien, il se trouve dans un rapport bizarre avec la pensée. Il est cohérent à se le dire, mais rend-il compte de la cohérence de la pensée avec elle-même ou bien cette cohérence est-ce précisément qu'il ne pense rien ? Ne serait-ce pas alors qu'une pensée cohérente l'exclut ?

Mais si tel est le cas, la certitude l'exclut autant : penser quelque chose de certain et dire qu'on en est certain, et certain de penser quelque chose

de certain – tout cela revient également à une désignation cohérente, à une cohérence de la pensée avec elle-même, mais ce n'est pas non plus de cette cohérence que l'on rend compte. Si quelqu'un peut dire ou bien qu'il pense pour rien, ou bien qu'il est certain de penser quelque chose de certain, c'est que la pensée désigne en lui un signe par lequel s'épuise l'appropriation de la pensée.

... Est-ce à dire que le sujet pensant perdrait son identité à partir d'une pensée cohérente qui l'exclurait d'elle-même ? Le verbe établit la durée du sujet pensant par la fiction du pronom personnel comme la permanence d'une source ou d'un foyer du jugement, pour que ce soit toujours à un point parmi d'autres que la pensée en tant que telle revienne. Y revient-elle toujours ? Je puis à chaque mot me demander si c'est moi qui pense ou si d'autres pensent en moi, pour moi ou me pensent, ou encore pensent avant que je pense réellement moi-même ce qu'ils pensent. Et ce sont à chaque fois des cas variables de propriété, d'appropriation ou d'expropriation de la pensée de personne. Ses fluctuations font que la pensée nous abandonne et nous reprend tour à tour sans que nous sachions au juste si nous sommes encore là dans l'intervalle, c'est-à-dire, lorsqu'elle nous reprend et que nous croyons enchaîner, si c'est bien le même qu'elle avait abandonné et consent à reprendre. Parfois nous pourrions bien penser à la place des autres pour la simple raison que, la pensée se poursuivant dans les autres, nous nous raccrochons à une chaîne dont nous ne tenons plus le bout, tenu précédemment. De cette perplexité, rien ne nous préserve sinon les mots dont nous avons pris l'habitude, sinon les signes qui se sont imposés à nous à partir de notre désignation propre, soit nous-même.

Toute identité ne repose que sur le savoir d'un pensant en dehors de nous-même – si tant est qu'il y ait un dehors et un dedans – un pensant qui consente du dehors à nous penser en tant que tel. Si c'est Dieu au-dedans comme au-dehors, au sens de la cohérence absolue, notre identité est pure grâce ; si c'est le monde ambiant, où tout commence et finit par la désignation, notre identité n'est que pure plaisanterie grammaticale.

Imaginons seulement que toutes choses se poursuivent en nous, autour de nous, sans désignation aucune, soit que nous refusions les signes admis selon le code quotidien, soit que la désignation même nous paraisse subitement indifférente ou que l'absence de désignation nous laisse dans l'indifférence et de ce fait dans un état indifférencié. Ici nous ne savons plus si la pensée venant à se penser elle-même ne désigne plus rien. L'instant

d'après, quelque chose au-dehors nous sollicite ou quelqu'un nous interpelle, et tout notre système de désignations entre en action. Le dehors, cependant, sur lequel nous n'aurions autrement pas de prise, la présence soudaine de quelqu'un nous contraignent à parler ou à réagir de façon à coïncider avec ce que nous dirions si nous n'agissions pas, et même si en agissant ou en parlant nous ne pensions à rien. Quoi que nous fassions, nous avons obéi au code de signes quotidien, mais n'est-ce pas pour nous en débarrasser aussi vite ? Le code de signes quotidien ne compte pas autrement que pour nous rappeler à notre propre désignation qui veut qu'à l'instar de l'autre nous fassions comme si nous étions le même. Ce que nous venons de vivre vient de passer sans réflexion aucune, en vertu du code quotidien, mais, sitôt après, peut-être récapitulons-nous, peut-être pensons-nous à autre chose sans désignation aucune. Or, nous ne pouvons plus nous passer des signes dont nous venons d'user avec indifférence, et même pour nous l'avouer nous avons besoin encore une fois de ces mêmes signes. Mais comment peuvent-ils seulement nous revenir, ces signes de l'avoir et de l'être ? Sans doute par une intensité qui d'abord se désigne elle-même, avant d'être désignante. N'est-il pas étrange que l'intensité puisse se désigner elle-même comme pensée ? Serait-ce là encore le jeu des signes quotidiens qui nous abuse ? Quand pareils signes n'apparaissent jamais qu'au gré d'un afflux d'intensité ? Qu'est-ce que l'indifférence où m'a laissé leur usage dans telle ou telle circonstance ? Pour que cette indifférence, qui n'était autre chose qu'une absence d'intensité, devienne à son tour objet d'une désignation, n'a-t-il pas fallu un nouvel afflux ? Afflux d'une puissance face à son propre reflux ! Et si je parle d'une absence d'intensité, puis-je encore distinguer l'intensité désignante de l'intensité pure et simple ?

Dans l'usage des signes quotidiens, la désignation de moi-même suppose toujours l'intensité la plus forte : moi-même (je) constitue le signe de la pensée en tant que mienne, à partir duquel toutes les autres désignations assurent la cohérence de moi avec moi-même, et de moi-même avec le monde. Mais que devient ma cohérence à partir d'un degré d'intensité où la pensée, cessant de me reprendre dans la désignation de moi-même, invente un signe par quoi elle désignerait sa cohérence avec elle-même ? Si ce n'est plus ma propre pensée, ce signe n'est-il pas mon exclusion de toute cohérence possible ? Si c'est encore la mienne, comment concevoir qu'elle se désigne comme absence d'intensité au plus haut degré de celle-ci ?

Quelque chose arrive à ma pensée pour quelle se regarde comme morte en tant que mienne dans ce signe : soit une cohérence si étroite avec lui que l'invention du signe marque la puissance zéro de la pensée.

Mais rien ne sert ici de distinguer l'intensité désignante de l'intensité désignée pour retrouver ma cohérence entre moi et le monde. Un même circuit me ramène au code des signes quotidiens et m'en fait sortir à nouveau, à la merci du signe, dès que je cherche à m'expliquer l'événement qu'il représente.

Rien n'arrivant à la pensée, pendant que maintes choses arrivent au monde, elle ne connaissait d'autre intensité que moi et, partout ailleurs, que des variétés d'intensité plus ou moins fortes, plus ou moins faibles, au gré des signes quotidiens. Mais, tandis que seuls ces mêmes signes lui permettaient de se définir en tant que mienne par rapport à ces fluctuations, la désignation de moi-même, à laquelle elle revenait toujours, dissimulait sa propre incohérence. Quand soudain quelque chose lui arrive valant pour tout ce qui peut jamais arriver à la pensée, mais vide les signes quotidiens de toute l'intensité qu'elle mettait à se désigner comme mienne : soit à son plus haut degré d'intensité un signe dans lequel, unique, la pensée connaît sa plus parfaite cohérence. Mais que veut dire quelle l'ait seulement trouvé à un moment que j'ignore ? N'existait-il pas depuis toujours pour quelle fût la pensée ?... Plus je fixe cette cohérence, plus la pensée se regarde comme morte en tant que mienne dans ce signe, tandis qu'une pure intensité revient sur elle-même sans commencement ni fin... Ce signe unique dénonce l'incohérence absolue où je suis tombé par rapport au monde, où je l'étais depuis toujours, me désignant comme moi-même. Voici que j'ai cessé d'être nécessaire à la pensée quand je la croyais nécessaire à moi pour demeurer cohérent avec le monde ; mais à force de le vouloir moi-même, je suis devenu le signe par quoi ma pensée se désignait comme l'absence d'intensité de toutes choses.

Est-ce à dire que le signe unique répondrait à la discontinuité absolue du monde avec moi-même ? Pareil signe en serait-il un de continuité ? Mais il n'y a plus aucun sens à le dire, puisque le signe inventé par la pensée à son intensité la plus forte n'a rien eu qui le précédât dans la pensée ni rien qui le suivît ! Et dire qu'il serait une solution de continuité n'est vrai que selon le code des signes quotidiens ! Or, à partir du signe unique, les désignations de moi et du monde apparaissent comme parfaitement arbitraires.

Mais serait-ce par hasard pour échapper à l'arbitraire que la pensée se désigne par tel signe unique ? N'est-il pas arbitraire au plus haut point ? Bien de plus arbitraire qu'une désignation, et donc aussi ce signe unique ! Comment la pensée trouverait-elle sa plus parfaite cohérence dans le plus arbitraire de tous les signes – le signe unique ? La pensée va-t-elle encore soutenir cela ? Certes non, pas plus que moi-même ; n'avais-je pas cessé d'être nécessaire à la pensée ? A son tour la pensée cesse d'être nécessaire au signe unique dans sa plus étroite cohérence avec lui. A son plus haut degré d'intensité, c'est dans sa plus étroite cohérence avec un signe unique qu'elle révèle ce qu'elle avait en soi de plus arbitraire...

Le nom de Roberte en tant que signe unique était-il vécu par moi dans sa persistance ?

Mais la pensée se maintient hors de la vie par ce signe ! se maintient nulle part, sinon dans les énoncés du signe, auxquels le signe donne lieu. Et ce lieu n'était pas pour moi habitable comme l'était la mémoire de choses vécues.

Encore la mémoire n'est-elle jamais autre chose que le résidu des désignations quotidiennes de tout ce que nous vivons, tandis que la pensée n'est qu'impatience à l'égard du vécu dont l'oubli permet la cohérence de la pensée avec elle-même. D'où l'avarice de la pensée, d'où sa répugnance pour énoncer les circonstances les plus diverses de l'expérience vécue.

Mais comme tout ceci me paraissait encore contradictoire, puisque de toute évidence la contrainte que me faisait subir le signe (en tant que le nom de Roberte) formait alors ma seule expérience, ma seule façon de vivre, je me disais en moi-même que le vécu excluait toute invention d'un signe, en raison même de la discontinuité de la vie. Quand nous parlons d'une expérience vécue, ce n'est jamais que de notre pensée que nous parlons, donc d'un degré d'intensité relatif quelle désigne, rien que d'un signe, soit d'un événement non de la vie mais d'elle-même. Et alors s'ouvrait à moi une perspective embarrassante, quoiqu'elle ne causât aucun embarras à la pensée : de nous aux choses vécues, il n'y avait que disproportion ; entre notre réceptivité et tout ce qui se donne à elle au risque de la submerger, aucune commune mesure. Mais devant ces données incommensurables nous réagissions toujours de la même manière, sans doute les lois de l'impulsion et de la répulsion y étaient-elles pour quelque chose. Ce n'était donc que par rapport aux autres que nous établissions des diversités de comportement dans la manière de réagir, mais nous n'avions

pour nous faire comprendre que les mêmes signes – ceux du code quotidien. Ainsi, notre expérience vécue demeurerait limitée tant par ces constantes du réagir que par ces signes. Était-ce un bien ou un mal qu’aucun dé nous ne pût jamais vivre ni éprouver tout ce qui arrive au monde, sinon par une seule chose qui l’affecte plus que d’autres, en vertu d’une intensité – il ne s’agissait que de cela – proprement la sienne ? Mais en chacun l’intensité connaît des destinées particulières, et la plus grande illusion revenait à croire que, par ces désignations, ces destinées pussent jamais se rejoindre, bien loin qu’elles pussent s’assimiler. Chacun n’entendant jamais au sujet de toutes choses qu’une seule, suivant son intensité propre, les mêmes signes ne servant qu’à ce qui reste le plus commun dans l’évidence, il en résultait une chute dans le désordre de la pensée, à partir de cet illusoire échange auquel nos désignations quotidiennes nous avaient habitués.

La discontinuité du monde vécu (que nos signes rangent dans une continuité pour en faire notre cohérence quotidienne) procéderait donc de la simultanéité des événements comme de l’expérience simultanée des autres sujets : à tout prendre, une pluralité d’intensités qui s’ignorent mais qui, dans cette irréductible ignorance, se traversent mutuellement, chacun disposant de manière abusive selon son intensité propre du même système de signes proposé à tous.

Et, en effet, à quoi le monde ressemblerait-il, s’il se pouvait inventer chaque jour de nouveaux signes pour exprimer fidèlement la nouveauté de chaque jour ? Ne serait-il pas encore une fois discontinu, sous prétexte de faire coïncider en nous la pensée avec le monde que nous croyons vivre ! Or, cette coïncidence ne rendrait pas compte non plus de ce que nous vivons, mais de la pensée dans sa cohérence non pas avec le vécu, mais avec les signes nouvellement inventés. Supposition absurde qui n’en dénote pas moins l’incohérence au fond de, toute désignation du vécu. Pour nous-mêmes, réinventer des signes coïncidant avec la nouveauté de chaque jour témoignerait de notre propre discontinuité. Seraient-ils valables encore dès que nous passerions à une nouvelle expérience ? Mais nous ne songerions pas même à les comparer, puisque nous-mêmes à chaque désignation nouvelle nous changerions à partir de ce que nous éprouverions d’inédit dans le monde et donc à l’égard d’autrui. Toutefois, à l’égard de la pensée nous nous retrouverions toujours cohérent dans un nouveau signe, comme s’il n’y eût jamais eu de signes antérieurs, quand même nous offririons l’exemple du discontinu absolu selon les signes quotidiens. Et pourtant la

cohérence avec le monde, qu'assurent ces signes par leur constant retour, reste des plus précaires au gré des fluctuations d'intensité dont la pensée, en tant que nôtre, se ressent comme à l'image de la discontinuité universelle.

Au demeurant, l'intensité de la pensée et le discontinu sont fonction l'une de l'autre, puisque notre vie même se passe de la cohérence de toutes désignations et que la pensée vient suspendre dans un signe ce qu'il nous semble vivre ou avoir vécu.

Ainsi penser et tout de même vivre en dépit de la pensée témoignerait de l'extraordinaire confiance que nous mettons dans un système de signes des plus restreints nécessairement pour ne pas succomber au désordre vécu – quitte à entretenir en nous-mêmes l'incohérence, faute de pouvoir soutenir celle du monde à partir d'une pensée cohérente dans un signe unique.

Dès lors, penser, rechercher la cohérence au sein du désordre vécu, ne revient-il pas à osciller, à glisser, à basculer entre les signes et le vécu, selon une plus ou moins grande, plus ou moins faible intensité de la désignation qui finalement met le signe hors de la vie et rejette la vie dans l'incohérence ?

Et qu'est-ce donc qui se passe en nous dès que nous acceptons l'incohérence entre nous et le monde ? Où se situe le point décisif où nous nous arrêtons de vivre pour effectuer telle ou telle désignation ? A partir de quel moment, je ne dis pas le besoin d'une cohérence intérieure, mais l'incohérence au-dedans de nous, devenue insupportable, l'emporte-t-elle sur toute désignation du système quotidien ? L'intensité que la pensée désigne par un signe unique serait-elle due à ce sentiment insupportable ? Ou bien ne serait-ce pas le comportement de la même puissance à l'égard d'elle-même ? L'incohérence insupportable ne serait là encore qu'une désignation de la pensée par rapport à une absence de signe, la simple impossibilité de se constituer dans un signe unique ? Où se préparerait ailleurs sinon ici la désignation pour que la pensée en vienne à sa propre dimension ?

Ce qui arrive dans le monde n'arrive à personne, mais quelque chose arrive à quelqu'un, valant pour tout ce qui arrive dans le monde. Et quand même ce quelque chose se désignerait dans le monde comme une futilité, dès que cette chose futile vient à la pensée à son plus haut degré d'intensité, quoi qu'il arrive désormais, la pensée ne le désignera plus autrement que par cette chose, futile dans le monde.

« Chacun n'entend jamais qu'une seule chose, me répétais-je à satiété, dût-il parler d'autre chose ! »

Mais la cohérence de la pensée la rend insatiable.

Ou bien il demeure à ce degré d'intensité que la pensée lui désigne, ou bien elle ne lui désigne rien.

Dans l'usage des signes quotidiens, pareil signe unique reste toujours sous-entendu. Celui qui le subit, il ne se désigne plus rien à lui-même qui ne soit désigné déjà par cette chose unique, valant pour tout ce qui arrive au monde, en dépit des désignations du code quotidien dont il abuse envers son interlocuteur, ce dernier dût-il être son semblable.

S'ils ne parlaient chacun que par leur signe unique, il apparaîtrait que seule la cohérence de la pensée dans le signe unique donne lieu à pareil dialogue de sourds. Comment ? Pour autant que l'un et l'autre ne parleraient chacun que de sa propre cohérence, que de sa propre pensée, que de son propre signe, unique pour chacun : et certes, chacun est cohérent à ce degré de la pensée, mais cesse de l'être sitôt que, sous la contrainte du signe, sous la contrainte de la cohérence de la pensée qui n'appartient qu'à la pensée elle-même, quand c'est la contrainte qu'ils subissent et qu'ils croient désigner de la sorte sans le faire jamais, chacun ne voit dans l'autre que l'incohérence du monde et retombe par rapport au monde dans sa propre incohérence que tous deux établissent dans l'impossibilité de s'entendre sur le signe unique, soit d'étendre l'un à l'autre la même contrainte.

L'intensité au degré de laquelle la pensée serait parvenue en chacun pour se désigner par un signe unique ne saurait se vérifier elle-même dans autrui par ce même signe, tant que celui-ci désigne pour l'un par rapport à l'autre une absence d'intensité, soit une absence de contrainte – donc une réciprocité d'étrangeté absolue ou d'absence absolue de pareil signe.

La cohérence de la pensée avec elle-même dans un signe unique ne s'éprouve que sous l'espèce de contrainte telle que je l'éprouvais à partir du nom de Roberte –

pour que je fusse incapable de me soustraire à sa persistance et que la pensée désignât son intensité la plus forte par ce signe et y trouvât sa cohérence,

au point de vider tout le système des désignations quotidiennes à partir de ma désignation propre en tant que moi-même ;

là encore mienne, la pensée me désignait en effet comme absence d'intensité, là donc autant de signes sans nulle contrainte, n'arrivant jamais à bout d'une incohérence entre le monde et moi, entre moi et moi-même ;

mais à partir de ce signe unique – si j'eusse voulu un instant me croire pensant moi-même ce signe,

sur-le-champ se fût rétabli le système quotidien ne vérifiant que l'incohérence de ma pensée dans ce signe,

mais au degré d'intensité qu'elle avait atteint, la pensée m'avait quitté pour ne retrouver sa cohérence que dans ce signe, substitué à toute autre désignation n'aboutissant qu'au monde et qu'à moi-même ;

et pour lors, elle était dans ce nom de Roberte comme la pensée de personne d'autant plus cohérente qu'elle n'était plus la mienne –

l'unique chose qui fût arrivée, valant pour toutes choses qui pussent jamais arriver au monde.

Si je cherche maintenant à transcrire l'un quelconque des énoncés découlant de ce nom de Roberte (en tant que signe unique), gestes, situations, paroles – sans rien qui précède ni qui suive –,

je ne trouve qu'une désignation quotidienne aussi futile que la main gantée de Roberte comme figurant le plus promptement l'unicité de ce signe en lequel la pensée trouvait sa cohérence,

soit que le gant fût avec la main de Roberte comme la cohérence même de la pensée avec le signe,

soit que le geste de se déganter et de laisser paraître l'épiderme de sa main fût simple retour de la pensée à sa pure intensité,

soit que le geste d'autrui de la déganter ne fût qu'un analogue de la pensée de personne dans sa cohérence avec le signe en tant que le nom de Roberte,

et que l'apparition de l'épiderme de sa paume figurât l'incohérence de moi-même, par ce gant arraché,

soit, ce gant, un signe d'absence d'intensité par rapport à l'apparition de l'épiderme de sa main, comme retour à l'intensité pure.

Se pouvait-il qu'un signe unique pût désigner tout ce qui arrive – en dehors de moi – comme la seule chose qu'il importât de connaître – ainsi que le promettait sourdement le nom de Roberte ?

Était-ce donc cette sorte d'événement auquel je n'avais point de part qu'à un degré d'intensité la pensée désignait par ce signe comme sa parfaite cohérence ? Cette sorte d'événement tel qu'il se manifestait dans les énoncés du signe sans commencement ni fin – donc discontinus quant à ma propre continuité quotidienne, mais cohérente au point de me révéler le discontinu de mes jours.

Soumis à pareille contrainte, je fus longtemps à lui chercher un équivalent, et ne la supportant pas jusqu'à devenir fou en me taisant, comme l'eût exigé la cohérence de la pensée, c'est en l'étant devenu déjà que l'équivalent me vint.

Quelle était la fonction de l'équivalent recherché à l'égard de la pensée se désignant par ce signe ? Équivalant à la pensée de personne, le signe unique en assurait la parfaite cohérence et je ne la soutenais pas ! Pour qui alors trouver l'ombre de cet équivalent sinon pour le monde à l'égard duquel la pensée en tant que mienne n'était qu'incohérence ? Ma pensée ? Déjà morte dans le signe pour que je voulusse m'en souvenir dans le monde comme d'un événement pour moi révolu et jamais arrivé dans le monde...

Mais le signe ne désignait-il pas tout ce qui arrive dans le monde par un seul événement dont il était le signe ? A quoi bon rendre compte au monde du degré d'intensité par lequel se désignait la pensée de personne, dès lors que rien n'arriverait plus dans le monde qui ne me fût arrivé déjà dans ce signe ?

Qui ne me fût arrivé !... En inventant ce signe, la pensée m'éviterait-elle l'aliénation de moi-même, sans mémoire aucune ? Pour qui donc le signe, sinon pour moi ? N'étions-nous point l'un pour l'autre ?

Ou bien le signe, pour lui-même, m'empêcherait-il d'être encore moi ?

L'équivalent à trouver me ferait donc rester moi-même laissant le signe pour lui-même ?

L'équivalent suppose pareille autonomie du signe, s'il équivaut à quelque chose : ma possible folie, éludée.

Or, la folie, c'est la perte du monde et de soi-même, au titre d'une connaissance sans commencement ni fin.

L'intensité même de la pensée s'exprime par cette alternative de la folie acceptée ou éludée : ou bien perdre le signe, le laissant pour lui-même, sachant qu'il existe ignoré du monde, et donc m'aliéner le signe qui pour soi n'a rien de fou ; ou bien subir l'intensité du signe, quitte à perdre le monde, pour connaître sans commencement ni fin.

Ce dilemme, je le dénonçai. Et n'ayant voulu renoncer ni au signe, ni au monde, je fus désormais justiciable de l'un et de l'autre, et j'eus à la fois contre moi et le signe et le monde. Et ma connaissance désormais eut un commencement et une fin...

Le signe, valant un geste, une situation, une parole, donne lieu à des énoncés (sans nul équivalent dans les désignations quotidiennes qui ne soient choses triviales ou futiles).

Ainsi le signe projette son ombre sur la réalité quotidienne du monde. De là qu'il supprime la mémoire qui donne lieu au monde.

Et je devins obscur à noter les énoncés auxquels le signe donnait lieu en toute clarté, car je les intégrais à la réalité quotidienne, comme une description, non pas de la réalité, mais du lieu donné à ces énoncés par le signe.

Et je les rédigeais comme autant de faits, décrivant l'ombre sur la réalité, le vide dans ma mémoire, l'oubli de ce qui précède et de ce qui va suivre l'événement, qui caractérise les gestes, les situations, les paroles que valait pour moi le signe.

Mais n'ai-je pas dit que sa malice consistait à répondre, en tant que nom, à une physionomie extérieure à ce signe ?

Et, en effet, il semblait que l'ombre projetée par le signe sur la réalité du monde recouvrît si parfaitement la physionomie, extérieure au signe, quelle le dissimulât sous ce nom.

Or, s'il y avait au degré d'intensité que la pensée désignait par ce nom une coïncidence entre la physionomie et le signe qui en marquait le lieu dans la pensée, cohérente jusqu'à devenir obscure si jamais elle se fût seulement interrogée sur pareille coïncidence –

ce n'était jamais que celle-ci, implicite au signe, que j'eusse dû respecter dans ma description, la laissant dans l'ombre que je décrivais, portée par le signe sur la réalité, sans rien perdre de l'intensité que la pensée désignait par ce signe...

Mais ne pouvoir me borner à la simple coïncidence du nom avec cette physionomie, mais rechercher un équivalent à cette coïncidence, sous la contrainte que ce signe exerçait sur moi, mais rechercher cette sorte d'équivalent tant à l'élusion de ma folie qu'à la contrainte... Mais ne savoir m'en tenir à l'ombre du signe...

Dès que je me mis à décrire cette physionomie même dans la notation des énoncés découlant, hors du temps, de ce nom de Roberte, et que, dans

ces faits discontinus, elle figura, non plus par la seule coïncidence du nom, mais comme physionomie, jusqu'alors extérieure à ce signe qui l'avait recouverte de son ombre,

la description de l'ombre même revint à établir les contours de la physionomie comme sa participation à la réalité extérieure,

et cette physionomie sortit comme d'elle-même de l'ombre portée sur la réalité par le signe ;

d'où une interférence entre le signe et la physionomie,

soit une inversion de la fonction du signe en tant que nom, remplie jusqu'alors par la pensée à son plus haut degré d'intensité, mais pour lors vacante tant que la physionomie ne la remplirait elle-même, sous ce nom,

une inversion de la fonction du nom en tant que signe, quand le vocable Roberte ne répondait que de la propriété d'une physionomie ;

la physionomie valant désormais pour le signe, appelée (par son nom) à vérifier elle-même les énoncés (gestes, situations, paroles), soit les qualités que le signe assignait à son nom ;

quand le nom lui garantissait la propriété de ces mêmes qualités à l'ombre du signe,

le signe ne valant plus que pour celui d'une expropriation de la physionomie tant quelle participait à la réalité extérieure,

soit pour une divulgation des qualités que le signe assignait au nom de Roberte.

En sorte que si elle eût jamais rempli la fonction primitive de la pensée se désignant par ce signe,

à revendiquer pour elle ce nom comme sa propriété, la physionomie eût avoué sa coïncidence avec le signe ; n'appartenant à elle-même, par ce nom, que pour donner du même coup plus de force à son expropriation dans le monde par le signe qu'elle était elle-même devenue...

Donc : ne pouvant revendiquer le nom garant de sa propriété, fous peine de coïncider avec le signe qui l'expropriait –

ni désavouer les qualités assignées à son nom par le signe, sous peine de perdre la propriété de sa physionomie, garantie par le nom –

le silence quelle opposa au dilemme se pouvait interpréter comme un aveu tacite ou une dénégation, dès que je faisais mine d'étendre à l'extérieur la contrainte que le signe avait exercée sur moi par son prestige.

La divulgation d'un signe, invérifiable en soi, tient toujours du délire, quand même cette divulgation témoignerait de la contrainte que le signe

exerce sur celui qui le divulgue, et qui de la sorte croirait échapper au délire.

Mais tout le contraire se passe : bien loin que la contrainte du signe se relâche, sa divulgation faite reste encore entachée d'une apparence d'imposture dont l'idée hante désormais celui qui a divulgué le signe, tant que le signe n'est pas vérifié à l'extérieur.

Comment et par qui le serait-il jamais – maintenant que celui qui t'a divulgué a du même coup fait dévier la désignation de la pensée – et par qui donc le signe (en tant que nom de Roberte) serait-il vérifié à l'extérieur sinon par la physionomie qui revendiquait ce nom comme sa propriété mais devenait par là même ce signe ? Comment le vérifierait-elle ?

Perpétrer sa divulgation par ce signe qui l'exproprie d'elle-même, n'était-ce pas aussi préparer cette physionomie à l'imposture ? Dès lors qu'il est signe de son expropriation, comment ce nom de Roberte la tiendrait-il encore pour égale à elle-même sous cette physionomie ?

Le signe quelle était devenue donnait au nom de Roberte une fonction dévoilante.

Mais le silence, que la physionomie opposait à ce nom, quoiqu'il la voilât derechef à l'instar de l'ombre du signe, révélait de sa part une complicité avec le monde extérieur : en effet par quoi ce silence eût-il pu seulement s'interpréter comme aveu ou comme dénégation sinon par le truchement du code des signes quotidiens ?

De la sorte elle devint l'objet de l'appréciation du dehors selon ce code, comme si le dehors pût jamais éprouver la vertu contraignante d'un signe unique.

L'intensité au degré de laquelle la pensée se désignait en moi par ce signe dépendit désormais tout entière de cette appréciation ; et comme celle-ci venait de l'extérieur où l'imposture a plus de prix que n'en a la contrainte, fût-ce d'un signe unique, l'appréciation du dehors se confondit dans le silence de cette physionomie, décrite et divulguée, tandis que je restais seul à subir la contrainte du signe.

Mais qu'avais-je besoin de son aveu ? Aurait-il confirmé à l'extérieur la contrainte que me faisait subir le signe, aurait-il étendu cette contrainte à l'extérieur, aurais-je de la sorte trouvé l'équivalent à ma folie éludée ?

A quoi revenait le silence de cette physionomie opposé à son nom en tant que signe ? Le signe devait-il être tenu pour un portrait ? N'était-il pas le modèle, puisqu'elle était devenue ce signe ? A quoi donc visait son

silence ? A se comporter non plus comme le modèle, mais comme le portrait même. Car, subissant à son tour la contrainte de sa propre physionomie devenue le signe qui l'expropriait, elle récupérait dans le silence du portrait la propriété de sa physionomie – quitte à taire les énoncés du signe : gestes, situations, paroles – soit les actes par lesquels s'expropriait le modèle. Voilà ce que cette physionomie avait réussi, au gré du signe quelle était devenue...

Au lieu de l'équivalent à ma folie éludée, je trouvais entre ce silence de la physionomie et le silence de l'appréciation du dehors, un portrait. Mais puisqu'il s'agissait là encore d'un escamotage du signe unique, je voulus exploiter ce silence du portrait pour en faire un tableau. Et, en effet, force me fut d'obliger cette physionomie à ces gestes, à ces situations, à ces paroles que valait pour moi le signe, à des gestes qui témoignassent de la cohérence en moi de la pensée avec le signe quelle était devenue – fussent-ils des gestes de dénégation – et cela en attaquant le portrait par des figures qui l'environneraient, interposées entre la physionomie et cette appréciation extérieure à laquelle faisait appel son silence, donc à la complicité publique.

Ainsi, ce portrait, soudain peuplé d'autres figures, devint un tableau destiné à la leçon par l'image. Mais la leçon que l'image enseigne n'est que l'institution d'une coutume : les lois de l'hospitalité. Inoffensive sur le tableau, cette coutume...

Ce tableau était-il inévitable ? Vaine leçon, équivalent dérisoire, contrainte persistante, folie inéludable à jamais, coutume inoffensive, fou dangereusement paisible jusqu'à la fin de mes jours...

Pourquoi ne pas agir en silence sur cette physionomie, extérieure au signe, au lieu de provoquer son silence, à la décrire sous ce nom de Roberte ?

Pourquoi ne pas agir mot à mot au rebours des désignations quotidiennes sur le quotidien vécu jusqu'alors dans l'incohérence ?

L'équivalent que je cherchais à la contrainte de ma jolie éludée ne se pouvait trouver que dans une coutume,

– coutume qui eût intégré le monde et moi-même à la pensée, la pensée de personne, cohérente avec le signe, surgi dans l'aliénation du monde et de moi-même,

assurant, à rebours des désignations quotidiennes, sa cohérence arbitraire avec le signe unique dans cette coutume.

Si cela se pouvait, toute description du signe unique serait enfin superflue,

dès lors qu'un signe se suffit à lui-même – et cependant, immédiatement coïnciderait avec l'arbitraire des désignations quotidiennes, soit avec l'absolue discontinuité de tout ce qui est vécu dans le monde,

et donc jamais il n'y aurait une cohérence du côté de la pensée dans un signe unique qui pût exercer sa contrainte jusqu'à faire sortir de l'incohérence du vécu.

Ainsi quand même ce signe unique donnerait lieu à cette coutume : les lois de l'hospitalité,

celles-ci ne trouveraient point ce lieu que leur donne le signe unique en tant que coutume, pratiquées qu'elles seraient toujours dans la discontinuité de la réalité vécue –

mais que le signe unique les propose seulement à partir de ce lieu, voilà par quoi s'exerce sa contrainte sous laquelle il m'a fallu aussi décrire ce lieu que ne trouve point la pratique de ces lois en tant que coutume,

tant il est vrai que le signe unique, se suffisant à lui-même, rend superflue une description, due à sa seule contrainte.

NOTES

1. Cette remarque en dit long : les deux camarades d'Antoine avaient parié avec Vitterio qu'ils lui rapporteraient les gants de Roberte – pris sur elle, condition du pari !
2. Mais c'est ici qu'intervient un nouvel élément, que commence une nouvelle période : mon oncle Octave se rend compte de l'insuffisance des moyens de la vie concrète pour parvenir à ses fins ; il tombe dans le plus ténébreux mysticisme. (*Note d'Antoine.*)

DU MEME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA VOCATION SUSPENDUE, 1950 (*L'Imaginaire*, n° 245)
UN SI FUNESTE DÉSIR, 1963 (*L'Imaginaire*, n° 314)
LES LOIS DE L'HOSPITALITÉ reprenant LA RÉVOCATION DE
L'ÉDIT DE NANTES. ROBERTE, CE SOIR et LE SOUFFLEUR, 1965
LE BAIN DE DIANE, 1980

Aux Éditions du Mercure de France

LE BAPHOMET, 1965 (*L'Imaginaire*, n° 179)
NIETZSCHE ET LE CERCLE VICIEUX, 1969

Aux Éditions de Minuit

ROBERTE, CE SOIR, 1954
LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES, 1959

Aux Éditions Fata Morgana

ORIGINES CULTUELLES ET MYTHIQUES D'UN CERTAIN
COMPORTEMENT DES DAMES ROMAINES, 1986
LES DERNIERS TRAVAUX DE GULLIVER, 1987
LE MAGE DU NORD, 1988

Chez d'autres éditeurs

SADE, MON PROCHAIN, Le Seuil, 1947
LE SOUFFLEUR OU LE THÉÂTRE DE SOCIÉTÉ, Jean-Jacques Pauvert,
1960
L'ADOLESCENT IMMORTEL, Éditions Lettres Vives
LA MONNAIE VIVANTE précédé d'une lettre de Michel Foucault sur *La
Monnaie vivante*, Éric Losfeld, 1970
LA RESSEMBLANCE, André Dimanche, 1984

Dernières parutions

- 255. Marquise Colombi : *Un mariage en province.*
- 256. Alexandre Vialatte : *Les fruits du Congo.*
- 257. Marie Susini : *Je m'appelle Anna Livia.*
- 258. Georges Bataille : *Le bleu du ciel.*
- 259. Valéry Larbaud : *Jaune bleu blanc.*
- 260. Michel Leiris : *Biffures (La règle du jeu, I).*
- 261. Michel Leiris : *Fourbis (La règle du jeu, II).*
- 262. Marcel Jouhandeau : *Le parricide imaginaire.*
- 263. Marguerite Duras : *India Song.*
- 264. Pierre Mac Orlan : *Le tueur n° 2.*
- 265. Marguerite Duras : *Le théâtre de l'Amante anglaise.*
- 266. Pierre Drieu la Rochelle : *Beloukia.*
- 267. Emmanuel Bove : *Le piège.*
- 268. Michel Butor : *Mobile. Étude pour une représentation des États-Unis.*
- 269. Henri Thomas : *John Perkins* suivi de *Un scrupule.*
- 270. Roger Caillois : *Le fleuve Alphée.*
- 271. J. M. G. Le Clézio : *La guerre.*
- 272. Maurice Blanchot : *Thomas l'Obscur.*
- 273. Robert Desnos : *Le vin est tiré...*
- 274. Michel Leiris : *Frêle bruit (La règle du jeu, IV).*
- 275. Michel Leiris : *Fibrilles (La règle du jeu, III).*
- 276. Raymond Queneau : *Odile.*
- 277. Pierre Mac Orlan : *Babet de Picardie.*
- 278. Jacques Borel : *L'Adoration.*
- 279. Francis Ponge : *Le savon.*
- 280. D. A. F. de Sade : *Histoire secrète d'Isabelle de Bavière, Reine de France.*
- 281. Pierre Drieu la Rochelle : *L'homme à cheval.*
- 282. Paul Morand : *Milady* suivi de *Monsieur Zéro.*
- 283. Maurice Blanchot : *Le dernier homme.*

284. Emmanuel Bove : *Départ dans la nuit* suivi de *Non-lieu*.
285. Marcel Proust : *Pastiches et mélanges*.
286. Bernard Noël : *Le château de Cène* suivi de *Le château de Hors*.
L'outrage aux mots. La pornographie.
287. Pierre Jean Jouve : *Le monde désert*.
288. Maurice Blanchot : *Au moment voulu*.
289. André Hardellet : *Le seuil du jardin*.
290. André Pieyre de Mandiargues : *L'Anglais décrit dans le château fermé*.
291. Georges Bataille : *Histoire de l'œil*.
292. Henri Thomas : *Le précepteur*.
293. Georges Perec : *W ou le souvenir d'enfance*.
294. Marguerite Yourcenar : *Feux*.
295. Jacques Audiberti : *Dimanche m'attend*.
296. Paul Morand : *Fermé la nuit*.
297. Roland Dubillard : *Olga ma vache. Les Campements Confessions d'un fumeur de tabac français*.
298. Valéry Larbaud : *Amants, heureux amants...* précédé de *Beauté, mon beau souci...* suivi de *Mon plus secret conseil*.
299. Jacques Rivière : *Aimée*.
300. Maurice Blanchot : *Celui qui ne m'accompagnait pas*.
301. Léon-Paul Fargue : *Le piéton de Paris* suivi de *D'après Paris*.
302. Joë Bousquet : *Un amour couleur de thé*.
303. Raymond Queneau : *Les enfants du limon*.
304. Marcel Schwob : *Vies imaginaires*.
305. Guillaume Apollinaire : *Le flâneur des deux rives* suivi de *Contemporains pittoresques*.
306. Arthur Adamov : *Je... Ils...*
307. Antonin Artaud : *Nouveaux écrits de Rodez*.
308. Max Jacob : *Filibuth ou la montre en or*.
309. J. M. G. Le Clézio : *Le déluge*.
310. Pierre Drieu la Rochelle : *L'homme couvert de femmes*.
311. Salvador Dali : *Journal d'un génie*.
312. D.A.F. de Sade : *Justine ou les malheurs de la vertu*.
313. Paul Nizan : *Le cheval de Troie*.
314. Pierre Klossowski : *Un si funeste désir*.
315. Paul Morand : *Les écarts amoureux*.
316. Jean Giono : *Rondeur des jours (L'eau vive 1)*.

- 317. André Hardellet : *Lourdes, lentes...*
- 318. Georges Perros : *Papiers collis, III.*
- 319. Violette Leduc : *La folie en tête.*
- 320. Emmanuel Berl : *Sylvia.*
- 321. Marc Bernard : *Pareils à des enfants...*
- 322. Pierre Drieu la Rochelle : *Rêveuse bourgeoisie.*
- 323. Eugène Delacroix : *Lettres intimes.*
- 324. Raymond Roussel : *Comment j'ai écrit certains de mes livres.*
- 325. Paul Gadenne : *L'invitation chez les Stirl.*
- 326. J. M. G. Le Clézio : *Voyages de l'autre côté.*
- 327. Gaston Chaissac : *Hippobosque au Bocage.*
- 328. Roger Martin du Gard : *Confidence africaine.*
- 329. Henri Thomas : *Le parjure.*
- 330. Georges Limbour : *La pie voleuse.*
- 331. André Gide : *Journal des faux-monnayeurs.*
- 332. Jean Giono : *L'oiseau bagué (L'eau vive II).*
- 333. Arthur Rimbaud : *Correspondance (1888-1891).*
- 334. Louis-René Des Forêts : *Les mendiants.*
- 335. Joë Bousquet : *Traduit du silence.*
- 336. Pierre Klossowski : *Les lois de l'hospitalité.*

PIERRE KLOSSOWSKI

Les *LOIS* de l'hospitalité

« Au sortir d'une période où je fus ramené trois fois de suite au même thème dont résultèrent trois variations, le phénomène de la pensée me revient, tel qu'il s'était produit, avec ses hausses, ses chutes et ses absences, lorsqu'un jour, ayant cherché à relater quelques circonstances de ma vie, il m'arriva d'être bientôt réduit à un signe.

La persistance d'un nom qui en forme le prétexte rend compte à elle seule d'un fond de pensée monotone. [...]

Fasciné par le nom de Roberte en tant que signe, alors que j'étais dans le jardin sans plus rien voir de l'ensoleillée verdure autour de moi, n'ayant d'autre vision que la pénombre insituable où se jouait la lueur de sa main dégantée – je me décide à décrire ce qui doit se passer dans cette pénombre, ici illusoire. Je réfère au nom de Roberte ce que je vois et que je ne verrais point à défaut de ce nom. ».

Avant de donner lieu à une méditation, le signe unique est pour Pierre Klossowski une révélation expérimentale.

Ce prénom, sans lequel il ne pourrait ni voir ni écrire, présente une cohérence absolue qui s'appelle la pensée.

Maurice Blanchot commente ainsi Les lois de l'hospitalité : « Les pages les plus dramatiques qu'une écriture abstraite puisse nous donner à lire aujourd'hui. »